This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le françoais, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Digitized by Google

807455

Digitized by Google

Digitized by Google

807455

CONTES ET NOUVELLES DE BOCACE.

TOME SECOND.

BIBLIOTH DE LA VILLE DE LYON

A LONDRES.

M. DCC. XLIV.

Digitized by Google

Digitized by Google

CONTES DE BOCACE.

XLV. NOUVELLE.

Jean de Procide surpris avec une fille qu'il aimoit, fut lié à un poteau pour être brûlé. Reconnu par l'Amiral de Sicile, il obtient sa grace, & épouse sa Maitresse.

MArin de Borgare, Gentilhomme célébre d'Isquie, qui est une petite Isle assez voisine de Naples, eut une belle fille nommée Restitue, dont un Cavalier nommé Jean, natif de Procide, autre Isle du voisinage, devint passionnément amoureux. La belle de

Digitized by Google

son côté répondant parfaitement bien aux sentimens qu'il avoit pour elle, le Cavalier alloit souvent à Isquie de jour & de nuit, & quelquefois à la nage, quand il ne trouvoit point de batteau, pour voir au moins la maison de sa maitresse, ne pouvant la voir elle-même. Durant ces amours la belle eut un soir envie de se promener sur la côte ; & se voyant toute seule, elle alloit de rocher en rocher avec un couteau à la main pour détacher des huîtres. Il y avoit entre les rochers une fontaine fraiche & assez commode pour son couvert, où quelques jeunes Siciliens nouvellement arrivés de Naples s'étoient venus rafraichir. Les Siciliens appercevant la belle, qui ne les voyoit pas encore, & la trouvant à leur gré, résolurent de l'emmener. Elle eut beau crier au secours, elle fut enlevée & embarquée sur le champ. Arrivés en Calabre, chacun vouloit avoir la belle, & ils entrérent là-dessus en de si grandes contestations, que pour ne pas se broüiller entiérement, on convint qu'elle ne seroit ni aux uns ni aux autres, & qu'on en feroit présent à Frideric, Roi de Sicile, jeune Prince galant & curieux de jolies femmes ; ce qu'ils firent, aussi-tôt qu'ils furent arrivés à Palerme. Le Roi la trouva charmante, & accepta le présent avec joye. Ce Prince étant alors indisposé, la fit mener à une belle maison nommée la Cube, qui étoit dans un de ses jardins, & ordonna qu'elle y fût bien traitée jusqu'à ce qu'il se portât mieux. L'enlevement de Restitue fit grand bruit à Isquie ; mais on ne sçavoit point

qui avoit fait le coup. Jean de Procide en ayant eu le vent avant que la nouvelle en fût venue d'Isquie, soit que dans ses promenades nocturnes il se fût apperçû de quelque chose, soit que son amour le rendît plus pénétrant que les autres, fit armer au plus vîte une frégate, & courut toutes les mers depuis la Minerve jusqu'à la Scalée en Calabre, cherchant sa maitresse par tout. Il apprit à la Scalée qu'elle avoit été menée à Palerme, & fit voile incontinent de ce côté-là. On lui dit à Palerme qu'elle avoit été donnée au Roi, & qu'elle étoit à la Cube. Cette nouvelle l'affligea extrêmement, & le fit désespérer de la ravoir jamais. Cependant résolu d'attendre le dénouement de sa destinée, il renvoya sa frégate, dans le dessein de demeurer à Palerme. Comme il n'y étoit connu de personne, il se promenoit hardiment tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Passant un jour devant la Cube, il la vit à la fenêtre, & en fut vû, de quoi ils eurent bien de la joye l'un & l'autre. Le Cavalier considérant que le lieu étoit solitaire, s'approcha de la belle le plus qu'il put; mais toujours assez près pour l'entendre & en être entendu. La belle sans perdre le tems en discours inutiles, lui dit comment il devoit faire pour la venir voir, & lui ordonna de se retirer. Il reconnut la situation du lieu, & une bonne partie de la nuit étant passée, il revient, grimpe les murailles du jardin contre toute apparence, & étant entré, trouve une piéce d'un vieux vaisseau, qu'il appuye à la fenêtre, & par

Digitized by Google

laquelle il monte avec assez de légéreté. La belle qui avoit résolu de ne rien refuser, avoit laissé sa fenêtre ouverte. Il entre donc sans peine & se couche auprès d'elle. Restitue qui ne dormoit pas, commença par lui déclarer ses intentions, & le pria de faire ensorte qu'il la tirât de là. Il répondit qu'il ne souhaitoit rien tant, & qu'il travailleroit à disposer les choses, ensorte qu'il la pût emmener la premiére fois qu'il reviendroit la voir. Est-il nécessaire de parler des ravissans plaisirs que goûtérent ces deux amans ? Ne sçait-on pas que les plaisirs de cette espéce sont autant d'extases, & que ceux qui sont dérobés ont encore quelque chose de plus exquis ? Contentons-nous de dire qu'ils furent si doux ces plaisirs, que les amans s'embrassant mutuellement s'endormirent insensiblement, sans songer au péril où ils étoient. Le Roi qui avoit été charmé de Restitue dès la premiére fois qu'il l'avoit vûe, se trouvant assez bien rétabli, partit à la petite pointe du jour avec peu de suite, pour aller voir la belle à la Cube. Il n'y fut pas plutôt arrivé qu'il fit ouvrir tout doucement la porte de sa chambre, & fut bien surpris de la voir endormie entre les bras d'un homme. Le feu lui monta d'abord au visage, & sans pouvoir dire un seul mot, il eut envie de les poignarder tous deux ; mais ayant considéré qu'il étoit indigne non-seulement d'un Roi, mais même d'un particulier honnête homme, de tuer deux personnes nues & endormies, il modéra son ressentiment, & résolut de les faire

brûler. Il appella un de ses Gentilhommes qui avoit demeuré à la porte, & lui demanda ce qu'il pensoit de cette misérable en qui il avoit mis son affection, & s'il connoissoit le téméraire qui lui faisoit un si sanglant outrage. Le Gentilhomme ne s'étant point expliqué au sujet de la belle, répondit en peu de mots au Roi, qu'il ne se souvenoit pas d'avoir jamais vû cet homme. Le Roi étant sorti fit prendre les pauvres amans, qui furent menés à Palerme liés & garottés tout nuds comme ils étoient, avec ordre de les attacher à un poteau dos contre dos, où ils seroient exposés à neuf heures aux yeux du public, & ensuite brûlés tout vifs. Il est aisé de se représenter la douleur & la consternation où ils étoient, aussi bien que les horreurs qu'ils sentirent, lorsqu'ils virent faire les apprêts de leur supplice. Tout Palerme accourut à ce triste spectacle. Chacun en parloit selon son penchant. Les hommes regardoient Restitue avec plaisir, & la trouvant belle par tout, la croyoient digne d'une plus heureuse destinée. Les femmes disoient à peu près la même chose du Cavalier; mais ces amans infortunés baissoient la tête de honte, & pleurant leur malheur, étoient à tout moment dans la cruelle attente de l'horrible supplice auquel ils étoient condamnés. Sur ces entrefaites Roger Dorie, Amiral de Sicile, & homme de grande valeur, ayant appris cette nouvelle eut envie de voir ces malheureux. Il porta d'abord les yeux sur Restitue qu'il trouva fort belle; & ayant ensuite envisagé le Cavalier,

Digitized by Google

il le reconnut. S'étant approché de lui, il lui demanda s'il n'étoit pas Jean de Procide. Je l'ai été jusqu'ici, répondit-il ; mais j'ai peur que je ne le serai pas long-tems. L'Amirai lui demanda encore ce qui l'avoit fait venir là. L'amour & la colere du Roi, répondit le Cavalier. L'Amiral le fait entrer dans un détail plus circonstancié, & ayant appris ce qu'il vouloit sçavoir, il se retira. Jean de Procide le rappella, & le pria de demander pour lui une grace au Roi. Quelle est-elle, repliqua l'Amiral ? C'est, ajoûta Jean de Procide, de nous faire tourner visage contre visage. Puisque je n'ai pas long-tems à vivre, je mourrai plus content si le Roi me fait cette grace. Je ferai ce que vous souhaitez, répliqua l'Amiral en souriant, & peut être vous obtiendrai-je la liberté de voir tant cette belle, que vous vous en lasserez. En disant cela, il commanda à ceux qui devoient faire l'exécution, de la surseoir jusqu'à nouvel ordre. Quoiqu'il trouvât le Roi entiérement irrité, il ne laissa pas de lui dire ce qu'il pensoit, & de lui demander ce que lui avoient fait les personnes qu'il avoit condamnées au feu. Le Roi le lui ayant dit, l'Amiral répondit que la faute méritoit bien cette punition, & qu'il n'y auroit rien à dire, si un autre que sa Majesté l'avoit infligée ; mais que comme les fautes méritoient d'être punies, aussi les bienfaits méritoient d'être récompensés. Votre Majesté connoît-elle bien, ajouta-t-il, ceux qu'elle veut faire brûler ? Il ne faut pas que les grands Princes (pardonnez-moi, Sire, si je prens la liberté

Digitized by Google

de vous le dire) ſe laiſſent emporter de cette maniére à l'impétuoſité de leur paſſion. Que votre Majeſté ſçache donc que le jeune homme eſt fils de Landolfe de Procide, propre frere de Jean de Procide, à qui vous êtes redevable de la Couronne. La fille a pour pere Marin de Borgare, qui ſoutient à Iſquie la gloire & la puiſſance de Votre Majeſté. Ce ſont de jeunes gens qui s'aiment depuis long-tems, qui n'ont péché que par amour, & non pour offenſer Votre Majeſté. Ainſi au lieu de les faire mourir, vous devriez leur faire des honneurs & des préſens. Le Roi reçût cet avis avec ſurpriſe & pourtant avec douceur, & remercia l'Amiral de l'honnête liberté avec laquelle il lui avoit parlé. Faites la même choſe à l'avenir, ajouta ce Prince. Un des plus grands malheurs des Rois c'eſt d'avoir beaucoup de flatteurs & point d'amis fidéles. Perſuadé donc que l'Amiral lui diſoit la vérité, il fut fâché d'être allé ſi vîte. Il fit venir les amans devant lui, & après les avoir reconnus, il réſolut de réparer l'outrage qu'il leur avoit fait, par des honneurs & des préſens. Il commença par les faire habiller ſelon leur qualité; enſuite il les fit marier, les régala de magnifiques préſens, & les renvoya chez eux, où ils furent reçûs avec une joye extraordinaire, aimés & careſſés de tout le monde, autant qu'ils s'aimoient & ſe careſſoient l'un l'autre.

Digitized by Google

XLVI. NOUVELLES.

Théodore amoureux de la fille de son Maître, lui fait un enfant, & est condamné à être pendu. Son pere le reconnoit comme on le menoit au supplice, le fait mettre en liberté & marier avec sa Maitresse.

DU tems de Guillaume Roi de Sicile, il y avoit en ce païs-là un Gentilhomme nommé Messire Emeri, Abbé de Trabani, qui entr'autres biens dont la fortune l'avoit favorisé, avoit bon nombre d'enfans, & par conséquent besoin de beaucoup de Domestiques. Certains Corsaires Génois étant revenus du Levant avec plusieurs enfans, qu'ils avoient enlevés sur les mers d'Armenie, Messire Emeri en acheta quelques-uns, croyant qu'ils étoient Turcs. Il y en avoit entr'autres un qui étoit plus joli que les autres, & qu'on appelloit Théodore. Quoiqu'on le traitât en esclave, néanmoins en faveur de son heureuse phisionomie, il fut élevé avec les enfans de la maison. A mesure qu'il grandissoit, sa bonnne mine & ses agrémens augmentoient de jour en jour ; & on remarquoit en lui certaines inclinations nobles qui ne sont pas ordinaires aux esclaves. En un mot, il sçut si bien plaire à Messire Emeri qu'il l'affranchit, le fit baptiser & nommer Pierre, & lui confia la direction de ses affaires. Messire Emeri avoit une fille à peu

Digitized by Google

près du même âge nommée Violente, qui devint une beauté parfaite. Cette fille commençant à se sentir, & voyant que son pere ne la marioit point, devint amoureuse de Pierre. Quoique son amour fût fondé sur les bonnes qualités qu'elle admiroit en lui, elle n'osoit néanmoins lui déclarer l'état de son cœur. Pierre de son côté étoit dans le même cas : il aimoit la belle & n'osoit non-seulement le lui dire, mais craignoit même qu'on n'allât démêler son amour au travers de tous les voiles dont il s'efforçoit de le couvrir. Ils ne furent pas long-tems à s'appercevoir des sentimens mutuels qu'ils avoient l'un pour l'autre, & la nécessité où ils étoient de les cacher, leur causoit de cruelles peines. Pendant qu'ils se consumoient ainsi en soupirs inutiles, l'amour eut pitié de leur martire, & leur donna occasion de s'expliquer. Messire Emeri avoit à demi-lieue de Trapani une fort belle maison de campagne, où la famille alloit souvent se divertir. Sa femme eut envie d'y aller passer quelques jours avec ses enfans & Pierre. Le ciel s'étant un jour couvert tout à coup de nuages qui menaçoient de mauvais tems, & la Dame ne voulant pas être surprise à la campagne, partit avec précipitation pour regagner la ville pendant qu'il faisoit encore beau. Les amans jeunes & légers, & peut-être aussi plus excités par l'amour que par la peur du mauvais tems, marchoient beaucoup plus vite que les autres. Ils les avoient déja perdus de vûe, lorsqu'après d'horribles tonnerres, il survint une grosse grêle qui obligea la

Digitized by Google

mere & sa troupe de se mettre à couvert chez un païsan. Pierre & Violente n'ayant point d'autre azile, gagnérent une masure, où il restoit encore une petite partie du toit sous lequel il se mirent à couvert, serrés l'un contre l'autre, faute d'espace pour se mettre plus au large. Ce voisinage rassura un peu leurs cœurs amoureux, & leur donna occasion de s'expliquer. Que j'ai d'obligation à la grêle, dit alors Pierre. Je souhaiterois qu'il grêlât toujours. J'aurois au moins le plaisir de demeurer toujours auprès de vous. La belle répondit en rougissant, qu'elle le souhaiteroit fort aussi. Ensuite ils se serrérent les mains, puis s'embrassérent, puis se baisérent, & se prodiguérent enfin tout ce que l'amour a de plaisirs exquis, pour se consoler du mauvais tems. Ils prirent des mesures pour l'avenir, & la grêle ayant cessé, ils continuérent leur chemin. Ils attendirent la mere à l'entrée de la ville, & se rendirent tous ensemble au logis. Les amans s'étoient si bien trouvés du jeu de la masure, & avoient pris de si bonnes mesures pour la suite, qu'ils se donnérent souvent depuis les mêmes plaisirs. Mais enfin il arriva un petit contre-tems qui les chagrina. La belle devint grosse, suite assez ordinaire de ces sortes de divertissemens, & fit inutilement tout ce qu'elle put pour faire perdre son fruit. Pierre voyant qu'il y alloit de sa vie, résolut de s'enfuir, & en parla à la belle qui ne voulut jamais le souffrir, l'assurant qu'elle se tueroit s'il s'en alloit. Pierre qui l'aimoit avec passion, lui représenta

Digitized by Google

que sa grossesse alloit découvrir leur intrigue ; qu'on pourroit lui pardonner, & que lui misérable seroit la seule victime de leur faute commune. La belle répondit que sa grossesse ne pouvoit pas toujours être cachée ; mais que s'il étoit aussi secret qu'elle, on ne sçauroit jamais qu'il y eût eû part, & qu'il pouvoit compter là-dessus. A ces conditions je demeure, répliqua Pierre : mais souvenez-vous bien de votre parole. Violente ne pouvant donc plus cacher sa grossesse, la découvrit à sa mere, & la supplia, les larmes aux yeux, de la sauver. La mere au désespoir lui dit mille injures, & voulut sçavoir comment cela s'étoit fait. Violente qui s'étoit précautionnée à l'avance, eut un mensonge tout prêt à lui dire. La mere le prit bonnement pour une vérité, & envoya sa fille le plus secrettement qu'il lui fut possible faire ses couches à une maison de campagne, où elle alloit la voir de tems en tems. Elle accoucha enfin un jour que sa mere y étoit. Pendant qu'elle étoit dans les efforts, son pere qui revenoit de je ne sçais où, passa devant la maison, & entendant crier entra brusquement, & trouvant sa femme lui demanda ce que c'étoit. Sa femme surprise de le voir & considérant qu'il ne serviroit de rien de dissimuler, lui conta l'avanture de sa fille telle qu'elle l'avoit apprise d'elle. Mais lui plus incrédule que sa femme répondit incontinent, qu'il étoit impossible qu'elle ne sçût de qui elle étoit enceinte : Qu'absolument il vouloit en sçavoir la vérité, & qu'autrement il n'y avoit point

pour elle de grace à espérer. Elle eut beau faire pour obliger son mari à se contenter de ce qu'elle lui avoit dit, il vint l'épée à la main sur Violente qui pendant ce dialogue avoit accouché d'un garçon, & lui dit qu'il falloit se résoudre à mourir ou à déclarer le pere de l'enfant. La peur de la mort fit tout dire à la belle. Il lui dit cent choses outrageantes, & eut de la peine à s'empêcher de lui passer son épée au travers du corps. De retour à Trabani, il fait arrêter Pierre à qui les tourmens de la question firent tout avouer, & quelques jours après il fut condamné au fouet, & ensuite à être pendu. Messire Emeri qui vouloit se défaire en un même jour & de sa fille & de son affranchi, aussi bien que de leur enfant, appella un de ses Domestiques, & lui donna du vin empoisonné & une épée nue, avec ordre de porter ces deux choses à Violente, & de lui dire de sa part qu'il lui donnoit le choix, de mourir par le fer ou par le poison, si elle n'aimoit mieux mourir publiquement. il lui commanda ensuite de prendre le fils, après avoir tué la mere, de lui briser la tête contre les murailles, & de le faire manger aux chiens. Le Domestique plus prompt à faire le mal que le bien partit incontinent.

Le jour que Pierre devoit être exécuté étant venu, on l'alla prendre dans son cachot. Comme on le menoit au supplice, & qu'on le fouettoit chemin faisant, on le fit passer devant une fameuse auberge, où étoient alors des Arméniens de conséquence, que le

Digitized by Google

Roi de ce pays-là envoyoit à Rome, pour négocier auprès du Pape une affaire de grande importance. Ces Ambassadeurs entendant venir le Criminel, se mirent à la fenêtre pour le voir passer. Il étoit nud de la ceinture en haut, & avoit les mains attachées derriére le dos. Phinée l'un des Ambassadeurs, vénérable vieillard & de grande autorité, le regardant avec attention, remarqua qu'il avoit sur l'estomac une grande marque rougeâtre, de celles que la Nature fait, & qui s'appellent communément seings. Cette marque le fit ressouvenir d'un de ses fils, que des Corsaires lui avoient enlevé il y avoit quinze ans sur la mer de Laiazzo, & dont il n'avoit eu depuis aucunes nouvelles. Il fit ensuite des conjectures sur l'âge du malheureux, & conclut que son fils, s'il étoit encore vivant, seroit à peu près de son âge. Ces considérations que le seing avoit amenées, lui firent croire que ce pourroit être son fils. Il s'approche du Criminel, & l'appelle par son nom de Théodore. Pierre s'entendant nommer, leve incontinent la tête. Phinée fait d'abord arrêter les exécuteurs, & demande au malheureux en langue Arménienne d'où il étoit, & de qui il étoit fils? Je suis d'Arménie, répondit le coupable, & fils d'un nommé Phinée. J'ai été transporté ici je ne sçais par quelles gens. Phinée ne doutant plus après cette réponse que ce ne fût son fils, courut l'embrasser, suivi de ses collégues, au milieu des bourreaux & des Archers. Il le fit couvrir d'un manteau, & obtint de l'Officier qu'on suspen-

Digitized by Google

dît l'exécution jusqu'à nouvel ordre. Phinée avoit déja sçû par la voix publique quel étoit le crime de son fils. Il alla d'abord trouver le Gouverneur avec ses confreres, & lui dit que le Criminel condamné comme esclave, étoit son fils, & qu'il étoit prêt à réparer le crime pour lequel on l'avoit condamné, en épousant la fille qu'il avoit engrossée : il finit par le prier de faire surseoir l'exécution, jusqu'à ce qu'on fût informé des intentions de la fille. Le Gouverneur surpris que celui qui avoit toujours passé pour esclave, fût fils de l'Ambassadeur, eut honte de la bévûe qu'on avoit faite, reconnut que Phinée avoit raison, & lui accorda ce qu'il demandoit. Il envoya querir d'abord Messire Emeri, qui ne fut pas moins surpris que le Gouverneur l'avoit été. Messire Emeri qui sçavoit les ordres qu'il avoit donnés, & qui ne doutoit pas qu'ils n'eussent été exécutés, fut au désespoir d'avoir été si vîte, & envoya sur le champ un autre homme à toute bride, pour empêcher d'exécuter ses ordres, s'ils ne l'étoient déja. Le Courier arriva comme il faloit, & trouva le premier homme l'épée d'une main & le poison de l'autre, qui vouloit contraindre Violente à choisir entre deux genres de mort également terribles. Violente en ayant été quitte pour la peur, & son bourreau ayant appris le contre-ordre de son maître, partit incontinent pour aller lui donner avis de l'état des choses. Messire Emeri le plus content de tous les hommes, va trouver l'Ambassadeur. Phinée s'excuse du mieux qu'il peut, & l'assure que

Digitized by Google

si Théodore veut épouser sa fille, il est près de la lui donner. Phinée reçut ses excuses, & lui dit qu'il vouloit que son fils épousât sa fille, & qu'en cas de refus il consentoit que la sentence fût exécutée. Les deux Peres étant donc contens allérent trouver Théodore, qui n'étoit pas encore bien revenu des frayeurs de la mort, quelque joye qu'il eût d'avoir trouvé son pere, & lui demandérent s'il vouloit épouser Violente. Agréablement surpris d'une double faveur si peu attendue, il répondit avec des transports qui firent connoître sa joye, qu'il ne demandoit pas mieux. On envoya pareillement sçavoir de Violente si elle vouloit Théodore pour époux. Cette proposition au lieu de lui donner de la joye, lui causa un véritable chagrin, parce qu'elle la regarda comme une nouvelle insulte qu'on lui faisoit. Mais après qu'on lui eût conté ce qui venoit d'arriver à Théodore, & qu'on l'eût assurée qu'on parloit sérieusement, elle ne fut plus maitresse de son transport, & répondit qu'il ne sçauroit jamais lui arriver rien de plus avantageux. Tout le monde étant donc content, le mariage se fit. Les festins & les réjouissances furent remises jusqu'au retour de Phinée, qui ne pouvoit pas différer son départ pour Rome. Violente fut relevée de ses couches, & sa beauté revenue par l'agréable dénouement d'une avanture, qui selon toutes les apparences devoit lui être fatale. Elle rendit ses devoirs à son Beaupére, qui fut fort content de la beauté & de l'esprit de sa Belle-fille. Après

Digitized by Google

d'assez longues réjouissances, où toute la parenté se trouva, Phinée prenant le pere, la mere & l'enfant, remonta sur sa Galére, & reprit avec eux la route de Laiazzo.

XLVII. NOUVELLE.

Anastase aime une Belle, & dépense beaucoup sans pouvoir s'en faire aimer. A la sollicitation de ses parens il se retire à la campagne, où il vit chasser une jeune fille qu'on tua, & qu'on fit manger aux chiens. Anastase fait voir ce triste spectacle à son inhumaine, qui craignant d'être punie de la même maniére, le reçoit favorablement & l'épouse.

COMME la compassion est une vertu qu'on loue fort dans le beau sexe, aussi la cruauté est un vice qu'on y condamne beaucoup. Il y avoit autrefois à Ravenne, ville ancienne de la Romagne, un jeune homme de qualité, nommé Anastase des Honnêtes, que la mort de son pere & d'un de ses oncles dont il étoit héritier, laissa puissamment riche. Ce Cavalier dont la richesse étoit soutenuë par un grand fond de mérite, devint amoureux de la fille de Messire Paul des Traversaires, maison bien plus ancienne & plus illustre que celle du Cavalier. Cependant s'étant mis en tête de s'en faire aimer à force de dépenses, il n'oublioit rien pour lui plaire, & avoit le chagrin

Digitized by Google

chagrin de voir que ſes aſſiduités & ſes dépenſes lui étoient également inutiles. Plus il en faiſoit, plus il trouvoit la belle cruelle, dure & ſauvage, & qui pis eſt, ſi fiére & ſi dédaigneuſe, qu'il ſuffiſoit qu'il lui offrît une choſe pour qu'elle la refuſât. Anaſtaſe avoit de la peine à ſouffrir tant de duretés & tant de mépris; cependant comme on croit qu'on eſt obligé de tout ſouffrir de deux beaux yeux, il pouſſa la patience auſſi loin qu'on peut la porter. N'y pouvant enfin plus tenir, il lui vint ſouvent en penſée de ſe tuer, & je crois qu'il l'auroit fait, n'eût été qu'il ne vouloit pas donner ce plaiſir à ſon inhumaine. Il crut qu'il feroit mieux de l'abandonner & de la haïr; mais il ne réuſſit pas mieux à l'un qu'à l'autre. Au contraire plus il trouvoit de difficultés, plus ſa paſſion augmentoit. Son amour & ſes dépenſes allant donc toujours le même train, ſes parens & ſes amis lui repréſentérent que conſumant inutilement ſa perſonne & ſon bien, il devoit tâcher de ſe guérir par une longue abſence, & aller demeurer à la campagne. Il fut long-tems ſans en vouloir rien faire; mais enfin preſſé, il promit de ſuivre leur conſeil. Ayant donc fait faire de grands apprêts, comme s'il eût été queſtion d'aller en France ou en Eſpagne, il prend quelques-uns des ſes amis, & s'en va à Chiaſſi, qui eſt un endroit à environ une lieue & demie de Ravenne. Il fit dreſſer des tentes meublées de tout ce qui étoit néceſſaire, & dit à ſes amis qu'il vouloit demeurer-là. Ses amis s'étant retirés, il fit

Digitized by Google

plus de dépense que jamais, & tint table ouverte à tous allans & venans. Un vendredi du commencement de Mai qu'il n'avoit point de compagnie, les cruautés de sa maitresse lui revinrent dans l'esprit, & l'occupérent si fort qu'il fit retirer tous ses gens pour rêver plus à son aise. Sa rêverie le mena insensiblement à la forêt des pins, & il avoit déja fait plus d'un quart de lieue sans s'en appercevoir, & sans se souvenir que la cinquiéme heure du jour étant passée, il étoit plus que tems de dîner, lorsqu'il crut entendre la voix d'une femme qui faisoit de grandes plaintes. Cette voix lui fit lever la tête: il fut surpris de se voir si avant dans la forêt; & regardant de tous côtés, il le fut bien davantage, quand il vit une belle & jeune femme qui venoit à lui au travers des broussailles, toute nue, échevelée & le corps tout déchiré & tout sanglant, avec deux gros mâtins à ses trousses, qui la mordoient cruellement par tout où ils pouvoient l'attraper, & lui faisoient faire des cris horribles. Un moment après il vit paroître un cheval noir monté par un Cavalier bazané avec un javelot à la main, qui lui disoit mille injures, & la menaçoit de la tuer. Ce spectacle remplit tout à coup Anastase d'étonnement & d'admiration. Il eut pitié de cette malheureuse, & se mit en devoir de la secourir. Comme il étoit sans armes, il prit le premier bâton qui lui tomba sous la main, & voulut arrêter les chiens. Le Cavalier qui le vit de loin, lui cria: Anastase, laisse punir cette méchante

femme: elle ne le mérite que trop. Sur cela les chiens l'ayant prise chacun d'un côté, la jettérent par terre. Le Cavalier étant arrivé presqu'aussi-tôt, mit pied à terre. Anastase s'étant approché : Je ne sçais d'où vous me connoissez, luidit-il; mais je ne sçaurois m'empêcher de vous dire que c'est une grande lâcheté à un Cavalier armé de vouloir tuer une femme nue & sans défense, & de la faire ainsi chasser comme une bête féroce. Je suis sans armes aussi-bien qu'elle, mais cela n'empêchera pas que je ne la défende tant que j'aurai de vie. Je suis de la même ville que vous, répondit le Cavalier, & l'on m'appelloit autrefois Gui des Anastases. Vous étiez encore tout jeune quand j'aimois celle-ci avec plus de passion, que vous n'aimez la fille de Paul des Traversaires. Elle me traita si cruellement & avec tant de fierté, que je me tuai de désespoir du javelot que vous me voyez, & fus condamné aux peines éternelles. Elle ne jouit pas long-tems du lâche plaisir qu'elle eut de ma mort; car elle mourut aussi quelques mois après, & fut damnée aussi-bien que moi, tant pour m'avoir traité cruellement, que pour s'être fait un plaisir de ma souffrance dont elle se félicitoit, comme si elle avoit fait une bonne action. Il nous a été imposé pour peine, à elle de fuir devant-moi, & à moi qui l'ai tant aimée de la poursuivre dans l'équipage où vous me voyez. Quand elle tombe entre mes mains je la tue de ce javelot, & lui arrache le cœur, qui n'eut jamais ni amour ni pitié, & le fais

B ij

Digitized by Google

manger à ces chiens, comme vous verrez bien-tôt. Un moment après il plaît à la justice divine de la ressusciter ; & alors elle recommence à fuir tout de nouveau, & moi à la poursuivre. Tous les vendredis à la même heure je la démembre ici, & les autres jours j'en fais de même dans tous les autres lieux où elle m'a maltraité ; ce qui durera autant d'années, qu'elle m'a fait souffrir de mois. Ainsi ne vous mettez point en devoir de m'empêcher de punir une cruelle qui l'a si bien mérité ; car vous n'y réussiriez-pas. Anastase fort effrayé s'étant reculé pour voir ce qui en arriveroit, le Cavalier courut le javelot à la main se jetter comme un enragé sur cette malheureuse, qui avec des cris horribles lui demandoit miséricorde, & il la perça d'outre en outre. Après cela il l'ouvrit par les reins avec un couteau, lui arracha le cœur & les entrailles, qu'il jetta aux mâtins, qui les dévorérent incontinent. Ensuite s'étant relevée, elle reprit la fuite, les mâtins à ses trousses. Le Cavalier remonta d'abord à cheval, & la poursuivit tout de nouveau avec tant de vîtesse qu'Anastase les ayant perdus de vûe, se retira avec autant de peur que de compassion. Après qu'il se fut un peu tranquilisé, il crut que cette avanture pourroit lui être avantageuse, puisqu'elle arrivoit tous les vendredis. Dans ce dessein il envoya querir à Ravenne plusieurs de ses parens & de ses amis, & leur dit qu'il étoit enfin résolu de suivre leur conseil, d'abandonner son inhumaine, & de discontinuer ses dépenses ; mais

Digitized by Google

qu'il avoit auparavant une grace à leur demander, qui étoit de faire en ſorte que vendredi prochain ils menaſſent dîner dans ſa ſolitude Meſſire Paul des Traverſaires, ſa femme, ſa fille & autant de leurs parentes qu'ils pourroient. Les amis d'Anaſtaſe ne trouvant rien de difficile à la choſe, lui promirent ſans balancer. Ils ne furent pas plutôt de retour à Ravenne, qu'ils ſe mirent en devoir de donner ſatisfaction à leur parent. Comme les Dames ſont toujours un peu cérémonieuſes, la maitreſſe d'Anaſtaſe fit quelque difficulté d'y aller. Cependant ſa mere & ſes parentes levérent la difficulté, & lui firent promettre d'être du voyage. Le repas d'Anaſtaſe fut des plus magnifiques, & les tables furent dreſſées à l'endroit où il avoit vû déchirer la cruelle. Il fit en ſorte que ſon inhumaine fût aſſiſe vis-à-vis de l'endroit où la choſe devoit arriver. Vers la fin du repas on commença à entendre l'horrible bruit de la chaſſe infernale. Chacun demande ce que c'eſt,& perſonne ne pouvant le dire, tout le monde ſe léve, & voit la femme, les mâtins & le Cavalier dans l'équipage qu'on a déja dit. D'abord grand bruit contre les chiens, & enſuite contre le Cavalier, qui leur ayant dit la même choſe qu'à Anaſtaſe,non-ſeulement les fit reculer, mais les remplit même de ſurpriſe & de frayeur, lorſqu'ils lui virent faire ce qu'il avoit fait le vendredi précédent. Les Dames qui avoient connu le Cavalier, & qui ſe ſouvenoient de ſon amour & de ſa mort, qui fut ſuivie de celle de ſa cruelle;

Digitized by Google

furent auſſi touchées de ce triſte ſpectacle, que ſi elles en euſſent été le ſujet, Mais il n'y en eut point qui le fût plus que l'inhumaine d'Anaſtaſe. Ce portrait lui reſſembloit trop bien pour ne pas s'y reconnoître. Auſſi en eut-elle tant de frayeur, que repaſſant ſur toutes les cruautés qu'elle avoit eues pour lui, il lui ſembloit déja qu'elle fuyoit, & que les mâtins la mordoient aux feſſes. Elle paſſa la nuit dans de cruelles appréhenſions, & réſolue d'avoir autant d'amour &de complaiſance pour lui, qu'elle avoit eu de fierté & d'indifférence, le jour ne fut pas plutôt venu qu'elle lui envoya ſecrettement une ſervante pour le prier de la venir voir. Anaſtaſe étant venu, la belle lui dit d'un air paſſionné qu'elle étoit prête à faire tout ce qu'il voudroit. Le Cavalier répondit que comme ſes intentions avoient toujours été honnêtes, il ne vouloit rien d'elle que par la voie du mariage. La réponſe qu'elle fit, fut ſi favorable, qu'elle-même ſe chargea d'en parler à ſes parens. Ils conſentirent volontiers au mariage, qui ſe fit bientôt après. Cette peur fit non-ſeulement faire un mariage ſi bien aſſorti, mais même fut cauſe que les Dames de Ravenne furent beaucoup plus humaines qu'elles n'étoient auparavant.

Digitized by Google

XLVIII. NOUVELLE.

Federic amoureux d'une femme dont il n'étoit point aimé, fit tant de dépenſe qu'il devint pauvre. Il ſe retire à la campagne n'ayant pour tout bien qu'un Faucon, qu'il ſervit à la Belle un beau jour qu'elle le vint voir. Elle le ſçut, en fut touchée & l'épouſa.

FEderic fut un jeune homme de Florence à qui la Nature & la Fortune n'avoient rien refuſé,& qui devint amoureux d'une jeune femme nommée Madame Jeanne, qui paſſoit de ſon tems pour une beauté achevée. Federic pour ſe faire aimer n'épargnoit ni les cadeaux ni les préſens. Mais la belle auſſi honnête que charmante ne mépriſoit pas moins le Cavalier que les folles dépenſes qu'il faiſoit. Il en fit tant,que de tous ſes grands biens il ne lui reſta qu'une petite métairie, où il ſe confina,vivant petitement du revenu qu'il en tiroit, ne lui reſtant de ſa magnificence paſſée qu'un Faucon qui lui étoit fort cher pour ſa bonté. Federic toujours amoureux & Madame Jeanne toujours cruelle, il arriva que ſon mari tomba malade & mourut. Il eut le tems de faire ſon teſtament, par lequel il laiſſoit ſon fils unique héritier de tous ſes biens qui étoient fort grands, & qui devoient revenir à ſa femme en cas que l'enfant vînt à mourir. La belle ſaiſon étant venue, Madame Jeanne alla

Digitized by Google

passer l'Eté à la campagne à une maison qu'elle avoit dans le voisinage de Federic, qui avec son Faucon sacrifioit tous les jours à sa mélancolie plusieurs perdrix, innocentes victimes immolées aux rigueurs de Madame Jeanne. On ne parloit à la ronde qne du Faucon de Federic, dont on disoit des merveilles. Comme tous les enfans ont tous leur attachement particulier, le fils de Madame Jeanne aimoit fort les oiseaux, & redisoit souvent ce qu'il entendoit dire du Faucon de Federic. Il arriva sur ces entrefaites qu'il tomba malade. La mere fort affligée ne le perdoit pas de vûe : & comme les meres en général n'oublient rien pour montrer à leurs enfans la tendresse qu'elles ont pour eux ; tendresse qui leur devient souvent fatale, celle-ci ne cessoit de demander à son fils ce qu'il vouloit : s'il ne mangeroit point tantôt de ceci tantôt de cela ; & pour le divertir elle lui présentoit tantôt un jouet tantôt une autre chose. L'enfant toujours malade, toujours chagrin, & toujours criant, refuse tout ce qu'on lui offre, & dit qu'il veut avoir le Faucon de Federic. Elle fit tout ce qu'elle put pour l'amuser ; mais il revenoit toujours au Faucon, criant, se tourmentanr, & disant qu'il mourroit si l'on ne le lui donnoit. Cela mettoit Madame Jeanne dans un cruel embarras. Elle sçavoit combien Federic l'avoit aimée, combien il avoit fait de dépenses pour elle, & combien peu il y avoit gagné. Elle sçavoit aussi que c'étoit un excellent Faucon, & la meilleure ressource qu'il

eût

Digitized by Google

bût pour vivre. D'ailleurs elle ſentoit qu'elle en avoit uſé à ſon égard avec un peu trop de dureté, pour mériter qu'il ſe privât pour l'amour d'elle du ſeul plaiſir qui lui reſtoit. La tendreſſe enfin l'emporta ſur la bienſéance ; & réſolue de demander le Faucon, elle prend le parti de le faire elle-même, & va dès le lendemain matin chez Federic, accompagnée ſeulement d'une autre femme. Federic qui étoit à ſon jardin voyant venir Madame Jeanne, ſe défie de ſes yeux. Mais enfin convaincu que c'étoit elle, il court la recevoir tout joyeux, & lui dit en l'abordant : Ne vous trompez-vous point, Madame, & ne prenez-vous point ma maiſon pour une autre ? Non, Monſieur, je ne me trompe point, répliqua la Belle, & nous venons dîner avec vous. Vous aurez un mauvais dîné, Madame, repartit Federic ; mais il ſera toujours le meilleur que je pourrai Federic avoit ſupporté ſa pauvreté avec beaucoup de patience ; mais ſe voyant ſi peu en état de recevoir une perſonne qui lui étoit ſi chére, ce fut alors qu'il ſentit vivement ſon indigence. Il ne ſe trouvoit denier ni maille, ni nipes ſur quoi il pût emprunter, de ſorte que ne ſçachant de quoi régaler la Belle, il voit ſon Faucon, le tue, le fricaſſe & le ſert. La Belle parut contente du petit régal, & fit ſemblant de manger avec appétit. Le repas fini, & après une aſſez longue converſation, la Belle crut qu'il étoit tems de lui dire le ſujet de ſon voyage. J'ai une grace à vous demander, lui dit-elle ; grace qu'à la vérité vous êtes en droit de

Digitized by Google

me refuser, sans que je puisse m'en plaindre. Je suis cause des prodigieuses dépenses que vous avez faites: Je ne vous ai jamais rien accordé; & il est malhonnête après cela de venir vous priver du seul plaisir qui vous reste au monde, je veux dire de votre Faucon que je vous demande. Mon fils est malade, & rien que cela ne peut le contenter. Si je pouvois vous faire concevoir ce que c'est qu'être mere, & mere tendre, vous me pardonneriez sans peine l'incivilité que je fais à présent. Mais Federic, vous sçavez ce que c'est que d'aimer: en faut-il davantage pour vous faire excuser mon procédé? Cruelle Fortune, dit alors Federic, ne cesseras-tu jamais de me persécuter! Pendant que j'ai été en état de faire des présens, vous n'avez voulu, Madame, en accepter aucun; & maintenant vous venez me demander une chose qu'il me seroit impossible de vous donner. J'ai souffert patiemment toutes mes disgraces; mais je vous avoue que celle-ci m'accable. Je n'ai plus de Faucon, Madame; je vous l'ai servi à dîné; & n'ayant pas autre chose à vous donner, je l'ai tué sans répugnance. Plût à Dieu que je vous eusse servi mon cœur au lieu du Faucon! Mais ma malheureuse destinée me mettra toujours hors d'état de vous faire plaisir. Vous l'avez tué, répliqua la Belle! En voici les preuves, Madame, reprit Federic; & sur celà il alla chercher les plumes, les serres & le bec. Mais, Madame, ajouta-t-il, on en peut trouver un autre. Un Faucon n'est pas quelque chose de si rare. Je suis

Digitized by Google

contentè, Federic, repartit-elle ; & je puis vous assurer que vous ne m'avez jamais donné une si sensible marque de votre amour. Je vous tiendrai compte toute ma vie de ce que vous venez de faire pour moi, de quelque maniére que la Providence dispose de mon fils. Cela dit, elle remercia Federic, & s'en retourna chez elle. Son fils mourut quelques jours après, & elle en fut fort affligée. Après avoir essuyé ses larmes, & passé quelque tems sans époux & sans enfans, ses freres la sollicitérent de se remarier, parce qu'elle étoit jeune & fort riche. L'honnêteté de Federic lui revenant alors dans l'esprit, elle répondit à ses freres, que puisqu'ils vouloient qu'elle se remariât, elle y consentoit à condition que ce seroit avec Federic. Ses freres se moquérent d'elle, & lui remontrérent qu'elle faisoit choix d'un homme qui n'avoit rien. Elle répondit qu'elle le sçavoit bien ; mais qu'elle aimoit mieux la grandeur d'ame de Federic, que toutes les richesses du monde. Le mariage se fit avec beaucoup de magnificence. Federic vit ses souhaits accomplis, & étant redevenu riche, il sçut profiter du passé, ménagea mieux son bien, & finit ses jours avec beaucoup de contentement.

Digitized by Google

XLIX. NOUVELLE.

Pierre de Vinciolo étant allé souper chez un de ses amis, revint brusquement au logis, & surprit le galant de sa femme, qui trouva moyen de tout raccommoder.

UN homme riche de Perouse nommé Pierre de Vinciolo eut envie de se marier; non qu'il se souciât du mariage; mais il crut par là diminuer la mauvaise opinion que tout le monde avoit de lui. La femme qu'il prit étoit jeune, grande & puissante, de poil ardent, & telle en un mot qu'elle eût mieux aimé deux maris qu'un. Mais malheureusement pour elle, le sien ne pensoit à rien moins qu'à remplir les devoirs naturels du mariage. La belle s'en apperçut avec le tems, & en vint aux grosses paroles avec son mari. Jamais il n'y eut de plus pitoyable ménage. Cependant considérant qu'un pareil vacarme ruineroit sa santé, & ne réformeroit point son mari, elle se dit à elle-même: puisque ce malheureux me traite de cette maniére, j'ai de quoi m'en venger. Je l'ai pris pour mari, parce que j'ai cru qu'il étoit homme, & qu'il aimoit ce que les autres aiment & doivent aimer. Il sçavoit que j'étois femme, & puisqu'il n'aimoit pas les femmes, il ne devoit pas me prendre. Si j'avois voulu renon-

Digitized by Google

cer au monde, je me ferois enfermée dans un Couvent. Mais puisque je suis du monde, je dois être aussi de ses plaisirs. Ma jeunesse se passera à espérer en vain que mon mari revienne; & puis quand je serai vieille, je me chagrinerai inutilement d'avoir mal employé mon bel âge. Quand je donnerai à gauche, je serai moins condamnable que lui; car je ne choquerai que les loix, au lieu qu'il choque les loix & la nature. La tête remplie de ces louables pensées, elle s'adressa, pour exécuter son dessein, à une vieille qui paroissoit une sainte, à ne regarder que les dehors. On lui voyoit toujours le chapelet à la main, & il n'y avoit point à Perouse d'indulgence qui échapât à sa pieuse vigilance. On ne l'entendoit parler que des Saints Peres ou des stygmates de Saint François. La belle prit son tems & communiqua ce qu'elle avoit dans le cœur à cette fausse dévote. La Mégére approuva d'abord son dessein, & lui dit que la jeunesse étoit trop précieuse pour être si mal employée. La vieillesse n'est bonne à rien, ajouta-t-elle. Je le sçai par ma propre expérience : J'ai mal employé mes beaux ans, & j'en ai le chagrin de reste. Ce n'est pas que je n'aye tiré ma bonne part des plaisirs du monde; mais enfin je me reproche tous les jours de n'avoir pas fait tout ce que j'aurois pû faire. A présent que je ne suis plus bonne à rien, personne ne me regarde. Les choses ne durent qu'un tems, & celles qui ont du jugement doivent tirer la quintessence de ce tems-là. Il n'en est pas de mê-

Digitized by Google

me des hommes : ils naiſſent bons à mille choſes ; & pour les plaiſirs de l'amour les vieux valent ſouvent mieux que les jeunes ; au lieu que les femmes ne ſont bonnes qu'à faire des enfans, ou du moins à travailler pour cela : auſſi eſt-ce pour cette raiſon qu'on les aime. Nous ſommes toujours prêtes, comme vous ſçavez ; mais les hommes ne le ſont pas. Une femme ſuffiroit pour pluſieurs hommes ; mais pluſieurs hommes ne ſuffiroient qu'à peine à une ſeule femme. La femme n'a point au monde de plus charmant exercice, & je vous dis encore un coup que vous ferez très-bien de rendre à votre mari pain pour pain, afin que quand vous ſerez vieille votre ame n'ait point de reproches à faire à votre corps. Les femmes n'ont en ce monde que ce qu'elles veulent y prendre. Ainſi elles doivent profiter du tems avant les rebuts de la vieilleſſe, où perſonne ne veut nous voir. C'eſt alors qu'on nous envoye à la cuiſine compter les pots & la vaiſſelle. Nous ſommes l'objet de la mauvaiſe plaiſanterie, & nous avons le chagrin d'entendre dire : aux jeunes les bons morceaux, & aux vieilles les reliefs. En un mot, Madame, vous ne pouviez jamais vous mettre en de meilleures mains. Il n'y a point d'homme ſi haut hupé à qui je ne diſe tout ce qu'il faut, ni de ſi dur que je n'amoliſſe, & que je ne faſſe venir à mon point. Faites-moi connoître ſeulement celui qui vous accommode, & me laiſſez le ſoin du reſte. Toute la grace que je vous demande, eſt de vous ſouvenir de moi dans

Digitized by Google

l'occaſion. Je ſuis une pauvre femme ; & ſi vous me faites du bien, je vous ſervirai avec affection, & prierai Dieu pour vous. La belle lui ayant fait le portrait d'un jeune homme qui paſſoit ſouvent dans ſon quartier, lui donna ordre de ſçavoir de lui s'il ſeroit homme à profiter d'une bonne fortune, & la renvoya avec un morceau de chàir ſalée qu'elle lui donna. Quelques jours après, la vieille lui amena celui qu'elle ſouhaitoit, & en peu de tems pluſieurs autres ; la belle aimant le changement, & ſe flattant d'y trouver toujours de nouveaux avantages. Un jour que le mari de la belle étoit invité à ſouper chez un de ſes amis nommé Hercolan, elle donna ordre à ſa vieille de lui amener un jeune homme des mieux faits de Perouſe ; ce qu'elle fit incontinent. Les amans s'étoient à peine mis à table pour ſouper, que le mari frape à la porte, & crie qu'on lui ouvre. La belle fort ſurpriſe d'un retour ſi peu attendu, ſe mit en devoir de cacher le Galant ; & ſoit qu'elle n'eût pas le tems de le cacher mieux, ou que la ſurpriſe l'empêchât de raiſonner, elle le fit mettre dans un petit réduit attenant du Salon où ils ſoupoient, ſous une cage à poules, ſur laquelle elle jetta quelques vieux haillons. Cela étant fait, & le ſoupé à couvert, elle ouvrit incontinent à ſon mari. Vous avez eu bien-tôt ſoupé, dit la belle. Je n'ai fait rien moins que cela, répliqua le mari. Un accident des plus ſinguliers a broüillé ſi fort la maiſon d'Hercolan, que notre ſoupé a diſparu. Lui, ſa

Digitized by Google

femme & moi étions déja à table, quand nous avons entendu éternuer à quatre pas de nous. La premiére fois nous ne nous en sommes pas mis en peine ; mais nous avons été fort surpris d'entendre la même chose jusqu'à cinq fois de suite. Hercolan qui s'étoit un peu fâché contre sa femme de nous avoir fait attendre si long-tems à la porte, lui a demandé tout transporté ce que c'étoit ? Elle s'est trouvée un peu déconcertée, & cela l'a obligé de se lever de table pour aller voir dans un petit cabinet de planches qui est au bas du dégré, & d'où il a cru que venoit l'éternuement. La porte de ce cabinet n'a pas été plutôt ouverte, qu'il en est sorti une fumée de souffre qui a pensé nous étouffer. Nous avions déja senti cette odeur, & Hercolan en avoit même un peu grondé. Mais sa femme s'en étoit excusée, en disant qu'elle avoit brûlé ce souffre pour blanchir certaines nippes qu'elle a nommées, & qu'elle disoit avoir mises sous le dégré. La fumée étant donc un peu dissipée, Hercolan a vû celui qui avoit éternué, & que le souffre continuoit à faire éternuer. Ha,ma femme, dit alors Hercolan ! Je vois à présent pourquoi tu nous as fait tant demeurer à la porte. Cela mérite récompense, & je suis trop équitable pour te la refuser. La femme sur cela a pris la fuite, & s'est sauvée je ne sçais où, sans se mettre seulement en devoir de se justifier. Hercolan sans prendre garde que sa femme s'évadoit, a dit plusieurs fois à l'éternueur de sortir de sa niche : mais com-

Digitized by Google

me il étoit presque étouffé de fumée, il n'en a pas branlé pour cela. Hercolan après l'avoir tiré dehors par le pied, a couru à son épée à dessein de la lui passer au travers du corps. La crainte d'être enveloppé dans un meurtre m'a fait mettre au-devant, pour l'empêcher de tuer ce malheureux. Heureusement les voisins sont accourus au bruit, & l'ont emporté je ne sçais où. Voilà quel a été notre soupé, dont je me serois assurément fort bien passé. La belle connut par là qu'elle n'étoit pas la seule qui eût envie du bien d'autrui. Elle auroit volontiers excusé la femme d'Hercolan : mais croyant qu'en blâmant les fautes d'autrui elle cacheroit mieux les siennes, il n'y eut point de choses qu'elle n'en dît. Quelle sainte, s'écrioit-elle ! Qui l'auroit crû ? Je me serois confessée à elle. Voilà une vieille qui donne de bons exemples aux jeunes. Maudite soit l'heure où est né cet opprobre éternel de notre sexe. Est-ce là la fidélité qu'elle devoit à un mari qui la traitoit si bien ? Des femmes de ce caractéree mériteroient qu'on les brûlât sans quartier. Après avoir dit cent choses de la même force, & se souvenant que son galant étoit encore sous la cage, elle dit à son mari qu'il étoit tems d'aller se coucher. Le mari qui avoit plus d'envie de manger que de dormir, demanda s'il n'étoit rien resté du soupé. Nous ne faisons pas grand soupé quand vous n'y êtes pas, répondit la belle, & je ne suis pas comme la femme d'Hercolan. Couchez-vous pour ce soir, vous mangerez demain de meilleur appétit.

Digitized by Google

Ce ſoir-là même les métayers de Vinciolo ayant amené quelque choſe du village, & mis leurs ânes ſans les abreuver dans une petite écurie qui étoit vis-à-vis du petit réduit où le galant étoit en cage, il arriva qu'un de ces animaux s'étant détaché, ſortit de l'écurie, & allant flairant par-ci-par-là, cherchant de l'eau, & trouvant la porte du réduit ouverte, il y entra malheureuſement ; & paſſant auprès de la cage ſous laquelle étoit le galant tout en un monceau, il lui marcha ſur les doigts qu'il avoit paſſés au travers des treillis, & colés contre la terre pour ſe ſoutenir avec moins de fatigue. La douleur qu'il ſentit, lui fit faire un grand cri. Vinciolo l'entendit, & en fut ſurpris. Il ſort de la chambre, & court au bruit qui continuoit toujours, parce que l'âne avoit encore le pied ſur les doigts du galant. Il léve la cage, & trouve l'oiſeau plus effrayé de la préſence du mari, que du mauvais état de ſes doigts. Le mari le reconnoiſſant, lui demanda ce qu'il faiſoit-là ? Il n'en eut pour réponſe, ſinon qu'il le prioit de lui donner quartier. Je te le donne, répliqua le mari, à condition que tu me diras la vérité ; ce qu'il fit. Le mari auſſi joyeux d'avoir trouvé le galant, que la belle en étoit fâchée, le prend par la main & le méne à ſa chambre, où la femme l'attendoit avec la plus grande peur du monde. Vous n'êtes ſage que de la langue, ma bonne femme, lui dit-il en l'abordant. Etes-vous d'avis à préſent qu'on brûle ſans miſéricorde toutes les femmes qui font comme celle

Digitized by Google

d'Herolan ? Faites-vous plus d'honneur qu'elle à votre ſexe ? Falloit-il blâmer avec tant de hauteur en autrui un crime dont vous étiez vous-même coupable ? Ne peut-on cacher ſes fautes qu'en daubant celles des autres ? La belle voyant qu'elle en ſeroit quitte à meilleur marché qu'elle n'avoit crû, lui répondit ſans s'émouvoir : un homme qui n'aime pas plus les femmes que vous faites, ne doit ſe mettre guére en peine de ce qu'elles font. Il y a bien de la différence entre la femme d'Herolan & moi. Celle-là eſt une vieille hypocrite, qui eſt traitée de ſon mari comme une femme le doit être ; mais il en eſt tout le contraire de moi. Je ne manque de rien à la vérité pour les choſes de la vie ; mais ne faut-il que cela à une femme de mon âge ? Je me paſſerois de tant d'ornemens, ſi j'avois ſujet d'être contente du côté des plaiſirs du mariage. Je ſuis femme comme les autres : j'ai les mêmes paſſions & les mêmes déſirs ; & devez-vous me ſçavoir mauvais gré, ſi je cherche ailleurs ce que je ne puis avoir de vous ? Je ne m'oppoſe point à vos plaiſirs : ne vous oppoſez point aux miens, & tenez-moi compte de ce que je ne m'adreſſe qu'à des gens de mérite. Le mari qui, comme on l'a d'abord inſinué, aimoit mieux les garçons que les femmes, & qui commençoit à s'ennuyer du tintamarre de la ſienne : demeurons-en là, ma femme, lui dit-il : vous aurez ſatisfaction. Tout ce que je vous demande, c'eſt à ſouper ; car je crois que ce beau jeune homme n'a

Digitized by Google

pas fait meilleure chere que moi. Cela eſt vrai, répliqua la belle : nous allions nous mettre à table, lorſque par malheur vous avez frappé à la porte. Je vous prie donc que nous ſoupions, reprit le mari, & après cela nous déciderons de tout ; enſorte que vous n'aurez pas ſujet de vous plaindre. La belle ſentant que les choſes prenoient un bon train, fait remettre le couvert & reſſervir le ſoupé ſerré. Le mari, la femme & le galant mangérent d'un bon appétit. De vous dire après le repas de quelle maniére le mari décida la choſe, c'eſt ce que je ne ſçaurois ; mais je ſçais bien qu'on diſoit le lendemain à Perouſe, que le mari avoit paſſé la nuit auſſi agréablement que la femme.

L. NOUVELLE.

Richard ſurnommé le Magnifique donne un cheval à Meſſire Franciſque de Vergelleſi, moyennant la permiſſion de parler à ſa femme, qui ne répondit aucun mot. Richard répondit pour elle, & ſa réponſe fit le même effet.

Bien des gens s'imaginent que parce qu'ils ſçavent beaucoup, les autres ne ſçavent rien. On ſe trompe ſouvent en croyant être trop fin, & je ne vois rien de plus imprudent que de vouloir éprouver, ſans qu'il en ſoit beſoin, les forces de l'eſprit

Digitized by Google

d'autrui. Voici un exempls capable de guérir ceux qui ont cette folle présomption.

Il y avoit autrefois à Pistoie près de Florence un Chevalier nommé Francisque Vergellesi, homme riche & qui sçavoit bien des choses, mais au reste avare au souverain degré. Cet homme étant devenu Podestat de Milan, avoit fait de grands apprêts pour aller prendre possession de sa nouvelle dignité; mais comme il vouloit le faire avec éclat, il avoit besoin d'un beau cheval, & ne sçavoit où le prendre. Il y avoit alors dans la même ville de Pistoie un jeune homme de naissance obscure, mais puissamment riche, nommé Richard. Il faisoit une si grande dépense & étoit toujours si bien vêtu, qu'on le surnommoit le Magnifique. Il y avoit long-tems qu'il aimoit la femme de Francisque, qui étoit fort belle; mais comme elle n'étoit pas moins sage que belle, ses soins & ses assiduités ne lui avoient encore rien produit. Richard avoit le plus beau cheval qu'il y eût en Toscane: aussi l'aimoit-il beaucoup. Tout le monde sçavoit que Richard étoit amoureux de la femme de Francisque; & quelques amis de celui-ci lui dirent que s'il vouloit le cheval, il n'avoit qu'à le demander, & que Richard ne manqueroit pas de le lui donner pour l'amour de sa femme. Francisque toujours avare envoye querir Richard, & lui demande son cheval à vendre, pour lui donner occasion de le lui offrir en pur don. Richard sentant le coup lui répondit que son cheval n'étoit point à vendre; mais

Digitized by Google

qu'il lui en feroit volontiers présent, à condition qu'il lui permettroit de parler à sa femme en sa présence; mais qu'il se tiendroit si éloigné que Richard ne pût être entendu de lui. Messire Francisque croyant duper Richard, répondit sans balancer qu'il y consentoit. Le mari alla sur le champ trouver sa femme, à qui il conta le tour. Elle ne fut pas trop contente du marché; cependant à la priére de son mari elle descendit pour écouter le Magnifique, auquel elle avoit ordre de ne pas répondre un seul mot. Richard s'étant assis auprès de la belle à un bout de la Chambre qui étoit des plus spacieuses, & le mari à l'autre bout, il lui confirma le traité qu'il venoit de faire avec son mari, & lui parla en ces termes: Vous êtes trop sage, Madame, pour ne vous être pas apperçûe combien votre beauté qui surpasse toutes les autres, m'a donné d'amour. Je passe sous silence, Madame, les rares qualités de votre esprit capables de charmer tous ceux qui ont de la grandeur d'ame. Il n'est pas nécessaire non plus que je vous dise que jamais on n'a plus aimé que je vous aime, & que vous pouvez disposer de moi comme d'une personne qui est entiérement à vous. Je m'estimerois plus heureux, Madame, de pouvoir faire quelque chose qui vous plût, que de commander absolument à toute la terre. Puis donc, Madame, que je suis tout-à-vous, & que vous décidez de mon bonheur & de mon repos, c'est aussi vous seule que je veux supplier de faire succéder la douceur à la cruauté. Je souffre

Digitized by Google

assez long-tems. Ayez pitié d'un malheureux qui ne veut vivre que pour vous aimer. Donnez-moi sujet de dire que comme votre beauté m'a donné de l'amour, votre pitié m'a redonné la vie. Voudriez-vous, Madame, être l'homicide de la personne du monde qui vous aime avec le plus de passion ? Outre que ma mort ne vous feroit point d'honneur, je suis persuadé que vous ne penseriez jamais sans remords à ma malheureuse destinée. Vous auriez beau vous en repentir, il n'y auroit point pour moi de retour. Ayez donc pitié de moi, Madame, & vous repentez de votre cruauté, pendant que vous pouvez me secourir. Dois-je mourir, Madame, parce que je vous aime ? Prononcez : j'attens l'Arrêt de ma destinée.

Ces paroles prononcées d'un ton fort animé, & accompagnées de profonds soupirs, touchérent un cœur qui avoit été jusqu'alors inaccessible à tout. Cette belle sentit dès ce moment l'amour avec tous ses agrémens, autant que l'imagination est capable de les faire sentir ; & quoiqu'elle ne dît mot pour satisfaire aux ordres de son mari, les tendres soupirs qu'elle poussa firent assez comprendre au Magnifique la réponse qu'elle auroit faite, si elle avoit eu la liberté de parler. Comme il ne sçavoit pas la raison de son silence, il ne laissa pas d'en être fort surpris. Cependant les œillades & les soupirs de la belle lui faisant démêler la ruse, il prit conseil sur le champ, & crut qu'il étoit à propos de se répondre à lui-même pour elle. Je connois à présent, Magnifique, mieux

que je n'ai jamais fait, l'amour que vous avez pour moi ; & j'y répons comme je dois. Si je vous ai paru cruelle, mes yeux & mes soupirs doivent vous faire entendre que ce n'a jamais été la faute de mon cœur. Je vous ai aimé plus que personne : mais la contrainte & l'amour de ma réputation m'ont obligée d'agir comme si je ne vous eusse point aimé. Je pourrai bien-tôt vous donner des preuves de mon amour en récompense du vôtre. Je vous ordonne d'espérer. Mon mari part dans peu de jours pour Milan, comme vous sçavez : Vous lui avez donné pour l'amour de moi votre beau cheval : vous aurez sujet de vous en féliciter, & je me charge de vous récompenser : Fiez-vous-en à ma parole. Quand vous verrez deux mouchoirs à la fenêtre de ma chambre qui donne sur le jardin, ne manquez pas de venir me trouver dès que la nuit sera venue, entrez par le jardin sans que personne vous apperçoive. Vous me trouverez en chemin pour vous recevoir, & pour vous conduire en bon lieu, où je vous traiterai si bien, que vous aurez sujet d'être content. Le Magnifique ayant ainsi répondu pour la belle, & croyant qu'il étoit nécessaire de faire son remerciment: Je suis si transporté, Madame, de la joye que me donne votre réponse, que je ne sçais, dit-il, comment vous en remercier dignement. Mais quand la joye ne m'empêcheroit pas de parler, ma vie ne seroit pas assez longue pour vous en témoigner la reconnoissance que je dois. Tenez-moi donc compte, Madame,

me, de ce que je voudrois faire, s'il étoit en mon pouvoir. Tout ce que je puis, eſt de vous aſſurer que je ne manquerai pas de faire ce que vous m'ordonnez. A tout cela la belle ne répondit pas un ſeul mot. Le Magnifique s'étant levé, Meſſire Franciſque s'avança, & lui dit : Hé bien, Monſieur, ne vous ai-je pas tenu parole ? Comment vous en trouvez-vous ? Non, répond le Magnifique, vous ne m'avez pas tenu parole. Vous m'aviez promis de me faire parler à votre femme, & vous m'avez fait parler à une belle ſtatue. Je vous ai demandé une choſe dont je n'ai tiré aucun profit. Vous avez acheté mon cheval & je ne vous l'ai point vendu. Si je vous l'avois donné gratis, vous m'en auriez obligation : mais enfin il eſt à vous, & je vais vous l'envoyer. Franciſque fut ravi de cette réponſe, qui acheva de le prévenir en faveur de la ſageſſe de ſa femme. Comme il ne lui manquoit qu'un beau cheval pour partir, il n'eut pas plutôt celui du Magnifique qu'il prit le chemin de Milan. La belle ſe trouvant en liberté, & voyant tous les jours le Magnifique paſſant & repaſſant devant ſa maiſon, dit en elle-même : A quoi ſongé-je de perdre ainſi ma jeuneſſe ? Mon mari eſt à Milan où il doit faire un ſéjour de ſix mois. Quand pourroit-il payer les arrérages ? Et de plus quand trouverai-je un Amant comme le Magnifique ? Je ſuis ſeuſe ici. Mais quand on viendroit à être informé de ma conduite, je ſoutiens qu'il vaut mieux franchir le pas, & s'en repentir, que de ne le pas faire, & ſe

Digitized by Google

repentir de ne l'avoir pas fait. Ainsi sans prendre conseil que de son cœur, elle mit incontinent les deux mouchoirs à la fenêtre. Le Magnifique les ayant vûs, attendoit la nuit avec impatience. Elle ne fut pas plutôt venue, qu'il alla à la porte du jardin qu'il trouva ouverte. Au bout du jardin il y avoit une autre porte qui entroit dans la maison : ce fut là qu'il trouva la belle qui l'attendoit, & qui le reçut à merveille. Après l'avoir embrassé mille fois, elle le conduisit à sa chambre, où ils ne furent pas long-tems à se coucher. Ils connurent alors l'amour par ce qu'il a de plus exquis ; connoissance qu'ils renouvellérent souvent depuis à leur mutuelle satisfaction.

LI. NOUVELLE.

Un Cavalier offrit à une Dame de la porter en croupe ; & de lui conter chemin faisant une agréable nouvelle ; mais le faisant de mauvaise grace, la belle le pria de la descendre.

IL y avoit depuis peu à Florence une Dame nommée Horete, femme de Geri Spine, & femme honnête autant que charmante. Etant un jour à la campagne, & allant d'un lieu à un autre, accompagnée de quelques autres Dames & Cavaliers, qu'elle avoit régalés le jour précédent ; comme la belle n'avoit à sa campagne ni chevaux ni carosse, & que le chemin

Digitized by Google

étoit un peu long, un des Cavaliers de la troupe lui offrit de la porter en croupe, avec promesse de la régaler, chemin faisant, d'une nouvelle qu'elle trouveroit de son goût. La belle accepta le parti le plus galamment du monde. Le Cavalier qui n'avoit peut-être pas meilleure grace à porter l'épée qu'à faire un conte, enfile sa nouvelle, qui véritablement étoit fort belle, à l'embarras de la relation près. Outre que les répétitions étoient fort fréquentes, il lui arriva de recommencer plusieurs fois & même de se reprendre. Il confondoit souvent les noms; ses expressions étoient pitoyables, & jamais en un mot nouvelle ne fut plus disgraciée. On ne voyoit ni justesse dans les caractéres, ni délicatesse dans les actions. Madame Horete souffroit cruellement de voir estropier une nouvelle, qui auroit été plus charmante dans la bouche d'un plus habile conteur. Voyant enfin que le Cavalier s'embarrassoit de plus en plus au lieu de se remettre, & désespérant de le voir sortir du désordre où il s'étoit jetté, elle ne put se contenir, & lui dit: Je vous prie, Monsieur, de me descendre: votre cheval marche trop durement. Le Cavalier qui concevoit peut-être mieux qu'il ne pouvoit conter, sentit fort bien la raillerie, poussa la plaisanterie avec assez de grace, abandonna la nouvelle qu'il avoit si mal commencée & plus mal continuée, fit quelques autres contes, & s'en tira mieux qu'on n'avoit crû.

Digitized by Google

LII NOUVELLE.

Un Boulanger par un mot dit à propos, fit connoître à Messire Geri Spine le ridicule de la demande qu'il lui avoit faite.

LA Nature paroît quelquefois aussi bizarre dans ses dispensations, que la Fortune. Celle-la met souvent une belle ame dans un vilain corps; & celle-ci condamne souvent à des professions mécaniques des personnes qui ont beaucoup de grandeur d'ame. Cependant la nature est sage, & la fortune a de bons yeux, quoique les sots la représentent aveugle. Elles ne font en cela que ce que font les hommes, qui cachent leurs trésors dans les plus vilains endroits de leurs maisons, afin de les garder plus sûrement, & de s'en servir dans le besoin.

Messire Geri Spine dont il est parlé dans la Nouvelle précédente, étoit en grand crédit auprès du Pape Boniface. Ce Pontife ayant quelques affaires avec la République de Florence, y envoya des Ministres qui logérent chez Messire Geri Spine, qui les accompagnoit par-tout. Ils passoient presque tous les matins devant Sainte Marie d'Ughi, où demeuroit un Boulanger nommé Ciste. Quoique cet homme eût gagné beaucoup de bien à sa Boulangerie, il n'avoit jamais voulu quitter ce métier, & travail-

Digitized by Google

loit toujours lui-même. Entr'autres bonnes choses qu'il avoit, sa cave étoit pourvûe d'excellens vins blancs & clairets, qui surpassoient en délicatesse tout ce qu'il y avoit à Florence & aux environs. Voyant donc passer tous les matins devant sa porte Messire Geri & les Ambassadeurs de Sa Sainteté, à des heures où la chaleur commençoit à être grande, il crut qu'il leur feroit plaisir de leur faire boire de son vin blanc. Il connoissoit trop bien la différence qu'il y avoit entre les Ministres d'un grand Prince & un Boulanger, pour oser les inviter. Il pensa à un expédient qui les obligeat à s'inviter eux-mêmes. A l'heure à peu près qu'il croyoit que les Ambassadeurs devoient passer, il se faisoit apporter devant sa porte un sceau fort propre avec de l'eau fraiche, & un petit vaisseau de terre de Boulogne fort propre aussi, plein de vin qu'il faisoit rafraichir dans son sceau. Et quand il les voyoit passer il prenoit deux verres bien nets, & après avoir toussé & craché avec justesse, il buvoit ces deux verres de vin avec une volupté qui faisoit envie. Messire Geri ayant vû ce manége deux matins de suite, lui dit enfin à la troisiéme fois : Est-il bon, Ciste ? Excellent, Monsieur, répondit le Boulanger d'un air riant : mais le moyen de vous le faire croire si vous n'en goûtez ? Messire Geri soit qu'il eût chaud, ou qu'il eût fatigué plus qu'à l'ordinaire, ou soit enfin que le plaisir avec lequel il voyoit boire le Boulanger, lui donnât envie d'en faire autant, dit aux Ambassa-

Digitized by Google

deurs : Je ſuis d'avis, Meſſieurs, que nous goûtions du vin de cet honnête homme ; peut-être ne nous en repentirons - nous pas. Ils ne furent pas plutôt entrés que Ciſte avec ſon habit & ſon tablier de toile fort propre, fit porter une petite table très-mignonne, les pria de s'aſſeoir, & rinſa lui - même autant de verres qu'il en falloit. Il fit retirer ſes valets, & donna lui-même à boire. Le vin fut trouvé ſi bon, qu'ils revinrent en boire tous les matins pendant le ſéjour qu'ils firent à Florence. Les Ambaſſadeurs ayant fait leurs affaires, & étant ſur le point de s'en retourner à Rome, Meſſire Geri les régala magnifiquement, & invita les principaux de Florence. Ciſte fut auſſi des invités : mais il ne voulut jamais y aller. Meſſire Geri voyant cela envoya querir un flacon de ſon vin, & en fit donner un demi-verre à chacun pour commencer le repas. Le valet qui l'avoit apporté, fâché peut-être de ce qu'il n'étoit rien reſté pour lui, prit la ſeconde fois un grand flacon. Ciſte voyant un vaiſſeau d'une ſi énorme grandeur : Ce n'eſt point ici, mon enfant, lui dit-il, que Meſſire Geri t'envoye. Le valet eut beau l'en aſſurer, il eut toujours la même réponſe, & fut enfin contraint de s'en retourner ſans vin. Meſſire Geri apprenant la réponſe de Ciſte, renvoya le valet avec ordre de demander au Boulanger (s'il lui diſoit la même choſe) où il croyoit donc que ſon Maître l'envoyât ? Le valet revenu préſente ſon grand flacon, & aſſure que Meſſire Geri l'avoit

Digitized by Google

tenvoyé. Tu te trompes, mon ami, repondit le Boulanger à son ordinaire : ce n'est pas assurément ici qu'il t'envoye. Et où donc, reprit le valet ? A la riviére d'Arne, répliqua Ciste. Sur le rapport du valet, Geri voulut voir le flacon, & le trouvant d'une grandeur démesurée : Ciste a raison, Coquin, lui dit-il. Prens-en un raisonnable, & y retournes. Ciste ne voyant plus le gros flacon : Je connois à présent, dit-il au valet, que c'est à moi que ceci s'adresse, & le renvoya avec son vaisseau plein. Dès le jour même, Ciste fit remplir un tonneau du même vin, & l'envoya chez Messire Geri. Il y alla quelques heures après. Je serois fâché, Monsieur, lui dit-il en l'abordant, que vous crussiez que votre gros flacon m'eût étonné. Ce que j'en ai fait, n'est que pour les valets. Je vous ai envoyé la piéce : vous en disposerez comme bon vous semblera, & je vous prie de l'accepter d'aussi bon cœur que je vous la donne. Messire Geri le remercia, fut toujours de ses amis, & disoit souvent que c'étoit dommage qu'un si galant homme passât sa vie à paîtrir de la pâte.

Digitized by Google

LIII. NOUVELLE.

Madame Nonne de Pulcy impoſa ſilence à un Evêque de Florence, en répondant à propos à une raillerie, qui ne ſentoit guére la gravité Epiſcopale.

MEſſire Antoine Dorſo, ſage & vertueux prélat, étant Evêque de Florence, un Seigneur Catalan nommé Meſſire Diégo de la Rata, Général des Armées de Robert Roi de Naples, vint viſiter cette Capitale. Le Catalan étant des mieux faits & des plus galans, faiſoit ſa cour aux Dames avec beaucoup d'aſſiduité, & devint amoureux entr'autres d'une fort belle perſonne, qui étoit Niéce du frere de l'Evêque. Le mari de cette belle étoit d'une maiſon illuſtre; mais au reſte avare au ſouverain degré, & d'un très-méchant caractére. Le Catalan connoiſſant le perſonnage, partie par la voix publique, partie par le ſecours de ſes propres lumiéres qui n'étoient pas médiocres, & bien perſuadé qu'il étoit homme à tout ſacrifier à ſon avarice, lui propoſa ſans détour de lui donner cinq cens ducats, pourvû qu'il le laiſſât coucher une nuit avec ſa femme. La propoſition ayant été auſſi-tôt acceptée que faite, le Catalan fit dorer cinq cens piéces d'argent qui avoient alors cours à Florence, & qu'on appelloit Popolins. Après avoir couché avec la belle

Digitized by Google

qui n'en sçavoit rien, & qui le prit peut-être pour son mari, il donna les cinq cens piéces dorées. Je ne sçais si la belle ayant quelque soupçon du tour qu'on lui avoit joué, s'en plaignit à quelqu'une de ses amies ; ou si le Catalan indiscret babilla de sa bonne fortune ; ou si le mari dupé & aveuglé par son avarice, se vanta lui-même d'avoir été dupé. Mais au moins l'avanture fut sçûe, & le malhonnête-homme de mari n'eut de sa lâcheté que de la honte & de l'infamie. L'Evêque en homme sage fit semblant de n'en rien sçavoir, & reçut le Catalan avec son honnêteté ordinaire. Ils étoient souvent ensemble, & un jour de saint Jean qu'ils se promenoient à cheval dans la rue où l'on court le prix, regardant les Dames à droite & à gauche, le Prélat en vit une jeune, belle & nouvelle mariée, qui se nommoit Nonne de Pulci, que nous avons tous connue, & que la peste nous a enlevée. Cette Dame, outre la jeunesse & la beauté, avoit l'ame grande, & parloit bien & avec justesse. Le Prélat la fit remarquer au Catalan, & quand ils furent auprès d'elle, il lui mit la main sur l'épaule, & lui montrant le Catalan, il dit à la belle : Que dites-vous de ce Cavalier, Madame Nonne ? Pourriez-vous bien en faire la conquête ? La belle croyant qu'il attaquoit son honneur, & que cela pourroit faire naître sur son compte des jugemens désavantageux à ceux qui l'avoient entendu, répondit promptement & sans s'étonner : Peut-être aussi, Monseigneur, au-

Digitized by Google

roit-il autant de peine à me vaincre, que j'en aurois à m'empêcher d'être vaincue : mais s'il arrivoit que je ne pûsse m'en défendre, je ne prendrois pas au moins de l'argent pour de l'or. Le Prélat & le Catalan se sentant tous deux également piqués, se retirérent tout confus sans oser lui répliquer.

LIV. NOUVELLE.

Un Cuisinier qui avoit fait mettre son Maître en colére, le fit rire par un bon mot, & évita par ce moyen la peine dont il étoit menacé.

MEssire Courard de Florence que nous connoissions tous, a toujours été homme de grosse dépense, libéral & aimant fort les chiens & les oiseaux, pour ne rien dire de ses autres vertus. Ayant un jour pris une grue, qu'il trouva fort grasse & jeune, il l'envoya à son Cuisinier nommé Quinquibio, Venitien d'origine, avec ordre de la rôtir pour le soir. Ce Cuisinier qui paroissoit un sot, & qui étoit en effet tel qu'il paroissoit, met sa grue à la broche & la fait rôtir de son mieux. Elle étoit presque cuite & rendoit un fort bon fumet, lorsqu'une femme du quartier, qui se nommoit Brunete, & dont le Cuisinier étoit amoureux, entra dans la cuisine & demanda instamment une cuisse à Quinquibio, qui se moqua d'elle, & lui dit en

Digitized by Google

chantant : *Vous ne l'aurez point de moi, Dame Brunete, vous ne l'aurez point de moi.* Si vous ne me la donnez, répondit Brunete, ne vous attendez pas à recevoir jamais rien de moi. Après s'être dit plusieurs duretés, Quinquibio ne voulant pas chagriner sa maitresse, défait la cuisse & la lui donne. Messire Conrard ayant amené compagnie, fut bien surpris, quand la grue fut servie, de ne voir qu'une cuisse. Il fait appeller son Cuisinier, & lui demande ce que l'autre cuisse étoit devenue. Les grues, Monsieur, répondit le Cuisinier, n'ont qu'une jambe & une cuisse. Maître lourdaut, répliqua Messire Conrard, n'ai-je vû que cette grue ? Le Cuisinier soutint toujours que ce qu'il disoit étoit vrai, & offrit de le prouver par une grue vivante. Messire Conrard ne voulant pas faire plus grand bruit à cause de la compagnie, se contenta de répondre : Puisque tu es si sûr de ce que tu dis, nous verrons, Coquin, si tu me feras voir demain ce que personne n'a jamais vû ; mais si tu ne le fais pas, tu te souviendras long-tems de ta bétise & de ton opiniâtreté. Le lendemain Messire Conrard, que le sommeil n'avoit point défâché, fait seller deux chevaux l'un pour lui, & l'autre pour Quinquibio, & s'en vont tous deux à la pointe du jour vers un ruisseau, sur le rivage duquel on avoit coutume de voir des grues à cette heure là. Quinquibio fort épouvanté ne sçavoit comment faire pour se disculper. Il auroit volontiers pris la fuite, s'il eût osé ; mais il craignoit, parce qu'il

Digitized by Google

n'étoit pas mieux monté. Tous les oiseaux qu'il voyoit à droite & à gauche lui paroissoient des grues à deux pieds. En approchant du ruisseau il en vit une douzaine toutes appuyées sur un pied, comme elles sont ordinairement quand elles dorment. Il les fit voir incontinent à son maître. Convenez donc, Monsieur, lui dit-il, que je disois vrai hier au soir. Voyez si ces grues ont plus d'un pied & d'une cuisse. Je vais te faire voir qu'elles en ont deux, répliqua Messire Conrard, qui s'étant un peu plus approché, commença de crier ho, ho. A ce bruit les grues ayant baissé l'autre pied, prirent la volée. Eh bien, maraud, dit alors Messire Conrard, les grues ont-elles deux pieds? Mais, Monsieur, repartit Quinquibio, vous ne criâtes pas ho, ho, à celle d'hier au soir; car si vous l'aviez fait, elle auroit mis à terre, comme celles-ci, l'autre pied & l'autre cuisse. Ceite ingénuité désarma la colére de Messire Conrard, qui ne put s'empêcher de rire, & dit: Tu as raison. Va, je te pardonne en faveur de l'invention; mais n'y reviens plus.

Digitized by Google

LV. NOUVELLE.

Messire Forêt de Rabata, & le fameux Peintre Giotto venans tous deux de Magel se railloient reciproquement sur leur laideur.

COmme il se trouve dans des professions viles des gens de grande vertu, il se trouve aussi de belles ames dans de fort vilains corps. Messire Forêt de Rabata étoit un petit homme fort mal fait, le visage plat & camus comme un chien de Boulogne. Cependant avec sa difformité il fut un si excellent Legiste, que les Sçavans de son tems l'ont regardé comme une Bibliothéque vivante de droit civil. Giotto peintre célébre, qui n'étoit guére moins laid que lui, ressuscita la peinture, & fut si habile en cet art, qu'on prit souvent ses tableaux pour les choses représentées, tant les traits y étoient naturels. Aussi s'attachoit-il moins à plaire aux yeux des ignorans, qu'à contenter l'esprit des sages: en quoi il a été peu suivi par ceux qui sont venus après lui. Ces deux hommes avoient leur bien à un village près de Florence, nommé Magel. Etant allés à ce village dans la belle saison, ils se rencontrérent aussi mal montés & mal habillés l'un que l'autre. Ils furent surpris par une de ces pluyes d'Eté qui viennent tout à coup, & obligés de se

Digitized by Google

mettre à couvert chez un païsan qu'ils connoissoient tous deux. Comme la pluye ne discontinuoit point, & qu'ils vouloient se rendre à Florence, ils empruntérent du païsan chacun un vieux manteau & un méchant chapeau, ne trouvant rien de meilleur, & continuérent leur chemin. Après avoir marché quelque tems bien mouillés & bien crottés ; ce qui, comme vous sçavez, n'est pas fort propre à relever la mine d'un homme qui n'en a guére naturellement; messire Forêt écoutant Giotto qui étoit beau parleur, s'avisa de le regarder après quelques momens de conversation. Il le considéra depuis les pieds jusqu'à la tête, & le trouvant souverainement laid, sans songer qu'il ne l'étoit pas moins, il se mit à rire, & lui dit : Croyez-vous, Giotto, que si nous rencontrions à présent un Etranger qui ne vous eût jamais ni vû ni connu, il vous prît pour le plus excellent peintre du monde ? Oüi, Monsieur, répliqua d'abord Giotto, je suis persuadé qu'il le croiroit pourvu qu'il pût croire vous regardant que vous sçavez seulement votre A. B. C. A cette réponse Messire Forêt connut son erreur, & se sentit battu des mêmes armes, dont il avoit voulu battre Giotto.

Digitized by Google

LVI. NOUVELLE.

Michel Scalfe prouva à de jeunes gens que la maison des Baronchi étoit la maison du monde la plus noble, & gagna un soupé.

Un jeune homme de Florence, nommé Michel Scalfe, étoit d'un esprit si enjoüé & si inventif, que la premiére jeunesse de Florence se faisoit un honneur & un plaisir de sa compagnie. Il arriva qu'étant un jour à Montigni avec plusieurs autres, la conversation tomba sur l'antiquité & sur la noblesse des maisons de Florence. Les uns donnoient la préférence à la maison des Uberti, les autres à celles de Lamberti, & chacun en parloit comme on fait ordinairement de tout, selon sa passion & ses intérêts. Scalfe après avoir entendu tous les différens sentimens : Vous n'y êtes ni les uns ni les autres, leur dit-il en souriant. Et moi je vous soutiens que la maison de Baronchi est la plus ancienne & la plus noble de Florence, & même du monde. Tous les Philosophes & tous ceux qui la connoissent sont de mon opinion. Et afin que vous ne confondiez personne, je vous parle des Baronchi nos voisins, qui demeurent près de sainte Marie Majeure. Tous les autres se moquérent de lui, & lui demandérent s'il les prenoit pour des gens

Digitized by Google

de l'autre monde, & s'il croyoit qu'ils ne connussent pas les Baronchi aussi bien que lui. Je vous prends si peu pour des gens de l'autre monde, dit Scalse, que je suis près de gager à qui voudra le soupé pour six, & d'en croire qui vous voudrez. La gageure étant faite, on convint de s'en rapporter au jugement de Pierre le Florentin, chez qui ils étoient. Tout le monde courut pour voir perdre Scalse, dont on se moquoit d'avance. On instruisit celui qui devoit juger; & comme il avoit de la sagesse, il entendit premiérement les raisons du grand nombre, & demanda ensuite à Scalse, comment il prouveroit ce qu'il avoit avancé? Je le prouverai si bien, répondit-il, que vous demeurerez tous d'accord que j'ai raison. De l'aveu de ces Messieurs, plus une maison est ancienne, plus elle est noble; or celle des Baronchi est la plus ancienne de Florence; donc elle est la plus noble. Je n'ai donc pour gagner qu'à prouver l'antiquité des Baronchi. Elle paroît en ce que Notre Seigneur les a faits dans le tems qu'il étoit encore apprentif peintre, & n'a fait les autres hommes qu'après qu'il a été Maître en l'art de la peinture. Et pour vous en convaincre, examinez la figure des uns & des autres; vous verrez de l'art & de la proportion dans la composition de ceux-ci, au lieu que ceux-là ne sont qu'ébauchés. L'un a le visage long & étroit, l'autre démesurément large: L'un est camus, l'autre a un nez d'une aulne de long. L'un a le menton long & renversé, & des

mâchoires d'âne, l'autre l'a court & plat, & une figure de singe. Il y en a qui ont un œil plus gros ou plus bas que l'autre. Enfin les visages de ces Messieurs en général ressemblent à ceux que font les enfans qui commencent à peindre. Il paroît de tout cela que notre Seigneur n'étoit pas grand peintre quand il les fit, ainsi que j'ai déja dit. Donc ils sont plus anciens que tous les autres hommes, & par conséquent plus nobles. Un si plaisant argument fit rire tout le monde. Le portrait qu'il avoit fait des Baronchi étoit naturel, & ses camarades convinrent qu'il avoit gagné; & pendant un bon demi quart d'heure, on ne fit que crier d'une voix confuse : Scalse a raison, les Baronchi sont les plus anciens & les plus nobles de Florence.

LVII. NOUVELLE.

Le mari de Madame Philippe l'ayant surprise avec son galant, la mit en Justice. Elle se tira d'affaire par une réponse ingenieuse, & fit modérer la loi contre les femmes.

LA ville de Prato avoit autrefois une loi contre les femmes bien rigoureuse, pour ne pas dire cruelle, par laquelle celles qui étoient surprises en adultére par leurs maris, devoient être brûlées sans miséricorde. Cette loi subsistoit encore lorsqu'une

Digitized by Google

femme, nommée Philippe, belle, jeune & de complexion fort amoureuse, fut surprise en flagrant délit par Renaut de Pugliesi, son mari, avec Lazarin Quessagliotri, qu'elle aimoit comme sa propre vie. Le mari s'abandonna à tout ce qu'un ressentiment de cette nature peut avoir de violent, &, sans la peur qu'il eut pour lui-même, il les eût sans doute tués tous deux. Il crut cependant qu'il seroit assez vengé par la mort de sa femme ; & comme il avoit autant de preuves qu'il lui en falloit, il la fit assigner dès que le jour fut venu. Les parens de la belle qui la regardoient déja comme une femme perdue, lui conseilloient de ne pas comparoître ; mais comme elle avoit le cœur grand, ainsi qu'ont d'ordinaire celles qui sçavent bien aimer, elle aima mieux mourir courageusement en confessant la vérité, que de mourir en fuyant, & reconnoître par là qu'elle étoit indigne d'un galant d'un mérite aussi distingué que celui avec lequel elle avoit été surprise. Malgré donc tout ce qu'on put lui dire, elle se rendit chez le Podestat, bien accompagnée de l'un & de l'autre sexe, & lui demanda avec un visage assuré ce qu'il souhaitoit d'elle. Le Podestat la voyant belle, & jugeant par sa fermeté qu'elle n'avoit pas moins de grandeur d'ame que de beauté, commença à plaindre sa destinée, & à craindre qu'elle ne confessât le fait, & qu'il ne se trouvât obligé de la condamner à la mort. Comme il ne pouvoit pas s'empêcher de l'interroger sur l'accusation, il lui dit en Avocat

plutôt qu'en Juge : Votre mari, Madame, que vous voyez ici présent, vous accuse d'adultére, & dit qu'il vous a surprise avec un autre homme. Il demande que vous soyez punie selon la loi, c'est-à-dire, que vous soyez brûlée. Mais je ne puis vous y condamner, à moins que vous ne confessiez le fait. Prenez vos mesures là-dessus, & me dites ce qui en est. Il est vrai, Monsieur, répondit la belle, sans rien rabattre de sa fermeté, que Renaut est mon mari, & qu'il m'a trouvée la nuit passée entre les bras de Lazarin, que j'aime & que j'estime. Mais, Monsieur, vous êtes trop habile pour ne pas sçavoir que les loix qui se font dans un Etat, doivent être communes, ou faites du moins avec le consentement des parties intéressées. C'est ce qu'on n'a point pratiqué dans la loi dont il s'agit. Elle n'est que contre les femmes. Non-seulement personne de nous n'y a consenti ; mais même n'a été consultée. Donc elle ne peut être que mauvaise. Cependant si au préjudice de votre conscience & de ma vie, vous voulez être l'exécuteur d'une injuste loi, je suis entre vos mains, & vous pouvez faire ce qu'il vous plaira. Mais avant que de prononcer, j'ai une petite grace à vous demander, c'est de sçavoir de mon mari, si jamais je me suis opposée à ses plaisirs, & si je n'ai pas toujours été prête à faire tout ce qu'il a voulu. Renaut sans attendre qu'on le questionnât, déclara qu'il avoit tous les sujets du monde de se louer à cet égard de la complaisance de sa femme,

Digitized by Google

Je vous demande donc, Monſieur, puiſque mon mari a pris en moi tout ce qu'il a voulu & qui lui a été néceſſaire, que devois-je faire du reſte ? Faloit-il le jetter aux chiens ? N'étoit-il pas plus honnête d'en gratifier un honnête homme, qui m'aime plus que ſoi-même, que de le laiſſer perdre ou gâter ? La qualité des perſonnes & la nature de l'affaire avoient attiré chez le Podeſtat un grand concours de peuple. Preſque toute la ville y étoit. Une ſi plaiſante demande fit rire tout le monde, qui cria tout d'une voix que la belle avoit raiſon. La loi fut moderée par l'avis du Podeſtat, & reſtrainte aux femmes, qui par avarice feroient infidéles à leurs maris. Renaut eut la confuſion pour ſa part, & ſa femme ſe voyant hors d'affaire ſe retira chez elle, bien joyeuſe & bien accompagnée, avec mille & mille acclamations.

LVIII. NOUVELLE.

Freſco conſeilla à ſa Niéce de ne ſe mirer jamais, puiſque tout ce qu'elle voyoit lui déplaiſoit.

FResco de Celatico avoit une Niéce qu'on nommoit Fanchon par mignardiſe. Elle étoit de belle taille, & avoit de la beauté ; mais ce n'étoit pas de ces beautés qu'on voit toujours avec le même plaiſir. Toutefois elle avoit ſi bonne opinion d'elle-

Digitized by Google

même, qu'elle ne trouvoit personne de son goût, sans considérer qu'elle avoit plus de défauts que personne. C'étoit un esprit contrariant qui ne trouvoit rien de bien, & d'ailleurs si fiére & si haute, qu'elle nese seroit pas changée pour une Princesse des plus illustres. Quand elle sortoit, tout l'infectoit; & l'on ne la voyoit jamais que se bouchant le nez. En un mot, c'étoit une précieuse ridicule dans toutes les regles. Etant un jour sortie & revenue au logis, un moment après reniflant & faisant mille grimaces affectées, elle alla s'asseoir auprès de son oncle. D'où vient, Fanchon, lui dit-il, qu'aujourd'hui qui est un jour de réjouissance, vous êtes si-tôt de retour? Je n'ai rien vû qui me plaise, mon oncle, répondit la précieuse d'un air dédaigneux. Je n'aurois jamais cru qu'il y eût en cette ville des gens de l'un & de l'autre sexe si mal bâtis. Tout ce qui s'est présenté à mes yeux m'a paru fâcheux & dégoûtant; & comme je ne puis voir sans chagrin des personnes désagréables, j'ai mieux aimé me retirer, que de m'exposer à une longue souffrance. Fresco, qui ne pouvoit pas souffrir les affectations de sa niéce, lui répondit d'un air sérieux: Puisque vous êtes de cette humeur, ma niéce, le moyen d'éviter ces chagrins-là, est de ne vous regarder jamais au miroir. La Précieuse aussi sotte qu'un oison, & croyant pourtant en sçavoir autant que Salomon, n'entendit point ce que vouloit dire son oncle, & demeura bête & précieuse.

Digitized by Google

LIX. NOUVELLE.

Messire Guido Cavalcanti dit une honnête injure à certains Cavaliers Florentins, qui l'avoient surpris.

IL y avoit autrefois à Florence plusieurs belles & louables coutumes, que l'avarice, qui s'est accrue avec les richesses, en a entiérement bannies. Une de ces coutumes entr'autres étoit, que les bonnes maisons du quartier s'assembloient, & faisoient une société d'un certain nombre de personnes, où n'entroient que ceux qui étoient en état de soutenir la dépense. Chacun régaloit à son tour, & pouvoit non-seulement inviter ses amis, mais aussi les étrangers de mérite, lorsqu'il y en avoit dans la ville. On s'habilloit une fois l'année d'une certaine maniére; on alloit à cheval par la ville, & quelquefois on faisoit des tournois, ou autres exercices militaires. Il y avoit entre autres compagnies celle de Messire Bette Brunelesqui, qui n'avoit rien oublié pour y attirer un jeune homme nommé Guido Cavalcanti. On n'avoit pas tout le tort. Guido étoit grand Philosophe; mais ce n'étoit pas l'endroit qui le faisoit le plus souhaiter. Il étoit de plus fort enjoué, fort honnête homme, beau parleur, faisant toutes choses avec beaucoup de grace, fort riche, & l'homme du monde qui sçavoit le mieux faire honneur à

ceux qu'il en croyoit dignes. Tout ce qu'on fit pour engager ce Cavalier ne réussit point, & l'on crut qu'aimant la spéculation comme il faisoit, il préféroit la solitude à la société. Comme il passoit pour avoir quelques sentimens d'Epicure, ceux qui n'étoient pas d'humeur à lui rendre justice, disoient qu'il ne méditoit que pour se convaincre qu'il n'y avoit point de Dieu. Guido étant un jour à l'Eglise de Saint Michel d'Horte, passa par les cours des Adimari, qui étoit son chemin ordinaire, & vint à l'Eglise de Saint Jean. Les grands tombeaux de marbre qu'on voit aujourd'hui à Sainte Reparée, étoient alors autour de l'Eglise de Saint Jean, dont la porte étoit alors fermée. Guido étoit entre ces tombeaux & ces colomnes de marbre, lorsque Messire Bette à la tête de sa compagnie traversa la place à cheval. Il ne l'eut pas plutôt apperçû, qu'il dit à ses gens de l'aller insulter; & donnant en même tems des deux, ils furent sur lui avant qu'il les eût vûs venir. Pourquoi refuses-tu, Guido, d'entrer dans notre compagnie, lui dirent-ils en l'abordant? Qu'auras-tu fait quand tu auras trouvé qu'il n'y a point de Dieu? Guido se voyant surpris & envelopé: Je suis chez vous, Messieurs, leur dit-il: vous pouvez me faire tout ce qu'il vous plaira. Et comme il étoit fort agile, il mit la main sur l'un de ces tombeaux, qui étoient fort grands, & passa d'un seul saut de l'autre côté, puis se retira. Les Cavaliers se regardant les uns les autres,

Digitized by Google

un peu surpris du saut qu'ils avoient vû faire ; s'écriérent : Est-ce-là l'homme dont on vante tant l'esprit & le sçavoir : Eh où est la justesse de sa réponse ? Il est chez nous, dit-il. Le lieu où il etoit est commun à lui, à nous, & aux autres habitans de Florence. Vous n'y entendez rien, Messieurs, dit alors Messire Bette. Sa réponse est juste, & nous outrage bien honnêtement. Ces tombeaux sont les maisons des morts, & quand il dit que c'est notre maison, il veut nous faire entendre que nous & les autres ignorans sommes pires que des morts en comparaison de lui & des autres sçavans. Ainsi l'on peut dire à cet égard que c'est ici chez nous. Les autres comprirent alors ce qu'avoit voulu dire Guido ; chacun eut un peu de confusion : jamais depuis on n'eut envie d'insulter Guido, & Bette fut toujours regardé comme un homme de bon. entendement.

Digitized by Google

LV. NOUVELLE.

Frere Oignon promit à certains païsans de leur montrer la plume de l'Ange Gabriel, au lieu de laquelle il trouva des charbons, & leur fit accroire que c'étoit ceux sur lesquels Saint Laurent avoit été grillé.

CErtalde est un village de la vallée d'Else, qui dépend comme vous sçavez de l'Etat de Florence. Ce village tout petit qu'il est, étoit autrefois habité par des Gentilhommes, & autres gens à leur aise. Un Religieux de l'Ordre de Saint Antoine nommé frere Oignon, avoit coutume d'y venir tous les ans une fois pour recueillir les aumônes des sots; & il y venoit d'autant plus volontiers, qu'il y trouvoit la pâture bonne, & qu'il y étoit bien reçû; moins peut-être pour la dévotion qu'on avoit pour lui, qu'à cause du nom qu'il portoit, parce que ce terroir produit les meilleurs Oignons qu'il y ait en toute la Toscane. Frere Oignon étoit petit, rousseau, enjoué, & le meilleur coquin du monde; ignorant dans le fonds, mais parlant si bien & si facilement, que qui ne l'auroit pas connu l'auroit pris pour un grand orateur, pour ne pas dire, pour un Ciceron ou pour un Quintilien. Il étoit connu & aimé de tous ceux du païs. Etant

Digitized by Google

donc venu à Certalde ſelon ſa coutume au mois d'Août, un Dimanche matin que les peuples des environs étoient venus à la Meſſe, il prit ſon tems, & leur parla en ces termes : Vous ſçavez, Meſſieurs, que vous avez coutume de donner tous les ans aux pauvres Religieux de Saint Antoine, de vos bleds & de vos revenus, les uns peu, les autres beaucoup, chacun ſelon ſes facultés & ſa dévotion, afin que le bienheureux Saint Antoine ait ſoin de votre bétail. Vous avez même l'habitude de faire tous les ans du bien à ceux qui ſont enrôlés dans notre confrairie. Je viens ici par ordre de mon Supérieur, pour recueillir les effets de votre charité. Ainſi vous êtes avertis de vous rendre ici cette après-midi, auſſitôt que vous entendrez le ſon des cloches : & afin que nous ne ſoyons pas trop ſerrés, nous vous prêcherons moyennant l'aſſiſtance de Dieu devant l'Egliſe, à la maniére accoûtumée ; nous vous ferons baiſer ſa ſainte Croix ; & en faveur de votre zéle pour Monſieur ſaint Antoine, nous vous ferons voir par grace ſpéciale une très-belle & très-ſainte Relique que j'ai apportée de la terre ſainte. C'eſt une des plumes de l'Ange Gabriel, qu'il laiſſa dans le cabinet de la Vierge, lorſqu'il alla lui dire de la part de Dieu, qu'elle concevroit le Sauveur du monde. Pendant qu'il exerçoit ſa réthorique ſur un ſi digne ſujet, deux drôles fins & ruſés qui étoient de l'aſſemblée, & dont l'un ſe nommoit Bragoniére & l'autre Blaiſe Piſſin, réſolurent de lui faire piéce,

Digitized by Google

quoiqu'ils fussent de ses amis & même de sa compagnie. Frere Oignon dînoit ce jour-là au Château avec quelques-uns de ses amis. Les deux drôles ne sçûrent pas plutôt qu'il étoit à table, qu'ils allérent à son logis. Blaise s'étoit chargé d'amuser le valet du Moine, & Bragoniere de chercher la plume, se faisant un plaisir d'avance de l'embarras où seroit Frere Oignon de ne trouver pas sa plume, dont il avoit promis de régaler les yeux du peuple, & attendant avec impatience comment il se tireroit d'affaire. Le valet du Moine n'étoit pas moins singulier pour sa figure que pour son nom; car les uns l'appelloient Gucchio Balena, comme qui diroit gros Colosse; les autres Gucchio Imbrata, comme qui diroit vilain badaut; & d'autres enfin Gucchio pourceau. Tous ces noms répondoient fort bien non-seulement à sa forme extérieure, mais aussi aux qualités de son esprit. Frere Oignon disoit ordinairement à ses amis, en parlant de son garçon, qu'il avoit neuf défauts si considérables, que si Salomon, Aristote ou Seneque en avoient eu seulement un, il eût gâté toute leur vertu, toute leur sagesse & toute leur sainteté. Représentez-vous quel homme ce devoit être? Quand on demandoit à Frere Oignon quels étoient les neufs défauts de son garçon, il répondoit par ces trois méchans vers.

Il est lent, gourmand & menteur,
Paresseux, médisant, trompeur,
Sans soin, sans esprit, sans valeur.

Digitized by Google

Il a encore plusieurs défauts que je ne dis pas, ajoutoit le Moine ; mais ce qu'il a de singulier, est qu'il veut se marier par tout, & prendre maison à louage. Il a une barbe noire, grasse & assez bien fournie ; aussi se croit-il si beau garçon, qu'il s'imagine que toutes les femmes qui le regardent, sont amoureuses de lui ; & si l'on vouloit le laisser faire, il les courroit comme le chien court le liévre. Il est à la vérité de la meilleure volonté du monde. Si quelqu'un me parle en secret, il veut d'abord sçavoir ce qu'on me dit ; & s'il arrive qu'on me demande quelque chose, il a tant de peur que je ne réponde pas juste, qu'il est toujours le premier à dire oüi ou non, comme il juge à propos.

Frere Oignon avoit laissé cet habile valet à son logis, avec ordre de prendre garde à son petit bagage, & sur tout à sa besace, où étoit la sainte Relique ; mais Gucchio Imbrata aimant autant la cuisine, que le Rossignol le feuillage, & sur tout quand il sçavoit qu'il y avoit quelque servante seule, descend à celle de l'auberge, où il avoit vû une grosse dondon ramassée, mal faite autant qu'on le peut dire, avec deux horribles tetasses longues & pendantes, & assez semblables à deux paniers à porter du fumier, & un visage le plus hideux qu'on ait jamais vû. Il trouva cette créature enfumée comme un vieux jambon, suante & toute barboüillée de graisse. Il étoit parti avec tant de précipitation, qu'il avoit laissé la chambre de Frere Oignon ouverte, & son

Digitized by Google

petit bagage exposé au premier venant. Quoique ce fût au mois d'Août, & par conséquent au fort de la chaleur de l'Eté, Gucchio Imbrata s'assit auprès du feu & commença d'entretenir la servante, qui se nommoit Nute. Il lui dit d'abord qu'il étoit Gentilhomme par Procureur, & qu'il avoit nombre d'écus. Il n'y eut point de bien qu'il ne dît de soi-même; sans prendre garde à son chapeau, qui étoit si gras, qu'il auroit engraissé le pot le plus maigre, ni à son pourpoint tout déchiré, & rapiécé de mille morceaux, & bigarré de plus au tour du cou & sous les aisselles d'un très vilain émail que la sueur y avoit imprimé; ni à ses souliers tout rompus, ni à ses haut-de-chausses toutes déchirées. Il lui dit, comme s'il avoit été quelque gros Seigneur, qu'il vouloit l'habiller tout de neuf, & la tirer de la servitude. Il n'y eut point de magnifiques promesses qu'il ne lui fît. Mais comme il étoit toujours malheureux, ou pour mieux dire toujours sot, tout cela lui fut inutile, & il eut le chagrin d'avoir tiré ses coups en l'air. Blaise & Bragoniere ravis de trouver Gucchio Pourceau occupé auprès de Nute, entrérent sans peine dans la chambre de Frere Oignon, qui étoit toute ouverte. La premiére chose qui leur tomba sous la main, fut la besace. Ils l'ouvrent, & après avoir mis à côté plusieurs petits paquets, ils trouvérent une petite boëte enveloppée dans je ne sçais combien de morceaux de tafetas, & dans la boëte une plume de la queue d'un Perroquet, qu'ils

Digitized by Google

prirent pour celle que Frere Oignon avoit promis de faire voir aux gens de Certalde pour la plume de l'Ange Gabriel. Il lui étoit véritablement fort aisé de le faire accroire, puisque le luxe d'Egypte n'avoit encore guére passé en Toscane ; mais depuis il y est venu en grande abondance à la ruine de toute l'Italie. Quoiqu'il fût connu en quelques endroits par quelques personnes, les habitans de Certalde n'en avoient néanmoins aucune connoissance. La pure simplicité des anciens regnoit encore parmi eux ; & non-seulement ils n'avoient point vû de Perroquets, mais la plûpart même n'en avoient jamais entendu parler. Les deux jeunes hommes donc bien contens d'avoir trouvé ce qu'ils cherchoient, prirent la plume, & mirent en sa place des charbons qu'ils trouvérent dans la cheminée. Ils repliérent la boëte comme elle étoit, & la remirent où ils l'avoient prise, impatiens de voir comment Frere Oignon se tireroit d'affaire, lorsqu'il ne trouveroit pas la plume qu'il avoit promis de montrer, & qu'il verroit des charbons en sa place.

Le bruit s'étant répandu de main en main à la ronde, que Frere Oignon devoit faire voir l'après-dînée la plume de l'Ange Gabriel, tout le monde y accourut. Quand Frere Oignon eut dîné, & cuvé son vin durant quelques heures, il se leva un peu après midi, sçachant le grand nombre de païsans qui étoient venus pour voir la sainte plume. Il fit dire à son valet de sonner les cloches, & de lui apporter

Digitized by Google

la besace. Il eut de la peine à quitter Nute & la cuisine, mais enfin il obéit. Le peuple étant assemblé, Frere Oignon, qui ne s'apperçut point qu'on eût touché à sa besace, commença sa prédication, & dit mille choses sur les Reliques. Quand il fut question de montrer la plume, il fit allumer deux torches, ota son capuchon, & dévcloppant tout doucement tafetas après tafetas, il vint enfin au petit coffret qu'il ouvrit avec beaucoup de dévotion, après avoir dit quelques paroles à la louange de l'Ange Gabriel & de sa Relique; mais ne trouvant que des charbons, il ne crut point que son valet lui eût fait la piéce, parce qu'il n'avoit pas assez bonne opinion de son esprit. Il ne le maudit point non plus d'avoir mal gardé sa besace, mais se maudit soi-même en son cœur d'en avoir confié la garde à un homme qu'il connoissoit si paresseux, si nonchalant & si peu entendu. Mais levant les mains & les yeux au ciel, il s'écria tout haut : Benie soit toujours, ô Dieu, ta puissance infinie : Et après avoir refermé la boëte, il se tourna vers l'assemblée, & lui dit : Je dois vous dire, Messieurs, qu'étant encore fort jeune, mon Supérieur m'envoya en Orient, avec ordre de faire plusieurs découvertes utiles à la Communauté en particulier, & au genre humain en général. Etant donc parti de Venise, je passai par le bourg des Grecs, & traversant ensuite le royaume de Garbe & de Baldaque, j'arrivai en Parion fort altéré, & quelque tems après en Sardagne. Mais

ſans vous embaraſſer du détail de tant de païs, il ſuffit de vous dire qu'après avoir paſſé le Bras de ſaint George, j'arrivai en Truſie & en Bouſie, qui ſont des païs fort habités. Je paſſai de là dans la terre de Menſonge, où je trouvai nombre de Freres de notre Religion, & de pluſieurs autres, qui fuyoient tous le travail & l'embarras pour l'amour de Dieu; qui ſe mettoient peu en peine des travaux d'autrui, pourvû qu'ils en profitaſſent, & qui ne dépenſoient que de la monnoye ſans coin. J'allai de là dans un païs où les gens portoient le pain dans des bâtons, & le vin dans des ſacs. J'arrivai enſuite aux montagnes de Bacchus, où toutes les eaux coulent en bas, & peu de jours après en Indie Paſtenade, où je vous jure par l'habit que je porte, que je vis voler les couteaux, choſe qu'on ne ſçauroit croire à moins que de l'avoir vû. Je trouvai en ce païs-là Maſo-Del-Saggio, gros marchand, qui caſſoit des noix, & vendoit des coquilles en détail. Ne trouvant pas en ce païs-là ce que je cherchois, je rebrouſſai chemin, & revins par la Terre Sainte. Je n'y fus pas plutôt arrivé, que je rencontrai le digne Patriarche de Jéruſalem, qui pour honorer l'habit de Monſieur Saint Antoine que j'ai toujours porté, me fit voir toutes les ſaintes Reliques dont il étoit dépoſitaire. Elles étoient en ſi grand nombre, que je n'aurois jamais fait, ſi je voulois vous parler de toutes. Cependant pour vous faire plaiſir, je vous dirai un mot des plus remarquables. Je vis entr'autres

Digitized by Google

tres choses un Doigt du Saint-Esprit, aussi sain & aussi entier qu'il eût jamais été; le Museau du Seraphin qui apparut à Saint François; un Ongle de Cherubim; une des Côtes du *Verbum caro*; les Habillemens de la sainte Foi Catholique; Quelques Rayons de l'Etoile qui parut aux Mages d'Orient; une petite Phiole pleine de la Sueur de saint Michel, lorsqu'il se battit contre le diable; la Machoire de la Mort du Lazare, &c. Et comme je lui donnai quelques Reliques que j'avois doubles, & qu'il avoit long-tems inutilement cherchées, il me donna pour récompense une Dent de sainte Croix, & dans une petite Phiole un peu de Son des Cloches du Temple de Salomon, comme aussi la Plume de l'Ange Gabriel, dont je vous ai parlé: Il me donna aussi un des Patins de saint Guerard de Grand'ville, dont j'ai fait présent depuis peu à Guerard de Bonsi de Florence, qui a beaucoup de vénération pour cette sainte Relique; & enfin il me donna des charbons sur lesquels fut grillé le bienheureux saint Laurent. J'apportai toutes ces Reliques avec beaucoup de dévotion & de respect. Il est vrai que mon Supérieur, qui est un homme exact, n'a jamais voulu souffrir que je les aye exposées jusqu'à ce qu'il ait été bien convaincu qu'elles étoient véritablement les Reliques dont elles portoient le nom. Mais à présent qu'il en est certain par les lettres qu'il a reçûës du Patriarche de Jérusalem, qui rend témoignage à plusieurs mi-

Digitized by Google

racles qu'elles ont faits, j'ai permiſſion de les faire voir ; & comme je ne veux les confier à perſonne, je les porte toujours avec moi. Pour conſerver la Plume de l'Ange Gabriel, je la mets dans une petite boëte, & les Charbons ſur leſquels ſaint Laurent fut grillé, dans une autre. Ces deux boëtes ſe reſſemblent ſi fort, que je les prens ſouvent l'une pour l'autre ; & c'eſt ce qui m'eſt arrivé en dernier lieu ; car croyant prendre celle où eſt la Plume, j'ai pris celle où ſont les Charbons. Je ne regarde point cette équivoque comme un effet du hazard ; je la regarde plutôt comme un effet de la volonté de Dieu, lorſque je fais reflexion que la fête de ſaint Laurent eſt dans deux jours. Ainſi la Providence a jugé à propos, pour vous préparer à célébrer la fête de ce grand Martyr, de vous faire voir aujourd'hui, au lieu de la Plume de l'Ange Gabriel, les Charbons ſur leſquels ce grand Saint ſouffrit le martyre. Approchez-vous donc, Meſſieurs, avec tout le reſpect que mérite une ſi auguſte Relique. Mais je dois vous dire d'avance que tous ceux qui ſeront marqués de ces Charbons en forme de croix, le feu ne les brûlera point de toute l'année, qu'ils ne le ſentent.

Après ce diſcours, il chanta une hymne à la louange de ſaint Laurent, ouvrit la boëte & montra les Charbons. La troupe ignorante les ayant quelque tems regardés avec beaucoup de reſpect & d'admiration, chacun s'approcha pour s'en faire

marquer, & fit une offrande plus forte qu'à l'ordinaire. Frere Oignon de son côté fut fort libéral de croix, & n'épargna point ses Charbons à marquer les habits des hommes & des femmes, assurant qu'il avoit éprouvé plusieurs fois qu'ils reprenoient dans la boëte ce qu'ils avoient perdu à faire les croix. Ayant donc ainsi croisé tous les habitans de Certalde, qui le payérent grassement, il eut l'esprit de se moquer de ceux qui avoient voulu se moquer de lui, en lui dérobant sa Plume. Ils se trouvérent au sermon, & furent si contens de la défaite qu'il avoit trouvée, & du tour qu'il y avoit donné, qu'ils pensérent se démonter les machoires à force de rire. L'assemblée s'étant retirée, Bragoniere & Pissin allérent voir Frere Oignon, lui apprirent ce qu'ils avoient fait, & lui rendirent sa Plume, dont il ne tira pas moins d'avantage l'année suivante, qu'il venoit de faire des Charbons.

LXI. NOUVELLE.

Jean le Lorrain entendant une nuit heurter à sa porte, éveille sa femme, qui lui fait accroire que c'étoit un esprit. Et tous deux s'en étant allés le conjurer avec une oraison, n'entendirent plus rien.

IL y avoit autrefois à Florence, ruë saint Brancasse, un cardeur de laine nommé Jean le Lor-

rain, plus heureux en ſon art, que ſage en toute autre choſe. Comme il étoit bon niais, il étoit ſouvent capitaine de ceux de ſon métier, du quartier de ſainte Marie Nouvelle. Il les recevoit chez lui quand ils faiſoient leurs aſſemblées. Comme il étoit riche, & qu'il régaloit ſouvent les Moines de ſainte Marie Nouvelle, il avoit ſouvent de petits honneurs qui lui faiſoient croire qu'il étoit quelque choſe de plus que les autres. Les Moines de leur côté, qui lui arrachoient toujours quelque plume de l'aîle, lui apprenoient en récompenſe force bonnes oraiſons. Ils lui donnoient le *Pater noſter* en langue vulgaire, la chanſon de ſaint Alexis, l'hymne de Madame Matilde, &c. qu'il gardoit bien chérement pour le ſalut de ſon ame. Cet homme avoit une femme d'une beauté achevée. Elle ſe nommoit Theſe, & étoit fille de Manucio Cuculia. Comme elle étoit auſſi habile que belle, la ſimplicité de ſon mari ne lui étoit pas inconnue. La belle aimoit un jeune homme de mérite nommé Federic de Neri Pegolotti, auquel elle fit ſçavoir de la venir trouver à une belle maiſon de campagne que ſon mari avoit près de Florence, nommée Camerata, où elle avoit coutume de paſſer l'Eté. Le mari y venoit auſſi quelquefois ſouper & coucher; mais quelquefois il s'en retournoit à ſa boutique dès le lendemain. Quelquefois auſſi il amenoit compagnie, & y demeuroit plus long-tems. Federic ne manqua pas de ſe trouver au rendez-vous. Et com-

Digitized by Google

me le mari ne vint point ce soir-là, il soupa & coucha avec sa maitresse, qui lui apprit en chemin faisant plusieurs oraisons de son mari. Ces Amans se trouvant bien l'un de l'autre, prirent des mesures pour l'avenir sans qu'il fût besoin d'écrire ni d'envoyer. Il fut donc dit que Federic iroit tous les jours à une maison qu'il avoit au-delà de celle de sa maitresse, & qu'en allant ou en venant, quand il verroit une tête d'âne au bout d'un Echalas de la vigne qui étoit près de la maison de la belle, & que le museau seroit tourné du côté de Florence, il pouvoit venir, & compter qu'il coucheroit avec elle : si la porte se trouvoit fermée, il devoit heurter doucement trois fois, & on devoit lui aller ouvrir : mais que si le museau étoit tourné du côté de Fiesole, cela voudroit dire que le mari y seroit, & qu'il ne devoit pas venir. De cette maniére ils se virent plusieurs fois sans accident. Mais une fois que Federic devoit aller souper avec la belle, qui l'attendoit avec deux gros chapons à la broche, le mari qu'elle n'attendoit point, vint fort tard ; dont elle fut fort fâchée. Elle le fit souper d'un petit morceau de lard qu'elle avoit fait boüillir à part. Les deux chapons, quantité d'œufs frais, & un flacon de bon vin furent enveloppés par son ordre dans une nape bien propre, & portés par sa confidente dans un jardin détaché de la maison, où elle avoit quelquefois soupé avec Federic sous un pêcher qu'il connoissoit bien : mais la précipitation

Digitized by Google

avec laquelle cela fut fait pour dérober la connoiſſance au mari, fut cauſe que la belle oublia de dire à la confidente de demeurer au jardin juſqu'à ce que Federic vînt, & de lui dire que le mari étoit venu, & qu'il prît ſous le pêcher tout ce qui lui ſeroit néceſſaire. Tout le monde étant couché, Federic qui avoit trouvé le muſeau du bon côté, arrive à la porte, & heurte tout doucement. Le mari l'entendit d'abord, & la belle auſſi : mais de peur de ſe faire ſoupçonner elle fit ſemblant de dormir. Federic heurte une ſeconde fois ; de quoi le mari étonné pouſſa ſa femme & lui dit : Theſe, n'entens-tu pas ? Quelqu'un heurte à la porte. Non, Jean, ce n'eſt point quelqu'un, répondit la belle : c'eſt un eſprit qui m'a fait grand'peur depuis pluſieurs nuits ; & ſi grand'peur qu'auſſitôt que je l'entendois, je me cachois dans mon lit ſans oſer lever la tête qu'il ne fût grand jour. Raſſure-toi, ma femme, repliqua le mari. Si c'eſt un Eſprit il ne nous fera point de mal, car j'ai dit en me mettant au lit pluſieurs excellentes oraiſons, & fait le ſigne de la croix aux quatre coins de notre lit. La belle qui craignoit de ſon côté que Federic ne la ſoupçonnât de n'être pas à lui ſeul, réſolut de ſe lever, & de lui faire ſçavoir que ſon mari étoit avec elle. Vos oraiſons & vos ſignes de croix ne me raſſurent pas beaucoup, lui dit-elle. Levons-nous ſi vous m'en croyez, & allons conjurer l'eſprit. Et comment le conjurer, répondit le mari ? Une bonne

Digitized by Google

Religieuſe de Fieſole, repliqua-t-elle, à qui j'ai fait part de ma peur, m'en a donné le ſecret. Je ne l'ai jamais voulu éprouver étant ſeule : mais avec vous je l'éprouverai volontiers. Ils ſe levent donc, & vont à la porte, où Federic commençoit à ſoupçonner la fidélité de ſa maitreſſe. En y allant la belle avertit ſon mari de cracher quand elle le lui diroit. Le mari l'ayant promis, la belle commença ſon oraiſon, & dit : Eſprit qui vas de nuit, retourne d'où tu viens. Tu trouveras au jardin ſous le gros pêcher deux chapons, des œufs frais, & un flacon de vin ; prens ce qu'il te faudra, & t'en retournes ſans faire aucun mal ni à moi ni à mon mari qui eſt ici. Crachez, Jean, lui dit-elle alors : & Jean cracha. Federic qui entendoit tout cela fut d'abord au fait : ſes ſoupçons ſe diſſipérent, & quoiqu'il fût fort chagrin de ce contretems, il eut de la peine à s'empêcher de rire quand il entendit cracher le mari par ordre de ſa femme, & dit en ſoi-même : Puiſſe-tu cracher les dents. La conjuration ayant été faite trois fois, les conjurateurs retournérent à leur lit. Federic qui venoit ſouper avec la belle, & qui avoit apporté bon appétit, entendant bien le ſens de l'oraiſon, s'en alla au jardin, & trouvant ſous le gros pêcher les chapons, &c. il emporta tout cela, & en ſoupa tout à ſon aiſe. La premiére fois qu'ils ſe virent, qui fut bien-tôt après, ils rirent beaucoup de l'enchantement. Quelques-uns diſent que la belle avoit bien tourné la tête de l'âne

Digitized by Google

du côté de Fiesole, mais qu'un païsan passant par la vigne l'avoit sans y penser fait tourner vers Florence par le moyen d'un gros bâton qu'il portoit sur l'épaule, & dont il avoit touché la machoire en passant. Aussi dit-on qu'elle fit ainsi son oraison : Esprit, Esprit, va-t'en à la bonne heure ; car ce n'est pas moi qui ai tourné la tête de l'âne. Maudit soit celui qui l'a fait. Je suis ici avec mon mari. Mais une femme fort âgée m'a assuré, que l'un & l'autre est véritable ; & que le dernier n'étoit pas arrivé à Jean le Lorrain, mais à Jean de Nelle, qui demeuroit à la porte saint Pierre ; homme à peu près du caractere de Jean le Lorrain. Ainsi l'on peut prendre le tour qu'on aimera le mieux.

LXII. NOUVELLE.

Perronelle cacha son Galant dans un grand vaisseau de terre. Le mari de retour de la ville, dit à sa femme qu'il avoit vendu le vaisseau. La femme répond qu'elle l'avoit vendu avant lui à un autre homme qui étoit dedans pour l'examiner. Le vaisseau se trouva sale, le mari le nettoya, & le Galant l'emporta chez lui.

IL n'y a pas long-tems qu'à Naples un pauvre homme, maçon de son métier, épousa une belle & jeune fille nommée Perronelle. Comme le

Digitized by Google

mari gagnoit peu à maçonner, & sa femme à filer, ils vivoient avec assez de peine. Un jeune homme vit un jour Perronnelle, la trouva à son gré, & en devint amoureux. Il fit tant, comme on dit, du bec & de l'aîle, qu'il lui fit approuver sa passion. Ils convinrent entre eux que le mari sortant tous les matins de fort bonne heure pour aller au travail, le Cavalier se tiendroit sur les avenues, & qu'il viendroit aussi-tôt qu'il l'auroit vû sortir. Le maçon étoit logé fort à l'écart dans une petite rue nommée Avorio. Le galant fit cela plusieurs fois avec succès; mais un certain matin entr'autres que le Cavalier ayant vû sortir le mari, étoit venu occuper sa place, celui-ci qui ne revenoit à la maison que le soir, revint presqu'aussitôt que l'autre fut entré. Trouvant la porte fermée, il heurte, & dit en lui-même: Loué soit Dieu, qui avec ma pauvreté m'a donné une femme si sage. La pauvreté a fermé sa porte aussi-tôt que j'ai été sorti, afin de se mettre hors d'insulte, & à couvert de la médisance. La belle connoissant son mari à sa maniére de heurter. Je suis perdue, mon ami, dit-elle à son amant. Mon mari est à la porte; je ne sçais ce que cela veut dire: il ne revenoit d'ordinaire que le soir. Ne vous auroit-il point vû entrer? Cachez-vous, je vous en supplie, dans ce gros vaisseau de terre, & j'irai lui ouvrir. Nous sçaurons de lui pourquoi il revient si-tôt. Le galant ne fut pas plûtôt caché, que la belle courut ouvrir. D'où vient que vous revenez si-tôt,

Digitized by Google

dit-elle, d'un air renfrogné ? Vous rapportez vos outils. Eſt-ce que vous ne travaillerez pas aujourd'hui ? A quoi ſongez-vous, & de quoi voulez-vous que nous ayons du pain ? Croyez-vous que je ſouffrirai que vous mettiez en gage ma juppe & mes autres hardes ? Je file tant la nuit & le jour, que je n'ai preſque plus de chair aux ongles, & ce que je gagne ne ſuffit qu'à peine pour avoir de l'huile pour la lampe. Toutes nos voiſines ſe moquent de moi, & ſont ſurpriſes de la peine que je prens ; cependant on vous voit revenir à la maiſon les bras croiſés dans le tems que vous devriez être au travail. Cela dit, elle ſe mit à pleurer. Malheureuſe que je ſuis, ajoûta-t-elle, je vous ai préféré à un honnête jeune homme qui m'eût miſe à mon aiſe comme le poiſſon dans l'eau. Les autres femmes ſe divertiſſent avec leurs amis. Les unes en ont deux, les autres trois, les autres cinq. Toutes triomphent, & montrent à leurs maris la lune au lieu du ſoleil, & moi, trop bonne que je ſuis, & qui ne ſonge point à ces folies, je ſouffre & je languis. Pourquoi ne pas faire comme les autres. Sçachez, mon mari, que ſi je voulois des galans, j'en trouverois bon nombre. J'en connois de bien peignés qui m'aiment, & qui m'ont fait faire pluſieurs grandes offres ; mais mon cœur n'eſt pas capable d'une ſi noire infidélité. Ma mere étoit ſage, & je veux l'être auſſi malgré ma pauvreté. Je vous prie, ma femme, ne vous chagrinez point, répon-

Digitized by Google

dit le mari. Vous pouvez croire que je vous connois, & que je rends justice à votre vertu. Il est vrai que je suis sorti de bonne heure pour aller au travail; mais je ne sçavois pas, ni vous non plus, qu'il est aujourd'hui jour de saint Galleri, fête chommable. Pour du pain, ne vous inquiétez point de cela : nous en avons d'assuré pour plus d'un mois. J'ai vendu à cet honnête homme-ci notre gros vaisseau de terre, dont je tire un écu. Nouveau sujet de chagrin, reprit la belle. Je l'ai vendu avant vous & plus que vous; car j'en tire un écu & demi. Vous n'avez pas été plutôt sorti, que l'homme qui est dedans à le visiter, est entré ici pour l'acheter. Vous vous promenez tant, que vous devriez bien mieux sçavoir le prix des choses que vous ne faites. Ce vaisseau vendu un écu ! Voilà un beau marché pour s'en féliciter ainsi. Le mari fut fort content de ce qu'avoit fait sa femme, & dit à son marchand: Ma femme a vendu le vaisseau, vous n'avez, compére, qu'à vous retirer; ce que le bon homme fit. Le galant qui écoutoit tout cela, se jette d'abord dehors du vaisseau, en disant à Perronnelle qu'il étoit bon, mais qu'il étoit si sale qu'il ne pouvoit l'acheter à moins qu'elle ne le fît nettoyer. Qu'à cela ne tienne, répondit la belle. Voici mon mari qui le nettoyera. Volontiers, répondit le mari. Sur cela s'étant dépoüillé jusqu'à la chemise, & ayant fait allumer de la chandelle, il entre dans le vaisseau, & commence à racler. La belle, comme

Digitized by Google

si elle eût voulu voir ce que faisoit son mari, mit la tête à la gueule du vaisseau, & y ayant passé un de ses bras, lui disoit : Voilà encore de l'ordure, raclez bien : en voilà encore que vous laissez, revenez-y. Pendant qu'elle étoit en cette situation, & qu'elle montroit à son mari les endroits du vaisseau qui avoient besoin d'être nettoyés, le galant, qui n'avoit pû achever à son aise l'ouvrage qu'il avoit commencé, résolut de faire de la maniére que les chevaux sauvages couvrent les jumens de Parthe. En effet s'étant approché de la belle, il fourbit son vaisseau en même tems que le mari fourbissoit l'autre ; ce qui fut fait presqu'en même tems. Le mari étant sorti, le galant examina le vaisseau, le trouva tel qu'il désiroit, le paya, & le fit emporter chez lui.

LXIII. NOUVELLE.

Frere Renaut étant couché avec sa Commere, y fut surpris par le mari, auquel on fit accroire que le Moine enchantoit les vers de son Filleul.

RENAUT de Sienne, jeune Cavalier bien fait & de bonne maison, fut fort passionné pour une de ses voisines d'une beauté exquise, mariée à un homme qui avoit beaucoup de bien. Le Cavalier s'imaginoit que s'il trouvoit sa belle sans se rendre

Digitized by Google

ſuſpect au mari, il en obtiendroit tout ce qu'il voudroit. Mais ne trouvant point ce moyen, & la belle étant enceinte, il réſolut d'être compére, & en parla au mari le plus honnêtement & le plus délicatement qu'il put. Il eut une réponſe à ſouhait : la qualité de compére lui fourniſſant un prétexte honnête de parler à la belle, il ne manqua pas de l'entretenir de l'état de ſon cœur, qu'elle avoit déja deviné par ſes œillades & par mille autres geſtes. Le Cavalier n'eut pas beaucoup de ſatisfaction de ſes amours, quoique la belle ne fût point fachée de l'avoir écouté. Peu de tems après Renaut ſe fit Moine, je ne ſçais par quelle raiſon. Il renonça pour quelque tems à ſon amour, & à pluſieurs autres vanités ; mais il y revint bien-tôt, ſans changer d'habit pour cela. Au contraire il prit plaiſir à ſe faire voir en habit de Religieux. Il étoit toujours fort propre, & de ſi bonne humeur qu'on le voyoit ſouvent chanter des vers de ſa façon qu'il avoit mis en muſique. Il étoit galant, ſelon l'ordinaire des Moines, tout plein de Muſc & d'Ambre, & auſſi parfumé que la boutique d'un Epicier ou d'un parfumeur. Dans cet équipage & dans cet eſprit, Frere Renaut recommença à rendre de fréquentes viſites à ſa maitreſſe, & à la ſolliciter plus hardiment qu'il n'avoit jamais fait. La belle ſe voyant preſſée, & trouvant peut-être Frere Renaut plus beau garçon qu'à l'ordinaire, répondit comme ont coutume de faire celles qui veulent tout accorder. Comment, Frere

Renaut, lui dit-elle, est-ce que les Religieux font ces sortes de choses ? Quand j'aurai quitté, Madame, l'habit que vous voyez, répondit le Moine, je vous livre un Cavalier comme les autres. La belle faisant la petite bouche : Comment pourrois-je faire cela, lui dit-elle ! n'êtes-vous pas mon compére ? le péché seroit trop grand ; & c'est ce qui m'empêche de faire ce que vous souhaitez. Belle raison pour vous empêcher, répondit le Moine ! j'avoue que ce seroit un péché : mais combien Notre-Seigneur en pardonne-t-il de plus grands, lorsqu'on s'en repent ? Dites-moi, je vous prie, qui est plus proche parent de votre fils, ou moi qui l'ai tenu sur les fonds, ou votre mari, qui en est le pere ? La belle répliqua que c'étoit son mari. Eh bien, reprit le Moine, ne couchez-vous pas avec lui ? par conséquent vous pouvez coucher avec moi, qui suis moins proche à votre fils. La belle qui n'étoit pas habile en l'art de raisonner, & qui se déconcertoit aisément, crut, ou fit semblant de croire que le Moine avoit raison : Qui pourroit répondre à cela, compére, lui dit-elle ? Là dessus elle consentit de faire tout ce qu'il voudroit : mais pour une fois seulement. Comme le compérage leur donnoit moyen de se voir, sans que personne y trouvât à redire, ils n'en demeurérent pas à la premiére fois. Un jour entr'autres que Renaut, accompagné d'un de ses confréres, étoit venu voir sa commere, qui n'avoit avec elle qu'une jeune servante fort mi-

Digitized by Google

gnone, il envoya son camarade au grenier avec la servante pour lui apprendre sa pâte-nôtre. Mais lui & sa belle, qui tenoit son enfant par la main, entrérent dans la chambre, & s'assirent pour se délasser sur un petit lit de repos, qui étoit tout accoutumé à la fatigue. Le Moine ne fut pas plutôt entré qu'il se défit de son froc pour prendre un habit moins choquant. A peine ces amans avoient-ils été une bonne heure ensemble, que le compére se fit entendre à la porte de la chambre, heurtant & appellant sa femme. Je suis perdue, dit alors la belle : voici mon mari. Frere Renaut sans capuchon & sans les autres ornemens de la moinerie, commence à trembler de son côté. Si j'avois le tems, dit-il, de reprendre mes habits nous trouverions bien un dénouement : mais comme je suis, quelle excuse ? Je ferai ensorte que vous l'aurez, répondit la belle. Diligentez seulement, & me laissez le soin de nous disculper. Prenez votre filleul au coû, & écoutez bien ce que je dirai, afin de dire de même. A peine se furent-ils parlés de cette maniére, que la belle s'écria : Je suis à vous mon ami : un moment de patience. Tout étant ainsi disposé, elle alla ouvrir la porte d'un visage gai, & dit en ouvrant : Je vous avertis, mon ami, que frere Renaut notre compére s'est trouvé ici fort à propos. Sans lui notre enfant étoit perdu. Le benêt de mari entendant cela demeura si surpris, qu'il fut quelque-tems sans pouvoir parler, qu'en

Digitized by Google

disant, hélas, mon Dieu ! Il s'est évanoui tout à coup, continua-t-elle, & je l'ai cru mort, lorsque frere Renaut est heureusement survenu. Il l'a pris entre ses bras, & m'a assuré que ce n'étoit que des vers qui lui picotoient le cœur, & qui le tueroient, si l'on n'y remedioit. Mais ne vous allarmez pas, m'a-t-il dit, je m'en vais les enchanter, ensorte qu'ils mourront tous ; & avant que je sorte d'ici vous verrez votre enfant se portant aussi-bien qu'il a jamais fait. Et comme vous auriez été nécessaire ici pour dire certaines oraisons, & que la servante n'a pû vous trouver, il les a fait dire au grenier par un de ses collégues, & lui & moi sommes demeurés seuls ici, parce qu'il n'y avoit que moi qui pût assister à ce mistére. Il tient encore l'enfant entre ses bras, & je crois qu'il attend que son camarade ait achevé de dire les oraisons. Ne vous allarmez point, mon ami, l'enfant est déja revenu, graces à notre bon & secourable compére. Ce récit déconcerta si fort le pauvre badaud de mari, qu'il prit tout cela pour argent comptant. Hélas, que je le voye, dit-il, en soupirant ! Ne faites point cela dit la belle : Vous gâteriez tout. Je vais voir si tout est fait ; & si cela est, je vous appellerai. Frere Renaut, qui avoit bien retenu le tout, & qui étoit assuré que le mari avoit donné dans le paneau, cria tout haut : N'est-ce pas, ma commére, le compére que j'entens ? C'est moi-même, mon Révérend Pere, répondit le benêt. Avancez donc, s'il vous plaît,

continua

Digitized by Google

continua le Moine, afin que je vous fasse voir en bonne santé votre fils, que ma commére a cru mort. Tout ce que je vous demande est, que vous fassiez mettre une statue de cire de sa grandeur en reconnoissance à Dieu, vis-à-vis de l'image de saint Ambroise, par les mérites duquel le Seigneur vous a rendu votre enfant. L'enfant ne vit pas plutôt son pere, qu'il courut à lui le caressant comme font d'ordinaire les petits enfans. Il le reçut en pleurant de tendresse, le baisa mille fois, & fit autant de remercimens à son officieux & charitable compére. Le Moine du grenier, qui avoit déja appris plusieurs pâte-nôtres à la servante, entendant appeller le mari, étoit venu tout doucement se mettre à un trou, d'où il pouvoit voir & entendre tout ce qui se faisoit & disoit dans la chambre; & voyant que tout alloit bien, descendit, & dit en entrant: J'ai dit, frere Renaut, les quatre oraisons que vous m'avez ordonné de dire. C'est fort bien, mon frere, répondit Renaut. Vous avez bonne haleine. Quand mon compére est arrivé, je n'en avois dit que deux; mais le Seigneur a eu égard à votre peine & à la mienne, & a guéri l'enfant de mon compére. Le cocu de mari fit apporter de son meilleur vin avec quantité de confitures, dont il régala les Moines qui avoient besoin de rafraichissement. A leur départ il leur fit de grands honneurs & de grands remercimens, & fit faire au plutôt la statue de cire, qui fut posée à l'endroit que frere Renaut avoit dit.

Digitized by Google

LXIV. NOUVELLE.

Tofan ferma une nuit à sa femme la porte de sa maison, sans qu'elle pût l'obliger à lui ouvrir ni par prieres, ni par supplications. Elle fait semblant de se jetter dans un puits, & y jette une grosse pierre. Tofan entendant le bruit y court, & laisse la porte ouverte. La femme entre, laisse son mari dehors, & lui dit mille injures.

IL y avoit autrefois à Arezzo un homme riche, nommé Tofan, qui avoit épousé une belle jeune fille, nommée Gitte. Il ne fut pas plutôt marié, qu'il devint le plus jaloux de tous les hommes. La belle s'en apperçut, & en eût beaucoup de déplaisir. Elle lui demanda souvent quel étoit le sujet de sa jalousie. Mais elle n'eut pour réponse que les mauvaises raisons qu'on a coutume d'alléguer en pareil cas. Sa jalousie alla enfin si loin, qu'elle résolut de le faire mourir d'un mal qu'il craignoit sans fondement. Elle crut s'appercevoir qu'un honnête homme de son voisinage sentoit pour elle quelque chose de tendre. Elle trouva moyen de lui faire sçavoir qu'elle lui rendoit bonne justice. Elle mit en peu de tems les choses en tel état, qu'elle n'attendoit qu'un moment favorable pour l'exécution de son dessein. Entre les autres défauts de son mari, elle remarqua

Digitized by Google

qu'il aimoit fort à boire. Non-seulement elle l'applaudissoit en cela ; mais même elle étoit la premiére à le solliciter à la débauche. Il s'y accoutuma si bien, qu'elle le faisoit enyvrer quand elle vouloit ; & quand il étoit yvre, elle le mettoit au lit. Elle profitoit de ce tems-là pour se trouver avec son galant ; ce qu'elle faisoit avec tant de confiance, qu'elle l'introduisoit non-seulement chez elle, mais l'alloit même quelquefois trouver chez lui, où elle passoit la plus grande partie de la nuit. Le mari s'étant apperçû que quand elle le faisoit boire, elle ne buvoit jamais, entra dans quelques soupçons, & se douta de la vérité. Pour se convaincre de ce qui en étoit, il fut une grande partie du jour en ville sans boire, & se rendit le soir chancelant & tombant, comme s'il eût éte l'homme le plus yvre qui fût jamais. Sa femme le voyant dans cet état crut qu'il n'étoit pas nécessaire de le faire boire davantage, & le fit mettre au lit incontinent. Il ne fut pas plutôt couché & endormi selon les apparences, qu'elle alla chez son amant où elle fut jusqu'à minuit. Tofan se leva peu de tems après, ferma bien sa porte en dedans, & demeura à la fenêtre pour voir revenir sa femme, & lui faire connoître qu'il n'étoit pas si dupe qu'elle croyoit. Il eut le tems de s'y enrhumer ; mais enfin elle revint, & trouvant la porte fermée, elle fut dans un chagrin mortel. Elle fit tout ce qu'elle put pour l'ouvrir de force ; mais elle ne put jamais en venir à bout. Son mari la laissa s'ésoufler pendant quelque tems, & lui

Digitized by Google

dit enfin : C'eſt tems perdu ; tu ne ſçaurois entrer ; retourne d'où tu viens. Tu ne mettras jamais le pied dans ma maiſon, que je ne t'aye fait la honte que tu mérites en préſence de tes parens & de nos voiſins. La belle eut beau le conjurer de lui ouvrir, & lui proteſter qu'elle ne venoit pas d'où il croyoit, mais de chez une voiſine, où elle avoit été veiller, parce que les nuits étoient longues, & que n'ayant point de compagnie, elle étoit obligée d'en aller chercher chez ſes voiſines. Ses priéres ne ſervirent de rien ; ſon original de mari étant réſolu de faire éclater leur commune infamie. Les priéres ne pouvant l'émouvoir, elle en vint aux menaces, & lui dit que s'il ne lui ouvroit, elle le perdroit. Et que peux-tu me faire, répondit le mari ? Plutôt que de ſouffrir, repliqua-t-elle, la honte que tu veux me faire ſans ſujet, je me précipiterai dans ce puits. Comme tu paſſes avec juſtice pour un yvrogne de profeſſion, tout le monde croira que tu m'y auras jettée, & alors on te fera mourir comme un meurtrier, à moins que tu ne te ſauves par la fuite. Cette menace ne produiſant pas plus que les priéres : il faut donc voir ſi-tu te trouveras bien de m'avoir miſe au déſeſpoir.

La nuit étant des plus obſcures, & la belle s'étant avancée du côté du puits, prit une groſſe pierre, qu'elle jetta dedans, après avoir crié tout haut : Mon Dieu, daignez me pardonner. Tofan entendant le bruit que la pierre avoit fait en tom-

Digitized by Google

fant, ne douta point que sa femme ne se fût jettée dans le puits. La peur le prend ; il sort sans fermer la porte, & va voir s'il ne l'entendroit point se débattre. La belle, qui s'etoit cachée près de la porte, entre d'abord qu'il fut sorti, ferme bien la porte sur elle, se met à la fenêtre où étoit son mari, & lui dit : Il y faut mettre de l'eau quand on le boit, & non pas quand on l'a bû. Tofan entendant sa femme, vit bien qu'il étoit pris pour dupe, retourne à la porte qu'il trouve fermée, & commence à son tour à prier qu'on lui ouvre. La belle ne parlant plus en suppliante : Yvrogne, fâcheux que tu es, lui dit-elle, tu n'entreras point. Je suis lasse de tes débauches. Je veux que tout le monde sçache ta belle vie, & à quelle heure tu reviens au logis. Tofan au désespoir de se voir la dupe & la victime de la malice de sa femme, commence à crier & à lui dire des injures. Les voisins entendant ce tintamarre sortent aux fenêtres, & demandent la raison d'un si grand bruit. C'est ce malheureux, répondit la belle en pleurant, qui se rend yvre toutes les nuits. Il y a long-tems que je souffre ses débauches, & j'ai voulu le laisser dehors une fois pour lui faire honte, & pour l'obliger par là à mieux vivre à l'avenir. Tofan de son côté contoit comment la chose s'étoit passée, & la menaçoit beaucoup. Voyez un peu quelle effronterie, disoit-elle aux voisins. Tout le monde voit qu'il est dehors, & il a encore l'impudence de nier ce que je dis. Vous pouvez par là juger de sa sa-

gesse & de sa bonne foi. Il a fait ce qu'il m'accuse d'avoir fait, & a jetté une grosse pierre dans le puits, croyant me faire peur. Plût à Dieu qu'il s'y fût jetté tout de bon, & que le vin qu'il a trop bû se fût bien trempé! Les voisins voyant toutes les apparences contre Tofan, commencérent à le blâmer, & à lui dire des injures, de parler si mal de sa femme. Le bruit fut si grand, & alla si promptement de voisin à voisin, qu'il parvint enfin aux parens de la belle. Ils y accoururent, & s'étant informés des uns & des autres de la vérité du fait, ils se saisirent de Tofan, & le rosserent si bien, qu'ils pensérent l'assommer. Après cette belle expédition, ils firent ouvrir la porte, ramasserent toutes les nippes de la belle, que l'un d'eux amena chez lui. Tofan fut quelques jours au lit, soit de chagrin ou des coups qu'il avoit reçûs. Et sentant, mais un peu tard, que son esprit jaloux lui avoit fait faire une sotise; aimant d'ailleurs sa femme avec passion, il trouva moyen, en employant quelques amis, de la ravoir. Il promit de n'être plus jaloux, & lui permit de faire tout ce qu'elle voudroit, à condition qu'elle le feroit si secrettement & avec tant de précaution, qu'il n'en eût aucune connoissance. Ainsi Tofan, comme un sot parfait, fit la paix après le dommage reçû.

Digitized by Google

LXV. NOUVELLE.

Un jaloux travesti en Prêtre, confessa sa femme qui lui fit accroire qu'elle aimoit un Prêtre. Le mari faisant sentinelle la nuit pour surprendre le Prêtre, la belle fait venir son galant par le toit de la maison, & dupe son mari.

IL y avoit autrefois à Rimini un très-riche marchand, dont la femme étoit jeune & parfaitement belle. Il en devint extrêmement jaloux, sans en avoir la moindre raison, à moins que de dire que comme il l'aimoit beaucoup, qu'il la trouvoit parfaitement belle, & qu'il voyoit qu'elle ne s'étudioit qu'à lui plaire, il croyoit que chacun l'aimoit comme lui; que tout le monde la regardoit par ses yeux; & qu'elle n'avoit pas moins soin de plaire aux autres qu'à lui-même : ce qui est à la vérité une raison d'un homme de peu de tête. Il la gardoit à vûe par maniére de dire, & elle étoit plus resserrée que beaucoup de prisonniers qui sont condamnés à mort. Il n'y avoit pour elle ni nôces ni jours de fêtes. Non-seulement il ne lui étoit pas permis d'aller à l'Eglise, ou de sortir seulement dans la rue; elle n'avoit pas même la liberté de se mettre aux fenêtres. Sa condition en un mot étoit des plus malheureuses; & elle la supportoit avec d'autant

Digitized by Google

plus d'impatience, qu'elle n'avoit rien à se reprocher. Se voyant donc martyre sans raison, elle crut qu'il n'en seroit ni pis ni mieux de devenir martyre avec fondement. Elle y trouvoit même une espece de consolation. Comme elle n'avoit pas la liberté de choisir, parce qu'elle ne pouvoit voir personne, & qu'elle sçavoit que dans la maison qui joignoit la sienne, demeuroit un jeune homme bien fait, elle souhaitoit qu'il y eût un trou à la muraille de séparation, où elle regarderoit si souvent, qu'elle verroit à quelque heure le Cavalier, le pourroit entretenir, & lui donner son cœur, s'il vouloit le recevoir, & chercher ensuite les moyens de se voir de plus près, afin de passer ainsi sa malheureuse vie, en attendant que son époux se guérît de sa frénétique passion. Profitant donc de l'absence de son mari, & regardant tantôt deça, tantôt delà, elle apperçut par hazard dans un endroit assez caché, une petite ouverture. Quoiqu'on eût de la peine à discerner par-là ce qu'on voyoit de l'autre côté, elle crut néanmoins appercevoir une servante, & en eut de la joye, Elle mit en sentinelle une fille de confiance, qui avoit pitié de ses malheurs, & apprit que la servante qu'elle avoit crû voir, étoit Philippe même (c'est le nom du Cavalier) qui couchoit seul dans cette chambre. Regardant donc souvent par l'ouverture, & en détachant de tems en tems un morceau de chaux, elle la rendit en peu de tems assez grande pour pouvoir discerner clairement le Cavalier d'avec

l'avec un autre. Elle le vit enfin un jour, & fit tomber tant d'ordures, que le Cavalier levant la tête pour voir ce que c'étoit, apperçut quelqu'un qui parloit. Il s'approche, reconnoît la belle qui l'appelloit, & qui n'ayant pas de tems à perdre, lui apprit d'abord les sentimens d'estime qu'elle avoit pour lui. Le Cavalier ravi d'une si heureuse avanture, travailla de son côté à aggrandir l'ouverture, qui étoit couverte de part & d'autre d'une espéce de tapisserie. En peu de tems la fente fut assez large pour se voir & se toucher la main ; mais ils ne pouvoient rien faire de plus à cause de la vigilance du jaloux. Les fêtes de Noel n'étant pas éloignées, la belle dit à son mari qu'elle vouloit faire ses dévotions & se confesser. D'où vient que vous voulez vous confesser, ma femme, dit alors le mari ? Quels péchés avez-vous commis ? Croyez-vous que je sois sainte, répondit la belle, & que je ne péche pas aussi bien que les autres ? Si vous étiez Prêtre, je me confesserois à vous ; mais ne l'étant pas, vous trouverez bon que je ne vous confie pas mes péchés. Il n'en fallut pas davantage pour allarmer ce jaloux, & pour lui donner envie de sçavoir quels péchés sa femme avoit commis. Il crut avoir un moyen pour en venir à bout, & dit à la belle qu'il n'empêchoit point qu'elle se confessât ; mais qu'il vouloit que ce fût à sa Chapelle, & à leur Chapelain ou à quelqu'autre Prêtre que le Chapelain lui donneroit, à condition qu'elle le feroit du matin, & qu'elle re-

Digitized by Google

viendroit incontinent au logis. La belle croyant avoir pénétré son dessein, répondit sans faire semblant de rien, qu'elle en étoit contente. Noël étant venu, elle se leve du matin, s'habille & s'en va à la Chapelle, où son mari étoit avant elle. Il avoit déja concerté son dessein avec le Chapelain; il prit incontinent qu'il fut arrivé un habit de Religieux, dont le capuchon lui cachoit la moitié du visage. La belle ne fut pas plutôt à l'Eglise qu'elle demanda le Prêtre, auquel elle dit qu'elle avoit dessein de se confesser. Le Prêtre lui dit qu'il ne pouvoit l'entendre, mais qu'il alloit lui envoyer un Religieux qui recevroit sa confession. Un moment après elle vit venir son mari dans l'équipage qu'on vient de dire. Quelque soin qu'il eût pris pour se cacher, elle le reconnut d'abord & fut bien aise de voir son jaloux devenu Prêtre, qui, pour n'être pas reconnu à la parole, avoit mis de petites pierres dans la bouche. Faisant donc semblant de le prendre pour un véritable Religieux, elle se met à ses pieds. Les petits péchés étant expédiés, elle lui dit enfin qu'elle étoit mariée, & amoureuse d'un Prêtre qui couchoit toutes les nuits avec elle. L'envie que le jaloux avoit d'en sçavoir davantage, l'empêcha d'éclater. Mais quoi dit le Confesseur? Votre mari ne couche-t-il pas avec vous? Il y couche, mon Reverend Pere, repliqua la pénitente. Comment donc le Prêtre peut-il y coucher, repartit le Moine? Je ne sçais, mon Reverend Pere, répondit la belle, quel homme est-

Digitized by Google

ce que ce Prêtre ; mais il n'y a point de porte qui ne s'ouvre auſſi-tôt qu'il la touche. Il m'a dit auſſi qu'il a le ſecret d'endormir mon mari par de certaines paroles : & quand il eſt endormi, il ouvre la porte, & vient ſe coucher auprès de moi. Vous faites fort mal, Madame, dit alors le Moine ; & ſi vous voulez m'en croire, vous ne le ferez plus. Je ne ſçaurois m'en empêcher, mon Reverend Pere, répondit la pénitente. J'aime trop ce Prêtre. En ce cas-là, repartit le Confeſſeur, je ne puis pas vous donner l'abſolution. J'en ſuis fâchée, répliqua la belle ; mais je ne ſuis point venue ici pour mentir. Si je pouvois le faire, je vous le promettrois volontiers. J'ai regret, Madame, reprit le Confeſſeur, que vous vous damniez de cette maniére. Je prierai Dieu pour vous. Peut-être mes priéres vous ſeront-elles de quelque utilité. En tout cas je vous envoyerai de tems en tems un Clerc pour ſçavoir ſi elles vous auront ſervi de quelque choſe. Donnez-vous en bien de garde, repartit la belle. Mon mari eſt l'homme du monde le plus jaloux ; & s'il s'en appercevoit, toute la terre ne lui ôteroit pas de l'eſprit qu'il n'y eût de crime. Ne vous embarraſſez pas de cela, continua le Moine. Je ferai enſorte qu'il ne vous en parlera jamais. Si vous êtes bien aſſuré d'y réuſſir, dit enfin la pénitente, vous ferez tout ce qu'il vous plaira. La confeſſion étant achevée, & la pénitence donnée, la belle ſe leva pour aller entendre la Meſſe, & le jaloux alla quitter ſes habits de Prêtre,

Digitized by Google

puis s'en retourna chez lui le cœur fort ulceré, & brûlant d'impatience de surprendre le galant de sa femme. La belle de retour au logis, sentit d'abord que son mari avoit martel en tête, malgré la peine qu'il se donnoit à le cacher. Resolu donc de faire sentinelle toute la nuit, il dit à sa femme qu'il alloit souper & coucher en ville, & qu'elle n'avoit qu'à bien fermer ses portes, & sur tout celle de sa chambre. La belle voyant que les affaires prenoient un bon train, prit son tems pour se mettre au trou, où ayant fait le signe accoutumé, le Cavalier, qui étoit aux écoutes, ne manqua pas de venir. Elle lui dit ce qu'elle avoit fait, & ce que son mari lui avoit dit, & ajouta qu'étant bien persuadée que son jaloux ne sortiroit point de la maison, & qu'il seroit toute la nuit au guet, s'il pouvoit trouver moyen de grimper sur le toit, il ne tiendroit qu'à lui de venir occuper sa place. La belle selon ses ordres ne manqua pas de bien fermer ses portes, afin que le mari ne pût approcher, & la nuit étant venue, le Cavalier, qui avoit trouvé moyen de grimper, fut reçû de la belle par un endroit dérobé. Ils parlérent mille fois du plaisir de tromper un jaloux; & le jour étant prêt à paroître, le Cavalier s'en retourna par le chemin d'où il étoit venu. Le jaloux armé de pied en cap, demeura toute la nuit à la porte, pour attendre le Prêtre à venir. Le jour étant déja grand, il se jetta sur un lit mort de faim & transi de froid. Il se leva vers les neuf heures, monta à la chambre de sa fem-

Digitized by Google

me, comme s'il fût venu de bien loin, & dîna avec elle. Après dîné un petit garçon, qui se disoit envoyé de la part du Confesseur de la belle, demanda à lui parler. La belle étant venuë, le petit garçon lui dit que son Confesseur envoyoit sçavoir si l'homme dont elle lui avoit parlé, étoit venu. Il eut pour réponse, qu'il n'étoit point venu, & que s'il vouloit faire de même, elle pourroit bien l'oublier, quoiqu'elle en eût peu d'envie. Le jaloux continua sa garde durant plusieurs nuits, dont la belle profita pour se divertir avec son amant. Le mari lâs enfin de tant de fatigues inutiles, demanda un jour à sa femme avec un visage chagrin ce qu'elle avoit dit à son Confesseur. La belle répondit qu'elle n'étoit pas obligée de le lui dire. Perfide, lui dit-il alors d'un air qui marquoit le désordre de son cœur, je le sçais en dépit de toi; mais je veux sçavoir de plus quel Prêtre couche avec toi, ou je te couperai la gorge. Est-il possible, dit alors la belle en souriant, qu'un homme sage se laisse ainsi mener par une femme? La jalousie est une sotte passion qui fait bien faire de faux pas. J'ai dit au Confesseur, c'est-à-dire à vous-même (car ne pensez pas que je vous aye méconnu) que j'aimois un Prêtre. C'est vous; car vous l'étiez alors sans rime & sans raison. Je vous ai dit encore que quand ce Prêtre vouloit venir coucher avec moi, il n'y avoit point de porte qui lui fût fermée. Cela a-t-il besoin d'explication? Les portes vous sont-elles fermées, quand vous voulez venir où je suis? Le

Digitized by Google

Prêtre couche toujours avec moi. N'y couchez-vous pas toujours ? Et quand vous n'y avez point couché, & que vous m'avez envoyé votre garçon, n'ai-je pas répondu que le Prêtre n'avoit point couché avec moi ? Voilà une énigme bien difficile à débroüiller. Il n'y a qu'un jaloux comme vous qui puiſſe s'y méprendre. Epargnez-vous la peine de feindre des abſences, & d'avoir toutes les nuits le harnois ſur le dos. Vivez comme vous faiſiez autrefois ſans ſoupçon & ſans jalouſie, & ne vous expoſez pas à la riſée de ceux qui ſçauront vos fredaines. Si j'étois d'humeur à vous traiter comme le doit être un jaloux viſionnaire, je le ferois, quand vous auriez cent yeux, ſans que vous en euſſiez le moindre vent. Le jaloux, qui croyoit avoir ſçû le ſecret de ſa femme, ſe trouvant pris pour dupe, n'eut rien à repliquer, remercia Dieu de s'être trompé, & tint ſa femme pour un modéle de ſageſſe & de vertu. Comme il étoit devenu jaloux lorſqu'il n'en avoit point de ſujet, il ne le fut plus dès qu'il eut raiſon de l'être. Ce retour donnant plus de liberté à la belle, elle n'eut plus beſoin de faire venir ſon amant par-deſſus les maiſons, comme font les chats ; mais avec peu de précaution, elle le fit venir par la porte, & ſe divertit avec lui ſans chagrin & ſans inquiétude.

Digitized by Google

LXVI. NOUVELLE.

Une belle étant avec son amant, Lambert qui l'aimoit aussi, l'alla voir dans le même tems. Le mari étant survenu, Lambert sort l'épée à la main, & la belle fit en sorte que son mari conduisit l'autre chez lui.

CEux qui disent que l'amour rend fou, sont foux eux-mêmes. L'amour au contraire donne de l'esprit à ceux qui n'en ont pas. Il y eut autrefois à Florence une beauté, qui fut mariée à un Chevalier d'un mérite distingué. Comme il arrive souvent qu'on se lasse de manger toujours d'un même pain, la belle devint amoureuse d'un jeune homme nommé Lionnet, auquel il ne manquoit rien ni pour les agrémens, ni pour le bien, quoiqu'il ne fût pas d'une naissance fort illustre. Comme il n'aimoit pas moins la belle qu'il en étoit aimé, & que chacun étoit de bonne volonté, ils ne furent pas long-tems à se donner de bonnes preuves de leur amour réciproque. Lionnet n'étoit pas le seul adorateur de la belle. Un nommé Lambert l'aimoit aussi avec passion; mais comme il étoit un homme bouru & désagréable, elle n'avoit pû se résoudre à l'aimer. Après bien des soins & des ambassades pour la faire condescendre à ses très-humbles supplications, las enfin de soupirer en vain, il fit sçavoir à la belle

Digitized by Google

qu'il l'insulteroit avec éclat, si elle ne répondoit pas à sa passion. Comme elle connoissoit le personnage & qu'elle ne doutoit point qu'il ne le fît comme il le disoit, il la réduisit à la nécessité de faire par crainte ce qu'elle n'auroit jamais fait par amour. Madame Isabeau (c'est le nom de la belle) passoit, selon la coutume, la belle saison à la campagne, où elle avoit une maison très-agréable. Elle y étoit déja depuis quelques jours, lorsque son mari reçut une lettre qui l'obligea de monter à cheval pour un assez long voyage. La belle se voyant seule fit sçavoir à Lionnet de venir lui faire compagnie. Je vous laisse à penser s'il fut prompt à partir. Lambert ayant appris de son côté que le mari étoit absent, monte à cheval sans compagnie, & va la voir. Il heurte : une servante vient pour ouvrir, & n'eut pas plutôt apperçû Lambert, qu'elle courut en avertir sa maîtresse à l'oreille. Ce fut un fâcheux contretems pour la belle ; mais comme elle le craignoit, elle pria Lionnet de se cacher jusqu'à ce qu'il s'en fût allé. Lionnet qui n'avoit pas moins de peur que la belle, se cacha bien volontiers. Après quoi on fit ouvrir à Lambert. Il mit pied à terre dans la cour, & attacha son cheval à un anneau de fer qui tenoit dans la muraille. La belle vint le recevoir sur le degré avec un visage riant, & lui demanda le sujet de son voyage. Lambert, après l'avoir embrassée, lui répondit, qu'ayant sçû l'absence de son mari, il étoit venu lui faire compagnie. Elle le remercia & le

Digitized by Google

fit entrer. Tant de peine méritoit récompense, & il étoit homme à ne pas perdre ses droits. L'arrivée du mari qu'on n'attendoit pas si-tôt, troubla malheureusement la fête. Cette fâcheuse nouvelle leur fut apportée par la servante, qui leur vint dire, toute ésouflée, que Monsieur étoit déja dans la cour. La belle fut fort embarrassée de se voir deux hommes chez elle. Le cheval de Lambert qui avoit demeuré dans la cour, & qu'elle croyoit que son mari avoit déja vû, lui caufoit une cruelle inquiétude. Cependant comme l'amour est ingénieux, elle s'avisa tout à coup d'une assez plaisante défaite. Si vous m'aimez, Lambert, & que vous soyez bien aise de me sauver la vie, mettez l'épée à la main, descendez le degré avec un air furieux, montez à cheval brusquement, sans répondre à toutes les questions qu'on pourra vous faire, sinon : *je le trouverai bien ailleurs*, & vous en allez au plus vîte. Le mari voyant dans la cour un cheval étranger, commençoit à faire des conjectures, & à se mettre en devoir de monter, lorsqu'il entendit un grand bruit & qu'il vit venir Lambert tout en feu, soit de travail, ou de chagrin de l'arrivée du Chevalier. Qu'est-ceci donc, Monsieur, lui dit-il ? Ventre, tête, je le trouverai bien ailleurs, répondit Lambert : Et sur cela il monte à cheval, & donne des deux. Le mari étant monté, trouva sa femme sur le degré toute éperdue. Que veut dire ceci, Madame ? A qui en veut Lambert. La belle s'étant approchée de sa chambre pour être

Digitized by Google

entendue de Lionnet : Je n'ai jamais eu tant de peur, lui dit-elle : un jeune homme que Lambert pourſuivoit l'épée à la main s'eſt jetté ici. Malheureuſement la porte de cette chambre s'eſt trouvée ouverte ; il y eſt entré tout effaré, & ſe jettant à mes pieds : ſauvez-moi la vie, Madame, m'a-t-il dit : on veut m'aſſaſſiner. Je me ſuis d'abord levée pour voir ce que c'etoit, & j'ai vû Lambert courant l'épée à la main, & diſant : Où eſt ce traître que je lui donne cent coups ? Je me ſuis incontinent ſaiſie de la porte, & je l'ai empêché d'entrer. Il a eu aſſez de retenue & de reſpect, tout en colere qu'il étoit, pour ne me faire aucune violence : & après avoir long-tems peſté, il s'eſt retiré comme vous avez vû. Vous avez ſagement fait, Madame, d'empêcher qu'on tuât perſonne ici. Cela auroit été ſcandaleux. Et Monſieur Lambert, ne lui en déplaiſe, eſt un mal aviſé de pourſuivre ici une perſonne qui s'y étoit refugiée. Mais où eſt ce jeune homme ? Je ne ſçais où il s'eſt caché, dit la belle. Sors, ſors hardiment, s'écria alors le mari. Lionnet, qui avoit tout entendu, ſortit moins épouvanté de la fureur de Lambert, que de l'arrivée du Chevalier. Qu'avez-vous à démêler avec Lambert, lui dit-il ? Je vous proteſte, Monſieur, répondit Lionnet, que je n'en ſçais rien, & c'eſt ce qui m'a fait croire ou qu'il m'a pris pour un autre, ou qu'il eſt fou. Auſſi-tôt qu'il m'a vû, il a couru ſur moi l'épée à la main, criant : tue, tue. Je ne me ſuis point amuſé à lui demander

Digitized by Google

d'explication. J'ai gagné au pied, & me suis sauvé chez-vous, où Madame a eu la bonté d'arrêter cet écervelé. Je suis bien aise que tout se soit si bien passé, répondit le mari. Rassurez-vous. Je vous conduirai sûrement chez-vous, ensuite vous vous tirerez d'affaire avec Lambert, comme vous l'entendrez. Après soupé il lui fit donner un cheval, & le conduisit chez lui à Florence. Dès le soir même Lionnet parla à Lambert par ordre de la Belle, & fit si bien, que malgré les malignes conjectures qu'on fit sur cette avanture, le Chevalier ne s'apperçut jamais du tour que sa femme lui avoit joué.

LXVII. NOUVELLE.

Louis aimant Madame Beatrix lui fait sa déclaration, qui est bien reçûe. La Belle envoye son mari au jardin, sous prétexte d'un rendez-vous que Louis lui avoit donné. Louis couche avec sa Maitresse & bâtonne le mari, faisant semblant de le prendre pour sa femme.

IL y eut autrefois à Paris un Gentilhomme Florentin, qui étant devenu pauvre se mit dans le commerce, & y réussit si bien qu'il redevint riche en peu de tems. Cet homme avoit un fils unique nommé Louis, qu'il élevoit non en marchand, mais en Gentilhomme; & pour cet effet, il l'avoit mis au

Digitized by Google

service du Roi de France, où il devint un fort galant homme. Etant donc à la Cour il arriva que certains Cavaliers revenus de Jérusalem, où ils étoient allés visiter le saint Sépulchre, s'étant trouvés avec Louis, & ayant fait tomber la conversation sur les belles femmes de France, d'Angleterre, & des autres païs par où ils avoient passé ; l'un d'eux soutint qu'il n'avoit jamais rien vû de si beau & de si bien fait, que la femme d'Egano de Galussi de Boulogne, nommée Madame Beatrix. Louis qui n'avoit encore rien aimé, devint amoureux de cette belle sur le simple récit de la renommée, & tellement amoureux qu'il ne pouvoit penser à autre chose. Il mouroit d'envie de la voir, & résolut pour cet effet d'aller à Boulogne. Il dit à son pere qu'il vouloit faire le voyage de Jérusalem, & eut bien de la peine à en obtenir la permission. Etant donc parti, & ayant pris le nom d'Hannequin, il arriva à Boulogne, & eut le bonheur de voir le lendemain à sa fenêtre cette Dame, à laquelle il trouva plus de charmes que la renommée ne lui en avoit donnés. Son amour augmentant par la vûe, il résolut de ne pas quitter Boulogne qu'il n'eût gagné son amitié. Après avoir bien pensé à la conduite qu'il devoit tenir, il chercha les moyens de se mettre au service du mari de sa belle ; persuadé que le tems & son amour travailleroient en sa faveur, & lui donneroient occasion de se satisfaire. Il vendit ses chevaux, congédia ses gens, & dit à son hôte qu'il seroit bien aise de se mettre au

service de quelque Seigneur. Vous êtes justement l'affaire d'un Seigneur de cette ville nommé Egano, lui répondit l'hôte. Il a grand nombre de domestiques, & ne veut que des gens de bonne mine comme vous : je me charge de lui en parler. Il le fit comme il l'avoit dit, & le fit si bien qu'Hannequin entra dès le lendemain chez Egano ; dont il eut une joye extrême. Il avoit tout le tems qu'il vouloit pour régaler ses yeux de la vûe de sa maitresse, & servoit si bien son maître, qu'il ne pouvoit rien faire sans lui. Bref il s'en fit si fort aimer, qu'il lui confia non-seulement le soin de ses affaires, mais même de sa personne. Messire Egano étant un jour à la chasse, & Hannequin resté au logis avec la belle, qui ne s'étoit point encore apperçûe de son amour, mais qui n'avoit pas laissé pour cela de louer ses bonnes qualités, ils se mirent à jouer aux Echecs. Le Cavalier qui vouloit lui plaire, se laissoit gagner, & le faisoit habilement : de quoi la belle avoit beaucoup de joye. La compagnie s'étant retirée, & les joueurs restés seuls, Hannequin laissa échapper un grand soupir. Qu'avez-vous, Hannequin, lui dit la belle en le regardant ? Etes-vous fâché que je gagne ? Mon soupir, répondit Hannequin, va plus loin que notre jeu. Je vous prie par l'amitié que vous avez pour moi de me dire donc où il va, repliqua la belle. A cette priére Hannequin en pousse un autre plus fort que le premier : & la belle le prie encore de lui en apprendre le sujet. Ne vous fâcherez-vous point ?

Madame, répondit Hannequin, si je vous le dis; & me promettez-vous de n'en parler à personne? Parlez en toute sûreté, repartit la belle. Je ne me fâcherai point, je serai secrette. Je vous dirai donc, Madame, à ces conditions; que sur le bruit de votre beauté, je n'ai pu m'empêcher de vous aimer. Le désir de vous voir m'a fait venir à Boulogne; votre vûe a augmenté mon amour, & c'est ce qui m'a obligé à me mettre au nombre de vos domestiques. Ayez donc, Madame, pitié d'un malheureux qui vous aime plus que sa vie, continua-til les larmes aux yeux; ou si vous ne pouvez en avoir pitié, laissez-lui au moins la satisfaction de vous servir en qualité de domestique, comme il a fait depuis quelque tems, & permettez-lui de vous aimer. O douceur singuliére du sang Boulonois! combien as-tu toujours été digne de louango en pareil cas! tu n'as jamais aimé les soupirs & les larmes. Les priéres t'ont toujours touché, & tu as toujours été sensible aux amoureux désirs. La belle régardant fixement Hannequin, fut persuadée de ce qu'il disoit, & commençant par un profond soupir: Vous avez tout à espérer, lui dit-elle. Vous avez trouvé le secret de toucher mon cœur; ce que personne n'avoit pû faire jusqu'ici. Il est à vous, & je vous promets que la nuit prochaine ne se passera pas que je ne vous en donne des preuves. La porte de ma chambre sera ouverte; ne manquez pas de venir sur le minuit. Vous sçavez de quel côté je couche: vous viendrez

Digitized by Google

de ce côté-là ; & si je suis endormie, vous n'aurez qu'à me pousser jusqu'à ce que je me réveille : & pour mieux vous persuader de la sincérité de ma promesse, je vous donne un baiser pour gage. Egano revenu bien fatigué de la chasse, soupe & va se coucher. La belle ne fut pas long-tems à le suivre, & laissa comme elle avoit dit, la porte de sa chambre ouverte. Hannequin vint à l'heure qui lui avoit été marquée, & ayant mis la main sur le sein de la belle, il trouva qu'elle ne dormoit pas. Elle prit de ses deux mains celles du Cavalier, & se tremoussa si fort dans son lit, qu'elle réveilla son mari. Hier au soir, lui dit-elle, je ne voulus vous parler de rien, parce que je vous trouvois tout fatigué : mais dites-moi, je vous prie à présent, lequel vous croyez le plus fidéle de tous vos domestiques, & lequel vous aimez le plus ? Pourquoi me faites-vous cette question, répondit Egano ? Ne sçavez-vous pas qu'Hannequin est celui que j'aime le plus, & en qui j'ai le plus de confiance ? Hannequin voyant son maître éveillé, & s'entendant nommer auroit pris la fuite, s'il eût pû se débarrasser, ne doutant pas que la belle n'eût dessein de le trahir. Je l'ai cru aussi bien que vous, répondit la belle ; mais je ne le crois plus. Croiriez-vous bien qu'il a eu l'impudence de me parler de galanterie ; & pour vous en convaincre par vos propres yeux, je lui ai donné rendez-vous au jardin sous le pin, où il doit se trouver dès que minuit sera sonné. Prenez donc une de mes juppes &

une de mes coeffes fur votre tête, allez l'attendre fous le pin, & vous verrez fi je mens. Il eft important de fe détromper, dit Egano : & cherchant à tâtons une juppe & une coeffe, il les ajufta du mieux qu'il put, & s'en alla au jardin. Il ne fut pas plutôt forti, que la belle fe léve, & ferme fa porte. Hannequin qui avoit penfé mourir de peur, & qui avoit maudit cent fois fa crédulité, ravi d'un fi heureux dénouement, fe deshabille fans autre cérémonie, & fe couche auprès de la belle avec une joye qui ne peut s'exprimer. La belle jugeant qu'il étoit tems de dénicher, le fait lever, & lui dit de prendre un bon bâton, de s'en aller fous le pin, où trouvant fon mari habillé comme on vient de dire, & faifant femblant d'être fort attaché aux intérêts de fon maître, il le régaleroit de plufieurs coups de bâton, accompagnés d'injures & de reproches comme s'il parloit à elle, & qu'il n'eût pris ce rendez-vous que pour l'éprouver. Le Cavalier exécuta fes ordres de point en point. Auffi-tôt qu'Egano l'apperçut, il fe leva pour l'aller recevoir, & ne fut pas plutôt à portée qu'il fe fentit régalé de bons coups de bâton. Perfide, lui dit Hannequin, voilà la récompenfe que mérite l'infidélité que tu fais au meilleur de tous les maris. As-tu cru, malheureufe, que j'étois auffi perfide que toi, & que je fuffe affez lâche pour faire un tel outrage à un maître qui a tant de bontés pour moi ? Tu mérites d'expirer fous le bâton : & en difant cela, il lui en déchargea encore quelques volées,

lées. Egano entendant cela, & se sentant bâtonné de la bonne maniére, prend la fuite sans dire mot. Hannequin le poursuit en lui disant mille injures, & protestant d'avertir son maître de ce qui s'étoit passé. Egano revenu à sa femme, la belle lui demande si Hannequin s'étoit trouvé au rendez-vous. Je voudrois bien qu'il ne s'y fût pas trouvé, répondit-il. Il m'a pris pour vous, & a pensé m'assommer. Si j'étois la femme du monde la plus perdue, il ne m'auroit pas dit plus d'injures. Aussi avois-je peine à croire qu'il eût jamais pensé à me faire une telle trahison. Il voit que vous êtes enjouée, & il a sans doute voulu vous éprouver. Je souhaiterois pourtant qu'il l'eût fait plus doucement: mais n'importe; j'aime encore mieux cela que des cornes. Puisqu'il est si honnête homme & si fidéle, répondit la belle, il est juste de le considérer & de lui faire honneur. Vous avez raison, repliqua le mari, & jamais homme ne l'a mieux mérité. Egano raisonnant à loisir sur cette avanture, crut avoir la femme du monde la plus sage, & le serviteur le plus affectionné qui fût jamais. Dans cette prévention il donna aux amans toute sorte de liberté, dont ils sçûrent bien profiter tant qu'Hannequin fut à Boulogne.

Digitized by Google

LXVIII. NOUVELLE.

La femme d'un jaloux s'attachoit un fil au pied, quand elle se couchoit, & faisoit connoître par ce moyen à son amant, s'il devoit venir ou non. Le mari s'en apperçut, & pendant qu'il poursuivoit l'amant, la belle mit sa servante en sa place. Le jaloux la prenant pour sa femme, la battit, lui coupa les cheveux, & fit venir les parens de sa femme, qui voyant la fausseté de ce qu'il avoit avancé, lui dirent mille injures.

HENRY Berlinguier, riche marchand de Florence, entêté, comme c'est assez l'ordinaire des gens de cette profession, de s'ennoblir par le mariage, épousa une fille de qualité nommée Simonne, qui n'étoit nullement son fait. Comme les marchands font de fréquentes absences, la belle qui se trouvoit souvent veuve, prit du goût pour un jeune Cavalier nommé Robert, qui lui avoit fait long-tems la cour. Elle en usa avec si peu de précaution, que le mari en ayant eu connoissance, ou par soi-même, ou par le rapport d'autrui, & devenu le plus jaloux de tous les hommes, demeura chez lui, & tourna tous ses soins à bien garder sa femme. La belle avoit un chagrin extrême d'une contrainte qui la mettoit dans l'impossibilité de voir son amant. Son esprit

Digitized by Google

étant continuellement occupé, soit par son penchant naturel, soit par les sollicitations du Cavalier à chercher quelque expédient pour se voir, elle crut en avoir trouvé un. Ayant remarqué que son mari s'endormoit difficilement, mais qu'étant une fois endormi, il dormoit profondément, elle fit sçavoir à son amant de venir à sa porte environ minuit, avec promesse de l'aller trouver aussi-tôt que le mari seroit endormi. Et comme sa chambre donnoit sur la rue, elle l'avertit que pour être informée de son arrivée, elle mettroit un fil à la fenêtre, dont un bout pendroit dans la rue à hauteur d'homme, & l'autre demeureroit dans sa chambre, pour se l'attacher d'abord qu'elle seroit couchée. Qu'il n'avoit qu'à tirer le fil : Que si le jaloux étoit endormi, elle laisseroit aller son bout, & iroit lui ouvrir ; mais que si elle ne l'étoit pas, elle le retiendroit, afin qu'il n'eût pas la peine d'attendre inutilement. Robert content de l'expédient fut plusieurs fois au rendez-vous, vit quelquefois sa belle, & quelquefois s'en retourna sans la voir. Il arriva enfin que Simonne dormant, & le mari s'étant éveillé & promenant ses pieds par le lit, rencontra le fil. Et comme tout fait peur à des esprits prévenus, il ne douta point qu'il n'y eût du mystére ; mais il en fut entiérement persuadé, lorsqu'y ayant porté la main, il trouva qu'il étoit attaché au gros doigt du pied de sa femme, & que sortant par la fenêtre, il descendoit dans la rue. Il coupa doucement le fil, & se l'attacha au

Digitized by Google

même endroit pour voir ce qui en arriveroit. A peine l'avoit-il fait que le Cavalier arrive à la porte, & tire le fil un peu plus fort qu'à l'ordinaire, & le fait rompre; ce que le Cavalier expliquant favorablement, il attendit tranquillement sa belle. Le mari saute à son épée, & va à la porte, résolu de charger tout ce qu'il trouveroit. Il ouvrit si brusquement, que le Cavalier se défiant que c'étoit le jaloux, commence à prendre la fuite, & l'autre à le poursuivre. Robert qui étoit armé, voyant qu'il étoit toujours poursuivi, met l'épée à la main, & tourne visage. Ils se chamaillérent long-tems sans se faire aucun mal. Les voisins ayant entendu le bruit, se mirent aux fenêtres, & dirent plusieurs injures aux combattans. Berlinguier ne voulant pas être reconnu, se retira aussi sçavant qu'il étoit venu. La belle s'étant éveillée pendant le combat, & trouvant son fil coupé, ne douta point que son intrigue ne fût découverte, & que son mari n'eût poursuivi Robert. Ne sçachant comment se tirer d'un si mauvais pas, elle se leve en diligence, & crut avoir trouvé de quoi se disculper. Elle appelle sa servante, qui étoit au fait de sa petite vie, & qui lui rendoit charitablement tous les services qu'elle pouvoit, & fit tant qu'elle l'obligea à se mettre au lit en sa place, & à souffrir patiemment, sans se faire connoître, les coups que son mari pourroit lui donner: avec promesse de l'en récompenser si bien, qu'elle auroit lieu d'être contente. Cela étant fait, elle

Digitized by Google

éteignit la chandelle que le mari par jalousie tenoit toute la nuit allumée, & alla se cacher en attendant le dénouement de la comédie. Berlinguier n'eut pas plutôt le pied dans sa chambre, qu'il se mit à crier comme un enragé : Où es-tu, scélérate ? Il ne te sert de rien d'avoir éteint la lumiére. Tu ne m'échapperas pas. En disant cela il arrive au lit, où croyant trouver sa femme, il donna mille coups à la servante, lui meurtrit tout le visage, & enfin lui coupa les cheveux, avec des injures que l'honnêteté ne permet pas de rapporter. La pauvre créature pleuroit avec raison de tout son cœur ; & quoiqu'elle dît de tems en tems : *hélas, j'en ai assez* : sa voix étoit si languissante, & le jaloux si transporté, qu'il ne reconnut jamais son erreur. Etant enfin las de la battre & de l'injurier : Infame, lui dit-il en sortant, je ne veux du tout plus de toi. Je vais appeller tes parens, & les instruire de ta conduite. Ils te traiteront comme ils voudront ; mais pour moi, je ne veux jamais te voir. La belle qui n'étoit pas éloignée, entendant sortir son mari, retourne à sa chambre, rallume la chandelle, & trouve sa servante dans le plus pitoyable état du monde. Elle la consola du mieux qu'elle put, la renvoya dans sa chambre, lui fit faire secrettement tout ce qui lui étoit nécessaire & la recompensa si grassement aux dépens de son mari, qu'elle auroit été prête à se faire rebattre. Ensuite elle fit son lit, s'habilla bien proprement, & se mit à coudre avec autant de tran-

quillité, que s'il ne lui fût rien arrivé. Cependant Berlinguier arrive toujours courant à la porte de ses beaux-freres & de sa belle mere. Il heurte ; on lui ouvre, & à sa voix tout le monde se léve. On lui demande le sujet de son voyage à une heure qu'il devoit dormir. Il leur conte l'avanture d'un bout à l'autre ; & pour leur faire voir qu'il ne disoit rien que de vrai, il leur montre les cheveux qu'il croyoit avoir coupés à sa femme ; les prie de l'aller quérir, & leur déclare qu'il ne vouloit jamais la voir. Les freres outrés de ce qu'ils venoient d'entendre, & qu'ils ne croyoient que trop véritable, font allumer des flambeaux, & se mettent en devoir d'aller chez leur sœur, résolus de lui faire un méchant parti. La mere toujours prête, selon l'ordinaire des Dames, à faire grace aux foiblesses de la nature humaine, les suit en pleurant, & priant tantôt l'un, tantôt l'autre, d'examiner les choses avant que de les croire si fortement. La colére, disoit-elle, grossit toujours les objets. D'ailleurs ne peut-il pas avoir maltraité sa femme, & vouloir se disculper aux dépens de son honneur ? Ma fille a été trop bien élevée pour être capable d'une action si lâche. La vertu est héréditaire dans notre maison, & il y a assurément ici du plus ou du moins. Aussi-tôt que la belle, qui s'étoit postée sur le degré, vit venir ses freres, elle se leva pour aller à eux. Qu'est-ceci, Messieurs, leur dit-elle ? Vous est-il arrivé quelque chose de fâcheux, qui vous oblige à me venir voir à ces heures ? Ses

Digitized by Google

freres la voyant tranquille & dans son état ordinaire, modérérent leur colére. Votre mari se plaint fort de vous, Madame, & le meilleur pour vous est de nous dire au vrai ce qui en est. Je ne sçais ce que vous voulez dire, répondit la belle avec beaucoup de sang froid, & j'ai de la peine à croire que mon époux se plaigne de moi. Berlinguier qui croyoit lui avoir mis le visage en capilotade, & qui n'en appercevoit aucune marque, la regardoit avec une surprise qui le faisoit paroître hors de sens. Ses freres ayant conté ce que son mari leur avoit dit, sans oublier le fil, & les coups qu'il lui avoit donnés: Trouvez-vous du plaisir, Monsieur, dit la belle, en se tournant vers son mari, à forger des chiméres pour me deshonorer en vous deshonorant vous-même, ou avez-vous en vûe de passer pour méchant mari, ne l'étant point? Depuis hier au soir à dix heures vous n'avez pas été, je ne dis pas avec moi, mais même au logis. Dites-moi de grace, quand est-ce que vous m'avez battue; car pour moi, je n'en ai aucune mémoire. Comment, perfide, répondit Berlinguier, ne nous couchâmes nous pas hier au soir ensemble? Ne revins-je pas après avoir couru votre galant? Ne vous donnai-je pas mille coups? Et ne vous coupai-je pas les cheveux? Je répons aux deux premiers articles, repliqua la belle, par un desaveu formel, faute de meilleure preuve. Mais pour les deux autres, j'ai de quoi vous confondre. Vous n'avez jamais eu la hardiesse de mettre les mains sur moi. On ne traite

pas de cette maniére les femmes de ma qualité, & si vous aviez eu l'impudence de l'entreprendre de votre vie, je vous aurois dévisagé. Vous m'avez battue hier au soir ! Montrez-moi, s'il vous plaît, les coups. On n'en guérit pas en si peu de tems. Si vous m'avez coupé les cheveux, je ne m'en suis pas apperçûe. Il est aisé d'en sçavoir la vérité. En disant cela, elle se décoeffe, & fait voir de beaux & longs cheveux. Faut-il faire tant de fracas pour rien, lui dirent alors ses beaux-freres ? Vous voilà confondu pour une partie, & il y a apparence que vous ne vous tirerez guére bien du reste. Berlinguier étoit si déconcerté de ce qu'il voyoit, que plus il vouloit parler, plus il se brouilloit. La belle voyant son désordre avec plaisir : Je vois bien, Messieurs, dit-elle à ses freres, qu'il veut m'obliger à vous faire le détail de sa vie. Je suis bien persuadée que ce qu'il vous a dit, lui est arrivé. Cet honnête homme qui devroit baiser la terre où je marche, & se faire honneur d'une alliance comme la nôtre, me traite de la maniére du monde la plus indigne. Il ne fait que courir de cabaret en cabaret ; & quand il est crevé de vin, il va de courtisane en courtisane, & me fait attendre toutes les nuits dans l'état que vous m'avez trouvée, souvent jusqu'à minuit, & qnelquefois jusqu'au matin. Vous verrez qu'étant yvre à son ordinaire, il est allé coucher avec une femme de mauvaise vie, & qu'après son réveil s'étant trouvé le fil au pied, il a fait les extravagances dont il vous a parlé, l'a battue,

tue, lui a coupé les cheveux, & a cru m'avoir fait tout cela. Voyez un peu sa mine : il n'est pas encore desenyvré. Cependant ne vous formalisez point, je vous prie, de toutes les pauvretés qu'il vous a dites de moi. Comme je lui pardonne de bon cœur, pardonnez-lui aussi. Comment, ma fille, dit alors la mere avec des yeux étincelans de colére, des infamies de cette nature doivent-elles se pardonner ? Un homme que nous avons tiré de la poussiére & de la bassesse de sa condition ! Un petit marchandeau de pommes cuites, traitera comme une misérable une femme de votre qualité ! Ces petites gens venus du village, & faits comme des Ramonneurs de cheminée, n'ont pas plutôt gagné trois soûs, qu'ils veulent s'allier aux plus illustres maisons. Ils font ensuite faire des armoiries, & ne font que parler de leurs ancêtres, comme s'ils étoient d'une grande antiquité. Si j'en avois été crue, on vous auroit mariée, ma fille, à un homme de votre qualité, & vous n'auriez jamais été femme de ce faquin, qui pour reconnoissance des bontés qu'on a eues pour lui, va crier à minuit que vous êtes une femme de mauvaise vie ; mais, Messieurs, vous l'avez voulu, & c'est vous aussi qui devez venger l'outrage qu'on a fait à votre sang. Je ne sçais ce que vous ferez, continua-t-elle, parlant encore à ses fils, mais je sçais bien que si j'étois en votre place, il lui en coûteroit la vie. Les freres outrés au dernier point, mais toutefois moins violens que la mere, lui firent une rude mer-

Digitized by Google

curiale, accompagnée de tout ce qu'on pourroit dire d'outrageant au dernier & au plus infâme de tous les hommes; & finirent enfin par lui dire, qu'ils lui pardonnoient pour cette fois, à condition qu'il seroit plus sage à l'avenir; mais que s'il lui arrivoit jamais rien de pareil, ils le payeroient de tout en même tems. Tout le monde s'étant retiré, Berlinguier demeura comme un hébêté, ne sçachant s'il avoit songé cela, ou s'il l'avoit fait au pied de la lettre. Plus d'affaires entre lui & sa femme, qui par cette adresse sçut non-seulement se tirer d'un si dangereux pas, mais se mit même en état de pouvoir tout faire impunément.

LXIX. NOUVELLE.

Lidie femme de Nicostrate amoureuse de Pirrus, fit trois choses pour le convaincre de la sincérité de son amour: & s'étant enfin divertie avec son Amant aux yeux de son mari, elle lui fit accroire que ce qu'il avoit vû, n'étoit pas vrai.

NICOSTRATE étoit un Gentilhomme d'Argos ville ancienne de l'Achaïe, lequel étant déja sur son retour, se maria avec une jeune fille nommée Lidie, aussi entreprenante qu'elle étoit belle. Comme Nicostrate avoit du bien, il faisoit aussi grosse dépense. Sa passion dominante étoit la chasse, & il avoit for-

Digitized by Google

te chiens, force oiseaux, & quantité de domestiques. Un jeune homme nommé Pirrus, beau garçon, propre, bien fait, de bonne mine, & adroit à tout ce qu'il faisoit, étoit celui de tous qu'il aimoit le mieux, & en qui il avoit le plus de confiance. La belle le trouva tellement à son gré, & conçut pour lui une si forte passion, qu'elle n'avoit de plaisir que quand elle le voyoit ou lui parloit. Soit que le Cavalier ne s'apperçût point, ou ne voulût pas s'appercevoir des favorables sentimens que sa maitresse avoit pour lui, il n'en haussoit ni n'en baissoit. La belle en fut dans un chagrin extrême, & ne pouvant plus se contenir, elle resolut de lui faire parler. Elle se servit d'une fille de chambre nommée Luque, dont elle connoissoit déja la fidélité. Les bienfaits que vous avez reçûs de moi, Luque, lui dit-elle un jour tête-à-tête, doivent vous rendre obéissante & fidelle : mais sur toutes choses je vous recommande le sécret. Je suis jeune & riche : j'ai de la beauté, & je n'aurois rien à désirer si mon époux étoit de mon âge & de mon humeur. Je n'ai pas lieu de me louer de lui à l'égard du mariage, & je ne suis pas assez ennemie de moi-même pour ne pas chercher ailleurs ce que je ne trouve pas chez lui. Pirrus est un garçon bien tourné ; je l'aime, & je veux que vous le lui fassiez sçavoir de la maniére que vous jugerez le plus à propos, & que vous le disposiez de ma part à me venir trouver quand vous l'irez chercher. La confidente ne fut pas plutôt sortie, que trouvant

Digitized by Google

Pirrus en beau début, elle lui fit son ambassade, & y donna le meilleur tour qui lui fut possible. Pirrus qui ne s'étoit effectivement apperçu de rien, fut fort surpris, & croyant que c'étoit un panneau qu'on lui tendoit, il répondit brusquement & durement, qu'il ne croyoit point que Luque parlât de la part de Madame Lidie, & que quand il seroit bien persuadé qu'elle lui eût donné cet ordre, il ne le seroit pas moins qu'elle l'auroit fait dans intention de se moquer de lui, en cas qu'il acceptât le parti. Mon maître, ajoûta-t-il, m'a fait plus d'honneurs que je ne mérite, & j'aimerois mieux mourir que de lui faire une pareille infidélité : ainsi ne vous donnez plus la peine de m'en parler. Je vous dis & vous dirai toujours, Pirrus, répondit Luque sans s'étonner de la dureté de son refus, ce que j'aurai ordre de vous dire. Vous en userez comme vous l'entendrez : mais à vous parler sincérement, je vous aurois crû plus sage. La belle ayant appris cette réponse en eut un chagrin mortel, & dit le lendemain à la confidente : Vous sçavez, Luque, qu'on n'abat pas un arbre du premier coup. Il faut que vous parliez encore à Pirrus qui veut être fidéle à mes dépens ; que vous lui représentiez bien la passion que j'ai pour lui, & que vous fassiez ensorte de la faire réussir ; car je sens bien que si Pirrus continue, il m'en coûtera la vie. La Confidente l'exhorta à bien espérer, & lui promit de faire de son mieux. Elle chercha Pirrus, & l'ayant trouvé comme il faloit : Je vous parlois hier, Pirrus,

Digitized by Google

lui dit-elle, de l'amour que Madame a pour vous, je viens encore aujourd'hui de ſa part vous confirmer la même choſe, & vous aſſurer que ſi vous n'y répondez pas comme vous devez, vous la ferez mourir de regret. Vous avez des ſoupçons ſans fondement. Quelle gloire, quel honneur pour vous n'eſt-ce point d'avoir le cœur d'une perſonne de ce mérite & de ce rang? Tout franc vous êtes un nigaud ſi vous n'en profitez pas. La fortune vous fait deux graces en même-tems: êtes-vous ſage de les refuſer? Elle vous offre une belle, & vous met à couvert de l'indigence en l'acceptant. Repréſentez-vous tout ce qui peut ſatisfaire un cœur ambitieux; rien ne vous manquera ſi vous voulez aimer Madame. La Fortune abandonne ceux qui ne ſçavent pas profiter de ſes faveurs, ſans qu'ils ſoient en droit de ſe plaindre que d'eux-mêmes. Vous me faites rire avec votre fidélité. Nous devons avoir pour nos parens & pour nos amis une fidélité inviolable, & traiter nos maîtres comme nous en ſommes traités. Croyez-vous en bonne foi que ſi vous aviez une belle femme, ou une belle fille, ou une belle ſœur, qui fût au gré de Nicoſtrate, il fût auſſi ſcrupuleux que vous? Vous êtes bien bon ſi vous êtes dans cette erreur, & ſi vous ne croyez au contraire, que la violence s'en mêleroit, en cas que les priéres & les perſuaſions fuſſent inutiles. Pirrus qui avoit déja fait pluſieurs réflexions ſur la premiere ambaſſade de Luque, & qui avoit pris ſon parti, ſuppoſé qu'elle

Digitized by Google

lui parlât de nouveau, répondit qu'il étoit prêt à faire tout ce qu'on souhaitoit, pourvû qu'on pût le convaincre que Madame Lidie agissoit de bonne foi. Nicostrate me confie toutes ses affaires : il est sage & prudent, & je crains que pour m'éprouver il n'ait concerté cela avec Madame. Ainsi pour me détromper je demande trois choses. Qu'elle tue le bon Epervier de son mari en sa présence : Qu'elle m'envoye un floquet de sa barbe, & une de ses dents les plus saines. La belle trouva des difficultés à satisfaire son Amant : mais comme l'amour sçait les applanir, elle lui fit sçavoir qu'il auroit bien-tôt ce qu'il souhaitoit : & que puisqu'il croyoit son maître si sage, elle vouloit le faire cocu à ses yeux, & lui faire accroire que ce qu'il avoit vû étoit faux.

Nicostrate ayant un jour régalé certains Gentilshommes, Lidie magnifiquement parée, après qu'on eut desservi, vint dans la Salle où l'on avoit dîné. Elle alla prendre dans un petit reduit contigu l'Epervier que son mari aimoit tant, & lui tordit le coû sans autre céremonie, en présence de Pirrus & du reste de la compagnie. Elle en fit une plaisanterie. Il y a long-tems, Messieurs, dit-elle, que j'avois envie de faire ce sacrifice. Cet oiseau m'a souvent dérobé la présence de mon Epoux. Le jour n'étoit pas plutôt venu qu'il s'en alloit à la chasse avec son oiseau, & me laissoit au lit toute seule. Jugez, Messieurs, si c'est à tort que je l'ai sacrifié à ma vengeance. Quoi, Monsieur, dirent les Gentilhommes à Nicostrate,

Digitized by Google

qui ne ſçavoit comment prendre la choſe, préférer un oiſeau à Madame ! Y ſongiez-vous bien ? Vous devez lui tenir compte de ſa modération ; & pouſſant ainſi la raillerie, Nicoſtrate oublia inſenſiblement ſon chagrin, & rit comme les autres du reſſentiment de ſa femme. Pirrus eut beaucoup de joye d'un commencement qui lui donnoit de ſi belles eſpérances. Quelques jours après les époux étant ſeuls & ſe careſſant, il arriva que Nicoſtrate prit par hazard ſa femme par les cheveux ; ce qui donna occaſion à la belle de le prendre par la barbe, & de lui en arracher un petit floquet en riant. Comme cela ne pouvoit pas ſe faire ſans douleur, Nicoſtrate lui dit tout en colére : A quoi penſez-vous, Madame ? Quelle mine vous faites, Monſieur, répondit-elle en folâtrant, pour vous avoir arraché cinq ou ſix poils de la barbe. Si vous aviez ſenti ce que je ſentois tout-à-l'heure quand vous me teniez aux cheveux, vous n'euſſiez pas été ſi ſenſible à une petite douleur. Pouſſant ainſi la raillerie de parole en parole, elle garda le floquet de barbe qu'elle envoya dès le même jour à ſon amant. Il y eut plus de difficulté pour la dent ; mais comme il n'y a rien d'impoſſible aux perſonnes qui ont de l'eſprit & de l'amour, elle crut avoir trouvé moyen d'en venir à bout. Nicoſtrate avoit deux jeunes Pages, dont l'un ſervoit d'Ecuyer tranchant, & l'autre d'Echanſon. La belle fit accroire à ſes deux Pages que leur bouche ſentoit mauvais, & leur commanda de tourner la tête en arriére

Digitized by Google

quand ils ferviroient leur Maître : mais qu'ils se donnassent bien de garde d'en rien dire à personne. Les Pages n'ayant pas manqué de faire ce qu'on leur avoit dit, la belle dit quelques jours après à Nicostrate : Ne remarquez-vous point, Monsieur, la figure que font vos Pages en vous servant ? Oüi, lui dit-il, & j'ai eu envie de leur en demander la raison. Epargnez-vous cette peine, répondit la belle ; je vous le dirai bien sans eux. Il y a déja du tems que je m'en apperçois ; mais de peur de vous chagriner, je n'ai pas voulu vous en parler. A présent que les autres commencent à s'en appercevoir, je ne puis plus le dissimuler. Votre bouche est fort puante, & je ne sçais d'où cela vient. Il faut que ce soit quelque dent gâtée, repondit Nicostrate. Cela pourroit être, dit la belle. Et sur cela le menant à la fenêtre, & lui ayant fait ouvrir la bouche. Ah ! quelle infection, Monsieur, s'écria-t-elle ! vous en avez une toute pourrie, & je m'étonne que vous l'ayez pû souffrir si long-tems. Si vous n'y remédiez, elle gâtera bien-tôt les autres ; faites la tirer au plutôt. Qu'on m'aille querir un arracheur de dents, répondit Nicostrate. Il n'en faut point, répliqua la belle ; je l'arracherai bien moi-même. Ces gens-là sont des bourreaux, & je ne sçaurois sans douleur vous voir entre leurs mains. Il n'y a qu'à avoir des ferremens. Les ferremens étant venus, elle fit sortir tout le monde à la reserve de Luque. Elle le fit asseoir à terre, & Luque le tenant au travers du corps, elle

Digitized by Google

accrocha le davier à une de ses grosses dents, belle & bien saine, & la lui arracha avec une douleur horrible, & des efforts qui donnérent de la peine à Luque. Nicostrate étourdi du mal qu'il avoit souffert, y porta d'abord la main, & crachant une assez grande quantité de sang, donna le tems à la belle de serrer la dent qu'elle avoit arrachée, & de mettre au bout du davier une autre dent pourrie, dont elle n'avoit pas manqué de se pourvoir. Voyez un peu comme elle est faite, lui dit-elle en la montrant. Elle vous auroit perdu si vous l'aviez gardée plus long-tems. La vûe d'une si vilaine dent consola le patient de la douleur qu'il avoit soufferte; cependant se sentant la tête fort ébranlée, il se fit donner d'un élixir corroboratif, & se jetta sur son lit.

La belle sans perdre de tems envoya la dent à son amant, comme elle lui avoit envoyé la barbe; & n'ayant plus de sûretés à demander, il promit de faire tout ce qu'on voudroit. La belle, à qui les momens duroient des années, n'avoit plus qu'à trouver le moyen de satisfaire sa passion aux yeux de son mari. Luque instruisit le Cavalier du personnage qu'il devoit jouer, & la belle fit la malade. Son mari l'étant venu voir, & n'y ayant dans la chambre que lui & Pirrus, elle témoigna qu'elle voudroit bien prendre l'air du jardin, & les pria de l'y conduire. L'un la prit d'un côté & l'autre de l'autre, & la menérent au jardin. Elle voulut se reposer sous un beau poirier, au pied duquel ils s'assirent tous

Digitized by Google

trois. La beauté des poires ayant fait envie à la belle, elle pria Pirrus de monter sur l'arbre, & de le secouer. Pirrus obéit, & n'est pas plutôt monté, qu'il fait semblant de voir que son maître embrasse sa femme. Pirrus se frottant les yeux, & faisant l'étonné : Si vous vouliez caresser Madame, dit-il à Nicostrate, vous pouviez au moins vous éloigner un peu plus. Est-ce devant les gens qu'il faut faire ces sortes de choses ? Si vous n'avez point d'égards pour moi, vous en devez au moins avoir pour vous-même. Les nuits ne sont-elles pas assez longues ? Faut-il venir au jardin pour cela ? Vous avez tant de bons lits & tant de belles chambres ! Que veut dire cet homme, dit alors le bon mari ? Il est fou, ou il rêve. Je ne rêve point, Madame, répondit Pirrus, je vois fort bien ce que je vois. Descens, Pirrus, descens, dit alors Nicostrate, & tu verras ce qui en est. Il est vrai, dit Pirrus, quand il fut descendu, que vous ne vous caressez pas à présent. Mais je Puis bien vous assurer que vous vous baisiez tout à l'heure, & que je vous ai vûs vous trémousser de maniére, que si ce poirier se trémoussoit de même, il n'auroit en peu de tems pas une seule poire. Il faut, ajoûta Pirrus, ou que vous ayez fait ce que j'ai vû, ou que ce poirier soit enchanté. Voilà des contes, dit alors la belle, à mettre cet homme à l'hôpital des fous. Doucement, Madame, repartit Nicostrate, il faut aller jusqu'au bout. Si ce poirier est enchanté, il le sera pour moi comme pour Pirrus. Je m'en vais y

Digitized by Google

monter. A peine y fut-il, que la belle & Pirrus commencérent à s'embrasser. L'époux voyant cela, crie comme un perdu, & descend au plus vîte; mais non pas si vîte que les amans n'eussent le tems d'achever à peu près le jeu qu'ils avoient commencé, & de se remettre en leur place. Quoi, Madame, dit l'époux, me faire cet affront à mes yeux! Vous êtes aussi fou que Pirrus, Monsieur, répondit la belle. Je ne suis point visionnaire, repliqua Nicostrate. J'ai de bons yeux, & j'ai fort bien vû que Pirrus vous embrassoit. Ces reproches sont fâcheux pour une femme de vertu, repliqua la belle; si vous voulez m'obliger, vous changerez de langage. Quoi, reprit le mari, ce coquin ne vous baisoit pas sur l'herbe! Vision toute pure, répondit la belle. Mais enfin, dit encore le mari, d'où viendroit donc cela? Me croyez-vous assez bête, continua la belle, pour vous faire cocu à vos yeux? Si j'avois cette envie, ne trouverois-je pas assez d'occasions? Je ne sçais que vous dire, ajoûta le mari. Il faut donc que ce poirier soit enchanté. Je vais encore y remonter. Il ne l'eut pas plûtôt fait que Pirrus recommença sur nouveaux frais. Le mari ne doutant plus alors que l'arbre ne fût enchanté, voit faire ces amans sans s'en allarmer, & descend à son aise. Me voilà hors d'une grosse erreur, dit-il, quand il fut à terre, & qu'il vit les amans assis l'un d'un côté, l'autre de l'autre. C'est ce poirier qui fait voir faux: il faut qu'il soit ensorcelé. Puisque ce poirier fait voir de

Digitized by Google

si vilaines choses, il faut s'en chauffer. Faites-le abattre tout à l'heure, dit la belle à Pirrus. Je ne veux plus que ce maudit arbre trompe personne. Le poirier fut à bas en un moment. La belle fit d'obligeans reproches à son mari. Pirrus se plaignit qu'on eût soupçonné sa bonne foi, & la malheureuse destinée de l'arbre reconcilia tout le monde. Chacun fut content, & les amans trouvérent moyen de se revoir depuis plus commodément qu'ils n'avoient fait sous le poirier.

LXX. NOUVELLE.

Deux Siennois aimoient une belle, qui étoit commere de l'un d'eux. Le compere en obtint des faveurs, & mourut. Puis il apparut à son ami, & l'entretint des affaires de l'autre monde.

DEUX jeunes hommes de Sienne, dont l'un se nommoit Tingusse, & l'autre Meucio, étoient autrefois si bons amis qu'on ne les voyoit presque jamais l'un sans l'autre. Comme ils avoient souvent entendu parler au sermon des peines & des récompenses de l'autre monde, & brûlant d'envie de sçavoir au vrai ce qui en étoit, ils se promirent mutuellement avec serment que le premier qui moureroit, viendroit en informer l'autre. Leur amitié étant donc toujours intime, il arriva que Madame Mite, fem-

Digitized by Google

me d'Ambroiſe Ancelmin, étant accouchée d'un garçon, Tinguſſe fut prié de le préſenter ſur les fonts. Comme Madame Mite avoit beaucoup de beauté & d'agrément, & que le compére & ſon ami l'alloient voir quelquefois, ils en devinrent tous deux amoureux. Chacun avoit ſa raiſon pour ſe faire un ſecret de ſa paſſion. Tinguſſe qui regardoit comme un crime d'aimer ſa commere, eût été bien fâché que ſon ami ſe fût apperçû de l'état de ſon cœur. Et Meucio, qui avoit ſenti la paſſion de ſon ami, craignoit que comme il avoit plus de moyens que lui de parler à la belle, il ne le ruinât dans ſon eſprit, s'il lui faiſoit confidence de la ſienne. Tinguſſe ayant ſçû profiter de ſes avantages, fit ſa cour à la belle, & eut le bonheur de ne lui pas déplaire. N'étant donc plus queſtion que de ſe déterminer ſur le ſcrupule ou ſur l'amour, celui-ci l'emporta ſur l'autre. Tinguſſe paſſa par deſſus le commerage, & reçut des faveurs de ſa commere. Meucio s'en apperçut, & en eut du déplaiſir. Mais eſpérant de pouvoir réuſſir à quelque heure, & craignant que ſon ami ne le rompît en viſiére, il crut que le parti de la diſſimulation étoit le ſeul qu'il avoit à prendre. Je ne ſçais ſi Tinguſſe s'en donna trop, ou ſi ſon heure étoit venue : mais enfin il tomba malade, & mourut peu de jours après. Il apparut une nuit à Meucio ſuivant la promeſſe qu'ils s'étoient faite, & lui dit qu'il venoit lui apprendre des nouvelles de l'autre monde. Meucio eut d'abord peur :

mais enfin s'étant rassuré, il le remercia de s'être souvenu de lui, & lui demanda s'il étoit damné. Non, répondit Tingusse : mais les péchés que j'ai commis, me font souffrir de grandes peines. Meucio lui demanda quelles peines on infligeoit à chaque péché, & le mort le lui dit. Il lui demanda de plus s'il vouloit qu'il fît quelque chose pour lui. Je ne te demande, repliqua-t-il, que des Messes, des oraisons & des aumônes. C'est ce que tu peux faire pour moi de meilleur. Après que Meucio l'eut promis, Tingusse voulut se retirer. Mais Meucio s'étant souvenu de la commere, le pria d'attendre un moment, & lui demanda quelle peine on lui avoit fait souffrir pour avoir couché avec elle. D'abord que je fus arrivé en l'autre monde, répondit Tingusse, je trouvai un esprit qui sçavoit, je crois, tous mes pechés, & qui m'envoya les pleurer en un certain lieu, où je trouvai force compagnons de misére. Etant avec eux, & me souvenant de ce que j'avois fait avec ma commere, j'attendois à tout moment une peine bien plus rude que celle à laquelle j'avois été condamné. Quoique je fusse dans un fort grand feu, la peur néanmoins me faisoit trembler. Qu'as-tu fait plus que les aurres, me dit un de ceux qui étoient auprès de moi ? Tu es dans un grand feu, & cependant tu trembles. J'ai peur, lui dis-je, d'un grand péché que je fis autrefois. Et quel est ce péché, poursuivit-il ? C'est, répondis-je, d'avoir couché avec ma commere, & d'y avoir couché si sou-

Digitized by Google

vent que j'y ai laissé la peau. Tu es un bon sot, me dit-il alors en se moquant, & tu ne sçais guere bien ce qui se pratique ici : aussi es-tu nouveau venu. On ne s'informe point ici de ce qu'on a fait avec les commeres ; & c'est de quoi je puis te répondre. Cela dit, Tingusse disparut tout à coup. Meucio ayant sçû qu'on ne demandoit point compte en l'autre monde de ce qu'on avoit fait en celui-ci avec les commeres, rit de sa simplicité d'en avoir épargné plusieurs, & fut plus sage à l'avenir. Si Frere Robert eût sçû cela, il n'eût pas eu besoin d'étaler tant de rhétorique pour convertir sa bonne commere.

LXXI. NOUVELLE.

La femme de Gasparin ayant promis à Gulfar de coucher avec lui moyennant une somme dont ils convinrent, le galant l'emprunta du mari, & lui dit ensuite qu'il l'avoit rendue à sa femme ; ce qu'elle n'osa nier.

IL y eut autrefois à Milan un Allemand nommé Gulfar, qui passoit pour un fort honnête homme, & qui rendoit service de bonne grace & avec beaucoup de fidélité à ceux qui avoient besoin de lui. Comme il étoit fort ponctuel à rendre ce qu'il empruntoit, il trouvoit sans peine de l'argent quand il en avoit besoin. Il étoit fort estimé d'un riche

marchand de Milan, nommé Gaſparin, chez lequel il alloit familiérement, & qui avoit une femme jeune & belle, dont il devint amoureux. Il avoit ſi bien ménagé ſes affaires, que ni le mari ni perſonne ne s'étoit apperçu des ſentimens qu'il avoit pour la belle. Et comme il avoit cru remarquer qu'il ne lui déplaiſoit pas, il lui fit parler un jour, & prier de répondre à ſon amour, avec promeſſe qu'il feroit tout ce qu'elle lui demanderoit. La belle répondit après bien des façons, qu'elle étoit près de le contenter, pourvû qu'il lui donnât deux cens écus, dont elle avoit beſoin. Gulfar fut ſi choqué de l'avarice de la belle qu'il croyoit une galante femme, que l'amour qu'il avoit pour elle, ſe changea preſqu'en averſion. Cependant il ſe radoucit, réſolu de la tromper. Il lui fit dire donc qu'il n'y avoit rien qu'il ne fit pour elle, & la pria de lui faire ſçavoir quand elle vouloit recevoir cet argent. La belle lui manda que ſon mari partoit bien-tôt pour Genes, & qu'auſſi-tôt qu'il ſeroit parti, elle le feroit avertir. Gulfar prit ſon tems, va chez Gaſparin, & emprunte les deux cens écus. Peu de jours après celui-ci étant parti pour Genes, la belle fit dire à l'autre qu'il pouvoit venir, & apporter les deux cens écus. Gulfar venu, trouve la belle en compagnie, lui donne les deux cens écus bien comptés, & la prie de les donner à ſon mari à qui il les devoit. La belle croyant qu'il avoit dit cela par politique, & pour donner le change à ceux qui étoient préſens, prend

l'argent, & lui promet de faire ce qu'il souhaitoit. Là-dessus la compagnie ayant pris congé & s'étant retirée, la belle emmene Gulfar en particulier, & le regale comme elle avoit promis, non-seulement ce jour-là, mais aussi les jours suivans ; de sorte qu'on peut dire que si Gulfar paya bien, il fut aussi bien servi. Gasparin étant de retour de Genes, Gulfar prit son tems pour l'aller voir, & lui dit en la présence de sa femme : Je n'ai pas eu besoin de votre argent, Monsieur, & je l'ai rendu à votre femme : vous aurez la bonté, s'il vous plaît, d'en décharger votre livre. La belle vit alors qu'elle étoit prise pour dupe ; & comme il y avoit des témoins, elle n'osa nier la chose. Son plus grand chagrin fut de l'avoir si bien regalé gratis.

LXXII. NOUVELLE.

Le Curé de Varlongue couche avec une femme, lui laisse son manteau en gage, & lui emprunte un mortier. Il lui renvoye son mortier, & lui fait demander son manteau, que le mari fit rendre.

Il y avoit à Varlongue un Maître Curé, vigoureux de sa personne, & en un mot très-bon mâle. Quoiqu'il ne sçût qu'à peine lire, il ne laissoit pas de divertir les Dimanches ses Paroissiens au pied d'un orme par plusieurs bonnes & saintes paroles, & quand

ils s'absentoient, de visiter leurs femmes, ausquelles il donnoit sa bénédiction, & leur portoit du gâteau, de l'eau benîte, & quelques petits bouts de chandelle. De toutes ses Paroissiennes il n'y en avoit point qui lui plût davantage que Bellecouleur, femme d'un païsan connu sous le nom de Bientevienne. C'étoit à la vérité une agréable païsanne, dodue, fraîche, brunette, & telle qn'il falloit à Monsieur le Curé de Varlongue. Elle étoit d'ailleurs de la meilleure humeur du monde, & s'il falloit rire, chanter, ou danser, elle étoit toujours la premiere. Le Curé l'aimoit éperduement, & ne faisoit tout le jour que courir tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, dans l'espérance de la voir. Quand il sçavoit qu'elle étoit à l'Eglise, il se tuoit de chanter, pour lui faire accroire qu'il étoit un grand Musicien, & se fendoit la bouche depuis une oreille jusqu'à l'autre. Mais quand elle n'y étoit pas, il s'y prenoit avec plus de modération. Cependant il avoit sçû si bien faire que personne ne s'étoit apperçû de l'amour qu'il avoit pour elle. Pour se mettre mieux dans l'esprit de Bellecouleur, il lui faisoit souvent de petits présens, & lui envoyoit tantôt un paquet d'ail frais, tantôt des poids verds, tantôt un bouquet, tantôt des oignons ou des échalottes; & quand il voyoit son tems, il la regardoit du coin de l'œil, comme un chien qui en veut mordre un autre; mais elle faisant semblant de n'en rien voir, & bien aise de paroître sauvage, passoit sans s'arrêter. Le Curé donc avec tout son

Digitized by Google

ſçavoir faire n'en pouvant venir à bout, il arriva que ſe promenant un jour il rencontra Bientevienne avec un âne chargé, & lui demanda où il alloit. Je vais à la ville, Monſieur le Curé, lui répondit-il, pour quelques affaires, & j'apporte ces choſes à Banacorci de Gineſtret, pour le prier de m'aider de je ne ſçais quoi, qu'il m'a fait demander par une aſſignation du Parentoire à comparoître par ſon Periculer, le Juge de l'édifice. Dieu te conduiſe, mon ami, lui dit le Prêtre. Songe au moins à revenir bien-tôt. Le Curé ne l'eut pas plutôt quitté, qu'il réſolut d'aller voir Bellecouleur. Elle étoit au grenier quand il entra; mais l'ayant entendu: Soyez le bien venu, Monſieur le Curé, lui dit-elle; & où allez-vous ainſi traînant votre queue à la chaleur qu'il fait? J'ai trouvé ton mari qui va à la ville, répondit le Curé, & je ſuis venu avec toi paſſer quelques heures. Bellecouleur étant deſcendue fit aſſeoir le Curé, & reprit ſon petit travail. Veux-tu toujours me faire ſouffrir, Bellecouleur, lui dit le Curé? Et qu'eſt-ce que je vous fais, répondit la belle? N'eſt-ce pas aſſez que tu m'empêches de faire avec toi ce que je voudrois, repliqua le Curé? Fi, fi, reprit Bellecouleur. Les Prêtres font-ils de telles choſes? Oüi, continua-t-il, & le font mieux que les autres, parce qu'ils ne le font pas ſi ſouvent. Laiſſe-moi faire ſeulement, & bien t'en arrivera. Quel bien pourroit-il m'en arriver, dit-elle? Vous êtes tous avares comme des diables. Demande ce que tu voudras, dit alors le

Digitized by Google

Prêtre. Veux-tu des souliers, un ruban ? Que veux-tu ? Je ne veux rien de tout cela, dit Bellecouleur ; mais si vous voulez me prêter trente sols, que je sçais que vous avez, pour retirer mes nippes qui sont en gage, je ferai tout ce que vous voudrez. Je te proteste, dit le Curé, que je ne les ai pas sur moi ; mais je te promets, foi de Curé, que tu les auras demain au soir. Vous sçavez tous bien promettre, repartit Bellecouleur ; mais il faut chercher qui tiendra. Vous ne ferez pas de moi comme vous fites de Guillemette, que vous renvoyâtes avec un beau rien tout neuf. Si vous ne les avez pas, allez les chercher. Le Prêtre eut beau la prier de lui épargner cette corvée, & lui réprésenter qu'il étoit prêt, que peut-être au retour il ne le seroit pas, & qu'il pourroit la trouver avec quelqu'un qui traverseroit son bonheur, il n'y eut pas moyen d'en tirer autre chose. Voyant donc qu'elle étoit résolue de ne rien faire qu'à *salvum me fac*, & qu'il vouloit faire *sine custodia*, il lui offrit son manteau en gage. Voire, voire, répondit Bellecouleur ; & que vaut votre manteau ? Mon manteau, repliqua le Curé, est d'un beau drap de Flandre. Je l'achetai il y a huit jours à la friperie quarante-deux sols ; & tous ceux qui l'ont vû, m'ont assuré que je l'avois eu à fort bon marché. Si ainsi est, dit alors Bellecouleur, donnez-le moi donc. Je m'en vais le mettre dans mon coffre. Le manteau ne fut pas plutôt à couvert, qu'ils passérent dans la grange, & se divertirent à souhait.

Digitized by Google

A peine le Curé étoit-il de retour chez lui, qu'il fut fâché d'avoir laissé son manteau en gage, & pensa aux moyens de le ravoir. Le lendemain il envoya chez Bellecouleur le fils d'un de ses voisins, pour la prier de lui prêter son mortier de pierre, supposant qu'il attendoit compagnie. Le mortier lui fut d'abord envoyé. Quelques jours après Bientevienne étant de retour, le Clerc du Curé arriva chez lui avec le mortier dans le tems précisément que le mari & la femme dînoient. Monsieur le Curé vous renvoye votre mortier, Bellecouleur, dit alors le Clerc en entrant, & vous prie de lui renvoyer son manteau. Bellecouleur fronçant le sourcil à ce mot de manteau, étoit toute prête à répondre, lorsque son mari lui dit d'un air renfrogné: D'où vient que tu prens des gages de notre Curé? Il me prend envie de te donner d'un moule de gand. Renvoye tout-à-l'heure ce manteau, & lui donne sans gages tout ce qu'il voudra quand ce seroit même notre âne. Bellecouleur alla querir le manteau en grondant entre les dents, & dit au Clerc en le lui donnant: Assurez de ma part Monsieur le Curé qu'il ne pilera de sa vie à mon mortier. Le Clerc n'ayant point manqué de le lui dire. D'accord, répondit le Curé; mais dites-lui aussi de ma part la première fois que vous la verrez, que si elle ne me prête pas son mortier, je ne lui prêterai pas mon pilon. Bellecouleur fut long-tems fâchée contre le Curé; mais enfin les vendanges racommodérent tout. Le Curé la dédommagea, & ils furent depuis bons amis.

Digitized by Google

LXXIII. NOUVELLE.

Calandrin, le Brun & Bulfamaque cherchent une pierre précieuse. Calandrin croit l'avoir trouvée, & s'en retourne chez lui chargé de pierres. Sa femme le gronde & se fait battre.

IL y avoit depuis peu à Florence un Peintre nommé Calandrin, homme de peu de cervelle, & qui étoit presque toujours avec deux autres Peintres appellés l'un le Brun, & l'autre Bulfamaque, gens fort enjoués, mais au reste sages & prudens, & qui ne fréquentoient Calandrin que pour se divertir de sa simplicité. Il y avoit en même tems un jeune homme nommé Macé del Saggio, le plus agréable, le plus délié, & le plus adroit à tout ce qu'il vouloit faire qu'on ait jamais vû. Macé ayant entendu parler de la simplicité de Calandrin, résolut de le jouer. L'ayant un jour rencontré à l'Eglise saint Jean, considérant les peintures dont elle avoit été ornée depuis peu, & croyant le lieu propre à son dessein, il instruisit son compagnon de ce qu'il avoit envie de faire, & l'amena du côté où Calandrin étoit tout seul. Ne faisant pas semblant de le voir, ils commencérent à s'entretenir de la vertu de plusieurs pierres, dont Macé parloit avec autant de confiance, que s'il eût été un grand Lapidaire. Calandrin, qui prêtoit l'o-

Digitized by Google

reille à cela, ayant levé la tête, & voyant que ce n'étoit rien de secret, mais une simple conversation, se joignit à eux. Macé, qui n'en fut pas fâché, continuant à parler, Calandrin lui demanda où l'on trouvoit des pierres si précieuses & de si grande vertu. Elles se trouvent, répondit Macé, dans un certain canton de Basque, où l'on lie les vignes avec des saucisses. On a dans ce pays-là, continua-t-il, une oye pour de l'argent, & l'oison sur le marché. Il y a une montagne de fromage de Parme graté, sur laquelle demeurent des gens qui ne font que des biscuits & des macarons, qu'on jette aussi-tôt en bas; & alors qui plus en attrappe, plus en a. Et il y en a d'autres qui rôtissent des chapons. Au pied de la montagne coule un petit ruisseau de la meilleure malvoisie qu'il y eut jamais. Ho le bon pays, dit alors Calandrin! Mais dites-moi, je vous prie, que fait-on de ces chapons rôtis? Les Basques les mangent, répondit Macé. Avez-vous été en ce pays-là, reprit Calandrin? J'y ai été une fois comme mille, répliqua Macé. Mais je vous prie, dit encore Calandrin, est-il loin d'ici? Il y a plus de mille lieues, repartit Macé, qui disoit tout cela sans rire & avec tant de sérieux, que Calandrin le crut comme deux & deux font quatre. C'est trop loin pour moi, répliqua-t-il. Autrement, je serois ravi d'y faire un voyage avec vous, pour avoir le plaisir de voir faire la culbute à ces biscuits & à ces macarons, & d'en attraper bonne quantité. Mais dites-moi, je vous prie, ces pierres

Digitized by Google

que vous dites qui ont tant de vertu, ne se trouvent-elles pas en ce bon pays ? Sans doute, répliqua Macé. Il y en a de deux sortes. Les unes sont des pierres à moudre, qui ont la vertu, après qu'on en a fait des meules, de faire aussi toutes seules la farine. De là vient qu'on dit communément, que les graces viennent de Dieu, & les meules de Montisee, qui est le lieu où on les prend. Ces meules sont en si grande quantité que nous n'en faisons non plus de cas, qu'ils en font des Emeraudes, qui y sont en si grand nombre qu'on croit qu'il est jour à minuit, tant ces pierres brillent. Qui feroit enchasser ces meules avant que de les percer, & les porteroit au Soudan, en auroit tout ce qu'il voudroit. Il y a une autre pierre précieuse, que nous appellons Eliotrope, qui rend invisible celui qui la porte, par-tout où il n'est pas. Où trouve-t-on cette derniére, dit alors Calandrin ? De quelle grosseur & de quelle couleur est-elle ? On en trouvoit autrefois dans la plaine de Mugnon, répondit Macé. Il y en a de plus ou moins grosses, mais elles sont presque toutes noirâtres. Calandrin se faisant mille félicités chimériques, s'il pouvoit trouver cette pierre, se retira résolu de la chercher. Mais ne voulant rien faire sans ses amis le Brun & Bulfamaque, il les chercha en diligence pour leur faire part de sa découverte. Après avoir long-tems cherché, il se souvint enfin qu'ils travailloient à un monastére, où il alla sans craindre la chaleur du midi. Mes amis, leur dit-il, nous voilà

les

Digitized by Google

ſes plus riches de Florence, ſi vous voulez m'en croire. Je viens d'apprendre d'un homme digne de foi, qu'il ſe trouve dans la plaine de Mugnon une pierre qui rend inviſible celui qui la porte. Cherchons-la ſans retardement. Nous la trouverons ; je la connois, & quand nous l'aurons trouvée, nous n'aurons qu'à la mettre à la poche, & nous en aller chez les Banquiers, qui, comme vous ſçavez, ont leurs maiſons pleines de ducats, dont nous pourrons prendre autant qu'il nous plaira, ſans que perſonne nous voye. Par ce moyen nous ſerons riches en peu de tems, & nous n'aurons plus la peine de barbouiller des murailles tout le long du jour, comme font les Limaçons. Le Brun & Bulfamaque ne pûrent entendre ſes extravagances ſans rire. Cependant faiſant les ſurpris, ils louérent la ſageſſe de Calandrin. Bulfamaque lui demanda comment il nommoit cette pierre ? Mais comme il étoit homme de gros entendement & de courte mémoire, il en avoit déja oublié le nom. Le nom n'y fait rien, répondit Calandrin, pourvû que nous ayons la choſe ; je la connois, il n'en faut pas davantage. Comment eſt-elle donc faite, dit le Brun ? Il y en a de groſſes & de petites, répliqua Calandrin ; mais les unes & les autres ſont noirâtres. Ainſi pour ne nous pas tromper, je ſerois d'avis que nous amaſſaſſions toutes celles que nous trouverons de cette couleur. Cela s'appelle raiſonner juſte, reprit Bulfamaque ; mais il me ſemble qu'il faut attendre à demain matin. Le ſoleil eſt chaud,

Digitized by Google

& ses rayons ont blanchi les pierres qui paroissent noires le matin. D'ailleurs nous pourrions rencontrer des gens dans la plaine, qui devinant notre dessein, chercheroient aussi-bien que nous, & auroient peut-être plus de bonheur. Ce conseil fut approuvé, & Calandrin pria ses amis de bien garder un secret qui lui avoit été confié, & leur conta en même tems tout ce qu'on lui avoit dit du pays des Basques, jurant comme un démon, qu'il n'y avoit rien de si vrai. Calandrin fut sur pied dès le petit point du jour, & s'étant rendu à la plaine de Mugnon avec ses amis, ils commencérent à chercher la pierre. Calandrin, qui avoit bonne envie de la trouver, marchoit le premier, & sautant tantôt de-çà, tantôt de-là, amassoit toutes les pierres noires qu'il trouvoit. Ne sçachant plus enfin où les mettre, il prit son manteau par les bouts, & y en mit autant qu'il en put contenir. Le Brun & Bulfamaque qui le suivoient, en amassoient quelqu'une de tems en tems. Calandrin blâmoit leur indolence, & leur disoit qu'un trésor de cette importance méritoit qu'on ne le cherchât pas si mollement. Quand ils virent que Calandrin étoit assez chargé, & qu'il étoit heure de dîner, le Brun demanda à Bulfamaque où étoit Calandrin. Bulfamaque, qui le voyoit tout près de lui, regardant de côté & d'autre, répondit qu'il étoit là tout à l'heure; mais qu'il ne sçavoit ce qu'il étoit devenu. Bon, tout à l'heure, reprit le Brun. Il s'en est retourné chez lui, & nous a laissés chercher

Digitized by Google

cette belle pierre. Il a fort bien fait, repartit Bulfamaque, de s'être moqué de nous, puisque nous avons été assez sots pour le croire. Calandrin écoutoit cela avec la plus grande joye du monde, & ne doutant point qu'il n'eût trouvé la pierre, résolut de s'en retourner sans leur rien dire. Retournons-nous-en aussi, dit Bulfamaque. Calandrin est un faquin de nous avoir si vilainement trompés. Que n'est-il à portée! je lui envoyerois volontiers cette pierre aux talons; & en même tems il la lui jetta aux jambes. Le coup lui fit grand mal; mais cependant il ne dit mot, & gagna toujours pays. Je ne serai de ma vie sa dupe, dit alors le Brun. J'enrage que ce sot nous ait ainsi fait donner dans le panneau. Plût à Dieu que je pusse lui donner de cette pierre au travers des reins! Et en disant cela, il la lui jette justement à l'endroit qu'il avoit dit. L'ayant ainsi conduit à coups de pierre jusqu'à la porte saint Gal, ils jettérent celles qu'ils avoient amassées, & le laissérent aller. Calandrin se rendit chez lui chargé comme un Hérisson, sans que personne lui dît mot. Aussi ne rencontra-t-il guére de gens, parce que c'étoit l'heure de dîner. Sa femme le voyant arriver du haut du degré, se mit à gronder malheureusement pour elle, de ce qu'il étoit si long-tems à venir. Calandrin voyant par là qu'il n'étoit point invisible, crut que sa femme avoit tout gâté, se déchargea au plus vîte de ses pierres, & allant à elle d'un air furieux, il la battit tant qu'il eut de force. Le Brun & Bulfamaque, après

avoir ri quelque tems avec les passans de la folie de Calandrin, le suivirent pas à pas, entendirent qu'il battoit sa femme, & l'appellérent en gens qui ne faisoient qu'arriver. Calandrin tout en eau parut à la fenêtre, & les pria de monter. Qu'est-ceci donc, Calandrin, lui dirent-ils? Avez-vous envie de bâtir, pour que vous ayez fait un si gros amas de pierres? Et puis jettant les yeux sur sa femme, qu'ils virent toute écheyelée, déchirée & égratignée : Vous vous êtes donc vengé sur votre femme, lui dit le Brun, de la piéce que vous nous avez faite? Calandrin n'en pouvant plus de lassitude, & d'avoir porté ses pierres, & d'avoir battu sa femme, étoit assis dans une chaise, & ne pouvoit se remuer, ni même répondre; tant il étoit affligé de la bonne fortune qu'il croyoit avoir perdue. Bulfamaque, qui avoit de la peine à se contenir : Vous ne nous attraperez plus, lui dit-il. Si vous aviez quelque chagrin, nous n'en étions pas cause. Vous vous seriez bien passé de nous mener promener toute la matinée dans la plaine de Mugnon pour chercher la pierre précieuse, & de vous en revenir sans nous dire ni bien ni mal. Ne vous fâchez point, mes amis, dit alors Calandrin tout ésoufflé. La chose n'est pas comme vous le croyez. Je pensois avoir trouvé la pierre, & lorsque vous demandiez ce que j'étois devenu, je n'étois qu'à deux pas de vous. Il leur conta d'un bout à l'autre ce qui lui étoit arrivé, sans oublier les coups de pierres qu'ils avoient donnés. Les Gardes qui veulent

Digitized by Google

voir tout ce qu'on porte, ne m'ont pas dit la moindre chose en entrant. Personne ne m'a vû, & personne aussi ne m'a rien dit. Mais étant arrivé ici, ma misérable femme m'a vû, & a renversé toutes mes espérances. Maudite engeance que les femmes! Elles font perdre la vertu à toutes choses. Je pouvois me dire le plus heureux homme de Florence, & je demeure le plus malheureux. Je m'en suis vengé à la bien battre, & je ne sçais qui me tient que je ne l'assomme. Plût à Dieu que je ne l'eusse jamais vûe! Et là-dessus s'échauffant tout de nouveau, il voulut se jetter encore sur elle, mais ses amis l'en empêchérent. ils faisoient les surpris, & avoient toutes les peines du monde de s'empêcher de rire à gorge déployée. Vous avez plus de tort que votre femme, lui dirent-ils; car puisque vous sçaviez que les femmes font perdre aux choses leur vertu, pourquoi ne lui avez-vous point donné ordre de ne se point produire? Dieu vous a aveuglé, ou parce qu'il n'a pas voulu que vous ayez réussi, ou pour vous punir de nous avoir voulu tromper. Quand vous avez cru avoir trouvé la pierre, ne deviez-vous pas nous le dire? Enfin, après bien du vacarme, ils le raccommodérent avec sa femme, & le laissérent fort chagrin avec sa maison pleine de pierres.

Digitized by Google

LXXIV. NOUVELLE.

Le Prévôt de l'Eglise de Fiesole aimant une femme dont il n'étoit pas aimé, crut coucher avec elle, & coucha avec sa servante. De quoi son Evêque fut témoin.

IL y avoit autrefois à Fiesole une femme veuve nommée Madame Picarde, qui n'étant pas trop bien dans ses affaires, demeuroit la plûpart du tems dans une petite maison qu'elle y avoit avec ses deux freres, qui se faisoient aimer & estimer. Comme Madame Picarde avoit encore assez de jeunesse, de beauté & d'agrément, & qu'elle alloit ordinairement faire ses dévotions à la grande Eglise, le Prévôt en devint si amoureux, qu'il ne trouvoit rien de charmant comme cette femme. Il ne fut pas long-tems sans déclarer les sentimens qu'il avoit pour elle, & la pria de répondre à son amour. Quoiqu'il fût déja assez âgé, il n'en étoit ni plus sage, ni moins glorieux. Jamais homme ne présuma tant de soi-même, & jamais homme ne fit les choses de si mauvaise grace. En un mot, il étoit mal tourné & si peu accommodant, qu'il ne se faisoit aimer de personne. Madame Picarde entr'autres le haïssoit comme la mort. Comme elle avoit de la vertu & de la sagesse, elle lui répondit, qu'elle se félicitoit de

son amitié, & qu'elle lui promettoit volontiers la sienne, pourvû qu'il n'eût que des intentions honnêtes : ce qu'elle croyoit sans peine, puisqu'il étoit son pere spirituel, Prêtre, & de plus déja sur l'âge : raisons qui lui devoient faire aimer la continence & la chasteté : Qu'à son égard elle avoit à lui dire que n'étant plus d'âge à faire avec bienséance ces petites amourettes, & que de plus, la qualité de veuve l'obligeant à s'éloigner de tout ce qui sentoit la galanterie, elle le prioit de l'excuser, si elle ne pouvoit pas l'aimer de la maniére qu'elle voyoit bien qu'il l'entendoit, & que sur ce pied-là il lui feroit fort grand plaisir de ne la point aimer non plus. Une pareille réponse eût rebuté tout autre homme que le Prévôt ; mais comme il étoit fier & importun, bien loin de se rebuter, il la sollicita plusieurs fois par ambassades, & souvent même de vive voix, quand il la voyoit à l'Eglise. La veuve ennuyée de tant d'importunités, résolut de s'en débarasser par un tour sanglant, puisqu'il n'étoit pas prenable du côté de l'honnêteté. Elle crut avant toutes choses, qu'elle devoit informer ses freres, non-seulement des poursuites du Prévôt, mais aussi du tour qu'elle avoit médité de lui jouer. Ses freres ayant approuvé son dessein, elle alla quelques jours après à l'Eglise comme elle avoit coutume. Aussi-tôt que le Prévôt la vit, il alla l'aborder ; & en fut reçû assez favorablement. S'étant retirés un peu à l'écart, le Prévôt lui renouvella sa très-humble supplication. Il est dis-

Digitized by Google

ficile, Monsieur, dit la veuve en soupirant, qu'un fort qui a tous les jours de nouveaux assauts à soutenir, ne se rende à la fin. Vous avez sçû si bien faire que vous avez vaincu ma résolution. Je consens d'être toute à vous. Bien obligé, Madame, à votre bonté, repliqua le Prévôt. Vous avez fait une assez longue resistance, & je n'en ai jamais trouvé qui ayent tenu si long-tems. La question est donc de sçavoir quand & où nous pourrons nous trouver. Ce sera quand il vous plaira, dit la veuve. Je n'ai point de mari à craindre; mais il seroit bien difficile de nous voir chez nous. La maison est petite, & de plus j'ai deux jeunes freres, qui ont presque toujours compagnie, & qui vont & viennent continuellement. Il est vrai qu'ils n'entrent que bien rarement dans ma chambre; mais elle est si proche de la leur, qu'on entend de l'une tout ce qui se dit dans l'autre, quelque bas qu'on puisse parler. Belle affaire, répondit le Prévôt! quitte à ne dire mot. Une nuit est bien-tôt passée; & dans ces sortes d'occasions la langue n'est pas la partie dont on a le plus de besoin. Nous aurons le tems de songer à nous mettre plus à notre aise. Toute la grace que je vous demande à présent est, Madame, que dès ce soir nous couchions ensemble. Soit, réplique la veuve; mais le secret sur toute chose, Monsieur le Prévôt. Vous pouvez y compter, Madame, lui dit il; j'y ai autant d'intérêt que vous. On convint de la maniére & de l'heure que le Prévôt iroit au rendez-vous, & chacun se retira.

Digitized by Google

La veuve avoit une servante qui n'étoit pas des plus jeunes ; mais qui étoit en récompense la plus laide & la plus contrefaite qui fut jamais. On auroit dit que la nature avoit pris plaisir à faire un monstre de laideur. Elle avoit un nez écrasé, & la bouche de travers, les lévres grosses, les dents larges & longues comme un vieux cheval, & pour surcroît de décoration, noires & fort puantes ; un teint jaune & verd, un peu louche, & toujours autour des yeux autant de cire qu'il en faudroit pour faire une chandelle d'une raisonnable grosseur. Outre cela elle étoit toute déhanchée, & boiteuse du côté droit. Son nom étoit Chute. Quoiqu'elle fût ainsi contrefaite, elle ne laissoit pas d'être assez maligne. Si tu veux me faire un plaisir, lui dit la veuve, je te donnerai une chemise ; c'est de coucher cette nuit avec un homme, & que tu lui fasses grand'chere dans mon lit. Pour une chemise, Madame, & pour avoir le plaisir de vous obliger, je coucherois avec vingt hommes, répondit Chute. Fort bien, reprit la belle ; mais il ne faut dire mot de peur que mes freres ne t'entendent. La nuit étant venue, & le Prévôt entré tout doucement & sans chandelle dans la chambre de la veuve, pendant que les freres faisoient grand bruit dans la leur, se met au lit comme il avoit été convenu. Chute à qui sa maitresse avoit bien fait des leçons, le vint trouver incontinent. Le Prévôt s'en donna au cœur joye, & crut de bonne foi goûter des plaisirs qu'il avoit long-tems désirés. La veuve ayant fait son per-

Digitized by Google

ſonnage, c'étoit aux freres à faire le leur. Etant donc partis pour aller chez l'Evêque, ils le rencontrérent en chemin qui venoit paſſer la ſoirée avec eux, & boire quelques verres de leur vin frais. Ils revinrent donc enſemble, & ayant fait mettre une table dans une petite cour bien illuminée de flambeaux, ils burent & cauſérent juſque bien avant dans la nuit. Le Prélat étant prêt à ſe retirer, l'aîné des freres lui dit : Puiſque vous nous avez fait l'honneur, Monſeigneur, de nous venir voir ce ſoir, vous ne vous en irez pas, s'il vous plaît, ſans avoir vû une choſe que nous avons à vous montrer. Sur cela le frere prit un flambeau & mena l'Evêque & ſa ſuite à la chambre de ſa ſœur, dont le Prévôt occupoit le lit avec la ſervante, avec laquelle il avoit fait déja pluſieurs courſes. Le bon homme qui ſe repoſoit dans le ſommeil de la fatigue qu'il avoit eue, & qui, nonoſtant la chaleur, tenoit ſa guenon entre ſes bras, s'étant réveillé auſſitôt que les rideaux furent tirés, & que la lueur de la lumiére eut frappé ſes yeux, ſe trouva bien ſurpris de voir l'Evêque, & tant de gens autour de lui. De honte & de peur, il ſe mit la tête dans le lit. L'Evêque lui dit mille choſes, & lui fit remarquer avec qui il avoit couché. Il vit alors qu'il avoit été pris pour dupe, & en eut un chagrin extrême. Le Prélat le fit habiller, & le renvoya chez lui ſous bonne garde, où on lui fit faire pénitence du péché qu'il avoit commis. L'Evêque ayant voulu ſçavoir comment la choſe s'étoit paſſée, les deux freres lui contérent

Digitized by Google

tout. Les freres & la veuve furent fort loués de n'avoir pas voulu tremper leurs mains dans le ſang d'un Prêtre, & de l'avoir traité comme il le méritoit. L'Evêque lui fit pleurer ſa faute quarante jours; mais l'amour & le dédain le firent pleurer plus de quatre-vingt. Il n'oſoit ſortir de ſa maiſon ſans que les enfans ne le montraſſent au doigt, & ne criaſſent: Venez voir celui qui a couché avec Chute. Ainſi la veuve ſe débarraſſa des importunités du Prévôt, & Chute gagna une chemiſe toute neuve, & eut une bonne nuit qu'elle n'avoit jamais eue.

LXXV. NOUVELLE.

Trois Gaillards filoutent un Juge de Florence, & lui font tomber ſes haut-de-chauſſes dans le tems qu'il étoit au ſiége.

VOus ſçavez qu'il nous vient ſouvent à Florence des Podeſtats de la Marche d'Ancone, c'eſt-à-dire, des gens ſans cœur, avares & miſérables, qui ménent avec eux des officiers qui ſemblent plutôt avoir été tirés de la charuë, qu'élevés à l'étude des Loix. Il y en eut un autrefois, qui entr'autres perſonnes de ſa ſuite avoit un Juriſconſulte nommé Nicolas de ſaint Lepide, qui avoit plus l'air d'un Chaudronnier que d'un Juge. Il fut cependant député pour les affaires criminelles; & comme il arrive ſouvent qu'on

Digitized by Google

va au Palais, quoiqu'on n'ait point de procès, Macé del Saggio y fut un matin chercher un de ses amis, & ayant jetté les yeux sur Messire Nicolas, il le trouva fort singulier, après l'avoir examiné depuis les pieds jusqu'à la tête. Il avoit un chapeau gris tout enfumé, une écritoire à sa ceinture, un pourpoint plus long que sa robe, & plusieurs autres choses bizarres & indécentes à un Magistrat. Mais ce qu'il avoit de plus grotesque que tout cela, étoit des haut-de-chausses qu'il portoit au-dessous des hanches, & des habits si étroits qu'ils étoient tout ouverts pardevant. Un Juge ainsi fait fit oublier à Macé ce qu'il cherchoit. Il alla trouver incontinent deux de ses camarades, dont l'un se nommoit Ribi & l'autre Matthias, gens d'un esprit aussi goguenard que lui, & les amena au Palais pour leur faire voir, disoit-il, le Juge le plus risible qu'ils eussent jamais vû. La figure de cet homme avec des habits si extraordinaires, pensa les faire mourir de rire aussi-tôt qu'ils l'apperçurent de loin; mais rien ne les divertit plus que ses haut-de-chausses. S'étant approchés du siége, ils remarquérent qu'on pouvoit aller par-dessous jusqu'au lieu où Monsieur le Juge étoit, que la planche sur laquelle il avoit les pieds étoit rompue, & qu'on pouvoit fort à l'aise passer les bras au travers: ils résolurent de lui enlever ses haut-de-chausses. Après qu'ils furent convenus de la maniére, & qu'ils eurent arrêté le personnage que chacun devoit faire, ils remirent la chose au lendemain, ne trouvant pas qu'il y

Digitized by Google

eût assez de monde dans l'auditoire. Etant donc revenus le lendemain, & voyant l'assemblée aussi nombreuse qu'ils la souhaitoient, Macé & Ribi s'approchérent du Juge, & le prirent à la robe chacun de leur côté. Justice, Monsieur, justice, s'écria Macé! Ce voleur que vous voyez auprès de vous, m'a dérobé une paire de souliers, que je vous prie de me faire rendre avant qu'il s'échape. Il nie le fait; mais il n'y a pas un mois que je le surpris à les faire resemeler. Ribi le tirant de l'autre côté, crioit de toute sa force: Ne le croyez point, Monsieur, c'est un fourbe qui veut se tirer d'affaire par une calomnie. Il a sçû que je venois me plaindre d'une valise qu'il m'a filoutée, & pour se justifier de ce crime, ou tâcher du moins de faire illusion, il s'avise de m'accuser de lui avoir volé des souliers. J'ai des témoins, Monsieur, de ce que j'avance, & lui n'en a point. Je suis près de vous donner toutes les preuves que vous jugerez nécessaires. Macé faisoit un bruit horrible, & Ribi n'en faisoit pas moins. Pendant que le Juge étoit debout pour mieux les entendre, Matthias voyant l'assemblée attentive au dénouement de ce démêlé, passe par-dessous sans être remarqué de personne, se glisse sous les pieds du juge, passe le bras au travers de la fente, prend ses haut-de-chausses par un bout, & les tira si fort qu'elles suivirent incontinent. Le Juge sentant cela, & ne sçachant ce que c'étoit, voulut tirer sa robe pour s'en couvrir & pour s'asseoir; mais Macé & Ribi, qui le tenoient l'un

Digitized by Google

d'un côté, l'autre de l'autre, crioient tant qu'ils pouvoient : Cela est bien vilain, Monsieur, de ne vouloir pas non-seulement rendre justice, mais même entendre les gens. La coutume de ce païs n'est pas d'écrire pour de petites affaires de cette nature. Ils le retinrent si long-tems que tout le monde s'étant apperçû qu'on lui avoit tiré ses haut-de-chausses sur les talons, chacun éclata de rire. Matthias se retira, Macé & Ribi disparurent en se plaignant beaucoup de Monsieur le Juge. Après que le grand bruit fut cessé, & que le Juge fut un peu revenu de sa surprise, il remit ses haut-de-chausses, demanda ce qu'étoient devenus les deux voleurs, & commença à jurer qu'il sçauroit si les Florentins avoient coutume de tirer ainsi les haut-de-chausses des Juges, quand ils étoient au siége. Le Podestat apprenant l'avanture en fit grand bruit ; mais il se radoucit après que ses amis lui eurent réprésenté, qu'on n'avoit fait cela que parce qu'on étoit persuadé qu'au lieu d'amener d'honnêtes gens pour Juges, il n'avoit voulu que des sots auxquels il donnoit peu de chose. Comme il n'y avoit rien de glorieux pour lui, il prit le parti de se taire.

Digitized by Google

LXXVI. NOUVELLE.

Le Brun & Bulfamaque dérobent un cochon à Calandrin, & lui ayant fait accroire qu'il s'étoit dérobé lui-même, lui escroquent deux paires de chapons, pour ne le pas dire à sa femme.

COMME il a déja été parlé de Calandrin & de ses deux amis, le Brun & Bulfamaque, il n'est pas nécessaire de répéter ici le caractére de ces trois hommes. Il suffira de dire que Calandrin avoit près de Florence une maison de campagne dont il tiroit, entr'autres choses, un cochon gras tous les ans. Sa femme & lui avoient coutume d'aller à cette maison vers le mois de Décembre pour y faire tuer leur cochon. La femme s'étant trouvée malade, le mari fut contraint d'y aller seul. Le Brun & Bulfamaque l'ayant sçû, allérent voir un Prêtre de leurs amis, qui demeuroit dans le voisinage. Ils apprirent le jour qu'ils arrivérent que Calandrin avoit fait tuer son pourceau. Ils allérent voir leur ami, accompagnés de Monsieur le Curé, & en furent assez bien reçûs. Il leur fit voir son cochon qu'ils trouvérent fort beau & fort gras, & louérent son œconômie, qu'il louoit assez lui-même. Calandrin leur ayant dit qu'il vouloit le saler pour le ménage. Vous feriez bien mieux, lui dit le Brun, de le vendre : Nous nous divertirions de cè

qui vous en reviendroit, & vous diriez à votre femme, qu'il vous auroit été dérobé. Elle n'en croiroit rien, répondit Calandrin, & feroit un bruit de diable. D'ailleurs je n'en veux rien faire. Ils eurent beau lui prêcher, il n'y eut pas moyen d'en tirer autre chose. Il voulut les retenir à souper; mais il le fit de si mauvaise grace & si froidement, qu'ils se retirérent. En s'en allant le Brun demanda à Bulfamaque & au Curé, s'ils seroient gens à dérober le cochon de ce sot, si cela se pouvoit faire? Ils répondirent qu'ils s'en feroient un plaisir, s'il y avoit moyen. Nous le trouverons aisément, répliqua le Brun, s'il le laisse où nous l'avons vû. Calandrin est un avare à gages, qui boit volontiers quand il ne lui en coûte rien. Retournons sur nos pas & le menons au cabaret. Il faut que Monsieur le Curé paye; nous nous accommoderons, & vous verrez que Calandrin s'en donnera jusqu'aux gardes. Vous verrez ensuite ce qui en arrivera. Ils retournérent donc prendre Calandrin; & s'en vont tous ensemble au cabaret, où le Curé disoit qu'il vouloit les régaler d'un vin exquis. Calandrin en prit autant qu'il en put porter, se retira chez lui en chancelant, & se coucha sans songer à fermer sa porte. Les autres qui s'étoient ménagés, allérent souper chez le Curé, & retournérent incontinent après chez Calandrin, avec quelques outils pour ouvrir sa porte. Ils n'en eurent pas besoin; car l'ayant trouvée ouverte ils entrérent de plein pied, & prirent le cochon qu'ils emportérent chez le Curé.

té. Calandrin s'étant levé de bon matin, vit sa porte ouverte, & ne trouvant point son cochon, fut dans une affliction extrême. Après s'être informé des uns & des autres, s'ils ne sçavoient point qui lui avoit dérobé son cochon, & n'en apprenant aucune nouvelle, il se mit à crier comme un veau. Le Brun & Bulfamaque ne furent pas plutôt levés qu'ils allérent voir Calandrin. Ils le trouvérent dans la derniére consternation. On m'a volé mon cochon, mes amis, leur dit-il en les abordant les larmes aux yeux. Bon, notre ami, lui dit le Brun à l'oreille, vous commencez à être sage. Dites toujours de même. Je le dis tout de bon, répliqua Calandrin, & il n'y a rien de si vrai. Fort bien, répondit le Brun; continuez & criez bien fort pour faire accroire qu'on vous l'a effectivement dérobé. Cela est vrai aussi, reprit Calandrin, en jurant comme un démon, & criant comme un aveugle qui auroit perdu son bâton. C'est l'entendre, ajouta le Brun, & il faut le croire ou crever. J'enrage, dit alors Calandrin. Vous vous imaginez que je fais le fin. Je veux qu'on me pende tout à l'heure, s'il n'est pas vrai à la lettre que mon cochon m'a été dérobé. Voulez-vous pour vous le faire croire, que je me donne à trente mille charetées de diables? Quels contes, répliqua le Brun? Nous le vîmes hier, & vous voudriez, je crois, nous faire accroire qu'il s'est envolé. On me l'a pourtant pris, continua Calandrin. Certes j'en suis surpris, dit alors le

Digitized by Google

Brun d'un air sérieux. Le pis est, poursuivit Calandrin, que je ne sçais comment retourner chez moi. Ma femme ne le croira jamais, & fera un bruit horrible. Voilà une grande méchanceté, reprit le Brun ; mais comme je vous conseillai hier de faire ce que vous faites aujourdhui, il ne seroit pas honnête que vous joüassiez en même tems votre femme & nous. Vous me feriez blasphêmer Dieu & tous les saints du Paradis, répliqua Calandrin. Mon cochon m'a été dérobé. Voilà tout ce que je puis vous dire. Cela étant, répondit le Brun, il faut tâcher de le retrouver, s'il est possible. C'est-là la difficulté, dit Calandrin. Et comment faire ? Vous devez compter, interrompit Bulfamaque, que les Indiens ne sont pas venus cette nuit vous dérober votre cochon. C'est un coup de quelque voisin. Si vous pouviez les assembler, je sçais faire un charme avec du pain & du fromage, par le moyen duquel nous sçaurons d'abord qui a pris le cochon. Voire, voire, dit alors le Brun ; du pain & du fromage. Le voleur sentira le coup, & ne s'y trouvera pas. Que voulez-vous donc faire, répondit Bulfamaque ? Il faut avoir, répliqua le Brun, des pilules de gingembre & de la verdée (*c'est un certain vin blanc*) à leur faire boire. On les invitera ; ils viendront sans songer à rien, & on pourra charmer les pilules, aussi bien que le pain & le fromage. Je ferai cela pour vous rendre service, & si vous voulez me donner de l'argent, je m'en vais acheter le tout à

Digitized by Google

Florence. Calandrin lui donna le peu d'argent qu'il avoit sur lui, le priant de faire diligence, disant qu'il croiroit être à demi consolé, s'il sçavoit qui lui a fait le coup. Le Brun arrivé à Florence s'en va chez un Apotiquaire de ses amis, achete une livre de pilules de gingembre, en fait faire deux d'ordures de chien, paitries avec de l'Aloës, & les fit toutes couvrir de sucre. Pour ne pas confondre les deux derniéres, il leur fit faire une petite marque, & après avoir acheté un bon gros flacon de *Vernace*, il revint trouver ses gens. Comme il étoit fête le lendemain, il fut dit que Calandrin feroit inviter tous ceux qu'il soupçonnoit, pendant que ses deux amis feroient le charme des pilules. Les invités s'étant assemblés de bon matin devant l'Eglise avec assez bon nombre d'autres gens, tant de Florence qui s'étoient venus promener, que des environs, le Brun & Bulfamaque parurent avec leurs pilules & le flacon de Vernace, & firent mettre tout le monde en rond. Le Brun qui devoit être l'orateur & le magicien, commença par dire à l'assemblée, que Calandrin ayant perdu un cochon gras, & désirant de sçavoir qui le lui avoit dérobé, ils étoient invités à manger chacun de ces pilules, & à boire de ce vin; & qu'on devoit être assuré que celui qui auroit dérobé le cochon, crachoroit sa pilule, & la trouveroit plus amére que fiel. Que si celui qui l'avoit pris, vouloit sans s'exposer à la honte publique, l'avouer en particulier à Monsieur le Curé, on en demeureroit-là; mais qu'au reste

ceux qui n'étoient point coupables, mangeroient & boiroient par délices de ce qui leur seroit donné. Chacun ayant déclaré qu'il étoit prêt à boire & à manger, & tout le monde étant en ordre, Calandrin aussi bien que les autres, il commença par l'un des bouts & donna à chacun sa pilule; mais quand il fut à Calandrin, il lui en donna une des deux qu'il avoit fait faire pour lui. Il la mâcha pendant quelque tems, mais enfin sentant une puanteur & une amertume horrible, il fut contraint de la cracher. Comme chacun se regardoit pour sçavoir qui cracheroit sa pilule, le Brun n'avoit pas encore achevé de tout donner, qu'il entendit qu'on disoit derriére lui que Calandrin avoit craché la sienne. S'étant détourné, & l'ayant effectivement vû cracher; peut-être quelque chose l'a fait cracher, dit-il tout haut. Il faut lui en donner une autre, & il lui donna la seconde. Calandrin trouva celle-ci encore plus détestable que l'autre. Il fit un effort pour ne la pas cracher; mais enfin après l'avoir long-tems balotée, il lui fut impossible de l'avaler. Les larmes lui vinrent aux yeux, & il fut contraint de la jetter. Cependant Bulsamaque qui donnoit à boire à la compagnie, le Brun qui achevoit de distribuer les pilules, & la compagnie qui buvoit, voyant cela, s'écriérent tout d'une voix que Calandrin s'étoit dérobé lui-même. Il y en eut même qui lui dirent des duretés. Après que tout le monde se fut retiré, le Brun & Bulsamaque commencérent à le dauber. Je l'avois bien cru, lui dit l'un, que vous

Digitized by Google

triez votre voleur. On m'a dit, reprit l'autre, que vous avez une courtiſane dans ce voiſinage. N'eſt-ce point à elle à qui vous avez donné le cochon. Vous êtes un peu moqueur de votre métier, témoin la plaine de Mugnon, où vous nous menâtes chercher les pierres. Après nous avoir bien promenés, vous nous laiſſâtes-là, & voulûtes nous faire accroire que vous aviez trouvé la pierre qui rend inviſible. Vous avez auſſi voulu nous perſuader en jurant qu'on vous avoit dérobé votre cochon ; mais avec votre permiſſion nous ne ferons plus vos dupes. Ainſi comme nous avons pris beaucoup de peine à faire le charme, nous prétendons que vous nous donniez deux paires de chapons ; ſinon ne trouvez pas mauvais que nous informions votre femme de tout. Calandrin eut beau jurer que le charme étoit un ſot, & qu'il ne s'étoit point dérobé ſon cochon, il aima mieux donner encore les chapons que de s'expoſer aux reproches de ſa femme.

Digitized by Google

LXXVII. NOUVELLE.

Une veuve aimée d'un étudiant, & amoureuse d'un autre homme, fit attendre le premier sur la neige toute une nuit d'hyver. Il trouva moyen de s'en venger, & lui fit passer un jour de Juillet exposée aux mouches & au soleil.

IL y avoit autrefois à Florence une jeune veuve nommée Helene, de naissance noble, & également bien partagée pour la beauté & pour le bien. Elle aimoit beaucoup l'indépendance, & comme elle avoit un amant qui la consoloit dans son veuvage, elle ne songeoit point à se remarier. Un jeune Gentilhomme Florentin nommé Regnier, qui avoit long-tems étudié à Paris, revint alors à Florence, où il se faisoit estimer ; mais comme il arrive souvent que l'amour attaque les plus sages, Regnier s'étant trouvé à une fête où la veuve étoit en habit noir, comme nos veuves ont coutume de se mettre, elle lui parut la plus charmante personne qu'il eût jamais vûe, & la plus capable de contenter un honnête homme. Il la regardoit de tems en tems, & se disant continuellement à soi-même, que les choses de grand prix coûtent beaucoup à acquérir, il résolut de mettre tout en œuvre pour lui plaire, pour s'en faire aimer, & pour en avoir des faveurs. La belle

Digitized by Google

qui ne tenoit pas toujours ses yeux attachés à la terre, & qui les promenoit sous cape tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, rencontrant ceux de Regnier, ne manqua pas d'abord de démêler ce qui se passoit dans son cœur, & crut avoir pris un pigeonneau. La belle, soit qu'elle crût que le nombre des soupirans releveroit ses charmes, & la feroit valoir auprès même de celui à qui elle avoit donné son cœur, ou qu'elle fût bien aise de conserver Regnier, le regardoit de tems en tems d'une maniére à lui faire connoître qu'elle s'appercevoit avec plaisir de sa passion naissante. Regnier renonçant donc à la Philosophie pour ne s'occuper que de son amour, apprit où logeoit la veuve, & crut lui faire bien sa cour en passant & repassant devant sa maison sous différens prétextes, dont la belle se faisoit honneur selon l'ordinaire des coquettes. Le Cavalier trouva moyen de faire connoissance avec sa servante; il lui fit confidence de son amour, & la pria de le servir, avec promesse de reconnoître ses bons offices en galant homme. La servante lui promit tout, & en parla à sa maitresse dès le jour même. La belle se moqua de Regnier. Les habiles gens, disoit-elle, font des sotises comme les autres. Il ne se sert pas trop bien du bon sens qu'il a apporté de Paris. Il faut un peu le déniaiser. Tu lui diras donc, s'il te parle encore, que je suis sensible à l'amour qu'il a pour moi; mais que j'aime l'honneur, & que je veux aller avec les honnêtes femmes la tête levée; & s'il est aussi sage

Digitized by Google

qu'il en a la réputation, il m'en aimera davantage. Une réponse si favorable lui donna une joye extrême. Il redoubla les supplications, écrivit des lettres les plus galantes du monde, & fit des présens. Tout cela fut bien reçû ; mais avec des réponses fort générales. Après l'avoir long-tems mené de cette maniére, elle en fit confidence à son amant, qui s'en allarma. La belle pour lui faire connoître qu'il l'a soupçonnoit injustement, fit dire à Regnier, que n'ayant pû faire rien pour lui depuis qu'il l'avoit fait assurer de son amour, elle espéroit qu'aux prochaines fêtes de Noël elle pourroit se trouver avec lui ; & qu'ainsi s'il vouloit se rendre dans sa cour la nuit d'après Noël, elle l'iroit touver le plutôt qu'il lui seroit possible. L'étudiant fut le plus content du monde, & ne manqua pas de se trouver au rendez-vous. La servante le reçut, & l'enferma dans une petite cour exposée à toutes les injures de la saison. La belle avoit fait venir son amant, & après avoir soupé avec lui, & s'être donnés ensemble toute sorte de divertissemens, elle lui dit que pour le détromper de l'ombrage qu'il avoit pris mal à propos, elle vouloit le rendre témoin du tour qu'elle avoit dessein de jouer à son prétendu rival. Elle lui apprit en même tems qu'il étoit enfermé dans la cour, où elle prétendoit lui faire passer la nuit pour refroidir un peu sa passion. La saison étoit rude, & la neige fort épaisse : de sorte que Regnier n'eut pas demeuré une heure dans la cour, qu'il se sentit tout gelé ; mais l'espérance qu'il avoit

avoit de se récompenser de ses souffrances, lui fit supporter le froid avec patience. Après qu'on l'eut laissé long-tems se morfondre, la veuve mena son amant à une fenêtre, d'où ils pouvoient voir Regnier au clair de la lune sans être vûs, & lui fit dire en même tems par sa servante, qu'elle étoit bien fâchée de le faire attendre dans un lieu si exposé; mais que son frere étoit venu souper chez elle, qu'il y étoit encore, & qu'aussi-tôt qu'il seroit parti, elle ne manqueroit pas de venir à lui; le priant au reste de ne pas s'impatienter. Regnier, qui prit cela pour argent comptant, la pria de dire à Madame de ne point s'inquiéter; qu'il attendroit son tems, & qu'il la supplioit seulement de venir le plutôt qu'elle pourroit. Le galant qui entendit fort bien tout cela, en eut une joye extrême, bien persuadé qu'il étoit, que si sa maitresse aimoit Regnier, elle ne se résoudroit jamais à le faire geler de cette maniére. La servante de retour se couche. Autant en firent les amans. Cependant le pauvre Regnier qui se morfondoit, trouvoit le tems bien long. Il se promenoit pour se rechauffer, pestoit contre le frere de la veuve, maudissoit la rigueur de la saison, & croyoit que tout ce qu'il entendoit, étoit la belle qui venoit le relever de sentinelle. Minuit étant sonné, la belle dit à son amant: Que dites-vous de notre étudiant? Ne trouvez-vous pas que l'amour qu'il a pour moi est pour le moins aussi recommandable que sa sagesse? Le froid qu'il souffre à présent éteindra sans doute le

feu que mes paroles allumérent l'autre jour dans son cœur. Il s'éteindroit à moins, Madame, repliqua le galant. Je connois par là que vous m'aimez de la bonne sorte ; aussi veux-je toujours vous aimer de même. Ces douceurs réciproques ayant attiré de nouveaux embrassemens, on voulut encore regaler ses yeux de la souffrance de Regnier. Ils se levent donc, retournent à la fenêtre, & voyent le malheureux dansant sur la neige au cliquetis de ses dents, qui lui servoient de violon. S'étant un peu retirés : Ne trouvez-vous pas, dit la belle, que je sçais bien faire danser les gens sans musette ? Parfaitement bien, répondit le galant en souriant. Descendons en bas, reprit la veuve, afin qu'il ne manque rien à la comédie. Je lui parlerai, & nous verrons ce qu'il dira. Arrivés sans bruit à la porte qui entroit dans la cour, elle l'appella d'une voix basse. Regnier s'entendant appeller, crut que c'étoit la fin de sa souffrance, s'approche, & connoissant la belle à la voix : Ouvrez, Madame, je vous en supplie ; je suis mort de froid. Je ne sçaurois croire, répondit la veuve en se moquant, qu'un amant aussi échauffé que vous m'avez paru l'être, soit si sensible au froid. La saison n'est pas si rigoureuse que vous croyez. Il tombe de la neige, il est vrai ; mais il en tombe encore plus à Paris. Je ne puis si-tôt vous ouvrir : mon frere est encore ici. Il n'y sera pas long-tems : vous attendrez le moins que je pourrai. J'ai dérobé ce petit moment pour venir vous consoler, & vous prier d'avoir patience. Que je sois au moins à couvert, Madame ;

Digitized by Google

J'attendrai alors tant qu'il vous plaira, repliqua Regnier; car la neige qui tombe m'accable. Il me feroit impossible de vous ouvrir, Monsieur, ajoûta la veuve; cette porte fait un bruit horrible. Je m'en vais congédier mon frere, & je reviens incontinent vous ouvrir. Que ce soit donc au plutôt, je vous en conjure au nom de Dieu, répondit le patient. Grand feu, je vous en supplie: J'ai besoin de me réchauffer; car je suis si froid que je ne me sens pas. Il n'y a qu'un moment, dit la belle, que vous m'avez fait dire que vous brûliez d'amour pour moi, & vous venez me dire à présent que vous êtes gelé. Le chaud & le froid peuvent-ils subsister en un même sujet? Je suis à vous: faites les choses de bon cœur & de bonne grace. L'amant qui entendoit tout cela, avoit de la peine à s'empêcher de rire; & de retour au lit avec la belle, le reste de la nuit se passa en plaisirs donnés & reçûs, & à plaisanter aux dépens du malheureux. Le pauvre diable n'entendant personne venir à son secours, eut tout le loisir de claquer des dents, & de se tenir comme une Cigogne, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, maudissant la rigueur du tems, la malice de la veuve, la longueur de la nuit, & sa propre simplicité. Ne doutant plus alors d'avoir été joué, il voulut ouvrir la porte, ou tâcher de sortir par quelque endroit; mais tout cela lui fut inutile: il falut attendre jusqu'au bout. Le jour commençant à paroître, la servante instruite par sa maitresse, vint faire de grandes excuses à Regnier aux dépens du

Digitized by Google

frere de la veuve, & l'assurer qu'il auroit une autrefois le plaisir qu'on n'avoit pû lui donner. Regnier qui n'étoit pas homme à être dupé deux fois, sçachant que les menaces sont autant d'armes pour la personne menacée, eut la force de se contenir, & se contenta de répondre d'une voix cassée, qu'il n'avoit eu de sa vie une plus cruelle nuit; mais que comme il étoit persuadé qu'il n'y avoit point de la faute de sa maitresse, il s'en consoloit dans l'espérance qu'elle lui tiendroit compte de ce qu'il avoit fait pour elle. Cependant il en pensa perdre la vie. Le froid l'avoit si bien saisi, que les Medecins eurent toutes les peines du monde à retablir les nerfs que le froid avoit fait retirer. Sa jeunesse, son bon tempérament & les soins de ses Medecins le tirérent enfin d'affaire. Il ne fut pas plutôt sur pied, qu'il fit à l'ordinaire le passionné pour la veuve, qu'il haïssoit autant qu'il l'avoit aimée autrefois.

Le tems fournit à Regnier une belle occasion de se venger. L'amant de Madame Helene, naturellement inconstant, ou ennuyé d'une si longue galanterie, se dégoûta tout-à-fait de cette belle, & prit parti ailleurs. Ce changement pensa la désespérer. La servante ne sçachant que faire pour consoler sa maitresse, & ayant tous les jours occasion de voir Regnier, se mit dans l'esprit qu'un homme de lettres comme lui, devoit avoir le secret de faire aimer, & crut qu'elle pourroit par son moyen faire revenir le galant de Madame Helene. Elle avoit entendu dire

Digitized by Google

que cela se pouvoit faire par Nécromancie, & elle ne doutoit pas que Regnier qui étoit en réputation de sçavoir tout, ne sçût aussi cette science. Elle dit sa pensée à Madame Helene, qui sans considérer que si Regnier avoit eu le secret de faire aimer, il s'en feroit servi pour lui-même, donna dans la vision de sa servante, qu'elle chargea de parler à Regnier. La servante fit son ambassade, qui fut reçûe avec plaisir. Elle eut ordre de dire à sa maitresse de ne s'inquiéter point, & de l'assurer que quand son amant seroit dans le fond des Indes, on le feroit revenir lui demander pardon de son changement. Mais que pour la maniére de faire la chose, on l'en instruiroit lorsqu'elle le jugeroit à propos. Sur cette assurance, la belle fit sçavoir à Regnier qu'ils pourroient se voir un tel jour à sainte Luce del Prato; & s'y étant rendus, elle sans se souvenir qu'elle l'avoit conduit sur le bord du tombeau, lui dit nettement son état, & le pria de la secourir. Il est vrai, Madame, répondit Regnier, que la Nécromancie est une des sciences que j'ai apprises à Paris. J'en sçais même le fin; mais comme il y a du péché, j'avois résolu de ne m'en servir jamais. Mais puis-je vous refuser quelque chose? Cependant je dois vous dire que vous me demandez tout ce que l'art a de plus difficile. Il faut que la personne qui veut faire revenir ce qu'elle aime, agisse elle-même, & qu'elle n'ait point de peur; car tout se fait la nuit en pleine campagne, & sans compagnie. Pouvez-vous bien faire tout cela?

Digitized by Google

La belle plus amoureuſe que ſage, répondit qu'elle le feroit de reſte, pourvû qu'il voulût lui en apprendre la maniére. Regnier lui dit qu'il feroit une image d'étain au nom de l'homme qu'elle aimoit : Qu'au décours de la lune, & à l'heure du premier ſomme, il faudroit qu'elle ſe baignât toute nue avec cette image, dans une eau courante ; & cela toute ſeule, & ſept fois conſécutives : Qu'après cela elle monteroit ainſi nue ſur un arbre ou ſur une maiſon, où elle diroit ſept fois les paroles qu'il lui donneroit par écrit : Qu'après les avoir dites, deux Demoiſelles d'une beauté ſinguliére ſe préſenteroient à elle, & lui demanderoient le plus honnêtement du monde ce qu'elle déſiroit. Ce qu'elle leur diroit par ordre, prenant garde ſur tout à ne pas nommer une choſe pour l'autre. Et qu'enfin elle n'auroit qu'à deſcendre, reprendre ſes habits, & s'en retourner chez elle, perſuadée qu'avant que le jour vînt, elle reverroit ſon amant lui demandant pardon de ſa faute, & proteſtant de l'aimer éternellement. Comme on a toujours beaucoup de penchant à croire ce qu'on déſire, la veuve donna dans le panneau, & crut déja tenir ſon amant. Je ferai volontiers tout cela, repliqua-t-elle, & tout ſe rencontre le mieux du monde. J'ai une métairie dans la vallée d'Arne, aſſez proche de la riviére. Nous ſommes au mois de Juillet, où le bain eſt agréable ; & il y a près de la riviére une vieille tour inhabitée & fort ſolitaire, où l'on ne monte que par une échelle à roulons, que les ber-

Digitized by Google

gers ont faite pour voir de loin leurs bêtes égarées. Regnier qui connoissoit la métairie & la tour, répondit qu'il ne sçavoit point tout cela ; mais qu'étant comme elle le disoit, les choses ne pouvoient pas être mieux disposées. Regnier ravi de trouver l'occasion de se venger, fit faire l'image, & la lui envoya avec une longue fable de sa façon pour lui servir d'oraison, & lui fit dire de faire ce qu'elle sçavoit la nuit suivante sans manquer. Il partit en même tems avec son valet, pour aller voir un de ses amis, qui ne demeuroit pas loin de la vieille tour. La belle de son côté se rendit à sa métairie sans autre compagnie que sa servante. La nuit étant venuë elle fit coucher sa servante, fit semblant de se coucher elle-même, & à l'heure marquée elle sort tout doucement, & s'en va à la riviére d'Arne, le plus près de la tour qu'il lui fut possible. Ne voyant ni n'entendant personne, elle se deshabille, cache ses habits dans une broussaille, se baigne sept fois avec l'image en question, & s'en va sur la tour. Regnier, qui s'étoit caché tout auprès avec son valet, vit tous les mouvemens de la belle au travers des saules. Elle passa même à deux pas de lui en venant à la tour. La blancheur de son corps, qui effaçoit l'obscurité de la nuit, ses tetons faits au tour, par maniére de dire, & toutes ses autres parties qu'il eut tout loisir de considérer, lui causérent de terribles tentations, lorsqu'il se représenta que tout cela alloit bien-tôt changer : il se sentit de la compassion. L'amour lui

Digitized by Google

conſeilla de ſortir de ſon embuſcade, & de ſe regaler de tant de beautés qui alloient diſparoître, & peu s'en falut que ſon reſſentiment ne cédât à la paſſion que la vûe avoit rallumée ; mais conſidérant par un effort de raiſon combien le tour qu'elle lui avoit joué étoit ſanglant, le dépit chaſſa la compaſſion & l'amour, & le mit en état de pourſuivre ſa vengeance. Auſſi-tôt que la belle fut ſur la tour, elle commença par réciter les paroles de l'écrit ; mais Regnier s'étant approché ſans bruit, ôta tout doucement l'échelle. La veuve ayant fait ſept fois ſon oraiſon, attendoit les deux Demoiſelles, & les attendit ſi long-tems, qu'elle vit paroître le jour, & ſentit plus de froid qu'elle n'auroit voulu. Elle commença dès lors à s'appercevoir que Regnier avoit voulu ſe venger. Cependant elle ſe conſoloit en quelque maniére, en ce qu'elle ſouffroit moins de froid, & moins long-tems qu'elle ne l'avoit fait ſouffrir. Elle commençoit déja à l'accuſer de mal-habileté, lorſque voulant deſcendre elle trouva qu'on avoit ôté l'échelle. Jamais conſternation ne fut pareille à la ſienne ; le cœur lui manqua ; elle tomba évanoüie, & ne revint que pour pleurer & pour faire des lamentations capables d'amollir un cœur qui n'auroit pas été poſſédé d'un reſſentiment implacable. Elle ne douta point que ce ne fût l'ouvrage de Regnier, & ſe repentit de l'avoir offenſé ; mais plus encore de s'être fiée à lui. Elle chercha quelque autre endroit pour deſcendre, & n'en trouvant point, elle recom-

Digitized by Google

mença ses doléances : Malheureuse que je suis, disoit-elle ! Que diront mes freres, mes parens & mes voisins ? Que dira tout Florence, quand on sçaura que j'ai été trouvée nue sur cette tour ? Mon honnêteté qui a fait du bruit, passera pour une fausse honnêteté ; & quand je voudrois me disculper à la faveur d'un mensonge, Regnier qui sçait toutes mes avantures, détruira tout ce que je pourrois dire. Ces tristes réflexions la menérent si loin, qu'elle songea à se jetter de la tour en bas ; mais comme on est toujours à tems de se désespérer, elle crut qu'elle n'en devoit pas venir là qu'à l'extrémité. Le soleil étant levé, elle jetta les yeux de côté & d'autre, pour voir si elle n'appercevroit point quelque berger qui pût lui aller querir sa servante ; mais elle ne vit que Regnier, qui s'étoit endormi sous un buisson, & qui s'étant éveillé précisément dans ce moment-là, lui demanda d'un air insultant si les Demoiselles n'étoient pas encore venuës. La belle recommence à pleurer, & le supplie de s'approcher. Il obéit, & la veuve s'étant couchée sur le ventre, & ne montrant que la tête, lui dit toute en larmes : Si je vous ai maltraité, Regnier, vous vous êtes bien vengé. Je me repens de ce que je vous fis ; mais je me repens encore plus d'avoir eu la simplicité de vous croire. Il n'est point de plus douce vengeance que de pouvoir perdre un ennemi, & de lui faire grace ; je n'en mérite aucune de vous, je l'avoue ; mais j'espére que vous ferez pour l'amour de vous-même, ce que vous

ne devez pas faire pour l'amour de moi. Un honnête homme est assez vengé dès qu'il voit qu'il ne dépend que de lui de l'être. Faites-moi donc rapporter mes habits, je vous en conjure, & remettez l'échelle, afin que je puisse me tirer d'ici. Ne m'ôtez point l'honneur; vous ne sçauriez ensuite me le rendre. Que vous reviendroit-il de m'exposer à la plus noire médisance ? Je vous ai fait passer une mauvaise nuit, je vous en ferai passer agréablement autant qu'il vous plaira pour vous dédommager. Contentez-vous de m'avoir fait connoître qu'il ne dépend que de vous de porter la vengeance aussi loin que vous voudrez. L'aigle n'a point de gloire de la défaite d'un pigeon, & vous êtes trop galant homme pour employer toutes vos forces contre une femme, dont vous êtes déja assez vengé. Ainsi je vous conjure pour l'amour de Dieu & de vous-même d'avoir compassion de moi. Regnier sentit après ce discours du plaisir & de la douleur. Du plaisir de se voir vengé; & de la douleur du triste état de la belle, qu'un reste d'amour & d'humanité lui faisoit regarder avec compassion. Cependant le désir de se venger l'emportant sur tous les autres mouvemens, l'étudiant répondit: Si mes priéres qui ne furent pas accompagnées de larmes, ni si sucrées que les vôtres, avoient pû obtenir de vous, Madame, la nuit que vous pensâtes me faire mourir, de froid, un lieu pour me mettre à couvert de la neige qui m'accabloit, je ferois à présent de bon cœur tout ce que vous me demandez.

Digitized by Google

Souvenez-vous, Madame, que pendant que vous étiez peut-être toute nue entre les bras de votre amant, j'étois dans votre cour à claquer des dents. Adreſſez-vous à lui, Madame. Il aura ſoin de votre honneur, dont vous êtes ſi fort en peine, & que vous n'avez pas toujours tant craint de commettre. Qui doit mieux vous ſecourir que lui ? Appellez-le, Madame ; vous êtes toute à lui, & il ne manquera pas de venir à votre ſecours. Voyez ſi l'amour que vous avez pour lui, & votre bon ſens joint avec le ſien, pourront vous tirer d'un panneau, où vous a fait donner le ſot que vous inſultiez ſi fiérement. Vous êtes à préſent bien libérale des faveurs que je ne vous demande plus. Gardez vos agréables nuits pour votre amant. Pour moi je vous en quitte, & me contente d'avoir été une fois votre dupe. J'étois autrefois un ſot, & vous me trouvez à préſent un fort honnête homme. J'en vois la raiſon, Madame ; mais c'eſt une raiſon qui ne vous ſervira de rien. Ceux qui n'ont point de compaſſion n'en doivent point eſpérer. Je ne ſuis point aigle ni vous pigeon. Vous êtes plutôt un ſerpent, que je dois traiter ſans miſéricorde. Quand on ſe venge, on fait plus de mal qu'on n'en a reçû. Ainſi ſi je voulois me venger de vous, je ne pourrois le faire qu'en vous ôtant la vie. Auſſi ce que je vous fais eſt un châtiment, & non une vengeance. A un peu de beauté près que le tems & les rides vont effacer, je ne vous eſtime non plus que la plus miſérable ſervante du

monde. Ainsi quand vous en perdriez la vie, le monde ne perdroit pas grand'chose. Ce châtiment vous sera avantageux, & vous apprendra au moins en vous rendant plus sage; qu'il ne fait pas bon se moquer des gens qui ne sont pas insensibles. Jettez-vous en bas, si vous avez tant d'envie de descendre. La mort, en vous délivrant de la peine où vous vous croyez, me fera le plus grand plaisir du monde. J'ai trouvé le secret de vous faire monter sur cette tour; c'est à vous à trouver le secret d'en descendre.

Après que Regnier eut ainsi parlé, la belle qui fondoit en larmes, eut assez de peine à arrêter ses sanglots, & à pouvoir lui dire : Si la maudite nuit dont vous avez sujet de vous plaindre, vous tient si fort au cœur; si ma faute vous paroît si grande, que ni ma jeunesse, ni ma beauté, ni mes larmes, ni mes priéres ne puissent vous toucher, qu'au moins la confiance qne j'ai eue en vous le fasse, & vous oblige à me traiter avec moins d'inhumanité. Grace, je vous en conjure, & soyez sûr que j'en aurai une reconnoissance éternelle, qui me détachera de tout le monde pour m'attacher entiérement à vous de cœur & d'affection. Ma beauté, dont vous faites si peu de cas, & que vous croyez de si courte durée, est assez grande pour devoir plaire à un jeune homme comme vous, au moins pour quelques jours. Quelque cruauté que vous ayez pour moi, j'ai de la peine à croire que vous vous fissiez un plaisir de me voir mourir misérablement. On ne peut haïr de cette force

Digitized by Google

après avoir une fois aimé. Grace donc, encore un coup ; & après m'avoir fait souffrir le froid de la nuit, ne me laissez pas exposée le jour aux ardeurs du soleil, qui commencent déja à se faire sentir. Je ne vous tiens aucun compte de la confiance que vous avez euë en moi, répondit Regnier, qui ne l'entretenoit que pour se divertir. Je la dois à votre intérêt, & non à votre amour. Et vous êtes dans l'erreur, si vous vous imaginez que cette confiance étoit le seul moyen que j'avois de me venger. Je vous avois tendu tant de piéges, qu'il étoit impossible que vous ne donnassiez dans quelqu'un; & heureusement pour vous, vous êtes tombée dans le plus supportable & le moins honteux. Ne vous détachez de personne, Madame, pour vous donner à moi ; je ne veux ni ne demande un pareil sacrifice. Les coquettes comme vous ne cherchent que le plaisir, & vous ne trouveriez peut-être pas en moi de quoi satisfaire à votre avidité. Elles se laissent prendre aux apparences, sans considérer que les apparences sont souvent trompeuses. Si ceux qui sont avancés en âge vont lentement, ils vont au moins d'un pas réglé & soutenu. Les jeunes ne se contentent pas d'une maitresse. Leurs désirs sont aussi grands que leurs yeux. Ils sont changeans & variables, comme vous venez d'apprendre par expérience, & s'imaginent que les caresses qu'on leur fait, sont un tribut qu'on leur doit. Ils ne font consister leur gloire qu'à publier les faveurs qu'ils ont reçûes ; au lieu que les autres

ſont conſtans, honnêtes, ſoumis & diſcrets. Détrompez-vous, ſi vous vous imaginez que vos amours n'ont point éclaté dans le public. On ne parle d'autre choſe à Florence ; & il n'eſt pas ſurprenant qu'ayant autant d'intérêt à la choſe que vous avez, vous ſoyez la derniére à la ſçavoir. Si vous voulez vous jetter en bas, je vous verrai rompre le cou ſans trouble ; mais comme je crois que vous ne voudriez pas me faire ce plaiſir, je me contente de vous dire que ſi le ſoleil commence à vous échauffer, vous devez vous ſouvenir du froid que vous me fites ſouffrir ; & ſi vous le ſçavez mêler avec le chaud, les ardeurs du ſoleil en feront plus tempérées. Vos promeſſes, vos douceurs ne me touchent point : vous m'avez mépriſé lorſque je vous aimois : j'ai pris parti ailleurs, & j'ai trouvé une autre beauté, qui m'a mieux connu, & m'a rendu plus de juſtice que vous. Puiſque rien ne peut vous émouvoir, laiſſez-vous toucher au moins à l'amour que vous avez pour la belle, qui vous a rendu plus de juſtice que moi, & m'accordez à ſa conſidération, reprit Madame Helene, la grace que je vous demande. Je ne puis rien refuſer au nom de cette belle, repliqua Regnier en ſouriant. Dites-moi où ſont vos habits, & je les irai querir : ce qu'elle fit bien volontiers. Regnier voyant qu'il étoit déja tard, laiſſe ſon valet en ſentinelle, avec ordre de ne laiſſer approcher perſonne juſqu'à ſon retour ; & s'en va dîner chez ſon ami, où il dormit enſuite tout à ſon aiſe. Madame Helene, qui dans ſon ex-

Digitized by Google

trême affliction avoit conçû un rayon d'espérance, tantôt assise, tantôt debout, trouve enfin un endroit où il y avoit un peu d'ombre, & s'endort l'esprit occupé de peu d'espérance & de beaucoup de crainte. Midi étant venu, & le soleil donnant à plomb sur une peau délicate, brûla non-seulement la chair, mais fit de distance en distance des fentes, qui lui causoient tant de douleur, qu'elle s'éveilla, quelque envie qu'elle eût de dormir. Se sentant ainsi grillée, & voulant se remuer, il lui sembloit que sa peau se déchiroit comme un parchemin brûlé, lorsqu'on veut l'étendre. Elle avoit de plus une si grande douleur de tête, qu'elle la croyoit avoir en piéces. Et par dessus tout, le pavé de la tour étoit si chaud, qu'elle étoit obligée d'être dans un mouvement continuel. Mais le pis étoit que ne faisant pas alors le moindre souffle de vent, il y avoit une prodigieuse quantité de mouches, qui trouvant la chair entr'ouverte, piquoient si cruellement, qu'à chaque moment il lui sembloit qu'on lui donnoit mille coups de poinçons. Dans ce triste état, maudissant sa vie, son amant & Regnier, accablée de lassitude, de faim & de soif, elle se leve & regarde s'il n'y auroit point quelqu'un aux environs, résolue de l'appeller à son secours. Mais la chaleur excessive avoit fait retirer tout le monde ; si bien qu'elle n'entendoit que des cigales, & ne voyoit que la riviére d'Arne, dont les eaux ne faisoient qu'irriter sa soif. Les bois, les maisons & les ombrages qu'elle dé-

Digitized by Google

couvroit, lui faisoient faire de nouveaux souhaits; & ne servoient par conséquent qu'à la rendre plus malheureuse.

Mais revenons à Regnier, que nous avons laissé endormi. Trois heures étoient sonnées quand il s'éveilla, & retourna à la tour pour voir ce que la malheureuse étoit devenuë. Helene l'entendant qui envoyoit dîner son valet, qui n'avoit pas encore déjeuné, revint se mettre ventre à terre, & lui dit en pleurant : Vous voilà vengé de reste. Je vous fis geler, vous m'avez fait rôtir, & outre cela mourir de faim & de soif. La mort me seroit plus douce que la vie, & je souffre si cruellement, que je regarderois comme une faveur, si vous veniez m'achever. Si vous me croyez indigne de cette grace, faites-moi donner au moins un verre d'eau. Regnier connut bien à sa voix qu'elle étoit fort foible. Il sentit un petit mouvement de compassion, & ne laissa pourtant pas de lui répondre : Si vous voulez mourir, vous mourrez de votre main, & non de la mienne. Pour de l'eau je vous en donnerai, comme vous me donnâtes du feu. Pour guérir mon froid il falut me mettre dans du fumier très-puant; & votre chaud peut se guérir avec de l'eau rose de bonne odeur. Vous changerez de peau comme le serpent. Vous n'en aurez que le teint plus beau. Quel bien pour vous, si vous pouviez changer de cœur comme de peau? Barbare, repart Helene! Faut-il ajouter l'insulte à la cruauté? M'auriez vous traitée avec plus d'inhumanité,

d'inhumanité, si j'avois fait mourir tous vos parens dans les tourmens ? Puniroit-on plus rigoureusement le dernier des scélérats, qui auroit égorgé toute une ville ? Vous me refusez un verre d'eau, qu'on ne refuse pas au gibet aux plus grands criminels. Puisque vous êtes inexorable, j'attendrai la mort avec patience. Que Dieu ait pitié de mon ame, & me venge de votre cruauté, dont il est le seul témoin. Cela dit, elle se retira avec peine, & souhaita mille fois que la mort vînt finir son martyre. La nuit s'approchant, & Regnier trouvant qu'il étoit assez vengé, fit empaqueter les habits d'Helene, & les porta à sa servante qu'il trouva fort en peine de sa maitresse. Je voudrois, lui dit-il, être aussi bien vengé de toi que je le suis d'Helene. Mais tu ne m'échaperas pas. Va secourir ta maitresse; tu la trouveras en bel état. La servante après avoir reconnu ses habits, & ne doutant point qu'il n'eût égorgé sa maitresse, eut une peur inconcevable pour elle-même. Aussi-tôt que Regnier fut parti, elle fit des cris horribles, & courut vers la tour avec les habits. A peine Regnier étoit-il à mille pas de la tour, que le païsan d'Helene qui cherchoit deux cochons qu'il avoit perdus, passa tout auprès, & entendit de tristes plaintes. Le païsan se mit à crier à plein gosier. Helene connoissant son païsan à la voix, se traîna comme elle put au bord de la terrasse, & lui dit d'aller querir sa servante. Qui vous a montée là-haut, Madame, lui dit-il tout étonné ? On vous a cherchée

Digitized by Google

toute la journée. L'échelle étoit fort vieille, & n'avoit pû s'ôter sans se rompre en plusieurs piéces. Le païsan ramasse tous les morceaux, & les lie du mieux qu'il put. A peine avoit-il commencé que la servante arriva, & commença à crier de toutes ses forces: Ne te tourmente point, mon enfant, lui dit Helene; je suis ici, mais en grand désordre. Apporte-moi vîte des habits. Ils sont tous prêts, Madame, répondit la servante en pleurant. L'échelle étant raccommodée tant bien que mal, la servante monte avec le secours du païsan; & voyant sa maitresse couchée par terre, & ressemblant plutôt à un tronc de bois grillé, qu'à un corps humain, commença à se déchirer le visage avec ses ongles, & à crier comme si elle eût été morte: mais Helene la fit taire, & la pria de l'habiller. Elle se consola un peu d'apprendre que personne ne sçavoit où elle avoit été que ceux qui avoient porté ses habits & son païsan, auquel elle recommanda le secret. Helene étant descendue avec une peine extrême, nonobstant l'assistance du païsan, qui la portoit sur ses épaules, la servante qui venoit derriére sans beaucoup penser à ce qu'elle faisoit, porta le pied de travers, tomba, & se rompit une cuisse. Elle fit un si effroyable cri, que le païsan mit Helene sur un monceau d'herbe, pour courir à la servante, qu'il porta avec sa maitresse. Ce second mal fut un grand surcroît de douleur pour elle. Elle espéroit plus de sa servante que de sa personne, cependant elle la voyoit hors d'état de la secou-

Digitized by Google

tir. Affligée outre mesure, elle recommence ses plaintes avec tant d'excès, que le païsan non-seulement ne put la consoler, mais même se mit à pleurer avec elle. Helene ne voulant pas que la nuit la surprît, se fit porter chez le païsan, qui, avec ses deux freres & sa femme, retourna chercher la servante. Après avoir donné à boire à Helene, & lui avoir dit plusieurs bonnes choses, il la porta dans sa chambre. Sa femme la fit manger, la lava, la deshabilla, la mit au lit, & la nuit suivante il fit transporter les deux malades à Florence. La belle qui sçavoit mentir, donna à cette double avanture un tour favorable, & fit accroire à ses freres & à ses parens que les malins esprits les avoient ainsi maltraitées. On appella des Medecins, qui après bien des accidens guérirent la belle, dont la peau demeura plusieurs fois attachée aux draps, & tirérent d'affaire la servante avec un peu de tems. Madame Helene ne songea plus à son amant, & évita sagement depuis & l'amour & la raillerie. Regnier ayant appris que la servante avoit eu une cuisse rompue, & se voyant vengé de reste, ne dit mot de l'avanture.

Digitized by Google

LXXVIII. NOUVELLE.

Spinelosse couche avec la femme de son ami, qui s'en étant apperçû, trouve le secret de l'enfermer dans un coffre, & d'user de représailles.

IL y avoit autrefois à Sienne deux jeunes Bourgeois, dont l'un s'appelloit Spinelosse, & l'autre Sepe. Ils étoient voisins, ils se voyoient à toute heure, & s'aimoient autant ou plus que s'ils eussent été freres. L'un & l'autre avoient chacun une belle femme. Spinelosse qui alloit très-souvent chez Sepe, soit qu'il y fût ou n'y fût pas, devint amoureux de sa femme, & coucha enfin avec elle. Ce qui dura long-tems sans que Sepe s'en apperçût. Sepe étant un jour au logis, & sa femme ne le sçachant pas, Spinelosse le vint demander, & ayant sçû de la belle qu'il étoit absent, il entra sans autre façon, trouva la femme seule, & commença par l'embrasser. Sepe qui voyoit cela ne dit mot, & demeura caché attendant quel seroit le dénouement de ce jeu. Bref il vit sa femme & Spinelosse s'enfermer dans sa chambre, ce qui ne lui fit apparemment pas plaisir. Mais considérant que le bruit, bien loin de diminuer l'outrage, ne feroit qu'augmenter sa honte, il songea à s'en venger & à user de représailles. Spinelosse ne fut pas plutôt sorti, que Sepe entra, & trouva sa femme

Digitized by Google

qui raccommodoit sa coeffure que Spineloſſe lui avoit fait tomber en jouant. Que faites-vous, ma femme, lui dit-il en entrant? Ne le voyez-vous pas, répliqua la belle? Je le vois bien, dit Sepe, & j'ai bien vû autre choſe que je voudrois n'avoir point vûe. Le mari fit grand bruit, & la femme voyant qu'il ſçavoit tout, eut peur, lui confeſſa ce qu'elle ne pouvoit nier, & lui demanda pardon la larme à l'œil. Sepe répondit qu'il lui pardonnoit à condition qu'elle donneroit rendez-vous à Spineloſſe pour le lendemain neuf heures; que quand elle l'entendroit venir, elle le cacheroit & l'enfermeroit dans un grand coffre qu'il montra, & qu'elle feroit enſuite ce qu'il lui diroit, l'aſſurant au reſte qu'il ne feroit aucun mal à Spineloſſe. La femme promit tout pour faire ſa paix. Les deux amis étant enſemble le lendemain, neuf heures ne furent pas plutôt ſonnées, que Spineloſſe qui avoit promis à ſa maitreſſe de l'aller voir à cette heure-là, dit à Sepe qu'il devoit dîner chez un de ſes amis qu'il ne vouloit pas faire attendre, & qu'ainſi il étoit obligé de le quitter. Sepe lui dit qu'il n'y avoit rien de preſſé, & qu'il n'étoit pas encore heure de dîner. Spineloſſe repliqua qu'il ne ſeroit pas fâché d'y être un peu de bonne heure, pour avoir le tems de l'entretenir d'une affaire. Etant donc parti, il fit un petit tour, & alla d'abord trouver la femme de Sepe. A peine étoit-il entré que Sepe revint. Sa femme l'entendant & faiſant la peureuſe, mit le galant dans le coffre, & ſortit après l'avoir enfermé. Auſſi-tôt que Sepe

Digitized by Google

vit ſa femme, il lui demanda s'il étoit tems de dîner? La belle ayant répondu que le dîné étoit prêt, & qu'il n'y avoit qu'à ſervir: Je viens de quitter Spineloſſe, lui dit-il. Il dîne en ville chez un de ſes amis. Allez prier ſa femme de venir dîner avec nous. La belle que la peur rendoit obéïſſante fit incontinent ce que vouloit ſon mari, & alla querir ſa voiſine. Sepe la reçut avec beaucoup de careſſes, fit ſigne à ſa femme d'aller à la cuiſine, & prenant la voiſine par la main la conduiſit à la chambre, fermant la porte ſur eux. La belle ſe voyant enfermée: Eſt-ce pour cela que vous m'avez priée à dîner, lui dit-elle? C'eſt donc là l'amitié que vous avez pour mon mari? Avant que de vous fâcher, Madame, répondit Sepe en s'approchant du coffre, & la tenant toujours par la main, trouvez bon que je vous diſe que j'aime votre mari comme mon frere. Il me croit plus ignorant que je ne ſuis: & ſans doute il ne ſçait pas que je ſuis bien informé qu'il couche avec ma femme comme avec vous. Il le fit hier de fraiche date. Ainſi par repréſailles je prétends coucher avec vous, & ne veux point d'autre vengeance. Si vous ne le voulez pas, il ne me ſera pas difficile de le ſurprendre, & de le traiter d'une maniére qui vous chagrinera tous deux. La belle ne pouvant croire cela de ſon mari, Sepe lui dit tant de particularités, que n'en doutant plus, elle lui répliqua: Puiſque vous voulez vous venger ſur moi de la faute d'autrui, j'y conſens: mais à condition que vous ferez ma paix

avec votre femme. De mon côté je lui pardonne volontiers l'injure qu'elle m'a faite. C'est de quoi je me charge de bon cœur, repartit Sepe, & outre cela je vous donnerai le plus beau joyau que vous ayez. Il commence ensuite à la baiser, & la pousse tout doucement sur le coffre, où ils demeurérent tant qu'il lui plut. Spineloſſe qui avoit tout entendu fut en belle colere, & tout enfermé qu'il étoit, il n'y eut que la crainte qui l'empêcha de dire des injures à sa femme. Mais considérant enfin qu'il avoit été l'aggresseur, & que Sepe ne faisoit que lui rendre ce qu'il en avoit reçû, il resolut de ne pas perdre pour cela son amitié. Cependant sa femme demandant le joyau qui lui avoit été promis, Sepe fit venir sa femme, qui dit en entrant à sa voisine, qu'elle lui avoit rendu pain pour pain. Son mari lui fit ouvrir le coffre, & dit à la voisine : Voilà, Madame, le joyau que je vous ai promis. Il seroit difficile de dire lequel eut le plus de honte, ou Spineloſſe de voir Sepe, qui sçavoit ce qu'il avoit fait, ou la femme de Spineloſſe de voir son mari, qui avoit entendu ce qu'elle avoit fait sur le coffre. Spineloſſe étant sorti du coffre : Nous sommes quittes, notre ami, dit-il à Sepe, & si vous m'en croyez nous serons bons amis comme auparavant : & n'ayant rien à partager que nos femmes, je suis d'avis que nous les ayons en commun. Sepe accepta le parti. Ils dînérent tous quatre ensemble les meilleurs amis du monde ; & comme depuis chaque femme eut deux maris, chaque mari eut aussi deux femmes.

Digitized by Google

LXXIX. NOUVELLE.

Le Brun & Bulfamaque menérent de nuit un Medecin dans une fosse infecte, où ils le laissérent sous prétexte de vouloir le faire entrer dans une société qui alloit en course.

SIMON de Villa, plus riche en biens patrimoniaux qu'en science acquise, revint autrefois de Boulogne habillé d'écarlate, & la tête ornée du chaperon de Docteur en Medecine, & loua une maison dans la rue qu'on appelle aujourd'hui du Concombre. Ce nouveau venu avoit coutume de s'informer de tous ceux qu'il voyoit passer, comme s'il eût dû composer sur les gestes des passans les medecines qu'il donnoit à ses malades. Il remarqua principalement deux Peintres, dont on a déja parlé plusieurs fois, qu'on voyoit toujours ensemble, & qu'on connoissoit sous les noms de le Brun & de Bulfamaque. Comme il lui sembloit, & cela étoit vrai aussi, qu'il n'avoit jamais vû deux hommes plus contens que ces deux-là, & qui vécussent avec moins de souci, il demanda à plusieurs qui ils étoient. Ayant appris qu'ils étoient Peintres, & gueux comme les gens de leur profession, il alla s'imaginer qu'il n'étoit pas possible que des gens pauvres fussent si gais si contens, & qu'il falloit qu'ils eussent quelque ressource

Digitized by Google

ressource qu'on ne sçavoit pas, d'autant mieux qu'ils étoient en réputation d'être fins & rusés. Pour en sçavoir la vérité, il se mit en tête de faire connoissance avec un d'eux. Ce fut par le Brun qu'il commença. Le Brun ne se fut pas plutôt entretenu avec le Medecin, qu'il connut d'abord que c'étoit un parfait sot. Ils se goûtérent si bien l'un & l'autre, que chacun trouva du plaisir dans cette nouvelle société. Le Brun se divertissoit des sottises du Medecin, & le Medecin se félicitoit d'avoir rencontré un homme de mérite comme le Brun. Le Medecin l'ayant régalé plusieurs fois, lui dit un jour familiérement, qu'il étoit surpris que lui & Bulfamaque, qui n'avoient point de bien, fussent aussi gais & aussi contens qu'ils l'étoient; & le pria de lui apprendre leur secret. Le Brun trouvant la demande impertinente, résolut de lui faire la réponse qu'il méritoit. Je ne dirois pas à un autre comment nous faisons; mais comme vous êtes de mes amis, je ne ferai pas difficulté de vous le dire, à condition que vous n'en parlerez à personne. Bulfamaque & moi sommes joyeux & contens, & peut-être plus contens que vous ne sçauriez croire: cependant je veux bien vous dire que le revenu que nous avons, ne sçauroit nous entretenir d'eau. Avec cela nous ne dérobons point; mais nous allons en course, & gagnons, sans faire tort à personne, tout ce qui nous est nécessaire, ou que nous souhaitons. Voilà ce qui fait que nous vivons agréablement. Le Medecin, quoiqu'il ne comprît point la

Digitized by Google

chose, la crut de la meilleure foi du monde, & pria le Brun de lui dire ce que c'étoit qu'aller en course, lui protestant qu'il n'en parleroit jamais à personne. Le Brun protesta que c'étoit un secret qu'il ne pouvoit lui dire: Qu'il y alloit de sa perte, & de tout ce qu'il avoit de plus cher au monde, & qu'ainsi il ne le diroit jamais. Le Brun, qui ne faisoit ces difficultés que pour se faire presser davantage, reçut mille protestations d'un secret éternel, & lui dit après bien des façons, que ne pouvant rien refuser à son amitié & à la confiance qu'il avoit en lui, il alloit donc lui dire un secret de la derniére importance. Vous sçaurez, Monsieur, qu'il y avoit il n'y a pas long-tems en cette ville un sçavant Necromancien nommé Michel l'Ecossois, à qui plusieurs Gentilshommes firent de grands honneurs. En s'en allant il laissa à leur priére deux de ses disciples, fort sçavans, auxquels il donna ordre de rendre à ces Gentilshommes tous les services qu'ils pourroient, en considération des bienfaits qu'il en avoit reçûs. Ces deux hommes donc servoient volontiers ces Gentilshommes, non-seulement dans leurs affaires de galenterie, mais encore dans les autres. La ville & les habitans leur ayant plu, ils résolurent de s'établir à Florence, & firent de grandes liaisons avec plusieurs personnes, sans distinguer entre les Gentilshommes & les Bourgeois, entre les riches & les pauvres. Il suffisoit que les gens fussent à peu près de leur humeur. Par complaisance pour leurs amis

Digitized by Google

ils composérent une société d'environ vingt-cinq hommes, qui devoient s'assembler deux fois tous les mois dans un lieu qu'ils choisissoient. Lorsque l'assemblée étoit complette, chacun disoit aux disciples de l'Ecossois ce qu'il souhaitoit, & ils employoient toute la nuit à les satisfaire. Bulfamaque & moi fimes connoissance avec ces deux hommes, & en fûmes si fort aimés que nous fûmes reçûs dans la compagnie, où nous sommes encore. C'est une chose admirable de voir la richesse des tapisseries de la salle où nous mangeons, la magnificence de la table, le grand nombre de personnes illustres de l'un & de l'autre sexe qui obéissent aux commandemens des membres de la compagnie, la vaisselle d'or & d'argent dont nous nous servons, la diversité des viandes qu'on sert à chacun selon son goût. Il n'y a point d'instrument de musique dont on ne régale ses oreilles, & je ne sçaurois vous dire ni combien on brûle de flambeaux de cire à ces festins, ni quelle abondance de dragées & de confitures il s'y consume, ni combien les vins qu'on boit sont précieux. Nous sommes habillés si richement que le moindre de nous a l'air d'un Empereur. Un de nos plus grands plaisirs est, qu'on n'a qu'à souhaiter les plus belles femmes du monde: on nous les amene de toutes parts, & en un moment. Vous y voyez toutes les Reines du monde, jusqu'à la femme du Préte-Jan, qui a des cornes entre les deux fesses. Après qu'on a mangé & dansé, chacune se retire à sa chambre

Digitized by Google

avec celui qui l'a ſouhaitée. Il faut vous dire que ces chambres ſont comme autant de Palais parfumés des meilleures odeurs qu'on puiſſe s'imaginer. Les lits paroiſſent plus beaux que celui du Duc de Veniſe. Je vous laiſſe à penſer ce qu'on fait dans ces riches lits, en ſi bonne compagnie. Il n'y en a point de mieux partagés que Bulfamaque & moi. Il fait ſouvent venir la Reine de France, & moi celle d'Angleterre, qui ſont les deux plus belles perſonnes du monde. Nous avons ſçû ſi bien faire, que ces Princeſſes ne penſent qu'à nous. Jugez de là s'il y a quelqu'un qui doive être plus content que nous; car outre l'amitié de deux grandes Reines, dont nous ſommes aſſurés, nous n'avons qu'à leur demander mille ou deux mille ducats, nous les avons incontinent. C'eſt ce que nous appellons aller en courſe. Et je crois que nous avons raiſon; car comme les corſaires, nous pillons tout le monde. Il y a cette différence, que les corſaires ne rendent jamais ce qu'ils enlévent, au lieu que nous le rendons d'abord que nous nous en ſommes ſervis. Vous voyez à préſent ſi j'avois tort de vous recommander le ſecret.

Le Medecin crut tout cela comme un article de foi, & eut une merveilleuſe envie d'être reçû dans cette admirable compagnie. Peu s'en fallut qu'il ne priât ſur l'heure même le Brun de l'y faire entrer; mais il crut qu'il devoit le mettre mieux dans ſes intérêts par de nouveaux honneurs, pour pouvoir lui faire cette demande avec plus de ſuccès. Le Brun

Digitized by Google

ne mangea depuis que chez le Medecin, qui lui faisoit tant d'amitiés, qu'on eût dit qu'il n'auroit sçû vivre sans lui. Le Brun, pour ne pas paroître ingrat, peignit dans la salle du Medecin le Carême, & un Agnus Dei à la porte de sa chambre, & un pot de chambre sur sa porte pour lui servir d'enseigne. Il lui peignit aussi dans sa gallerie la guerre des rats & des chats, que le Medecin trouva fort belle. S'il arrivoit que le Brun ne soupât pas avec le Medecin, ce qui n'arrivoit pourtant pas souvent, il lui disoit le lendemain, qu'il avoit passé la nuit avec la compagnie ; & que la Reine d'Angleterre l'ayant un peu mécontenté, il avoit fait venir la Gumédre du grand Cam des Tartares. Que veut dire Gumédre, répondit le Medecin ? Je n'entens point ce mot. Je n'en suis pas surpris, repliqua le Brun ; car j'ai entendu dire que le porc gras & Vinacenne n'en parlent point. Dites donc Hipocrate & Avicenne, repartit le Medecin. Vous avez raison continua le Brun. Je n'entens pas plus vos termes que vous entendez les miens. Gumédre en langue Tartare est ce que nous appellons Impératrice O que c'est une belle femme ! Si vous l'aviez vûe, elle vous feroit oublier vos medecines & vos emplâtres. Cela & plusieurs autres sornettes qu'il lui contoit, enflamant ses désirs de plus en plus, le Docteur resolut de lui ouvrir son cœur, persuadé que ses bienfaits l'avoient entiérement mis dans ses intérêts. Un soir donc qu'il tenoit la chandelle pendant qu'il travailloit à la bataille des rats & des chats, &

qu'il n'y avoit qu'eux deux, il lui dit du plus grand sérieux du monde : Comme il n'y a personne pour qui je fisse ce que je ferois pour vous, ne soyez pas surpris, je vous prie, de la priére que je vais vous faire en ami. Depuis que vous m'avez parlé de votre agréable société, je ne désire rien tant que d'en être. Si jamais j'en suis, tenez-moi pour le plus grand fou qu'il y ait au monde, si je ne vous fais voir la plus belle servante que vous ayez jamais vûe. Je la vis l'année derniére, & ne pûs m'empêcher de l'aimer. Je lui offris deux gros Boulonois (espéce de monnoye qui vaut environ huit deniers de France) pour l'obliger à m'accorder ses faveurs ; mais il n'y eut pas moyen de l'y résoudre. Dites-moi donc, je vous prie, ce que je dois faire pour être reçû dans votre illustre compagnie, & comptez que vous aurez en moi un ami à toute épreuve, qui vous fera honneur. Vous voyez que je suis un bel homme, & ferme sur mes jambes ; mon visage est frais comme une rose, & je suis de plus Docteur en Medecine. Je sçais mille belles choses, & même une infinité de chansons. Je veux vous en dire une pour essai ; & là dessus il se mit à chanter. Le Brun mouroit d'envie de rire ; mais pourtant il se retint. La chanson étant achevée : Eh bien, notre ami, dit le Medecin, Qu'en dites-vous ? Vous archichantez si mirilifiquement, répondit le Brun, que les violes de Saggenali ne tiendroient pas contre vous. Vous ne l'auriez jamais cru, reprit le Docteur. J'en sçais bien d'autres.

Digitized by Google

Tel que vous mè voyez, mon pere étoit Gentilhomme, quoiqu'il demeurât au village, & je suis du côté de ma mere de la maison de Vallechio. Tous les Medecins de Florence n'ont ni de si beaux livres, ni de si belles robes que moi. Je vous prie donc encore une fois de faire ensorte que je puisse entrer dans votre compagnie. Si vous me rendez ce service, soyez malade, je vous prie, & je vous guérirai gratis. Le Brun l'avoit assez pratiqué pour n'être pas surpris de le voir parler de cette maniére. Cependant pour lui faire accroire qu'il cherchoit une défaite : Eclairez un peu, Monsieur, lui dit-il. Je vous répondrai quand j'aurai fait des queues à ces Rats. Le Brun faisant ensuite l'embarrassé, lui dit, qn'il étoit persuadé qu'il feroit pour lui de grandes choses; mais qu'aussi ce qu'il lui demandoit, étoit très-grand, quoiqu'il le regardât comme quelque chose de médiocre. Il n'y a personne au monde, ajouta-t-il, pour qui je voulusse faire une chose de cette nature. Mais comme je vous aime, & que vous m'en priez avec une sagesse qui me charme, je ne puis rien vous refuser. Vous êtes sensible à la beauté, & c'est pour moi un engagement nouveau à vous obliger. Mais vous me permettrez, s'il vous plaît, de vous dire que mon crédit est beaucoup moindre que vous ne croyez. Cependant, comme on ne risque rien avec un homme aussi discret que vous, je vous dirai ce que vous avez à faire pour être reçû dans notre société, & il me semble qu'avec vos beaux livres, & les grandes

Digitized by Google

qualités dont vous venez de m'entretenir, vous n'aurez pas de peine à y être admis. Nous avons toujours dans notre compagnie un Capitaine & deux Conſeillers, qu'on renouvelle de ſix mois en ſix mois. Il eſt arrêté que Bulfamaque ſera Capitaine à la premiére promotion, & moi Conſeiller. Et comme le Capitaine peut beaucoup, quand il s'agit de recevoir un nouveau membre, il me ſemble qu'il ſeroit de votre intérêt de faire connoiſſance avec Bulfamaque, & de vous en aſſurer par vos honnêtetés. Il aime les honnêtes gens, & quand il vous verra ſi ſage, il vous eſtimera d'abord. Si vous êtes une fois aſſuré de lui, vous pourrez à coup ſûr faire votre demande. Il vous connoît déja par le bien que je lui ai dit de vous, & il a beaucoup de penchant à devenir de vos amis. Cette démarche étant faite, je me charge volontiers du reſte. J'approuve fort ce que vous dites, répondit le Docteur. Si Bulfamaque aime les gens ſages, il ne me connoîtra pas plutôt qu'il courra après moi. J'ai de la ſageſſe pour en fournir à toute une ville, & en avoir encore aſſez de reſte. Le Brun conta tout cela à Bulfamaque, qui avoit une impatience incroyable de rire aux dépens de ce grand Docteur. Le Medecin, qui ne déſiroit rien tant que d'aller en courſe, fit prier Bulfamaque par le Brun de lui faire l'honneur de prendre un petit ſoupé chez lui. Ce ſoupé en amena d'autres. Le Docteur régaloit preſque tous les jours avec beaucoup de délicateſſe & quantité de bons vins. Les

Digitized by Google

Peintres faisoient les cérémonies nécessaires. Mais enfin ils se laissoient vaincre aux prieres du Docteur, protestant qu'ils ne demeureroient pas chez un autre. Le Medecin ayant pris son tems, fit à Bulsamaque la priére qu'il avoit faite à le Brun. Le premier fit le fâché, & dit cent injures à l'autre, l'accusant d'avoir trahi sa compagnie, & d'avoir révélé ses mystéres. Le Medecin lui protesta qu'il l'avoit sçû d'ailleurs, & lui parla si sagement qu'il désarma sa colére. Il paroît bien, Monsieur, lui dit Bulsamaque, que vous avez été à Boulogne, & que vous sçavez garder un secret. Je vois bien encore que vous n'avez pas appris l'A. B. C. comme font plusieurs sots, &, si je ne me trompe, vous êtes né un jour de Dimanche. Le Brun m'avoit bien dit que vous étiez sçavant Medecin; mais il ne m'avoit pas dit que vous sçaviez si bien prendre les cœurs avec votre bon sens & vos paroles de soye. Voilà ce que c'est, Monsieur, interrompit le Docteur, en se tournant vers le Brun, d'avoir affaire avec des gens sages. Cet honnête homme n'a-t-il pas compris en un instant toute l'étendue de mon rare sçavoir? il vous fallut plus de tems à connoître combien je vaux. Vous eussiez bien dit autre chose, dit-il alors à Bulsamaque, si vous m'aviez vû à Boulogne. Il n'y avoit ni grand ni petit, ni sçavant ni ignorant dont je ne gagnasse le cœur par mes belles paroles & par mon grand sçavoir. Je sçavois si bien l'art de plaire, que je ne parlois jamais sans faire rire tout le monde, & quand je partis je fus univer-

Digitized by Google

fellement regretté. J'eus des peines inconcevables à me défendre des follicitations qu'on me fit de demeurer : on voulut me faire feul Profeffeur en Medecine : mais enfin je refiftai à tout, pour venir jouir ici des grands biens que j'y ai. Eh bien Bulfamaque, dit alors le Brun ! Vous voyez que je ne vous ai rien dit de trop à l'avantage de Monfieur. Voüs conviendrez à préfent que vous aviez tort de ne vouloir pas me croire, quand je vous difois, qu'il n'y avoit point de Medecin en ville qui fe connût mieux que Monfieur en urine d'âne, & qu'on ne fçauroit trouver fon femblable jufqu'aux portes de Paris. Vous fçaurez à préfent s'il eft aifé de lui refufer quelque chofe. Vous avez raifon, Monfieur le Brun, répondit le Medecin, & très-affurément on ne me connoît pas encore. Je voudrois que vous me viffiez avec des Docteurs. Je n'ai pas befoin, Monfieur, répliqua Bulfamaque, de vous voir avec des Docteurs, pour croire que vous êtes plus fçavant que je ne penfois. Tout ce que je puis vous dire eft, que je ferai tout ce qui me fera poffible pour vous faire entrer dans notre fociété. Cette promeffe multiplia de beaucoup les honneurs & la bonne chere que le Medecin avoit refolu de faire aux Peintres. Les extravagances qu'ils lui faifoient dire étoient pour eux une comédie. Ils lui promettoient pour femme la Comteffe de Civillari, (on appelle ainfi à Florence le lieu où l'on jette les immondices) qui étoit la plus belle chofe qui fe trouvât dans tous les lieux où l'on ne pouvoit en-

Digitized by Google

voyer perſonne pour ſoi. Qui eſt cette Comteſſe, dit le Medecin ? C'eſt une grande Dame, répondit Bulfamaque. Il y a peu de maiſons où elle n'ait quelque droit. Tout le monde lui paye tribut, & ſonne à ſon honneur la trompette de derriére. Elle eſt le plus ſouvent enfermée ; mais quand elle ſe proméne, elle ſe fait bien ſentir. Elle va quelquefois à la riviére ſe laver les pieds ; mais ſa réſidence la plus ordinaire eſt le Royaume des Latrines. Après avoir caractériſé les Officiers de la Comteſſe, il lui parla de ſes Barons d'une maniére à faire étouffer de rire, avec nouvelle aſſurance de le mettre entre les bras de cette grande Comteſſe, à moins qu'ils n'euſſent le malheur d'échouer dans leur deſſein. Le Docteur étoit fort content du portrait qu'on lui faiſoit de la Comteſſe ; mais il le fut bien plus encore, quand on lui vint dire quelques jours après qu'il avoit été agréé par leur compagnie. Le jour qui précéda la nuit de l'aſſemblée, le Docteur leur donna à dîner, & leur demanda comment il devoit en uſer. Bulfamaque lui dit, qu'il falloit en premier lieu beaucoup de hardieſſe, parce qu'autrement il y auroit des obſtacles qui leur ſeroient deſavantageux : Qu'il falloit pour cet effet ſe trouver à l'heure du premier ſomme ſur un des nouveaux tombeaux de ſainte Marie Nouvelle, vêtu d'une de ſes plus belles robes ; & cela pour deux raiſons. La premiére, afin de paroître avec honneur devant la compagnie ; & la ſeconde, afin d'entretenir la Comteſſe dans les favo-

Digitized by Google

rables préjugés où elle est à votre égard; parce qu'on nous dit en dernier lieu, qu'ayant appris que vous étiez Gentilhomme, elle a résolu de vous faire Chevalier d'Eau Froide à ses dépens. Vous attendrez sur ce tombeau qu'on vous envoye querir par une bête noire, cornue & de moyenne grandeur, qui viendra faire des sauts & des caracoles devant vous, afin de vous épouvanter. Quand elle verra que vous n'avez point peur, elle s'approchera doucement de vous; & alors vous monterez dessus sans frayeur, & sans nommer ni Dieu ni les Saints. Aussi-tôt que vous y serez, vous mettrez vos mains devant l'estomac, sans en toucher aucunement la bête, qui vous portera tranquillement à l'assemblée. Si vous manquez à cela, je veux bien vous avertir d'avance que la bête pourroit vous jetter dans un lieu où vous trouveriez de mauvaises odeurs. Si vous ne vous sentez pas assez hardi, le meilleur seroit de demeurer chez vous; car vous nous feriez du mal, sans en tirer aucun bien. Vous ne me connoissez pas encore, répondit le Medecin, & vous jugez peut-être de moi par ma robe & par mes gands. J'ai fait cent actions de vigueur en ma vie; mais je ne veux vous parler que de deux. Du tems que j'étois à Boulogne, j'allai un soir avec quelques amis voir des courtisannes. Il nous en vint une qui étoit assez jolie, & qui n'étoit pas plus haute que le coude. Elle ne voulut pas venir avec nous; mais je la pris par les cheveux, & la portai plus de cent pas. Une autrefois je passai tout seul sans avoir

Digitized by Google

peur, quoique la retraite fût sonnée, auprès du cimetiére des Cordeliers, où je sçavois qu'on venoit d'enterrer une femme. Ainsi vous ne devez rien craindre. Si j'ai quelque défaut, c'est d'être trop hardi. Au reste, je prendrai ma robe d'écarlate avec laquelle je fus gradué, & vous verrez que la compagnie aura de la joye de me voir. Si l'on ne me fait pas Capitaine d'abord, vous verrez ce qu'on fera d'ici à quelque tems. Je me promets des merveilles, puisque la Comtesse, qui ne m'à pas encore vû, est si fort amoureuse de moi, qu'elle me veut faire Chevalier d'Eau Froide. Vous verrez si la Chevalerie me siera mal, & si je sçaurai la soutenir. C'est le mieux du monde, repliqua Bulfamaque: mais ne vous moquez point de nous: ne manquez pas de venir, & prenez garde qu'on vous trouve quand on vous ira querir. Je vous dis ceci parce qu'il fait froid, & que Messieurs les Medecins n'aiment guére à le sentir. Je ne suis point de ces Medecins gelés, repartit le Docteur. Dormez en repos seulement, & comptez que je me trouverai au rendez-vous.

Les Peintres n'eurent pas plutôt quitté le Docteur, que voyant que la nuit approchoit, il fit accroire à sa femme qu'il avoit une affaire, prit sa belle robe sans rien dire, & s'alla camper sur le marbre qui lui avoit été indiqué, où le froid lui fit attendre la bête avec impatience. Bulfamaque qui étoit grand & agile de sa personne fit provision d'un masque, prit à l'envers une robe fourrée de noir, & ressem-

bloit assez bien à un Ours, à cela près que le masque avoit des cornes & une figure de Diable. Dans cet équipage il s'en va suivi de le Brun, qui vouloit voir comment la chose se passeroit, à sainte Marie Nouvelle. D'abord qu'il apperçut le Medecin, il commença à faire un bruit horrible & des sauts prodigieux. Le Medecin voyant cela commence à frissonner, & à regretter son lit. Cependant l'envie de voir les merveilles dont on lui avoit parlé, l'emportérent sur sa peur. Après que Bulsamaque eut fait quelque tems son manége, il s'approcha doucement du tombeau. Le Medecin ne sçavoit s'il devoit monter ou non. A la fin craignant qu'il ne lui en prît mal s'il ne montoit, la seconde peur chassa la premiére, & le fit monter tout doucement sur la bête, disant: Dieu veuille me conduire. Il se mit du mieux qu'il put, & se souvint de tenir, comme on lui avoit dit, ses mains à son estomac. Bulsamaque prit tout doucement le chemin de sainte Marie de l'Echelle, & porta son Docteur jusqu'auprès des Dames de Ripole. Il y avoit pour lors une grande fosse où l'on portoit les immondices, & entr'autres le surabondant de la Comtesse qu'on avoit promise au Docteur. Bulsamaque ayant pris son tems, s'approche de cette fosse, & y jette son homme la tête la premiére. Sautant ensuite & gambadant tout de nouveau, il alla rejoindre le Brun qui l'attendoit, ayant été obligé de le quitter parce qu'il ne pouvoit s'empêcher de rire. Tout deux ravis de joye regardoient comment se ti-

Digitized by Google

seroit d'affaire leur Medecin embrené. Le pauvre diable se voyant dans un si abominable lieu, faisoit tout ce qu'il pouvoit pour sortir ; mais retombant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, il se barbouilla depuis la tête jusqu'aux pieds, & n'en sortit qu'avec une peine extrême, après avoir avalé quelques dragmes de matiére fécale. Il se servit de ses mains, n'ayant rien de meilleur pour l'heure, pour se défaire du plus gros, s'en retourna chez lui sans chaperon & fort affligé. Il se fit ouvrir à force de heurter, & ne fut pas plutôt entré que le Brun & Bulfamaque arrivérent pour voir comment sa femme le recevroit. Ils entendirent qu'elle lui dit toutes les injures qu'on pourroit dire au plus méchant de tous les hommes. Cela vous est bien dû, disoit-elle : vous aviez une Maitresse à voir, & vous vouliez qu'elle vous trouvât leste. Ne devriez-vous pas être content d'avoir une femme comme moi. Vous êtes un beau Medecin de merde, vous avez une honnête femme, & vous allez chercher celles d'autrui. Cette musique dura jusqu'à près de minuit ; c'est-à-dire, autant de tems qu'il en fallut pour débarbouiller le Medecin. Le lendemain le Brun & Bulfamaque s'étant peint le corps de couleur noirâtre, comme s'ils eussent été bien battus, vinrent voir leur Medecin. Ils n'eurent pas plutôt mis le pied sur la porte qu'ils sentirent qu'on n'avoit pas encore pû emporter toutes les mauvaises odeurs. Le Docteur les voyant venir, fut au devant d'eux, & les salua comme à l'ordinaire. Ils

Digitized by Google

n'en firent pas de même ; car comme s'ils eussent été en grosse colére, ils l'accusérent de perfidie, se plaignant d'avoir été assommés de coups pour avoir voulu lui rendre service, sans compter qu'ils avoient pensé être chassés de la compagnie : & pour faire voir que ce qu'ils disoient étoit vrai, ils se retirérent dans un endroit obscur, & lui firent voir leur estomac tout livide, qu'ils ne laissérent pas long-tems découvert. Le Medecin voulut s'excuser & leur parler du vilain lieu où il avoit été jetté : mais Bulfamaque l'interrompit en lui disant, qu'il voudroit qu'on l'eût jetté du pont dans la riviére d'Arne. Pourquoi diable, ajouta-t-il, vous êtes-vous recommandé à Dieu & à ses Saints ? Ne vous avoit-on pas dit de n'en rien faire ? Je ne m'y suis point recommandé, répliqua le Docteur. Vous vous y êtes recommandé, repartit Bulfamaque ; car celui qui vous alla querir, nous l'a rapporté, & nous a dit de plus que vous trembliez comme une feüille, & ne sçaviez où vous étiez. Vous nous avez trompés ; mais ce sera la premiére & la derniére fois qu'on nous dupera de cette maniére. Le Docteur leur fit de grandes excuses, & les pria de ne le point noircir dans le public : & pour les y engager, il leur fit plus d'honneurs & plus de caresses qu'il n'avoit jamais fait.

LXXX.

Digitized by Google

LXXX. NOUVELLE.

Une Sicilienne trouva moyen de filouter l'argent qu'un Marchand avoit à Palerme. Le Marchand revenu à Palerme filouta à son tour la Sicilienne.

LA coutume étoit autrefois à Palerme, & dans d'autres villes maritimes, que les marchands qui y venoient avec des marchandises, les déchargeoient à la Douane, & donnoient aux Commis un état des choses, où le prix étoit marqué. Les Commis de la Douane donnoient ensuite des magasins aux marchands pour serrer leurs marchandises, & se faisoient payer les droits d'entrée & autres, selon le registre qui avoit été dressé. Les courtiers s'informoient de la qualité & du prix des marchandises, & des noms des marchands ausquels ils procuroient le débit, moyennant certain bénéfice. Il n'y a pas long-tems qu'un jeune Florentin, nommé Salabet, fut envoyé pat ses maîtres à Palerme, avec un reste de draps qu'il n'avoit pû vendre à la foire de Salerne, & qui pouvoient valoir cinq ou six cens Ecus. Après avoir donné un état de ses marchandises aux Commis de la Douane, & les avoir mises en magasin, il se divertissoit par-ci par-là dans la ville, sans faire paroître d'empressement de s'en défaire. Palerme est une ville où il y a quantité de femmes,

Digitized by Google

aussi recommandables du côté de la beauté, qu'elles le sont peu du côté de la vertu, & qui passeroient pourtant pour de très-honnêtes femmes dans l'esprit de gens qui ne les connoîtroient pas. Ces Dames ne voyent pas plûtôt un marchand étanger, qu'elles vont s'informer de ses effets & de leur prix aux Commis de la Douane; & font ensuite de leur mieux pour les attirer par leur caresses. Une de ces femmes, nommée Madame Blanchefleur, ayant jetté l'œil sur notre Florentin qui n'étoit pas mal fait de sa personne, & dont elle avoit sçû les affaires par le moyen qu'on vient de dire, fit si bien qu'elle en fut remarquée. Le Cavalier jugeant de la belle par ce qui lui en paroissoit, ne douta point que ce ne fût une personne de conséquence, & comme il avoit assez bonne opinion de lui-même, il crut que sa bonne mine l'avoit charmée, & resolut de mener cette intrigue méthodiquement. Passant donc & repassant devant la porte de la belle, il eut le plaisir de s'appercevoir qu'il avoit été remarqué, & qu'il avoit eû le bonheur de ne pas déplaire. Après l'avoir blessé des yeux pendant quelques jours, & lui avoir donné mille petites marques de la tendresse qu'elle avoit pour lui, elle lui envoya une de ses femmes, sçavante dans l'art de négocier. Après plusieurs paroles, l'Ambassadrice dit au Cavalier d'un air plaintif, que sa bonne mine avoit tellement touché sa maitresse, qu'elle ne pouvoit vivre sans lui, & qu'elle venoit le prier de sa part de se trouver à une Etuve qu'elle lui nomme-

Digitized by Google

roit, & de recevoir un anneau qu'elle avoit ordre de lui donner pour gage de son amitié. Salabet fut l'homme du monde le plus content. Il prit l'anneau, le regarda de près, le baisa, le mit au doigt, & répondit que Madame Blanchefleur lui rendoit bonne justice, & qu'il ne manqueroit pas de l'aller trouver au premier ordre. La belle n'eut pas plutôt reçû cette réponse, qu'elle renvoya sa femme à Salabet, pour lui dire l'Etuve où il devoit l'attendre le lendemain après Vêpres. L'heure étant venue, le Cavalier se rendit chez le Baigneur, & trouva que les Etuves étoient retenues pour Madame Blanchefleur. A peine avoit-il demeuré un quart d'heure, qu'il vit venir deux servantes, dont l'une portoit un beau & grand matelas de futaine, & l'autre un grand panier plein de petites provisions. On mit ce matelas sur un chalit qui étoit dans la chambre du bain, avec des draps fins & enjolivés de soye, ensuite une courtepointe d'un boucassin de Chipre très-blanc, & deux oreillers travaillés très-proprement. Après cela les servantes entrérent dans le bain qu'elles lavérent avec soin. La belle arriva un moment après avec deux autres servantes, & fit mille caresses à Salabet. Après bien des soupirs poussés, & des embrassemens donnés : Il n'y a que vous seul, Monsieur, lui dit-elle, qui eût pû me faire venir ici. Mon cœur n'a pû se défendre de vos charmes, trop aimable Toscan. Après plusieurs autres galanteries de la même force, ils se dépoüillérent tout nuds, & entrérent dans le

bain avec les deux servantes. La belle voulut se laver elle-même avec du savon musqué ; ensuite elle se fit bien laver & bien frotter. Après quoi les servantes apportérent deux draps propres, fins, & parfumés des plus douces odeurs, l'un pour la belle, & l'autre pour Salabet, qu'elles portérent sur leurs épaules bien enveloppés dans le lit qui avoit été préparé. Dès que la sueur fut passée, on tira les draps moüillés, & on les laissa sur les autres, où ils furent arrosés d'eau rose, d'eau de fleurs d'orange, de jasmin, & d'eau de nafe qu'on avoit dans le panier dans de petits flacons d'argent très-beaux. Toutes ces façons étant faites, on les régala de confitures & de vins excellens. Salabet étoit si charmé de tout cela, qu'il croyoit être en Paradis. Mais rien ne le charmoit tant que la beauté de Madame Blanchefleur. Il auroit souhaité de tout son cœur qu'on se fût dispensé de tant de cérémonies, & que les servantes l'eussent laissé entre les bras de sa belle. Ses souhaits furent enfin accomplis. Elles se retirérent par ordre de la belle, laissant dans la chambre une bougie allumée. Les amans ne se virent pas plutôt seuls, que la belle embrassa Salabet, qui crut qu'elle mouroit d'amour pour lui. Après avoir été ensemble un tems considérable, la belle jugeant à propos de se lever, appelle les servantes, fait encore servir du vin & des confitures, & se fait habiller. Avant que de partir, la belle dit à Salabet qu'il lui feroit plaisir, s'il vouloit venir souper & coucher avec elle. Salabet étant déja

Digitized by Google

pris par les artifices & par la beauté de cette femme, & ne doutant pas qu'il n'en fût très-sincérement aimé, répondit que son désir le plus ardent étoit de faire tout ce qu'il lui plairoit, non-seulemect durant la journée, mais même pendant tout le cours de sa vie. La belle ne manqua pas de faire bien parer sa chambre, & d'avoir un magnifique soupé. Salabet fut reçû le mieux du monde, & soupa avec beaucoup de joye. La magnificence du repas & la richesse des meubles, lui firent croire qu'il avoit à faire à une personne du premier ordre. Quoiqu'il eût entendu dire des choses désavantageuses de Blanchefleur, il regardoit tout cela comme un effet de la calomnie ; & supposé même qu'elle eût trompé quelqu'un, il ne pouvoit pas se mettre dans l'esprit qu'elle songeât à le tromper. Il passa donc la nuit avec elle aussi agréablement qu'il pouvoit le souhaiter. Le matin venu elle le renvoya avec des présens considérables, & l'assura tout de nouveau, que comme sa personne étoit à lui, tout ce qui étoit en son pouvoir étoit aussi à son commandement. Salabet répondit à cette honnêteté par de nouveaux embrassemens, & de nouvelles assurances d'un attachement éternel, & vint souvent depuis se divertir avec elle sans qu'il lui en coutât rien. Quelque tems après il vendit ses draps avec beaucoup de profit ; ce que la Belle apprit incontinent par les gens qu'elle avoit en campagne. Salabet étant un jour venu souper avec elle, il n'y eut point de caresses qu'elle ne lui fît, & parut si

Digitized by Google

éprise qu'il sembloit qu'elle alloit mourir entre ses bras. Il suffisoit que Salabet louât quelque chose pour qu'elle le pressât de le recevoir. Elle voulut lui donner deux très belles coupes d'argent; mais comme il en avoit déja reçû de grands présens, & qu'il ne lui avoit encore rien donné, il ne voulut jamais les prendre, quelque fortement qu'elle l'en sollicitât. Mais enfin croyant l'avoir bien pris en se montrant bien prise elle-même, une de ses servantes qui avoit l'ordre, vint l'appeller pour lui parler en particulier. La Belle sortit de la chambre, & y revint quelque tems après les larmes aux yeux. Elle se jetta sur son lit, & fit les plus tristes lamentations du monde. Salabet surpris d'un changement si subit, la prit entre ses bras, & se mit à pleurer de compagnie. Il se tuoit à lui demander le sujet de son chagrin, & la Belle s'opiniâtroit à ne lui rien dire. Après bien des priéres elle éclata enfin, & lui dit qu'elle étoit la femme du monde la plus malheureuse; qu'elle venoit de recevoir des lettres de Messine, & qu'il y en avoit une entr'autres de son frere, qui lui mandoit de lui envoyer mille écus dans huit jours, dût-elle vendre tout ce qu'elle avoit chez elle; si non, qu'elle auroit le déplaisir d'apprendre qu'il auroit laissé la tête sur un échafaut. Je suis au désespoir, ajouta-t-elle. L'apparence de trouver en si peu de tems une si grosse somme? Si j'avois seulement quinze jours je vendrois une terre, ou je les tirerois de mes créanciers; mais en huit jours il me seroit im-

Digitized by Google

possible. Je voudrois être morte pour n'avoir pas le déplaisir d'apprendre la mort de mon frere. Et là-dessus plaintes & larmes de plus en plus. Salabet qui auroit été plus sage s'il eût été moins amoureux, crut d'abord que ses larmes étoient sincéres, & ce qu'elle disoit, la vérité même, & se mit en devoir de calmer ces mouvemens impétueux. Je ne sçaurois à présent, Madame, lui dit-il, vous offrir les mille écus; mais je vous en offre de bon cœur cinq cens, si vous êtes bien assurée de pouvoir me les rendre dans quinze jours; par bonheur je vendis hier mes draps, & si vos lettres étoient venues plutôt, je n'aurois pû vous offrir un soû. Quoi, Monsieur, répliqua la belle, vous vous êtes donc laissé manquer d'argent. Pourquoi ne m'en avez vous pas demandé? Quoique je n'aye pas mille écus, j'en avois bien cent & deux cent même à votre service. Après cela je ne sçaurois accepter ce que vous m'offrez à présent. Salabet charmé de ces paroles, plus qu'il ne l'avoit jamais été de tout ce qu'on lui avoit dit & fait, la pria d'accepter son offre, & de croire que s'il avoit eu besoin d'argent, connoissant son cœur comme il le connoissoit, il auroit eu recours à sa bourse. Je reconnois à ceci, Monsieur, répondit la belle, que vous m'aimez véritablement. C'est beaucoup de générosité de prévenir ainsi mes besoins. Vous n'aviez pas besoin de cela pour m'attacher à vous. Vous étiez déja le maître absolu de mon cœur; mais vous voulez que je vous sois redevable de la tête de mon

frere ; c'est un service que je n'oublierai jamais. C'est avec regret que je prends votre argent, parce que je sçais que les marchands n'en ont jamais assez. Cependant comme la nécessité m'y oblige, & que je suis bien assurée de vous le rendre bien-tôt, j'accepte votre offre, & pour ne pas manquer à vous rembourser, j'engagerai toutes ces maisons qui m'appartiennent, si je ne trouve pas de moyen plus prompt. En disant cela elle se laissa tomber en pleurant sur le visage de Salabet, qui pour ne pas la laisser seule dans une si grande affliction, passa la nuit avec elle, & alla querir les cinq cens écus qu'elle prit en riant du cœur, & pleurant des yeux, & qu'il lui donna sans autre assurance que sa simple parole. La belle n'eut pas plutôt l'argent, que sa tendresse commença à diminuer. Salabet qui pouvoit à toute heure entrer chez elle, étóit bienheureux d'y être reçû de sept fois une, sans compter qu'on ne lui faisoit ni le même visage, ni les mêmes caresses, ni la même chere qu'auparavant. Un mois étant passé au-delà du terme qu'on avoit pris pour le payer, Salabet demanda son argent,& ne reçut que des paroles. Ce fut alors qu'il connut la malice de cette femme, & sa propre imprudence ; mais comme il n'avoit d'autres preuves que sa bonne foi, qui devoit lui être fort suspecte, il n'osa s'en plaindre à personne,parce qu'on l'avoit averti d'avance, & qu'il n'en avoit pas profité. Ce qu'il y eut de plus chagrinant pour Salabet, fut qu'il reçut ordre de ses maîtres de leur envoyer les cinq

cens

Digitized by Google

cens écus par la voye de la Banque. Pour cacher la faute qu'il avoit faite, il partit de Palerme, & s'en vint à Naples, où étoit alors un nommé Canigian, Trésorier de l'Impératrice de Constantinople, homme d'esprit & de bon entendement, & intime ami de Salabet. Celui-ci déplorant son malheur, lui conta quelques jours après son avanture, lui demanda conseil, & le pria de lui donner les moyens de gagner sa vie, parce qu'après ce qui lui étoit arrivé, il étoit résolu de ne retourner jamais à Florence. Canigian, après lui avoir fait connoître son imprudence, qu'il connoissoit déja assez, lui conseilla de retourner à Palerme. Salabet avoit encore quelque argent, & Canigian lui en prêta autant qu'il en avoit besoin. Il fit faire quantité de balots bien ajustés & bien marqués, & acheta environ vingt barriques qu'il fit remplir d'eau, à la réserve d'environ un baril d'huile qu'il mit par dessus. Il charge tout cela sur un vaisseau, & reprend le chemin de Palerme, muni des sages instructions de son ami. Aussi-tôt qu'il fut arrivé, il donne à la Douane la liste & le prix de ses marchandises qu'il fit enregistrer en son nom, & les mit en magasin, disant qu'il ne vouloit les vendre qu'après l'arrivée d'une plus grande quantité qu'il attendoit. Blanchefleur en étant incontinent avertie, & apprenant que ce qu'il avoit apporté valoit environ deux mille écus, sans ce qu'il attendoit encore, résolut de lui rendre ses cinq cens écus, dans l'espérance de lui en escroquer mille ou plus, s'il se pouvoit. Elle l'envoya

Digitized by Google

donc querir, & lui fit grand'chere, sans faire semblant de sçavoir qu'il eût amené de nouvelles marchandises. Salabet devenu sage à ses dépens, va la trouver. Elle lui fit d'abord de grandes excuses de ce qu'elle ne lui avoit pas rendu son argent dans le tems, & lui dit qu'elle ne doutoit point qu'il n'eût été bien fâché contre-elle. A la vérité, Madame, répliqua Salabet en riant, j'eus alors des affaires qui me chagrinérent un peu; mais le tems & mes amis m'ont fourni d'autres ressources. Je suis si fâché contre vous, Madame, & je vous hais si fort, que j'ai vendu la plus grande partie de mon bien, mon dessein étant de m'établir en cette ville. J'y ai déja pour plus de deux mille écus de marchandises, & j'en attends de Ponant pour plus de trois. Je vous aime trop pour être éloigné de vous, & sans vous je ne sçaurois vivre content. J'ai une véritable joye, Monsieur, de vous voir résolu à demeurer ici. Je vous fais bonne justice du côté de l'amour, & j'espére passer d'agréables heures avec vous. Mais je dois vous faire des excuses de ce que, lorsque vous partîtes, vous voulûtes quelquefois venir ici, & n'y fûtes pas reçû, ou que vous le fûtes moins bien qu'à l'ordinaire; & de ce que je ne vous rendis pas vos cinq cens écus aussi ponctuellement que je vous l'avois promis. Mais vous sçavez que j'étois alors fort affligée; & dans ces sortes d'états il est bien difficile de faire le bon visage qu'on voudroit. Ceux qui m'avoient promis de l'argent me manquérent de parole, & je me trouvai aussi dans la nécessité de vous en manquer. J'eus vos

Digitized by Google

cinq cens écus peu de jours après votre départ. Je vous les aurois envoyés, si j'avois eu votre adresse ; mais puisque vous voilà, vous les recevrez vous-même. Cela dit, elle tira un bourse qu'elle lui donna, avec cinq cens écus bien comptés. Jamais homme ne fut plus aise que Salabet, qui lui répondit, qu'il étoit très persuadé de la vérité de ce qu'elle disoit, & en même tems si content d'elle, que tout ce qu'il avoit étoit à son service. Vous pourrez vous en convaincre dans le besoin, Madame, ajoûta-t-il, quand j'aurai une fois mon ménage en cette ville. Ils parurent tous deux également contens l'un de l'autre. Salabet continua de la voir, & elle de faire à Salabet tous les honneurs qu'elle pouvoit. Salabet, qui songeoit continuellement à se venger du tour qui lui avoit été joué, par un autre de la même nature, étant prié d'aller souper & coucher avec la belle, l'alla trouver si triste & si chagrin, qu'il sembloit qu'il alloit mourir. La belle après mille caresses, lui reprocha obligeamment sa mélancolie, & lui en demanda la raison. Il se fit long-tems prier, & lui dit enfin qu'il étoit ruiné : Que le vaisseau sur lequel on avoit chargé les marchandises qu'il attendoit, avoit été pris par les corsaires de Monegue, qui demandoient dix mille écus pour le rendre, dont il en devoit rendre mille pour sa part : Qu'il n'avoit pas un soû, & que depuis quelques jours il avoit envoyé à Naples les cinq cens écus qu'elle lui avoit rendus, pour faire acheter des toiles. Si je voulois, ajoûta-t-il, vendre

Digitized by Google

à l'heure qu'il eſt les marchandiſes que j'ai en ville ; j'y perdrois plus de la moitié, & malheureuſement je n'y ſuis pas aſſez connu, pour pouvoir emprunter une ſomme de cette conſéquence. Voilà, Madame, le ſujet de mon chagrin. Si je ne trouve pas promptement de l'argent, mes marchandiſes ſeront portées à Monegue, & après cela il n'y a plus de reſſource. La belle, qui croyoit que c'étoit autant de perdu pour elle, étoit véritablement fâchée de ce contretems. Après lui avoir témoigné la part qu'elle prenoit à ſa diſgrace, elle lui dit qu'il étoit inutile de ſe tourmenter ſi fort, & l'aſſura que ſi elle avoit mille écus, elle les lui prêteroit tout à l'heure même. Lorſque vous me prêtâtes les cinq cens écus, pourſuivit-elle, j'en empruntai cinq cens autres d'un certain homme qui prend trente pour cent d'intérêt : ſi vous voulez emprunter ſur ce pied-là, il vous prêtera tout ce que vous voudrez ſous de bons gages. Tout ce que je puis faire pour vous, eſt d'engager tout ce que j'ai, & de m'engager moi-même pour vous faire trouver la ſomme dont vous avez beſoin. Mais au reſte quelles ſûretés pourriez-vous donner? Salabet ſentit d'abord la raiſon de ces offres, & comprit bien que ce ſeroit elle-même qui prêteroit l'argent ; & comme il ne demandoit pas autre choſe, il la remercia de ſa bonté. Il lui dit en même tems, que quelque exorbitant que fût l'intérêt, la néceſſité l'obligeoit d'en paſſer par-là ; & que pour la ſûreté il ne pouvoit en donner de meilleure, que les marchandiſes qu'il avoit à la Douane ;

Digitized by Google

Qu'il les feroit écrire au nom du prêteur; mais qu'il vouloit se réserver la clef du magasin, soit pour faire voir les marchandises aux marchands qui se présenteroient, soit pour être assuré qu'il n'y seroit rien touché ni rien changé. La belle trouva la sûreté suffisante, & se chargea de parler à l'homme. Le lendemain elle envoya querir un Courtier de ses amis qu'elle entretint de cette affaire, & auquel elle donna les mille écus pour les porter à Salabet, & faire écrire en son nom les marchandises qu'il avoit à la Douane. Cela étant fait, le plus grand soin de Salabet fut d'aller rejoindre son ami à Naples avec ses quinze cens écus. Il rendit l'argent qu'il avoit emprunté, paya ses autres dettes, rembourſa les cinq cens écus à ses maîtres, & se divertit durant plusieurs jours aux dépens de la Sicilienne. Ayant envie de quitter le commerce, il partit enfin de Naples, & se retira à Florence. Blanchefleur ne voyant plus Salabet à Palerme, commença à se défier qu'elle avoit été la dupe à son tour. Après avoir attendu deux mois sans avoir de ses nouvelles, elle fit ouvrir le magasin, & trouva que les barriques qu'on croyoit pleines d'huile ne l'étoient que de l'eau de la mer, avec un peu d'huile par dessus. Il ne se trouva dans les balots que des étoupes, excepté deux, où il y avoit des draps. Bref, toutes les marchandises ne valoient guére plus de deux cens écus. Blanchefleur se voyant ainsi attrapée, pleura beaucoup les cinq cens écus rendus, mais encore plus les mille prêtés.

Digitized by Google

LXXXI. NOUVELLE.

Madame Françoise aimée de deux hommes qu'elle n'aimoit point, s'en défit assez plaisamment sans rien rien accorder à l'un ni à l'autre.

DEUX jeunes Florentins nommés, l'un Rinuce Palermin, & l'autre Alexandre Clermontois, ayant été bannis de leur ville, se retirérent à Pistoie, où il y avoit une très-belle veuve, pour laquelle ils se passionnérent tous deux, sans que l'un s'apperçût de l'amour de l'autre. La belle s'appelloit Madame Françoise, & passoit pour être aussi sage que belle. Les deux Cavaliers menoient leur intrigue avec beaucoup de secret, & n'oublioient rien pour se faire aimer de la belle, qui n'avoit aucun penchant pour eux. Cependant comme en pareil cas la persévérance & l'importunité produisent quelquefois de bons effets, ils la pressérent tant & par lettres & de vive voix, qu'elle oublia sa sagesse, & leur prêta l'oreille. Elle ne fut pas long-tems à s'appercevoir qu'elle avoit fait une faute, & songea au moyen de la reparer. Elle s'avisa de leur demander une chose qu'elle ne croyoit pas qu'ils fissent, quoiqu'elle ne fût pas impossible ; & ne la faisant pas, elle étoit en droit de rompre avec eux, & de se délivrer de leurs importunités. On venoit d'enterrer à Pistoie, hors

Digitized by Google

de l'Eglise des Cordeliers, un homme, qui, quoique descendu de parens nobles, passoit pour le plus scélérat qui fût au monde. Outre les mauvaises qualités du cœur, il avoit une phisionomie des plus malheureuses, & étoit si contrefait & si hideux de visage, qu'on ne pouvoit le voir sans frayeur, lorsqu'il étoit encore en vie. Cet homme étoit connu sous le nom d'Etrangle-Dieu, nom qui n'exprimoit pas mal les dispositions de son ame. La belle fait venir sa servante, & lui dit: Tu sçais avec combien d'impatience & de chagrin je souffre les importunités & les embassades de ces deux Florentins. Je ne suis contente ni de leurs empressemens, ni de leurs intentions, qui ne me paroissent pas honnêtes, & je veux absolument me debarrasser de ces gens-là. Ils s'épuisent en offres & en protestations. Je suis d'avis de les prendre au mot, & de leur demander une chose que je sçais qu'ils ne feront jamais, & qui me mettra en droit de me défaire d'eux, sans qu'ils soient en droit de s'en fâcher. Tu sçais qu'on vient d'enterrer Etrangle-Dieu aux Cordeliers; homme qui faisoit peur durant sa vie, & qui doit par conséquent être un monstre d'horreur après sa mort. Je veux donc que tu ailles dire à Alexandre, que tu as un moyen assuré de lui faire tout obtenir de moi: Qu'un de mes parens me doit faire apporter cette nuit le corps d'Etrangle-Dieu, pour des raisons dont tu lui promettras de l'instruire dans la suite: Que je tremble de peur qu'on m'apporte cet horrible corps;

Digitized by Google

& que le plus ſignalé ſervice qu'il puiſſe me faire, eſt d'aller ce ſoir à l'heure du premier ſomme au tombeau d'Etrangle-Dieu, de le dépoüiller, de prendre ſes habits, de ſe mettre en ſa place, de demeurer là juſqu'à ce qu'on le vienne querir, & de ſe laiſſer tirer du tombeau, & emporter chez moi ſans dire mot : Que je ſerai toute prête à le recevoir : Qu'enſuite il couchera avec moi, qu'il ſe retirera quand il lui plaira, & que je prends tout le reſte ſur mon compte. S'il te dit qu'il eſt prêt à le faire, à la bonne heure ; ſinon, tu lui diras de ma part que je ne veux jamais le voir ni entendre parler de lui. Cela étant fait, tu iras trouver Rinuce, & lui diras que je ferai tout ce qu'il voudra, s'il veut me rendre un ſervice, qui eſt d'aller à minuit prendre le corps d'Etrangle-Dieu, & de me l'apporter ſans dire mot, quelque choſe qu'il entende ou qu'il ſente. Et en cas de refus, tu lui diras que je romps tout commerce avec lui. La ſervante fit ſon ambaſſade, & dit aux deux Florentins mot à mot ce qu'elle avoit ordre de leur dire. Chacun répondit qu'il iroit nonſeulement au tombeau d'Etrangle-Dieu, pour faire plaiſir à la belle ; mais même en enfer, ſi elle le ſouhaitoit. Dame Françoiſe ſur cette réponſe attendit tranquillement, pour voir s'ils ſeroient auſſi fous qu'ils le promettoient. La nuit étant venue, Alexandre ſortit de ſon logis à l'heure qui lui avoit été fixée pour ſe mettre en la place d'Etrangle-Dieu. La peur le prend en chemin, & commence à lui faire

faire des réflexions. Mon Dieu, disoit-il en lui-même ! où est-ce que je vais ? Y songé-je bien ? Que sçais-je si les parens de cette femme ne se sont point apperçûs de l'amour que j'ai pour elle, & si s'étant fourrés mille chiméres dans l'esprit, ce n'est point un paneau qu'ils me tendent pour m'égorger impunément dans ce tombeau ? Que sçais-je encore si ce n'est point un piége de quelqu'un de mes ennemis plus aimé que moi, qui veut lui faire sa cour à mes dépens ? Mais supposé, disoit-il, que mes conjectures soient fausses, il est toujours vrai que ses parens doivent me porter chez elle. Or il n'y a pas d'apparence qu'ils veuillent le corps d'Etrangle-Dieu, pour le faire enchasser comme une Relique. Mais il y a apparence au contraire que leur dessein est de faire quelque outrage au cadavre, qui leur a peut-être fait quelque insulte durant sa vie. On me recommande de ne dire mot, quelque chose que je sente. Et si l'on me crevoit les yeux, ou qu'on m'arrachât les dents, ou qu'on me coupât les mains, ou qu'on me fît enfin quelque piéce de cette nature, où en serois-je ? Le moyen en ce cas de ne dire mot. D'ailleurs si je parle, on me connoîtra, & peut-être me fera-t-on quelque déplaisir ; mais quand même on ne me feroit rien, je n'aurai pas suivi mes ordres, & par conséquent je n'aurai rien fait. On ne me laissera point avec Madame Françoise, qui me reprochera de lui avoir mal obéi, & me renvoyera avec le petit plaisir de m'être exposé pour l'amour d'elle,

Digitized by Google

Ces réflexions le déterminérent presque à revenir sur ses pas. Cependant l'amour le fit raisonner autrement, & l'emporta tellement sur toutes les autres considérations, qu'il alla jusqu'au tombeau, & l'ouvrit. Il entre, dépoüille le mort, prend ses habits, ferme le tombeau & se met à la place d'Etrangle-Dieu. A peine avoit-il fait tout cela, qu'il commence à penser en lui-même quel homme avoit été le mort. Il se souvint tout à coup des avantures qui arrivoient la nuit, non-seulement dans les tombeaux, mais aussi ailleurs. Les cheveux commencérent à lui dresser, & il croyoit à tout moment qu'Etrangle-Dieu dût se lever pour l'étrangler. Soit que l'amour le soutînt, ou que la peur le rendit immobile, il ne branla pas, & attendit la fin de son avanture. Minuit étant près de sonner, Rinuce sortit de chez lui pour exécuter les ordres de sa maitresse. La réflexion le prit en chemin aussi-bien qu'à Alexandre. Si je suis pris, disoit-il en lui-même, avec le corps d'Etrangle-Dieu sur les épaules, gare le fagot. D'ailleurs, supposé que je ne sois pas mis en justice, & que les parens du mort viennent à sçavoir ceci, me voilà exposé à toutes les suites de leur ressentiment. Ces considérations & plusieurs autres l'arrêtérent tout court; mais après s'être excité lui-même, & s'être représenté l'amour qu'il avoit pour la belle : C'est la premiere chose qu'elle m'a demandée, disoit-il : l'apparence de la refuser, puisque la récompense est son cœur. Dût-il m'en coûter la vie, il faut essayer de la satisfaire. Ce-

Digitized by Google

la dit, il se remit en chemin, arriva au tombeau & l'ouvrit. Alexandre le sentit, & ne dit mot, quoiqu'il eût fort grand'peur. Rinuce prenant le corps d'Alexandre ainsi empaqueté pour celui d'Etrangle-Dieu, le tira dehors par les pieds, & l'ayant chargé sur ses épaules, se mit en devoir de le porter chez la belle. Comme la nuit étoit des plus obscures, & que Rinuce n'y regardoit pas de si près, Alexandre recevoit de tems en tems nombre de contusions, & heurtoit de la tête tantôt contre un coin de muraille, tantôt contre une porte, & tantôt contre autre chose, dont les rues se trouvoient embarrassées. Rinuce étoit déja à vûe de la porte de la belle, qui s'étoit mise à la fenêtre avec sa servante, pour voir s'il portoit Alexandre, munie à l'avance d'une excuse pour les renvoyer tous deux, lorsqu'il arriva tout à propos que les gens du guet, qui s'étoient cachés dans cette rue pour y attendre un homme qu'ils avoient ordre d'arrêter, entendirent marcher Rinuce, & étalérent d'abord leurs lanternes, qu'ils tenoient sous leurs habits, pour voir qui c'étoit, & ce qu'ils avoient à faire. Rinuce les connut d'abord au bruit de leurs armes & au *qui vive*; & n'ayant pas le tems de délibérer, il jette Alexandre, & se sauve à toutes jambes. Alexandre tout empaqueté qu'il étoit dans les habits d'Etrangle-Dieu, se leve & gagne au pied de son côté du mieux qu'il pût. La belle, qui de sa fenêtre avoit tout vû à la faveur des lanternes, fut surprise de la hardiesse des deux Florentins. Cepen-

Digitized by Google

dant ravie d'en être défaite si heureusement, elle ferme sa fenêtre & se retire bien convaincue qu'ils l'aimoient véritablement, puisqu'ils avoient été capables de faire ce qu'ils avoient fait pour elle. Rinuce affligé outre mesure, & pestant contre sa mauvaise fortune, ne retourna pas chez lui pour cela. Il trouva où se cacher, & quand les gens du guet furent passés, il revint à l'endroit où il avoit jetté Alexandre, résolu d'achever ce qu'il avoit commencé. Mais ne le trouvant point, & ne doutant pas que les gens du guet ne l'eussent emporté, il regagna son logis avec un chagrin extrême. Alexandre de son côté ne sçachant qui l'avoit porté, ni comment remedier à un si bizarre contre-tems, fut contraint de s'en retourner, aussi peu content de son avanture que Rinuce. Le jour étant venu, on fut surpris de trouver le tombeau d'Etrangle-Dieu ouvert, mais plus surpris encore de n'y point voir le corps qu'Alexandre avoit jetté au fond de la fosse. Chacun en parla selon ses préjugés ; & comme il passoit pour un fort méchant homme, les sots crurent que le diable l'avoit emporté. Cependant les deux amans firent sçavoir à la belle ce qu'ils avoient fait, & ce qui les avoit empêchés de faire plus. Chacun demanda la récompense promise ; mais la belle faisant semblant de ne pas croire qu'ils se fussent mis en devoir de lui obéir, s'en défit honnêtement, & leur fit sçavoir une fois pour toutes, que puisqu'ils n'avoient voulu rien faire pour elle, ils ne devoient pas espérer qu'elle fît jamais rien pour eux.

Digitized by Google

LXXXII. NOUVELLE.

Une Abbesse se levant sans Chandelle & avec précipitation pour surprendre une de ses filles, prend au lieu de son voile le haut-de-chausses d'un Prêtre qui étoit couché avec elle. La coupable qui étoit déja au chapitre, le lui fit adroitement remarquer, & se tira par là d'affaire.

CEUX qui crient le plus contre les vices, n'en sont pas d'ordinaire les plus exempts ; & au contraire ils ne déclament souvent contre les défauts d'autrui, que pour mieux déguiser les leurs. Il y avoit autrefois en Lombardie un Couvent de filles très-renommé. Il y avoit entr'autres une Religieuse nommée Isabeau, qui étoit une beauté parfaite. Un jeune homme pourvû de tout ce qu'il faut pour se faire aimer, allant souvent au Couvent, ne put voir Isabeau sans en être charmé. La belle de son côté le trouvant fort à son gré, sentoit pour lui tout ce qu'il sentoit pour elle. Après avoir long-tems langui sans pouvoir se satisfaire, le Cavalier trouve moyen de monter à la chambre de sa maitresse. Les amans également joyeux d'une si heureuse découverte, se dédommagérent de la longue attente, & joüirent long-tems de leur bonheur sans aucun contre-tems. Isabeau avoit trop bien fait, pour n'être pas exposée

à l'envie des autres Religieuſes. Auſſi le fut-elle ſi fort, qu'elles étoient toutes les nuits aux écoutes. Une nuit entr'autres qu'il faiſoit extrêmement ſombre, étant venues à la porte de la cellule d'Iſabeau, elles entendirent certains mots, qu'elles ne voulurent jamais prendre pour des pierres. Deux perſonnes qu'elles ouirent parler indiſtinctement, les déterminérent à croire que le Cavalier étoit avec Iſabeau. L'allarme fut grande. Les unes demeurent en ſentinelle pendant que les autres vont faire lever l'Abbeſſe. On frappe à ſa porte à coups redoublés, en criant: Levez-vous au plus vîte, Madame: Sœur Iſabeau a un homme dans ſa chambre. L'Abbeſſe étoit couchée cette nuit-là avec le Curé de la Paroiſſe, qu'elle trouvoit moyen de faire venir ſans qu'on s'en apperçût. L'Abbeſſe, ou pour ne donner aux Sœurs aucun ſoupçon, ou de peur qu'elles n'ouvriſſent la porte à force de la pouſſer, ſe leve en toute diligence, & dans la précipitation croyant prendre ſon voile, elle prit étourdiment le haut-de-chauſſes du Curé. Elle ſort ainſi coeffée, ferme ſa porte, & s'en va bien accompagnée à la cellule d'Iſabeau.

La porte ayant été enfoncée, on trouva les amans entre les bras l'un de l'autre, qui ne furent pas peu ſurpris d'une viſite ſi peu attendue. Le Cavalier fut renfermé dans la chambre, & Iſabeau par ordre de l'Abbeſſe fut enlevée & traînée au Chapitre. L'Abbeſſe ayant pris ſa place, dit cent choſes à la pauvre Iſabeau, qui, ſelon elle, avoit profané la ſainteté & flétri la réputation du

Digitized by Google

Couvent. Tous ces reproches étoient accompagnés de tant de menaces, que la pauvre fille qui se sentoit coupable ne faisoit que pleurer, sans oser dire un seul mot pour sa défense. L'Abbesse continuant à la censurer de la maniére du monde la plus aigre, Isabeau par bonheur leva les yeux, & vit ce que l'Abbesse avoit à la tête, & que personne n'avoit encore remarqué à cause de la grande émotion. Isabeau, pour être bien assurée de son fait regarde encore, & persuadée qu'elle ne se trompoit point, reprend un peu courage & dit fort doucement : Votre voile, Madame, a je ne sçais quoi qui pend ; donnez-vous la peine de le raccommoder. C'étoit l'éguillette du haut-de-chausses qui pendoit. Quoi, repliqua l'Abbesse, petite malheureuse ! Vous avez encore l'insolence de plaisanter. Un péché de la nature de celui que vous venez de commette ne vous couvre pas de confusion, ou ne vous inspire pas au moins de l'humilité ? Si votre ame étoit aussi aisée à raccommoder que mon voile, vous n'auriez pas tant à craindre de la vengeance Divine. Elle auroit poussé le sermon plus loin, sans qu'Isabeau l'interrompit : Encore une fois, Madame, raccommodez votre voile, & puis me dites tout ce qu'il vous plaira. Des Sœurs ayant alors regardé, virent d'abord l'expliquation de l'énigme. L'Abbesse portant la main à sa tête, & trouvant le maudit haut-de-chausses, fut fort fâchée de la méprise, & n'eut pas le mot à dire. Chacune se mit à marmoter, & ce marmotement fit connoître

Digitized by Google

que chacune en pensoit à sa maniére. A la fin l'Abbesse voyant qu'il étoit déja tard, dit qu'il faudroit trop de tems pour recueillir les voix, remit l'affaire au lendemain, & congédia l'assemblée. Les jours suivans des raisons importantes empêcherent d'assembler le Chapitre, & les plus sages furent d'avis que le silence étoit le seul bon parti à prendre, de peur que l'éclat ne ruinât la réputation du Couvent. L'Abbesse donc garda son Curé, Isabeau son Galant, & les autres se pourvurent du mieux qu'il leur fut possible.

LXXXIII. NOUVELLE.

Un Medecin, à la sollicitation de trois gaillards, fait accroire à Calandrin qu'il étoit enceinte. Il lui en coûte deux Chapons & quelque argent pour ne pas accoucher.

COMME les Héros dont on va parler ont été déja le sujet de plusieurs Nouvelles, il ne sera pas nécessaire de retracer ici leur caractére. On dira seulement que Calandrin ayant gagné deux cent livres en argent comptant par la mort d'une Tante, il s'étoit mis en tête d'en acheter une métairie. Et comme s'il eût eu dix mille écus à employer, il n'y avoit point de Courtier à Florence qu'il n'eût entretenu de son acquisition. Le Brun & Bulfamaque qui sçavoient cela,

Digitized by Google

cela, lui avoient dit plusieurs fois qu'il feroit beaucoup mieux de se divertir avec eux de ses deux cent livres, que d'en acheter de la terre : mais quelque chose qu'ils eussent pû lui dire, ils n'en avoient jamais pû attraper un seul repas. Un jour qu'ils parloient de l'avarice de Calandrin, ils furent joints par un de leurs camarades nommé Nello, & resolurent tous trois de le déniaiser encore. Etant convenus de ce qu'ils devoient faire le lendemain, ils se postérent ensorte que Calandrin étant sorti de chez lui, rencontra Nello à deux cens pas de sa maison, qui lui dit en l'abordant : Qu'avez-vous, notre ami ? Avez-vous été malade cette nuit ? Vous n'êtes plus le même homme. Quoi donc, répondit Calandrin ! Que croyez-vous que j'aye ? Je ne sçaurois que vous dire, reprit Nello ; vous me paroissez tout changé. Dieu veuille que je me trompe : & sur cela il le quitta. Calandrin tout consterné, quoiqu'il ne sentît aucun mal, poursuivit son chemin, & trouve à dix pas de là Bulfamaque, qui s'écria d'abord : Qu'est-ceci donc, notre ami ? Vous me paroissez moribond. Calandrin croyoit déja avoir la fiévre, lorsque le Brun étant survenu, lui dit d'un air étonné : Comme vous voilà fait, Calandrin ! On diroit que vous sortez de dessous terre. Comment vous trouvez-vous ? Calandrin voyant que tant de gens le trouvoient malade, crut qu'il l'étoit effectivement, & dit à le Brun d'un air abbatu : Que ferai-je donc, notre ami ? Je vous conseille, répondit le Brun, de vous en retourner

Digitized by Google

chez vous, de vous coucher, de vous bien couvrir, & d'envoyer de votre urine à Monſieur Simon le Medecin. Il vous dira d'abord ce que vous aurez à faire. Nous vous acompagnerons, & s'il faut faire quelque choſe nous le ferons. En s'en allant ils rencontrérent Nello qui ſe joignit à eux. Calandrin ne fut pas plutôt chez lui qu'il dit à ſa femme qu'il ſentoit beaucoup de mal, ſe mit au lit, & la pria de le bien couvrir. Il envoya de ſon urine au Medecin par une petite ſervante. Le Brun dit alors aux trois autres qu'il croyoit devoir aller chez le Medecin; & les pria de demeurer cependant auprès du malade. Je verrai, dit-il, ce qu'il dira, & s'il eſt beſoin, je l'amenerai. Oüi, mon ami, dit alors Calandrin, faites cela pour moi; car je vous aſſure que je me ſens mal. Le Brun arriva plutôt que la ſervante, & inſtruiſit du fait le Medecin. Après qu'il eut examiné l'urine, il renvoya la ſervante avec ordre de dire à Calandrin de ſe tenir chaudement, & de l'aſſurer qu'il alloit le voir pour pouvoir lui dire plus ſurement ce qu'il avoit, & ce qu'il devoit faire. Le Medecin étant arrivé, & ayant tâté le poulx au malade : Voulez-vous que je vous diſe franchement la vérité, dit-il à Calandrin? Votre mal eſt une groſſeſſe. Calandrin ſe mit d'abord à crier comme un perdu, & dit tout haut à ſa femme qui étoit préſente : C'eſt vous, ma femme, qui m'avez fait cela : vous voûlez toujours renverſer l'ordre, & mettre en haut ce qui doit être en bas. La femme, qui avoit de la vertu & de la pudeur, rougit

Digitized by Google

de ce discours, & sortit de la chambre sans répondre un seul mot. Je suis bien malheureux, reprit Calandrin, continuant ses plaintes. Que ferai-je ? comment accoucher ? par où sortira l'enfant ? je suis mort, je le vois bien, grace à ma bonne femme, à qui je souhaite autant de mal que je me souhaite de bien. Que ne suis-je en bonne santé pour la rosser tout mon saoul ? mais au reste je ne dois me plaindre que de moi-même. Pourquoi laisser renverser l'ordre ; mais si ce Dieu me fait la grace de me tirer de ceci, elle peut compter que ce sera la derniére fois que j'aurai cette complaisance pour elle, quelques sollicitations qu'elle puisse me faire. Le Brun, Bulfamaque & Nello mouroient d'envie de rire, & se faisoient la derniére violence pour s'en empêcher : Mais le Medecin rioit de si bon courage, qu'on lui auroit pû arracher toutes les dents. Calandrin ayant enfin imploré son secours, le Medecin lui répondit, qu'il ne devoit pas s'affliger si fort, & l'assura que le mal ayant été connu assez à tems pour y remédier, il le tireroit d'affaire en peu de jours, pourvû qu'il voulût faire la dépense nécessaire.

Je ferai tout ce que vous voudrez, Monsieur, repliqua Calandrin. J'ai deux cens livres dont je me proposois d'acheter une métairie : Prenez le tout, s'il est besoin, pourvû que vous fassiez ensorte que je n'accouche point. Hélas ! Comment ferois-je, s'il me falloit accoucher ? Les femmes crient comme des perduës, quand elles accouchent, quoiqu'elles

Digitized by Google

ayent toutes le paſſage aſſez ouvert. Pour moi, je ſuis perſuadé que je mourrois, ſi j'étois obligé d'accoucher avec tant de douleurs. Ne vous allarmez point, repartit le Medecin: Je vous ferai diſtiler une eau qui réſoudra tout dès la troiſiéme priſe, & vous rendra auſſi gaillard que vous ayez jamais été. Mais il faut être ſage à l'avenir. Cette eau eſt au reſte agréable à boire; mais il faut avoir pour la faire une demi-douzaine de bons chapons; & pour les autres choſes, vous donnerez de l'argent à quelqu'un de ces Meſſieurs, & nous les acheterons enſemble. Vous aurez demain cette eau, s'il plaît à Dieu; & vous en prendrez un bon verre chaque fois. Vous ferez, Monſieur, dit Calandrin, comme vous l'entendrez. Je vous laiſſe le maître de tout. Sur cela il donna à le Brun de quoi acheter les chapons, & cinq ducats pour les autres dépenſes, avec priéres de vouloir bien lui rendre encore ce ſervice. Le Médecin lui envoya le lendemain une petite bouteille d'hipocras. Le Brun ayant acheté les chapons & le reſte, s'en divertit avec le Médecin & les trois autres. Après que Calandrin eut pris trois fois de ſon eau, le Médecin le vint voir accompagné des trois amis, l'aſſura qu'il étoit parfaitement guéri, & qu'il pouvoit ſortir, & faire tout ce qu'il voudroit. Calandrin bien joyeux ſe leva d'abord, & alla faire ſes affaires en ville, prônant par tout que le Médecin l'avoit dégroſſé en trois jours de tems. Le Médecin & les autres ſe félicitérent d'avoir dupé Calandrin, & rirent de ſon

Digitized by Google

varice. La femme de Calandrin, qui s'en apperçut, en eut du déplaisir & en querella son mari.

LXXXIV. NOUVELLE.

Fortarigue joue & perd tout ce qu'il avoit, & même l'argent de son Maître, puis courant après lui en chemise, crie au voleur, le fait prendre par des Paysans, le dépouille, monte sur son cheval, revient à Sienne, & laisse son Maître en chemise & à pied.

IL y avoit à Sienne deux hommes à peu près de même âge, & de même nom. L'un & l'autre s'appelloient François; mais l'un étoit connu par François des Anjolliers, & l'autre par François des Fortarigues. Quoiqu'ils fussent différens en plusieurs choses, ils s'accordoient fort bien en un point, sçavoir dans l'aversion qu'ils avoient respectivement pour leur pere : & ce fut principalement cette sympathie qui les rendit bons amis. Anjolliers qui étoit un jeune homme assez bien tourné, croyant qu'il ne pouvoit guére subsister honnêtement à Sienne de la pension que son pere lui donnoit, & ayant appris qu'un Cardinal de ses amis etoit dans la Marche d'Ancone en qualité de Légat, il résolut de l'aller trouver dans l'espérance qu'il pourroit s'avancer auprès de lui. Il en écrivit à son pere qui promit de lui payer incessamment sa pension de six mois pour se

Digitized by Google

mettre en équipage. Il avoit besoin d'un valet. Fortarigue l'ayant sçû, vint incontinent le prier de le prendre, l'assurant qu'il le serviroit dans tout ce qu'il voudroit, & qu'il ne lui demandoit que sa subsistance. Anjollier répondit qu'il ne pouvoit s'accommoder de lui ; non qu'il ne fût bien persuadé qu'il étoit capable de tout faire ; mais parce qu'il sçavoit qu'il buvoit & jouoit quelquefois. Fortarigue répondit qu'il étoit aisé de lever la difficulté, & qu'il lui promettoit solemnellement de renoncer à l'un & à l'autre. Cela se fit avec des protestations si fortes, qu'Anjolliers se laissa vaincre, & reçut l'homme à son service. Etant donc partis, & arrivés un matin à Bonconvent où ils dînérent, & Anjolliers voyant qu'il faisoit grand chaud, se mit au lit, & donna ordre à Fortarigue de l'éveiller aussi-tôt que midi seroit sonné. Pendant que le Maître dormoit, le valet s'en va dans une autre Auberge, où ayant bû quelques verres de trop il se mit à jouer, & perdit en fort peu de tems non-seulement tout l'argent qu'il avoit, mais même tous ses habits. Il s'en retourne tout en chemise trouver son Maître ; & voyant qu'il dormoit fort profondément, il trouva moyen de lui prendre sa bourse, & s'en retourna jouer dans l'espérance de regagner ce qu'il avoit perdu. Mais son espérance le trompa ; car il perdit encore tout. Anjolliers éveillé demanda Fortarigue, & Fortarigue ne se trouvant point, il ne douta nullement qu'il ne se fût enivré, & endormi. Résolu de le laisser là, il fit seller son cheval, & mettre sa

Digitized by Google

valise derriére. Mais il fut bien surpris de ne se trouver ni soû ni maille, lorsqu'il fut question de payer son hôte. Il fit grand bruit & mit toute l'Auberge en rumeur, disant qu'on l'avoit volé, & menaçant de faire arrêter tout le monde. Sur ces entrefaites arrive Fortarigue en chemise, qui venoit pour prendre les habits de son maître comme il avoit pris son argent. Qu'est-ceci, Monsieur, dit-il à Anjolliers qu'il voyoit prêt à monter à cheval: Faut-il partir tout à l'heure? Je vous prie d'attendre un moment. J'ai engagé mon pourpoint pour trente-huit soûs, & l'homme doit venir tout à l'heure. Je suis sûr qu'il le rendra pour trente-cinq soûs comptans. Dans ce moment même on vint dire à Anjolliers que Fortarigue lui avoit dérobé son argent, & perdu au jeu avec le sien & ses habits. Anjolliers au désespoir, dit mille injures à Fortarigue, & le menaça de le faire pendre. Fortarigue faisant semblant de ne rien entendre, revenoit toujours à son pourpoint. A quoi bon toutes ces folies, disoit-il; trois soûs sont bons à gagner? Anjolliers étoit enragé de toutes ces railleries, d'autant plus que ceux qui le regardoient, croyoient que Fortarigue n'avoit point joué son argent; mais au contraire qu'il en devoit à Fortarigue. Je me soucie de ton pourpoint comme du diable d'enfer, répondoit Anjolliers. Plut à Dieu qu'on t'eût pendu il y a dix ans, scélérat que tu es! Non-seulement tu as perdu mon argent, mais tu m'as fait perdre du tems; & au bout du compte, tu viens encore me débiter des fornettes. Tout cela

Digitized by Google

n'émouvoit point Fortarigue, qui faisoit toujours la sourde oreille, & continuoit toujours de dire : Mais enfin pourquoi ne pas gagner trois sous ? Faites cela pour l'amour de moi, je vous prie. D'où vient que vous êtes si pressé ? Croyez-vous que je ne puisse pas vous rendre encore un service de trois sous ? Il est encore assez de bonne heure pour arriver de jour à la Tourrenier. La main à la bourse, je vous en prie. Je ne sçaurois jamais trouver un pourpoint qui m'allât mieux. Laisser pour trente-huit sous un pourpoint qui en vaut plus de quarante ? Quelle apparence ? Anjolliers qui enrageoit de tout son cœur d'avoir été filouté, & de se voir encore goguenardé, tourne bride, & s'en va sans répondre autre chose. Fortarigue qui avoit son but, le suivit en chemise une bonne lieue, jusqu'à ce qu'étant à un endroit où il vit des Paysans, il se mit à crier de toute sa force : *Arrête, arrête.* Les Paysans voyant un Cavalier qui s'en alloit à grands pas, & un homme à pied qui le suivoit en chemise, crurent que celui-ci avoit été volé, & arrêtérent le Cavalier avec des bâtons ferrés & non ferrés. Anjolliers eut beau leur dire comment la chose s'étoit passée, il n'y eut pas moyen de se débarrasser. Fortarigue étant arrivé là-dessus : Je ne sçais qui me tient, dit-il à Anjolliers d'un air furibond; je ne sçais qui me tient que je ne te tue, traître, voleur, qui m'as volé tout ce que j'avois au monde. Vous voyez, Messieurs, le bel état où il m'avoit laissé à l'Auberge. Après qu'il a eu joué tout ce qu'il

Digitized by Google

étoit, il a trouvé le moyen de me voler tout ce que j'avois d'habits & mon cheval; mais graces à vous, j'ai recouvré le tout. Anjolliers se tuoit de leur dire que c'étoit tout le contraire. Bref Anjolliers fut dépoüillé & démonté, & Fortarigue ayant pris ses habits & son cheval, laissa son Maître tout nud, & s'en revint à Sienne, publiant par tout qu'il avoit gagné à Anjolliers son cheval & ses habits. Ainsi celui qui pensoit aller trouver son Cardinal en bon équipage, s'en retourna en chemise à Bonconvent, la honte l'ayant empêché de retourner à Sienne. On lui prêta enfin quelque argent sur le cheval que montoit Fortarigue, qu'Anjolliers avoit été contraint de laisser à l'Auberge pour gage de ce qu'il devoit. Il s'en alla à Corsignan où il avoit des parens, & y demeura jusqu'à ce qu'il eût reçû de nouveaux secours de son pere.

Digitized by Google

LXXXV. NOUVELLE.

Calandrin amoureux d'une jeune fille, le Brun lui fit entendre que s'il la touchoit d'un billet qu'il lui donneroit, il la feroit ſuivre par tout. La femme de Calandrin le ſurprend avec cette fille, & fait grand bruit.

NICOLAS Cornaquin, riche Bourgeois de Florence, avoit entre ſes autres poſſeſſions un fort beau bien à Camerata, où il fit bâtir une magnifique maiſon. Il voulut la faire peindre, & traita pour cela avec le Brun & Bulfamaque. Et parce qu'il y avoit beaucoup de travail, ils y aſſociérent Nello & Calandrin. Il ne demeuroit dans la maiſon qu'une vieille ſervante pour y prendre garde. Mais comme il y avoit déja quelques lits & autres meubles néceſſaires, Philippe fils de Nicolas venoit s'y divertir de tems en tems avec une jeune fille qu'il entretenoit. Le Cavalier étoit jeune & à marier. Il aimoit la fillette, & en avoit ſouvent qu'il gardoit un jour ou deux, & puis les renvoyoit. Un jour il en amena une entr'autres nommée Colette, belle, bien miſe, de bon air, & parlant bien. Etant ſortie en ſimple jupe, & les cheveux entortillés au tour de la tête, pour venir au puits ſe laver les mains & le viſage, dans le tems que Calandrin puiſoit de

Digitized by Google

peau, il la salua fort civilement. La belle y répondit, & le regarda comme un homme qui lui paroissoit étranger. Calandrin de son côté la considéra & la trouva belle : mais comme il ne la connoissoit pas, il n'osa lui dire mot. La belle s'appercevant que Calandrin la regardoit d'un air passionné, poussa de petits soupirs, pour lui faire accroire qu'elle le trouvoit à son gré. Il s'en coeffa d'abord, & ne revint à ses compagnons qu'après que Philippe eut appellé la belle. Calandrin de retour au travail ne faisoit que souffler. Le Brun qui le harceloit toujours s'en étant apperçu : Que diable avez-vous, Calandrin, lui dit-il ? Qui vous fait ainsi souffler ? Si vous vouliez m'aider un peu, notre ami, répondit Calandrin, je ferois bien mes affaires. Peut-ou sçavoir dequoi il s'agit, répliqua le Brun, pour voir ensuite si l'on peut vous rendre quelque service ? Je viens de voir une femme, reprit Calandrin, belle comme le jour, qui m'aime fort, autant que j'en ai pû juger. N'est-ce point la femme de Philippe, poursuivit le Brun ? Je le crois, dit Calandrin ; car il l'a appellée, & elle s'est incontinent retirée. Mais qu'importe que ce soit celle-là ou quelqu'autre. En semblables affaires trompe qui peut. Franchement, notre ami, je la trouve fort à mon gré. Je sçaurai qui elle est, continua le Brun : & si c'est la femme de Philippe, comme je suis fort familier avec elle, je vous dirai en deux mots ce que vous aurez à faire : mais il faut faire en sorte que Bulfamaque n'en sçache rien ; car

Digitized by Google

il ne me voit pas plutôt avec elle, qu'il y court incontinent. Je ne crains pas Bulfamaque, reprit Calandrin : mais je crains beaucoup Nello. Il eft parent de ma femme, & s'il le fçait, il gâtera tout. Le Brun fçavoit fort bien qui étoit la belle ; car Philippe l'en avoit informé. Calandrin étant donc un jour forti pour la voir, le Brun conta l'avanture à Bulfamaque & à Nello, & ils réfolurent enfemble de fe divertir de cette amourette. Calandrin de retour, le Brun lui demanda à l'oreille s'il l'avoit vûe ? Oüi, répondit Calandrin. Je meurs : Je n'en puis plus : Je m'en vais voir, dit le Brun, fi c'eft celle que je penfe. Si c'eft celle-là, vous n'avez qu'à me laiffer faire. Le Brun étant defcendu trouva Philippe & fa Donzelle. Il leur dit quel homme étoit Calandrin, ce qu'il avoit dit, & convint avec eux de ce qu'il y avoit à faire pour fe donner la comédie à fes dépens. C'eft bien elle, dit-il à Calandrin à fon retour. Il faut aller bride en main, & mener la chofe méthodiquement. Si Philippe en avoit le vent, toute l'eau de la riviére ne te laveroit pas. Mais que voulez-vous que je lui dife de votre part en cas que je puiffe lui parler ? Vous lui direz en premier lieu, répondit Calandrin, que je lui fouhaite un muids de cette bonne liqueur qui fait engroffer, & que je fuis fon ferviteur. M'entendez-vous bien ? Fort-bien, répliqua le Brun. Vous n'avez qu'à me laiffer faire. Après qu'ils eurent quitté le travail, ils defcendirent fouper, & traverfant la cour où ils trouvérent Phi-

Digitized by Google

lippe & Colette, ils s'y arrêtérent quelque tems pour faire plaisir à Calandrin. Le pauvre diable commence à la regarder avec un air des plus singuliers, & si finement qu'un aveugle s'en seroit apperçu. Colette de son côté fit tout ce qui se pouvoit faire pour augmenter sa passion. Philippe & les autres faisant semblant de ne rien voir & de parler de choses indifférentes, prenoient un plaisir charmant au manége de Calandrin. S'étant enfin mis en chemin pour se rendre à Florence, le Brun dit à Calandrin : je puis vous assurer, notre ami, que vous la faites fondre d'amour comme la cire fond au soleil : mais si vous vouliez apporter votre Guitarre, & jouer les chansons galantes que vous sçavez, vous la feriez jetter par les fenêtres. A cela ne tienne, répliqua Calandrin. Il faudra l'apporter demain, puisque vous le jugez à propos. Hé bien ! vous n'auriez jamais cru que j'eusse pû sitôt charmer une personne de cette importance. Je suis le premier homme du monde pour faire d'abord ce que je veux. Je ne suis pas comme ces jeunes étourdis qui sont mille ans à faire trois châteaux de noix. Je voudrois que vous me vissiez avec mon petit Rebec. Vous verriez beau jeu. Je ne suis pas si vieux que vous croyez. Elle s'en est bien apperçue ; mais elle le sentira bien mieux si jamais je lui mets la pate sur le dos. Je la traiterai si bien ; qu'elle courra après moi comme une mere folle court après son enfant. La peste, notre ami, dit alors le Brun, comme diable vous l'allez haper ! Il

Digitized by Google

me semble déja que je vous vois mordre sa bouche vermeille avec vos dents à chevilles de Lut. Adieu ses joues,qui ressemblent à deux roses. Il n'en restera pas un seul morceau. Vous allez les manger peu à peu. Calandrin entendant cela croyoit déja être en action, & s'en alloit sautant & chantant avec tant d'allégresse, qu'à peine pouvoit il se tenir dans sa peau. Le lendemain il ne manqua pas de prendre sa Guitarre, & joua une Kirielle d'airs qui firent rire tout le monde. En un mot, il devint si fou de Colette, qu'au lieu de travailler, il couroit tantôt à la fenêtre, tantôt à la porte, & tantôt à la cour pour voir cette belle, qui, à la sollicitation de le Brun, sçavoit adroitement se produire autant qu'il falloit pour achever de lui démonter la cervelle. Le Brun de son côté répondit aux messages de Calandrin, & lui en faisoit faire de la part de la belle. Quand elle n'étoit pas chez Philippe, ce qui arrivoit très-souvent, il venoit des lettres à Calandrin, par lesquelles Colette, ou le Brun pour elle, lui faisoit espérer tout ce qu'il souhaitoit, & lui remontroit qu'étant chez ses parens, il ne pouvoit pas la voir pour le coup. Le Brun & Bulfamaque qui menoient tout cela, se divertissoient le mieux du monde au dépens de Calandrin, dont ils tiroient sous le nom de la belle, tantôt une paire de couteaux, & autres sortes de bagatelles, donnant en reconnoissance des anneaux contrefaits de nulle valeur, dont Calandrin faisoit néanmoins grand cas. Outre cela il leur en reve-

noit plusieurs franches lipées & plusieurs petits présens, afin de les obliger à prendre soin de ses affaires. Après avoir été mené deux mois de cette maniére, sans être plus avancé à la fin qu'au commencement, Calandrin s'avisa que lui & ses compagnons auroient bientôt achevé le travail qu'ils avoient là, & que s'il n'avoit fait ses affaires avant la fin du travail, il falloit nécessairement les abandonner. Il commence donc à solliciter le Brun plus vivement qu'à l'ordinaire. Colette étant un jour venuë, le Brun, après avoir parlé à Philippe, & à elle, & arrêté ce qu'il falloit faire, dit à Calandrin: Cette femme, notre ami, m'a promis mille fois de faire tout ce que vous voudriez: cependant elle recule toujours, & il me semble qu'elle s'imagine nous mener par le nez: mais puisqu'elle ne tient pas parole, je suis d'avis que nous la fassions venir à notre point, bon gré malgré. Je vous supplie pour l'amour de Dieu, repartit Calandrin, notre ami, faisons-le, s'il est possible, le plutôt qu'il se pourra. Serez-vous bien assez hardi, reprit le Brun, pour la toucher d'un petit écrit que je vous donnerai? De reste, répondit Calandrin. Cela étant, reprit le Brun, apportez-moi seulement un morceau de parchemin vierge, une chauvesouris vive, trois grains d'encens, & une chandelle benite, & puis me laissez faire. Calandrin fut toute la nuit suivante en mouvement pour prendre une chauvesouris, & l'ayant enfin prise il la porta à le Brun avec ce qu'il avoit demandé. Le Brun

Digitized by Google

s'enferma dant une chambre, & écrivit sur le parchemin je ne sçais quelles folies avec certains caractéres bizarres, qu'il porta à Calandrin. Voilà ce qu'il vous faut, lui dit-il. Soyez assuré que si vous touchez avec cela la personne que vous aimez, elle vous suivra d'abord, & fera tout ce que vous voudrez. Philippe doit sortir aujourd'hui. Tâchez de vous approcher d'elle, & après que vous l'aurez touchée, allez vous en à la grange. C'est un lieu peu fréquenté. Vous y trouverez de la paille. La belle vous suivra d'abord; & quand vous la tiendrez tête à tête, vous sçavez bien ce qu'il faudra faire. Calandrin le plus content du monde, répondit qu'il ne s'agissoit que de la tenir, & que pour le reste il sçauroit profiter de l'occasion en galant homme. Nello de qui Calandrin se défioit, avoit sa part de la comédie comme les autres, & aidoit à draper le sot. Il s'en alla donc à Florence, par ordre de le Brun, avertir la femme de Calandrin de ce qui se passoit. Vous sçavez, ma cousine, lui dit-il, combien votre mari vous donna de coups sans raison le jour qu'il revint chargé de pierres de la plaine de Mugnon. Je sçais un moyen sûr de vous en venger, & si vous ne voulez pas le faire, ne me regardez jamais ni comme votre parent, ni comme votre ami. Il s'est rendu amoureux d'une femme qui s'enferme souvent avec lui. Ils se sont donné rendez-vous il n'y a pas une heure, & peut-être sont-ils ensemble dans ce moment. Il faut venir tout à l'heure avec moi. Vous le surprendrez indu-

Digitized by Google

bitablement en affaire, & vous lui direz alors ce que vous jugerez à propos. La femme de Calandrin prit cela pour argent comptant, & s'écria d'abord avec émotion: O traître manifeste! Suis-je digne d'une pareille infidélité! tu me le payeras. Je vous suis obligée de l'avis, mon cousin, lui dit-elle, & je vous suivrai quand vous voudrez. Elle commanda à sa servante de l'accompagner, prit ce qui lui manquoit, & se mit en chemin avec Nello. Le Brun qui étoit à la découverte, les voyant venir de loin, dit à Philippe: Voici nos gens. Il est tems de partir. Philippe va donc trouver Calandrin & Bulfamaque, & leur dit qu'il étoit obligé d'aller faire un tour à Florence, & qu'ils n'avoient qu'à faire comme on leur avoit dit, & qu'il ne seroit pas long-tems à revenir. Il partit incontinent, & alla se cacher de maniére qu'il pouvoit voir faire Calandrin, sans être vû. Philippe n'eut pas plutôt disparu que Calandrin descendit à la cour, & y trouva Colette toute seule. Il se mit à causer avec elle, qui sçavoit le rôle qu'elle devoit jouer. Elle s'approcha de lui avec un visage un peu plus ouvert qu'à l'ordinaire, & Calandrin profitant de l'occasion, la toucha de son parchemin. Aussi-tôt qu'il eut fait cela, il gagna la grange sans dire autre chose. Colette le suit, & ferme la porte après elle. Elle court d'abord embrasser Calandrin, se jette sur la paille, qui étoit dispersée par tout, & se met sur lui à califourchon, ses deux mains sur ses deux épaules. Elle le tenoit si bien, qu'il ne pou-

voit approcher de ſon viſage ; & cependant elle le regardoit avec des yeux pleins d'amour & de tranſport. Mon cher Calandrin, mon cœur, ma joye, mon repos, lui diſoit-elle : il y a long-tems que je vous ſouhaite entre mes bras. Vos agrémens m'ont enchantée. Votre Guitarre m'a chatoüillé le cœur. Eſt-ce bien vous que je tiens, mon ame ? Calandrin qui avoit de la peine à ſe remuer, lui diſoit d'un ton langoureux : Hé mon Ange ! donnez-moi la liberté de vous baiſer. Que vous êtes preſſé, mon tout ! Laiſſez moi premiérement vous voir mon ſaou. Le Brun & Bulfamaque qui s'étoient cachés avec Philippe voyoient tout ce manége, & entendoient tout ce qui ſe diſoit. Calandrin faiſant de nouveaux efforts pour baiſer Colette, ſa femme arrive avec Nello, qui dit en arrivant : Je gage ma vie qu'ils ſont enſemble. Il la mena ſans perdre tems à la porte de la grange qui n'étoit que pouſſée. Elle entre de fureur, & voit Colette ſur Calandrin, jambe deçà, jambe delà. La belle détale d'abord, & ſe retire avec Philippe. La femme ſaute au viſage de ſon mari qui n'avoit pas eu le tems de ſe lever, lui donne pluſieurs coups d'ongles, le traîne par les cheveux avec la derniére fureur, & ne pouvant plus ſe ſervir de ſes mains, elle fait venir ſa langue au ſecours. Chien, & le plus laid de tous les chiens, lui dit elle ! Eſt ce ainſi que tu me traites ? N'as-tu pas aſſez d'affaires chez toi, vieillard inſenſé ? Voilà un rare galant, Malheureux ! Ne te connois-tu point ? Ne ſens-tu pas

que tu es sans suc & sans substance? Ce n'est plus moi qui t'engrosse, maudit original. Il faut que ce soit un bel oiseau, puisqu'elle a eu envie d'un corps fait comme le tien. Calandrin fut si consterné de voir sa femme, qu'il n'eut la force ni de se défendre, ni de parler. Le visage tout écorché, & la tête toute pelée, il se lava du mieux qu'il put, & pria doucement sa femme de ne pas faire un si grand bruit. C'est fait de moi, disoit-il, si l'on vous entend. La femme que vous avez vûe est celle du Maître de la maison. Qu'elle soit celle du diable, répliqua l'épouse en furie. Je voudrois qu'on t'eût mis en piéces, misérable que tu es. Je serois déchargée d'un bouc que je hais comme la mort. Le Brun & Bulfamaque, après avoir bien ri de l'avanture avec Philippe & Colette, accoururent au bruit, & firent tant qu'ils appaisérent la femme de Calandrin, & lui conseillérent de s'en retourner à Florence avec son mari, pour éviter le déplaisir que Philippe ne manqueroit pas de lui faire s'il continuoit à travailler; ce qu'il fit dans le plus piteux équipage du monde, injurié & outragé par sa femme qui lui faisoit des reproches continuels.

Digitized by Google

LXXXVI. NOUVELLE.

Deux Cavaliers étant logés à la même Auberge, l'un couche avec la fille de l'hôte, & l'autre avec sa femme. Le galant de la fille revenant à son lit se trompe, & se met au lit de l'hôte, auquel il fait part de son bonheur, le prenant pour son ami. L'hôte fait grand bruit; la mere qui s'étoit aussi trompée, gagne le lit de sa fille, & trouve moyen de tout raccommoder.

A PROPOS de Colette, il y avoit autrefois un homme sur le chemin de Rome à Florence, qui tenoit Auberge, & qui ne logeoit que rarement, & des gens de sa connoissance, soit qu'il ne se souciât pas de tant d'embarras, soit parce que sa maison étoit fort petite. Cet homme avoit une femme entre deux âges qui n'étoit pas mal faite, une fille de quinze ou seize ans, tout à fait mignonne, & un garçon qui étoit encore au berceau. Un jeune Florentin de bonne famille, nommé Pinucio, qui passoit souvent par là, ne put voir cet aimable tendron sans devenir amoureux. Colette (c'est le nom de la belle) se fit un plaisir de cette conquête. Et quoiqu'elle fût fort recherchée de plusieurs jeunes hommes du voisinage, elle n'en trouva pas un à son gré, & croyoit que sa beauté méritoit quelque chose de plus pour étrennes qu'un homme de village. Elle

n'étoit pas moins charmée de Pinucio, que Pinucio l'étoit d'elle. Ils étoient tous deux de bonne volonté : mais comme ils avoient tous deux intérêt à se ménager, ils ne sçavoient comment faire pour se satisfaire. Les difficultés augmentant leurs désirs, Pinucio crut avoir trouvé moyen de se contenter tous deux. Il avoit fait confidence de son amour à un de ses amis nommé Adrien, dont il croyoit avoir besoin. Ils prennent donc deux chevaux de louage avec deux valises, font un grand tour, arrivent à l'entrée de la nuit dans la plaine de Mugnon, & piquent du côté de l'auberge, comme s'ils fussent venus de la Romagne. Ils demandérent à loger. L'hôte qui les connoissoit, leur dit : Vous sçavez, Messieurs, que ma maison est petite, & mal commode pour loger des gens comme vous. Vous feriez mieux de piquer jusqu'à Florence. Il nous seroit impossible, répondit Pinucio. Nos chevaux sont crevés : nous sommes fort fatigués ; & la nuit est obscure. Je n'ai que trois lits, Messieurs, reprit l'hôte : & nous en occupons deux. Si vous voulez coucher ensemble, je vous logerai comme je pourrai. Très-volontiers, dit alors Pinucio. Faites-nous faire à souper, je vous prie, le plutôt qu'il se pourra, & venez souper avec nous. La maison n'avoit pour tout qu'une chambre, & encore si petite, que les trois lits ne laissoient presque rien de vuide. Celui de l'hôte étoit près de la porte ; celui des survenans vis-à-vis, & celui de Colette faisoit le triangle. Le

Digitized by Google

berceau de l'enfant étoit auprès du premier. Pinucio ayant bien remarqué tout cela, & croyant tout le monde endormi, se léve tout doucement, & va se coucher avec Colette, qui ne dormoit pas, & qui le reçut à bras ouverts. Colette apprit alors un exercice qu'elle souhaitoit de sçavoir depuis long-tems. Tout alloit à souhait avec les amans, lorsqu'Adrien s'étant levé & voulant sortir, trouve le berceau qui l'empêche d'ouvrir la porte. Il le prend & le met plus près de son lit, sort, fait ses affaires, & revient se coucher sans bruit. A peine étoit-il dans son lit, que le chat fit tomber quelque chose, qui fit si grand bruit que l'hôtesse s'éveilla. Elle se léve incontinent, & va voir sans chandelle où elle avoit entendu le bruit. N'ayant rien trouvé, elle se contenta de crier au chat, & reprit le chemin de son lit. Elle cherche du pied & de la main le berceau, & ne le trouvant point, elle dit en elle-même : J'ai pensé faire une belle affaire. Ayant trouvé le berceau à deux pas de là, elle se met au lit d'Adrien qu'elle prit pour celui de son mari. Peu s'en fallut, dit-elle en arrivant, que je n'aye prit le lit de ces Etrangers pour le nôtre, & sans le berceau qui m'a redressée fort à propos, je faisois la bevûe. Adrien qui ne s'étoit pas encore rendormi, profita de l'occasion & fit l'époux en galant homme, sans dire mot, & le fit si bien que la femme fut en quelque surprise. Cependant Colette craignant quelque accident renvoya son amant, qui ne manqua pas de donner dans le

Digitized by Google

berceau, & crut qu'il alloit au lit de l'hôte. Il va donc à celui qui étoit vis-à-vis, & avec tant d'émotion qu'en se couchant il réveille l'hôte qu'il prenoit pour son ami. Je suis le plus heureux du monde, Adrien, lui dit-il, jamais je n'ai eu tant de plaisir. Il n'est rien de plus charmant que Colette. Je m'en suis donné au cœur joye, & j'ai couru six postes depuis que je vous ai quitté. L'hôte allarmé d'un tel discours se mit à gronder entre les dents, ne sçachant ce qu'il devoit faire. L'hôtesse entendant ce grabuge, dit tout bas à Adrien, qu'elle prenoit toujours pour son mari : Entendez-vous ces deux étourdis ? Ne logez plus, croyez-m'en, ces sortes de gens. Là dessus l'hôte plus emporté que sage, dit à Pinucio : C'est bien malhonnête de m'avoir fait une telle méchanceté. N'est-il question que de deshonorer des familles ? C'est pour vos beaux yeux que j'ai nourri Colette. Je m'en vengerai, & je vous jure que vous n'en serez pas quitte à aussi bon marché que vous croyez. Qui fut surpris ? Ce fut Pinucio. Cependant comme il n'étoit pas le plus habile du monde, la bévue qu'il avoit faite l'avoit si fort étourdi, qu'il ne se mettoit pas seulement en devoir de la réparer. La femme n'en fit pas de même. La voix de son mari l'ayant détrompée, elle courut se coucher avec sa fille, mit le berceau près de son lit, & demanda à son mari quel démêlé il avoit avec Pinucio. N'entends-tu pas, répondit-il, ce qu'il dit qu'il a fait cette nuit à Colette ? Il ment comme un diable, ré-

pliqua la femme. J'ai été toute la nuit auprès d'elle. Elle n'a pas eu pis que moi, & tu es une grande bête de croire ses visions. Vous vous échauffez la tête le soir à force de boire, & puis vous vous mettez la nuit mille chiméres dans l'esprit. Adrien plus habile que Pinucio, trouva l'expédient bien inventé, & s'écria de son lit: Je vous ai dit cent fois, Pinucio, que le vin vous perdroit. Il vous est arrivé tant d'affaires que vous feriez bien d'y renoncer. Vous sçavez que vous ne buvez jamais sans faire cent contes durant la nuit, & sans courir par ci par là. Revenez vous coucher, & soyez plus sage à l'avenir. L'hôte croyant de bonne foi que ce que Pinucio avoit dit étoit une pure rêverie, le réveille comme s'il eût été endormi, & lui dit de retourner à son lit. Pinucio poursuivant le stratagême commence à marmoter comme un homme à demi endormi, & à débiter je ne sçais combien de fables, lorsque l'hôte le poussant de plus en plus, & Adrien continuant à l'appeller, il s'éveille comme en sursaut, & dit: Est-il jour, Adrien? D'où vient que vous m'appellez? Oüi, il est jour, réplique Adrien; venez ici seulement. Pinucio là-dessus se léve, & regagne son lit. Le lendemain tout le monde étant levé, on rit de la vision de Pinucio, qui n'avoit pas sujet d'en être fâché. Chacun rioit de son côté, & chacun en avoit sa raison. Cependant chacun fut secret, & les deux Florentins remontés à cheval s'en retournérent à Florence, bien contens de leur voyage.

Digitized by Google

LXXXVII. NOUVELLE.

Talan de Mole ſongea qu'un loup déchiroit la gorge & le viſage de ſa femme, & lui dit d'y prendre garde. Elle s'en moqua, & la choſe lui arriva.

TALAN de Mole étoit un fort honnête homme qui épouſa une jeune fille nommée Marguerite, belle à la vérité ; mais au reſte d'un eſprit ſi bizarre, ſi mal gracieux, & aimant ſi fort la conteſtation que perſonne ne faiſoit rien à ſon gré, & qu'il ſuffiſoit de lui conſeiller une choſe, pour l'obliger à faire tout le contraire. De ces femmes en un mot qui ne ſont faites que pour faire enrager tout le genre humain ; ingénieuſes à ſe tourmenter, & à tourmenter tous ceux qui ſont autour d'elles ; la tête toujours pleine de viſions, & de viſions qui ſont moins un effet d'un eſprit mal diſpoſé, que d'un cœur gâté ; toujours les victimes de leur bizarrerie & de leur entêtement ; toujours prêtes à croire tout le mal qu'on dit d'autrui, à ne croire le bien qu'à peine ſur la dépoſition de mille témoins ſans reproche. Talan étoit fort embarraſſé avec une femme de cette humeur : mais enfin comme il n'y voyoit point de remede, il étoit contraint de la ſupporter du mieux qu'il pouvoit. Il arriva qu'étant à une belle maiſon qu'ils avoient à la campagne, Talan ſongea une nuit

Digitized by Google

qu'il voyoit ſa femme ſe promenant dans un fort beau bois qui étoit près de la maiſon, & qu'un loup s'étant jetté ſur elle la prenoit à la gorge & l'emportoit, quoiqu'elle criât au ſecours de toute ſa force: que l'ayant enfin lâchée, il lui ſembloit qu'elle avoit la gorge & le viſage tout déchiré. Talan ne fut pas plutôt levé, qu'il dit à ſa femme: Quoique je n'aye jamais eu avec vous un moment de repos, je ſerois fâché néanmoins qu'il vous arrivât du mal: & ſi vous voulez m'en croire, vous ne ſortirez d'aujourd'hui. Elle lui en demanda la raiſon, & après qu'il lui eut conté ſon ſonge: Qui mal veut, mal ſonge, répondit-elle en ſecoüant la tête. Vous avez ſongé ce que vous verriez de bon cœur, quelque compaſſion que vous faſſiez ſemblant d'avoir pour moi: mais je ferai en ſorte de ne pas vous donner ce plaiſir ni aujourdhui, ni jamais. Je m'attendois bien à cette réponſe, répliqua le mari; & j'aurois été ſurpris d'en avoir une plus honnête. C'eſt la récompenſe qu'on a de peigner la tête d'un teigneux. Vous en croirez tout ce qu'il vous plaira: mais encore un coup je vous conſeille de ne point ſortir aujourd'hui, ou du moins ſi vous ſortez de n'aller point dans le bois. Elle promit de le faire: mais comme elle étoit fort ingénieuſe à empoiſonner les meilleures choſes, & à faire un crime de l'action la plus innocente, elle ſe mit en tête que ſon mari ne vouloit l'empêcher d'aller au bois, que parce qu'il y avoit donné rendez-vous à quelque femme débauchée, & qu'il ne vou-

Digitized by Google

loit pas qu'elle l'y surprît. Je serois bien sotte, disoit-elle en soi-même, si je ne pénétrois pas son dessein. Il n'en sera pas comme il pense. Je ne suis pas si peureuse qu'il s'imagine ; & je sçaurai ce qui en est, quand je devrois demeurer tout le jour dans le bois. Le mari ne fut pas plutôt sorti, qu'elle courut dans le bois, & se cacha dans le fort, regardant çà & là s'il ne paroissoit personne. Dans le tems qu'elle songeoit le moins au loup, il en vint un d'une grandeur extraordinaire, qui se jetta sur elle avant qu'elle l'eût apperçu, & qui la prit à la gorge avant qu'elle eût le tems de se recommander à Dieu. Il l'emportoit comme un agneau, sans qu'elle pût ni crier, ni se défendre, tant il la serroit. Il l'eût indubitablement étranglée, sans quelques bergers qui le voyant, se mirent à crier au loup, & lui firent lâcher prise. Ces Bergers la reconnurent & l'emportérent chez elle toute défigurée. Elle fut long-tems malade ; mais enfin elle guérit par les soins de son mari qui fit venir les plus habiles Médecins & Chirurgiens des environs. Cependant sa gorge & son visage en portérent toujours si bien les marques, que de belle qu'elle étoit auparavant, elle demeura laide & toute contrefaite. Elle en eut tant de déplaisir, qu'elle n'osoit se montrer. Elle pleura sa disgrace, se repentit même de son entêtement : mais on ne sçait point si elle devint plus traitable. Pour moi je n'en crois rien ; persuadé que je suis que ces sortes de maladies sont incurables.

Digitized by Google

LXXXVIII. NOUVELLE.

Blondel fit une piéce à Chiaque, qui s'en vengea avec esprit, & le fit bien rosser.

IL y avoit à Florence un nommé Chiaque, l'homme le plus gourmand qui fut jamais, & avec cela si friand, qu'encore qu'il fût riche, son revenu se trouvoit toujours court. D'ailleurs homme de bonne société, parlant bien, & faisant tout avec grace. Il devint non pas tout à fait courtisan ; mais ce qu'on appelle chercheur de franches lipées. Il ne s'attachoit qu'à ceux qui avoient dequoi, & dont la table étoit bonne ; toujours prêt à boire & à manger, sans attendre même qu'on l'invitât. Il y avoit aussi un nommé Blondel, homme de petite taille ; mais dameret, propre, droit comme une poupée, & toujours si bien peigné, qu'un cheveu ne passoit pas l'autre : Homme au reste du caractére de Chiaque, & qui faisoit même métier que lui. Ce Blondel étant allé un matin de Carême à la poissonnerie, où il acheta deux grosses lamproïes pour un de ses amis, & ayant rencontré Chiaque, qui lui demanda ce qu'il vouloit faire de ces lamproïes : On en envoya, dit-il, hier au soir trois autres beaucoup plus grosses, & un éturgeon à Messire Corse Donat ; mais comme il régale à dîner plusieurs de ses amis, &

qu'il veut que tout y ſoit en abondance, il m'a prié de lui acheter encore ces deux. Ne viendrez-vous pas à ce régal ? Sans doute, répondit Chiaque. L'heure du dîner ne fut pas plutôt venue, qu'il s'en va chez Meſſire Corſe, qui étant avec des voiſins, & le voyant paſſer lui demanda où il alloit. Je vais dîner chez vous, Monſieur, répondit Chiaque. Vous êtes un galant homme, répliqua Corſe, & vous me faites plaiſir. Allons donc; car il en eſt tems. Etant donc à table, ôn ne ſervit pour tout régal que des pois chiches, & du poiſſon d'Arne, frit tout ſimplement. Chiaque vit d'abord que Blondel s'étoit moqué de lui, & réſolut de s'en venger. Cependant Blondel publia par tout la piéce qu'il lui avoit faite, & fit rire tous ceux à qui il en parla. Quelques jours après s'étant rencontrés, Blondel ſalua Chiaque, & lui demanda en riant ſi les lamproïes de Meſſire Corſe étoient de bon goût. Avant qu'il ſoit huit jours, dit Chiaque, je répondrai à votre queſtion. Ils ne ſe furent pas plutôt quittés que ſans perdre de tems, il va trouver un crocheteur, convient avec lui, lui donne une bouteille de verre, le méne à la Halle de Caviciuli, & lui montre un cavalier, nommé Philippe Argenti, homme de riche taille, fort vigoureux, fier, bruſque, mal endurant, & le plus violent de tous les hommes. Vois-tu bien cet homme, lui dit-il, tu lui porteras cette bouteille, & lui diras que Blondel, qui veut ſe réjoüir avec ſes amis, le prie de la lui remplir de ſon bon vin clairet,

Digitized by Google

Mais prends garde qu'il ne te mette pas la main sur le colet; car il te feroit un méchant parti, & tu gâterois mes affaires. D'abord que tu auras fait cela, reviens à moi, & je te payerai. Philippe qui connoissoit Blondel, & qui s'échauffoit aisément, n'entendit pas plutôt parler de remplir le flacon, que croyant que Blondel voulût le joüer, se léve tout furibond, en disant : Blondel, ses amis, du vin clairet, & courut au crocheteur, qui se tenant sur ses gardes tira de long, & s'en revint trouver Chiaque qui avoit vû tout le manége. Il le paya, & fut fort content de la maniére avec laquelle Philippe avoit reçû le compliment. Mais il falloit trouver Blondel. Il courut tant qu'il le trouva, & lui dit que Messire Philippe, qui étoit à la halle de Caviciuli, le faisoit chercher par tout; mais qu'il ne sçavoit point ce qu'il lui vouloit. Blondel l'alla trouver sur le champ, & Chiaque le suivit de près pour voir comme il seroit régalé. Messire Philippe qui avoit compris par ce que le crocheteur lui avoit dit que Blondel, à la sollicitation peut-être de quelques-uns de ses amis, avoit voulu se divertir à ses dépens, grinçoit les dents, & écumoit de colére, lorsqu'il vit venir Blondel. il se léve incontinent, & sans autre raisonnement lui donne un coup de poing par le nez, & le jette à la renverse. Blondel bien surpris d'une si violente réception, voulut en demander la cause : mais Philippe au lieu de lui répondre, commence à le rosser tout de nouveau, & à le traîner par les che-

Digitized by Google

veux. Je t'apprendrai, Coquin, disoit-il, à qui tu te joues, & si j'ai du vin pour tes amis. Blondel auroit bien voulu parler ; mais il n'en avoit pas le tems. Les coups pleuvoient sur lui comme la gréle : il avoit déja tout le visage en sang : sans cheveux, sans chaperon & presque sans habits, qui étoient en mille piéces. Après l'avoir bien étrillé & traîné dans la boue, sans que personne pût le tirer de ses mains, il vint enfin tant de gens que Messire Philippe fut obligé de lâcher prise. Ce fut alors qu'on lui dit pourquoi Philippe l'avoit ainsi régalé. Cela vous apprendra, ajoûta-t-on, qu'il ne faut pas se jouer à un homme comme lui. Blondel pleurant comme un veau, protestoit en jurant qu'il n'avoit jamais envoyé querir de son vin. Il se douta bien que c'étoit un coup de Chiaque, & après s'être débarbouillé, & avoir un peu reparé le gros désordre, il s'en retourna chez lui. Il lui fallut du tems pour raccommoder le mauvais état de son visage : mais enfin étant sorti, il rencontra Chiaque qui lui demanda, si le vin de Philippe étoit bon ? Eusses-tu trouvé aussi bonnes les lamproies de Messire Corse ! Tu m'as donné à manger, répliqua Chiaque, il étoit juste que je te donnasse à boire. Nous sommes donc quittes, repartit Blondel. Ainsi je te prie, soyons désormais bons amis, & ne nous faisons plus de piéces.

Digitized by Google

LXXXIX. NOUVELLE.

Deux hommes vont consulter le Roi Salomon : l'un lui demande le secret de se faire aimer, & l'autre le moyen de châtier sa femme qui étoit fort méchante. L'un eut pour réponse d'aimer, & l'autre d'aller au pont aux Oies.

LA renommée ayant publié par-tout la merveilleuse sagesse du Roi Salomon, on venoit le consulter de toutes parts d'autant plus volontiers, qu'il ne refusoit jamais ses conseils à personne, & que l'expérience avoit appris qu'il n'y avoit rien qui fût au dessus de ses lumiéres. Un jeune homme entr'autres nommé Melisse, & qui étoit fort riche, partit de Layasse sa ville, & prit le chemin de Jérusalem. En sortant d'Antioche il rencontra un autre jeune homme, nommé Joseph, qui alloit du même côté. Comme la coutume des Voyageurs est de se faire plusieurs questions, Melisse après avoir sçû le pays & la condition de Joseph, lui demanda en chemin faisant où il alloit, & quelles affaires il avoit. Il répondit, qu'il alloit trouver le Roi Salomon pour le consulter sur ce qu'il avoit à faire au sujet de sa femme qui étoit un diable incarné, qui ne lui donnoit ni repos ni patience, & qu'il n'avoit jamais pû ramener ni par priéres, ni par caresses, ni par menaces,

tes, ni par aucun autre moyen. Joseph demanda pareillement à Melisse d'où il étoit, où il alloit, & qui l'obligeoit à voyager. Je suis de Layasse, repartit Melisse. J'ai du bien, & je le dépense en galant homme à faire honneur à tous ceux de ma ville : cependant j'ai le malheur de n'être aimé de personne : ainsi je vais demander à Salomon comment je puis me faire aimer. Ces deux hommes donc arrivés à Jérusalem, furent introduits devant Salomon. Melisse ayant exposé son affaire en peu de mots, eut pour réponse, *aime*. Ensuite de quoi il fut congédié. Joseph ayant dit au Roi le sujet de son voyage, le Roi lui dit, *de s'en aller au pont aux Oies*. Et il fut pareillement congédié avec cette courte réponse. En sortant il trouva Melisse qui l'attendoit. Ils se demandérent l'un à l'autre ce que le Roi leur avoit dit, & n'y comprenant rien, ils ne doutérent pas qu'il ne se fût moqué d'eux. Ne songeant donc qu'à se retirer, ils montérent à cheval dès le jour même. Après plusieurs journées de marche, ils arrivérent à une riviére qu'on passoit sur un fort beau pont. Ils trouvérent le pont embarrassé de Chevaux & de Mulets chargés, & furent obligés d'attendre que tout cet attiral fût passé. Il y eut un Mulet ombrageux qui ayant peur, ne vouloit point passer. Le Muletier prit un bâton, & lui en donna d'abord quelques coups pour le faire passer ; mais l'animal se jettant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, & tantôt reculant, s'obstinoit de plus en plus à ne vouloir

Digitized by Google

point passer. Le Muletier enragé se mit à le battre à force de bras : mais tout cela fut inutile. Melisse & Joseph qui attendoient pour passer, disoient souvent au Muletier : Que feras-tu bourreau ? Veux-tu le tuer ? Essaye de le faire passer doucement : tu en viendras mieux à bout que de l'assommer comme tu fais. Vous connoissez vos Chevaux, Messieurs, répondit le Muletier, & je connois mon Mulet. Laissez-moi faire comme je l'entends. Cela dit, il recommence à le bâtonner tout de nouveau, & lui donna tant de coups, qu'enfin le Mulet passa. Les Cavaliers demandérent comment s'appelloit le lieu, & eurent pour réponse qu'on le nommoit le pont aux Oies. Joseph songeant alors au conseil que Salomon lui avoit donné, dit à Melisse : Salomon a raison, son conseil est bon. Il est constamment vrai que je ne sçais pas bien battre ma femme. Ce Muletier m'a enseigné ce que je dois faire. Etant quelques jours après arrivés à Antioche, Joseph obligea Melisse à faire quelque séjour chez lui pour se délasser. Joseph fut assez bien reçû de sa femme, & lui dit de faire à souper comme Melisse lui ordonneroit. Melisse voyant que Joseph vouloit absolument qu'il ordonnât le soupé, le fit en peu de mots. Mais la femme qui étoit d'un esprit de travers, au lieu de faire comme Melisse avoit ordonné, fit précisément tout le contraire. Le mari voyant cela lui dit tout en colére : Ne vous avoit-on pas dit comment on vouloit que le soupé fût apprêté ? La fem-

me le regardant fiérement : Si vous ne le trouvez pas bon, lui dit-elle, n'en mangez pas. Je me moque des ordres, & il m'a plu de le faire ainsi. Melisse fut surpris d'une réponse si brutale, & la blâma beaucoup. Vous êtes toujours la même, ma femme, dit alors Joseph : mais je ne sçais pas si vous le serez long-tems. Nous verrons bien-tôt, Monsieur, dit-il à Melisse si le conseil de Salomon est bon. Je vous prie de n'en être point fâché : regardez ce que je m'en vais faire comme un jeu ; & pour n'en être point ému, souvenez-vous de la réponse que nous fit le Muletier quand nous avions pitié de son Mulet. Cela dit, Joseph ayant prit un bâton, s'en alla à la chambre où sa femme s'étoit retirée en grondant, la prit par les cheveux, la jetta à ses pieds, & se mit à la bâtonner de la bonne sorte. La femme à crier, puis à menacer : mais voyant que pour tout cela les coups ne discontinuoient point, elle commence à crier grace & la vie, protestant qu'elle ne feroit jamais que ce qu'il lui plairoit. Le mari nonobstant tout cela battoit toujours, & ne cessa que quand il fut las : enfin pour tout dire en un mot, il la rossa si bien, qu'il n'y avoit pas une seule partie de son corps qui fût saine. Cette belle expédition étant faite, il revint à Melisse, & lui dit : Nous verrons ce que produira le pont aux Oies. Et sur cela ils soupérent. La femme toute rouée de coups eut de la peine à se traîner sur son lit : cependant elle se leva de bonne heure le lendemain, fit demander à son

Digitized by Google

mari ce qu'il vouloit à dîner. On le dit, & cela fut prêt à l'heure. Melisse de retour chez lui, fut visité par un homme sage, auquel il communiqua le conseil que Salomon lui avoit donné. Il ne pouvoit jamais, dit le sage, vous en donner un meilleur, ni un plus véritable. Vous sçavez que vous n'aimez personne, & que tous les honneurs & les plaisirs que vous faites, sont plutôt fondés sur l'ostentation que sur l'amitié que vous avez pour ceux qui en profitent. Aimez donc, comme vous a dit Salomon, & vous serez aimé.

XC. NOUVELLE.

Messire Jean à la priére de son Compere Pierre veut faire un charme & rendre sa femme jument : mais quand il fut question de lui attacher la queue, Pierre cria qu'il n'en vouloit point, & gâta tout.

MESSIRE Jean, Curé de Barlette, étoit un gaillard du caractére du Curé de Varlongue. Il aimoit également le vin & le Sexe, & faisoit si bien qu'il étoit estimé des maris aussi bien que des femmes, de la conscience desquelles il avoit très-grand soin, & sur tout lorsqu'elles étoient un peu jolies. Il se fourroit par-tout, & disoit qu'un bon Pasteur ne sçauroit trop connoître ses brebis, & que pour les connoître il faut les pratiquer. Un de ceux

Digitized by Google

qu'il fréquentoit le plus étoit un nommé Pierre du village des trois Saints, qu'il appelloit par amitié ſon Compére. Pierre étoit un pauvre homme qui n'avoit pour tout bien que ſes bras & un âne pour gagner ſa vie & celle de ſa femme, qui étoit jeune & belle pour une villageoiſe que le hâle avoit un peu grillée. Mais comme Meſſire Jean n'étoit pas de ces délicats, Commére Jeanne étoit fort à ſon gré, & il la regardoit continuellement du coin de l'œil, & faiſoit mille petits mouvemens qui marquoient fort bien ſa bonne envie. Jeanne un peu innocente ne comprenoit point cela, & ne faiſoit non plus de cas de ſes careſſes & de ſes tendres œillades, que de ſes préſens & de ſes ſoins. Quelque choſe de galant étoit un langage qu'elle n'entendoit point. Meſſire Jean s'aviſa d'un plaiſant expédient. Pierre étoit un bon ſot; de ces gens qui en ſçavent aſſez pour ne pas ſe donner de la tête contre les murailles; mais de lui demander quelque choſe de plus, ç'eût été peine perdue. Compére Pierre, lui dit un jour Meſſire Jean, te voila dans la miſére: tu travailles comme un chien, & ne gagnes pas néanmoins la moitié de ta vie. Que me donnerois-tu pour t'apprendre un ſecret qui te mettroit à ton aiſe, & te feroit vivre content comme un petit Roi? Je n'ai pas grand' choſe à vous donner pour le préſent, répondit Pierre: mais ſi vous pouviez faire ce que vous dites, & que je fuſſe en état de vous enrichir, je le ferois de bien bon cœur. Vous pouvez diſpoſer de mes bras & de

Digitized by Google

mon âne. C'eſt tout ce que je puis vous offrir pour cette heure. Non, répliqua Meſſire Jean, je ne veux d'autre récompenſe que le plaiſir de te rendre ſervice. Je veux que ta femme devienne jument le jour, & que la nuit elle redevienne femme. L'avantage ſera grand pour toi. Ton âne marche lentement, & n'arrive au marché qu'après qu'il eſt fini. De là vient que tu vens mal tes herbes & tes légumes. Ta femme étant jument, & jument bien proportionnée, ira beaucoup plus vite, & ne te coûtera qu'un peu d'herbes à nourrir. Qui diable vous a appris ce ſecret, dit alors Pierre? voilà ce que c'eſt que d'être ſçavant. Mordienne apprenez-moi cela? Quand il y auroit un peu de diablerie, qu'importe? Que ne fait-on point pour ſe tirer de la miſére? mais pourrez-vous bien me l'apprendre; car j'ai la tête fort dure? Je te dirai les paroles, pourſuivit Meſſire Jean, & pour la maniére tu n'auras qu'à me voir faire. Mais ſur tout prends garde à ne rien dire; le moindre mot gâteroit tout, & il eſt impoſſible d'y revenir. La peine n'eſt pas de faire de ta femme une jument: le plus difficile ſera de lui attacher la queue. Mais afin que le charme réuſſiſſe à ſouhait, je t'avertis qu'il faut que ta femme ſoit nue. Je vous promets de ne pas dire un mot, répliqua Pierre: & pour ma femme elle ſe mettra comme vous voudrez. La propoſition fut faite à Jeanne, & l'affaire remiſe au lendemain matin. Compére Pierre & Commére Jeanne avoient tant d'impatience, qu'à peine la

Digitized by Google

jour commençoit à paroître, qu'ils allérent réveiller le Curé qui dormoit sur un peu de paille. Etant tous trois entrés, Messire Jean recommanda le silence tout de nouveau à son Compére Pierre, qui donna ordre à sa femme de se deshabiller. Elle défit fort gayement son corset & ses jupes : mais quand ce vint à la chemise, elle fit difficulté de l'ôter. Quoi dit-elle ? paroître ainsi nue devant les gens ? j'aime mieux n'être pas jument. Voilà de belles façons, dit alors Pierre, Messire Jean est de nos amis. Ne sçavons-nous pas lui & moi comme les femmes sont faites ? vous n'avez pas toujours été si scrupuleuse. Ne nous faites point perdre de tems ; la chose seroit déja faite, sans vos chiennes de cérémonies. En disant cela il s'approche, & lui enléve la chemise. Voilà qui est bien, reprit Messire Jean. Prends cette chandelle, dit-il à Pierre, & me regarde faire pour pouvoir ensuite le faire tout seul. Il fit coucher Jeanne le ventre en haut, & lui touchant le visage : Que ceci soit, dit-il, belle tête de jument. Il passe aux cheveux, & dit, que ceci soit beau crin de jument : aux bras, que ceci soit belles jambes de jument : au nombril, que ceci soit beau poitrail de jument. Il suivit ainsi toutes les parties, disant toujours, que ceci soit telle chose ; & la cérémonie fut si longue, que Pierre commençoit à s'ennuyer. La queue enfin étant déja formée, il ne s'agissoit plus que de l'attacher. Il se mit en devoir de le faire : mais à peine en avoit-il attaché la moitié, que Pierre peu content

Digitized by Google

de la métamorphose, s'écria : Alte-là, Messire Jean, je n'y veux point de queue, aussi bien l'attachez-vous trop bas. Messire Jean ne voulant rien laisser d'imparfait, ne démordant point pour cela, Pierre courut le tirer par la soutane. Peste du nigaud, lui dit Messire Jean tout chagrin. Ne t'avois-je pas dit de ne point parler ? la chose étoit presque faite, mais ton babil a tout gâté, & il n'y a plus moyen d'y remédier. Mais, Messire Jean, encore une fois, dit le Compére, je n'y voulois point de queue, ou s'il en falloit une nécessairement, vous auriez dû me le dire ; & je l'aurois faite moi-même. La femme qui trouvoit que c'étoit le plus gentil de la cérémonie, se léve, & dit cent injures à son mari. Tu seras gueux toute ta vie, malheureux que tu es. Encore un petit moment de patience tout étoit fait, & tu te tirois de la misére. Il ne mérite pas, Monsieur le Curé, poursuivit-elle, les bontés que vous avez pour lui. Voyez un peu ce nigaud : & où as-tu vû, dis-moi, des jumens sans queue ? Laissez-là cette bête. Venez ici les matins pendant que ce sot est à son travail. Nous n'aurons plus à craindre sa peste de gueule ; & vous me rendrez jument tout à loisir. Ce n'est pas la peine, Jeanne, reprit Pierre, que notre Compére se fatigue tant, je ne veux point de jument à ce prix-là, & j'aime encore beaucoup mieux mon âne.

La nouvelle étant achevée, un des Cavaliers de l'illustre troupe qui avoit l'esprit extrêmement gai,

Digitized by Google

régala la Compagnie d'un air qui fut trouvé fort beau sur les instrumens. En voici les paroles.

UN soir dans une grotte obscure,
Où d'un ruisseau le cours secret
Accompagnoit de son murmure
Les plaintes d'un Amant discret;
Tircis à l'objet qui l'engage
Recommençoit cette chanson.
C'en est trop, si c'est badinage,
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Lorsque l'excès de ma souffrance
Me rend inquiet & rêveur,
Tu fais voler mon espérance
Sur les ailes de ta faveur.
Après tu m'abas le courage
Par des rigueurs hors de saison.
C'en est trop, si c'est badinage,
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Quand sur ma musette plaintive
Je chante quelque air langoureux,
Je vois ton oreille attentive
A mes préceptes amoureux.
Si je veux les mettre en usage,
Tu deviens sourde à ma leçon.
C'en est trop, si c'est badinage,
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Digitized by Google

De fleurs fraîchement amassées
Quand je te présente un bouquet,
Dans ton sein je les vois placées
D'un air complaisant & coquet.
Veux-je en faire un galant pillage ?
A peine j'en obtiens pardon.
C'en est trop, si c'est badinage,
Et trop peu, si c'est tout de bon.

De ma sœur entre tes compagnes
Tu parois chérir l'entretien,
Et souvent parmi nos campagnes
Ton troupeau paît avec le sien:
Mais un pareil soin te ménage
La sœur d'Ergaste & d'Alcidon.
C'en est trop, si cest badinage,
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Piqué de quelque jalousie,
Si je te découvre mes maux,
Tu te ris de ma phrénésie,
Tu plaisantes de mes Rivaux;
Avec eux sous l'épais ombrage
Tu danses pourtant sans façon.
C'en est trop, si c'est badinage,
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Quelquefois par un trait de flamme
Tes yeux aux miens font entrevoir,

Digitized by Google

Qu'Amour qui captive mon ame,
Te tient aussi sous son pouvoir;
Si j'en veux un baiser pour gage
Je n'en puis obtenir le don.
C'en est trop, si c'est badinage,
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Pour me prouver toute la force
Du trait dont ton cœur est blessé,
Tu graves sur la tendre écorce
Mon chiffre au tien entrelacé:
Mais soudain d'une main volage
Tu veux l'effacer sans raison.
C'en est trop, si c'est badinage,
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Ingrat, interrompt la Bergére,
Avant qu'il fût près d'achever:
Est-ce véritable colére?
Ou la feins-tu pour m'éprouver?
Je t'aime, & tu le sçais: sois sage,
Chasse un injurieux soupçon.
C'en est trop, si c'est badinage,
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Répandant des pleurs d'allégresse,
Tircis interdit & perclus,
Baise les mains de sa Maitresse,
Et n'ose tenter rien de plus.

Digitized by Google

Le feu d'amour monte au visage
Et de la fille & du garçon.
C'en est trop, si c'est badinage,
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Un Faune habitant de cet antre,
Qui les regardoit par un trou,
Couché tout à plat sur le ventre,
Se mit à rire comme un fou;
D'une voix moqueuse & sauvage
Redisant sur le même ton:
C'en est trop, si c'est badinage,
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Cette histoire par la contrée
Se répandit en peu de tems,
Et du galant païs d'Astrée
Réjouit fort les habitans:
Tous y chantoient dans leur village,
Menant paître chévre & mouton:
C'en est trop, si c'est badinage,
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Digitized by Google

XCI. NOUVELLE.

Un Chevalier se met au service du Roi d'Espagne, & le quitte croyant en avoir été mal récompensé. Le Roi lui fait voir par expérience, que s'il ne lui avoit pas fait de grandes libéralités, il devoit s'en prendre à son malheur plutôt qu'à lui.

ROGER de Figiouan a été un des vaillans Chevaliers dont Florence ait pû se vanter il y a long-tems; & peut-être aussi a-t-il été un des plus honnêtes hommes. Comme il avoit du bien & de la grandeur d'ame, & qu'il voyoit que la Toscane étoit un païs, où il ne pouvoit guére faire paroitre sa valeur, il résolut de se mettre au service d'Alphonse Roi d'Espagne, qui l'emportoit alors sur tous les autres Princes pour la renommée & pour la vaillance. Il passa donc en Espagne en fort bon équipage, & fut fort bien reçu du Roi. Il fut long-tems à cette Cour, où il fit admirer ses faits d'armes, & acquit bientôt la réputation de vaillant homme. Comme il étudioit avec soin les démarches du Roi, il remarqua que ce Prince donnoit sans beaucoup de discernement, des Places, des Châteaux, des Villes, des Baronies, des Comtés, &c. à gens qui ne le méritoient pas trop; & que ne donnant rien à lui, qui se croyoit digne de la libéralité d'un si grand Prince,

Digitized by Google

cela faisoit grand tort à sa réputation ; ce qui lui fit songer à se retirer. Il demanda donc son congé & l'obtint. Le Roi lui fit présent d'une Mule la meilleure qu'on ait jamais montée, & que Roger fut bien aise d'avoir, à cause du long chemin qu'il avoit à faire. Ce Prince donna ordre ensuite à un Officier sage & éclairé, de trouver un prétexte plausible de voyager avec Roger, sans qu'il pût s'appercevoir que le Prince y eût aucune part, de bien retenir tout ce que le Chevalier diroit de lui, afin de pouvoir lui en faire un rapport fidéle, & de faire ensorte de le ramener à la Cour, après qu'il auroit bien déclamé. L'Officier joua fort bien son rôle, & rencontra Roger comme il sortoit de la ville, & lui fit accroire qu'il avoit dessein de voyager en Italie. Il y a apparence que les Princes furent daubés en termes généraux, & qu'on ne manqua pas de dire, que le vrai mérite étoit toujours la seule chose qu'ils connoissoient le moins, & qu'ils sçavoient le moins bien récompenser. Mais on ne fut pas long-tems à passer du général au particulier, & la Mule que le Roi avoit donnée à Roger, & qu'il montoit leur en donna l'occasion. Vers les neuf heures du matin Roger dit à l'Officier, je crois que nous ferions bien de faire pisser nos bêtes, & de les faire un peu repaître. Cela dit, ils entrérent dans une écurie, où tout pissa, à la réserve de la Mule. Partant de-là ils eurent à traverser un ruisseau, où ils firent boire leurs bêtes, & où la Mule ne manqua pas de pisser.

Digitized by Google

Voilà une peste de bête, dit alors Roger, qui est faite comme celui qui me l'a donnée. L'Officier retint ce mot avec soin ; & c'étoit le seul que Roger eût encore dit contre le Roi personnellement, dont il avoit jusqu'alors parlé avec éloge. Le lendemain l'Officier persuada à Roger comme il put, de revenir à la Cour : il lui dit de si bonnes raisons, qu'il l'obligea à retourner sur ses pas. Le Roi qui avoit déja sçû ce qu'il avoit dit de la Mule, l'envoya querir, & le reçut aussi-bien qu'il avoit jamais fait, en lui demandant pourtant, d'où vient qu'il l'avoit comparé à sa Mule ? Sire, répondit Roger sans s'étonner, la justesse de la comparaison est, que comme vous ne donnez pas quand il le faut, ou à ceux à qui vous devriez donner, aussi la Mule ne pissa point où elle devoit pisser, & pissa au contraire où elle ne devoit point pisser. Roger, répliqua le Roi, si je ne vous ai pas fait des présens comme j'en ai fait à d'autres qui vous sont fort inférieurs pour le mérite, ce n'est pas que je vous aye méconnu, & que je ne vous en aye trouvé digne : mais vous devez vous en prendre à votre malheur plutôt qu'à moi. Et c'est ce que je vais vous faire voir tout à l'heure. Je ne me plains point, Sire, repartit Roger, de n'avoir pas reçu des présens de Votre Majesté ; parce que mon ambition n'a jamais été d'être plus riche que je suis : mais je me plains seulement de ce que vous n'avez jamais rendu aucun témoignage à ma vertu. Cependant je reçois la déclaration que Votre Majesté me fait, avec tout

Digitized by Google

le respect & toute la reconnoissance que je dois, & suis prêt à voir tout ce qu'il vous plaira, quoi qu'à mon égard vous n'avez besoin d'aucune preuve. Le Roi le mena donc dans une grande salle, où il avoit fait mettre deux grands coffres fermés à clef. Dans l'un de ces coffres, lui dit-il, en présence de plusieurs personnes, il y a de la terre, & l'autre est plein de bagues, de bijoux, & de richesses. Prenez lequel des deux il vous plaira; je vous donne celui que vous choisirez. Vous verrez ensuite si ce n'est pas votre mauvaise fortune plutôt que moi, qui a fait à votre mérite le tort dont vous vous plaignez. Roger voyant que le Roi l'obligeoit à choisir, prit un des coffres, & prit celui qui étoit plein de terre. Vous voyez à présent, lui dit le Roi en riant, que c'est de votre malheur que vous avez à vous plaindre: mais votre valeur mérite que je m'oppose à votre mauvaise fortune. Je suis bien persuadé que vous ne voulez pas devenir Espagnol: ainsi je ne veux vous donner ni châteaux ni terres: mais je veux que le coffre que la fortune vous a ôté soit à vous en dépit d'elle. Votre vertu est digne d'un tel présent. Allez vous-en sous la garde de Dieu. Réjouissez-vous avec vos voisins, & publiez que je connois le mérite, & que je sçais le récompenser. Roger reçût le présent, en rendit graces, & reprit bien joyeux le chemin de la Toscane.

XCII.

Digitized by Google

XCII. NOUVELLE.

Guinot de Tacco prit prisonnier l'Abbé de Clugni, & l'ayant guéri d'un mal d'estomac lui laissa continuer son voyage. L'Abbé de retour à Rome fit la paix de Guinot avec le Pape Boniface, qui le fit Prieur de l'Hôpital.

C'EST une chose louable sans contredit de faire du bien aux personnes dont on en a reçu : mais d'en faire à ceux dont on n'a reçu que du mal, & qu'on pourroit par conséquent haïr sans être blâmé de personne, c'est porter la grandeur d'ame aussi loin qu'elle peut aller, ou pour mieux dire, c'est une espéce de miracle. Tous les hommes sont naturellement vindicatifs : mais on peut dire que les Ecclésiastiques qui prêchent la patience, sont ceux qui la pratiquent le moins, & qui sont les plus ardens à se venger. Voici pourtant un exemple qui prouve le contraire ; mais c'est un fait particulier qui ne détruit point la régle générale. Guinot de Tacco, fameux par sa fierté & par ses brigandages, & ennemi juré des Comtes de Sainte Fleur, ayant été chassé de Sienne, & s'étant retiré à Radicofan, fit si bien que cette ville se revolta contre l'Eglise de Rome. Guinot avoit un grand nombre de Satellites, qui ne vivant que de rapines, détroussoient par son ordre autant

de voyagurs qu'il leur en tomboit entre les mains. L'Abbé de Clugni, qui passe pour un des plus riches Prélats du monde, vint voir en ce tems-là le Pape Boniface VIII, & fit tant d'excès qu'il se dérangea l'estomac. Les Médecins lui ayant dit que les bains de Sienne le guériroient sans faute, il eut permission du Pape d'y aller, & se mit en chemin avec un train des plus magnifiques, sans se mettre beaucoup en peine des bruits qui couroient de Guinot. Celui-ci ayant eu avis de son voyage, posta son monde en sorte qu'il enferma Monsieur l'Abbé avec ses gens & ses équipages dans des défilés d'où il ne pouvoit sortir. Cela fait, il lui envoya un Officier de considération, avec ordre de lui dire honnêtement, qu'il le prioit de venir descendre chez lui. L'Abbé répondit tout échauffé qu'il n'en feroit rien : qu'il n'avoit rien à démêler avec Guinot, qu'il étoit résolu de passer outre, & qu'il verroit qui se mettroit en devoir de l'en empêcher. L'Officier lui répliqua respectueusement, qu'il étoit dans un lieu où l'on ne craignoit que Dieu, & où les excommunications étoient excommuniées, & qu'ainsi il prenoit la liberté de lui dire que le meilleur pour lui, étoit d'avoir cette complaisance pour Guinot. Durant cette petite conférence, Guinot fit avancer ses gens, qui investirent en un moment Monsieur l'Abbé; ainsi se voyant pris de tous côtés, il crut qu'il n'y avoit pas à balancer, & marcha droit au château avec sa brigade. Après qu'il fut descendu, on le mit tout seul par ordre de

Digitized by Google

Guinot, dans une petite chambre fort obſcure & fort incommode. Ses gens furent logés dans le château chacun ſelon ſa qualité, & les chevaux & les bagages mis en ſureté ſans qu'il fût touché à rien. Guinot enſuite alla voir Monſieur l'Abbé, & lui dit : Guinot chez qui vous êtes logé, m'envoye vous prier, Monſieur, de me dire où vous alliez, & qu'elle affaire vous aviez ? L'Abbé qui s'étoit ſagement humaniſé, le lui dit ſans balancer. Guinot voulant le guérir ſans qu'il allât au bain, lui fit faire grand feu en ſa petite chambre, qu'il eut ſoin de faire bien garder, & ne retourna le voir que le lendemain au matin, qu'il lui apporta une ſerviette très-propre avec deux tranches de pain rôti, & un bon verre de verdée de cornilie, de la même que l'Abbé avoit apportée. Guinot étant jeune, Monſieur, dit-il à l'Abbé, étudia en Médecine, & il m'a donné ordre de vous dire qu'il n'y a point de meilleurs remédes contre le mal d'eſtomac, que ceux qu'il vous fera. Ce que je vous préſente en eſt un commencement ; prenez-le donc, s'il vous plaît. L'Abbé qui avoit plus de faim, que d'envie de cauſer, mangea & but, quoiqu'il le fit avec dédain. Enſuite il parla fiérement, fit pluſieurs queſtions, réſolut bien des choſes, & demanda même à voir Guinot, qui regarda une partie de ſes diſcours comme autant de paroles vaines, & répondit aux autres avec beaucoup de douceur & d'honnêteté, en l'aſſurant que Guinot viendroit le voir le plutôt qu'il pourroit. Le lendemain il revint

Digitized by Google

avec les mêmes alimens, qui furent reçus de sa même maniére. Il continua cette diette jusqu'à ce qu'il s'apperçût que l'Abbé avoit mangé des féves séches, qu'il avoit laissées à dessein dans sa chambre. Après cela il vint lui demander comment il se trouvoit de son estomac. Je me porterois fort bien, repondit-il, si j'étois hors des mains de Guinot, & que j'eusse ensuite quelque chose à manger. Ses médecines m'ont si bien guéri, que je meurs de faim. Guinot ayant alors fait meubler & tapisser une belle chambre des meubles mêmes de l'Abbé, donna ordre qu'on préparât un repas magnifique, auquel furent invités plusieurs personnes de la ville, & divers Officiers & Gentilshommes de l'Abbé; puis il s'en alla trouver le Prélat, & lui dit : Comme vous vous portez bien, Monsieur, il est tems que vous quittiez l'infirmerie : & le prenant par la main, il le conduisit à la chambre, où il le laissa avec ses gens, pour aller donner quelques ordres sur la magnificence du repas. L'Abbé eut de la joye de revoir ses gens. Il leur dit comme il avoit été régalé, & eux lui apprirent que Guinot les avoit parfaitement bien traités. L'heure du dîner étant venue, il y eut profusion de viandes exquises & de vins excellens. Mais le repas se passa sans que Guinot se fît connoître. L'Abbé ayant été régalé durant plusieurs jours, Guinot fit porter dans une Salle tout le Bagage du Prélat, & amener ses chevaux, jusqu'au moindre dans une cour qui étoit à la vûe de la Salle, & ensuite lui demanda comment il se trou-

Digitized by Google

voit, & s'il se sentoit assez fort pour monter à cheval. L'Abbé répondit qu'il se portoit bien, & que son estomac étoit en bon état; mais qu'il se porteroit encore mieux, s'il étoit hors des mains de Guinot. Guinot le mena à la Salle où étoit son bagage, & l'ayant fait mettre à une fenêtre d'où il pouvoit voir ses chevaux. Je suis Guinot de Tacco, Monsieur, lui dit-il, & je dois vous assurer, qu'étant Gentilhomme, je n'ai pris le parti de voler & de me déclarer contre la Cour de Rome, que pour défendre ma vie & mon honneur. On m'a chassé de chez moi, & n'ayant pas de bien, la nécessité m'oblige d'en prendre où j'en trouve. De plus j'ai de grands & de puissans ennemis. Je vous ai guéri de votre estomac : votre personne & votre bagage sont en mon pouvoir. Si c'étoit un autre, je partagerois comme je voudrois : mais comme vous me paroissez un personne considérable, vous m'en ferez telle part que vous jugerez à propos. Vous avez vû vos hardes ; vous pouvez voir d'ici tous vos chevaux ; & il dépend de vous de demeurer, ou de vous en aller quand il vous plaira. L'Abbé fut fort surpris de trouver tant de générosité en un voleur de grand chemin, & en fut si frappé que l'aversion qu'il avoit pour lui se changea tout à coup en amitié. Il l'embrassa, & lui dit : Je proteste devant Dieu, que pour gagner le cœur d'un homme tel que je vois que vous êtes, je souffrirois bien plus qu'il ne me semble que vous m'avez fait souffrir jusqu'à présent. Cruelle Fortune ! qui vous a contraint

à faire un si malheureux métier. Cela dit, il reprit le chemin de Rome avec le moins de chevaux qu'il put, & lui laissa la plus grande partie de ses nippes les plus précieuses. Le Pape avoit sçû l'avanture de l'Abbé, & en avoit eu du déplaisir : cependant aussitôt qu'il le vit il ne laissa pas de lui demander comment il se trouvoit des bains ? J'ai trouvé, Saint Pere, sans aller jusqu'à Sienne, répondit le Prélat en souriant, un sçavant Médecin qui m'a parfaitement guéri, & lui dit comment. Le Pape rit de l'avanture, & l'Abbé continuant sa relation, le cœur & la tête pleine de la générosité de Guinot : J'ai une grace, dit-il, à demander à Votre Sainteté. Le Pape croyant qu'il avoit toute autre chose à lui demander, répondit : qu'on n'avoit rien à lui refuser. Ce que je vous demande, Saint Pere, poursuivit l'Abbé, est de rendre votre bienveillance à Guinot de Tacco mon Médecin. Je n'ai jamais connu d'homme plus vertueux & plus digne d'estime. S'il fait de mauvaises actions, il faut les imputer à la cruauté de la fortune plutôt qu'à la bassesse de son cœur. Donnez-lui de quoi vivre honorablement selon sa qualité, & Votre Sainteté verra bien tôt qu'il mérite le bien que j'en dis. Le Pape qui avoit de la grandeur d'ame, & qui aimoit les gens qui avoient de la vertu, répondit qu'il le feroit volontiers pourvû qu'il fût tel qu'il le disoit, & qu'il pouvoit le faire venir sûrement. Guinot n'eut pas plutôt reçu les ordres de l'Abbé, qu'il vint hardiment à la Cour de Rome, où le Pape connut bientôt

Digitized by Google

ſon mérite, lui rendit ſon eſtime, & le fit Prieur de l'Hôpital. Dès que Guinot fut ſorti de la neceſſité, il vécut ſans reproche, fidéle ſerviteur de l'Egliſe, & bon ami de l'Abbé de Clugni.

XCIII. NOUVELLE.

Mitridate jaloux de la libéralité de Nathan, & voulant le tuer, lui parla ſans le connoître. Nathan lui donne un moyen pour exécuter ſon deſſein, & Mitridate reconnoiſſant Nathan dans le tems préciſément qu'il alloit lui donner le coup de la mort, fut confus & devint ſon ami.

LEs Genois & autres qui ont voyagé dans le païs de Catay, diſent comme une choſe certaine, qu'il y eut autrefois un homme d'une naiſſance illuſtre nommé Nathan, qui avoit du bien près du grand chemin par lequel tous ceux qui alloient d'Occident en Orient, & qui venoient de l'Orient en Occident, étoient preſque contraints de paſſer. Nathan étoit fort bienfaiſant de ſon naturel; & ſouhaitant de faire connoître la grandeur de ſon cœur par une action d'éclat, il bâtit en peu de tems ſur ce lieu-là l'un des plus beaux & des plus magnifiques Palais qu'on eût jamais vûs. Il le fit meubler de tout ce qui étoit néceſſaire; & la richeſſe des ameublemens répondoit fort bien à la richeſſe de l'édifice. Comme

Digitized by Google

Nathan avoit grand nombre de domeſtiques, il y faiſoit recevoir tous ceux qui alloient & venoient avec une magnificence digne de ſes grands biens & de ſon grand cœur. Cela dura ſi long-tems que la renommée de ſa libéralité ſe répandit, non-ſeulement dans le Levant; mais auſſi dans l'Occident. Etant déja chargé d'années, & toujours libéral à ſon ordinaire, un jeune homme nommé Mitridate, qui étoit d'un païs peu éloigné de celui de Nathan, entendit parler de ſa vertu & de ſa libéralité. Ce jeune homme ſe ſentant riche ne put ſans jalouſie entendre dire tant de bien de Nathan, & réſolut, ou de le partager avec lui, ou de le faire oublier par des libéralités plus grandes & plus éclatantes. Pour cet effet il fit bâtir un Palais comme celui de Nathan, & fit des biens ſi prodigieux à tous allans & venans, qu'il s'acquit en peu de tems beaucoup de réputation. Mitridate étant un jour tout ſeul dans ſon Palais, une pauvre femme vint lui demander l'aumône, & l'eut. Elle ſortit par une porte & rentra par l'autre juſqu'à douze fois, & demandant chaque fois & recevant. A la treiziéme fois, Mitridate lui dit enfin qu'elle y revenoit ſouvent, & ne laiſſa pourtant pas de lui donner. La vieille entendant cela, dit en ſe retirant: La libéralité de Nathan eſt bien plus merveilleuſe. Je ſuis entrée dans ſon Palais par trente-deux différentes portes, je lui ai demandé l'aumône autant de fois, & autant de fois il me l'a donnée, ſans avoir fait ſemblant de me reconnoître. Je ne l'ai demandée ici que

que treize fois, & j'ai été reconnuë & rebutée. Cela dit, elle s'en alla, & ne revint plus. Mitridate qui avoit l'oreille fine, entendant distinctement toutes ces paroles, en fut fort fâché, & croyant que le bien qu'on disoit de Nathan, étoit autant de diminue sur celui qu'il croyoit mériter: Malheureux que je suis! dit-il en lui-même; c'est vainement que je tâche de surpasser Nathan pour les grandes choses, puisque je n'en approche pas pour les petites. Tant que cet homme vivra, mes peines seront toujours inutiles; & puisque la vieillesse ne veut pas l'ôter du monde, il faut que mes propres mains le fassent. Dans ce mouvement de fureur il monte à cheval avec peu de suite sans communiquer son dessein à personne, & arrive en trois jours où Nathan demeuroit. Il quitte ses gens, & leur dit de ne point faire semblant qu'ils le connussent, & de se loger comme ils l'entendroient jusqu'à nouvel ordre. Il arrive donc seul sur le soir, & trouve Nathan qui se promenoit autour de son Palais, habillé fort simplement. Il lui demande s'il ne pourroit point lui apprendre où demeuroit Nathan. Personne, répondit Nathan, ne peut mieux vous le montrer que moi: je vous menerai chez lui avec plaisir. Vous m'obligerez beaucoup, repartit Mitridate: mais je veux, s'il se peut, n'être ni vû ni connu de Nathan. Je puis encore faire cela, repartit Nathan, puisque vous le souhaitez. Mitridate ayant mis pied à terre, Nathan & lui s'en allérent en parlant; & arrivés au Palais, Nathan appella

Digitized by Google

un valet qui prit le cheval de Mitridate, & auquel il dit à l'oreille de défendre au plutôt à tout le monde de ne point dire au jeune homme qu'il fût Nathan. Mitridate fut mis dans une belle chambre, où personne ne le voyoit que ceux qui avoient ordre de le servir. Il lui fit faire de grands honneurs, & lui faisoit même souvent compagnie. Quoique Mitridate respectât Nathan inconnu comme un vénérable vieillard, il lui demanda enfin qui il étoit. Je suis, répondit le vieillard, un petit domestique de Nathan. Je me suis attaché à lui dès ma jeunesse, sans qu'il m'ait élevé à autre chose qu'à ce que vous voyez. Tout le monde se loue beaucoup de lui; mais pour moi, je n'ai guére sujet de m'en louer. Mitridate conçut de là quelque espérance d'exécuter son mauvais dessein avec plus de précaution & de sûreté. Nathan lui demande à son tour le plus honnêtement du monde, qui il étoit, quel étoit le sujet de son voyage, & lui offrit ses services. Mitridate après avoir rêvé quelque tems, lui demanda s'il pouvoit se fier en lui, & en eut une réponse satisfaisante. Il lui fit un long discours dont le but étoit de s'assurer de sa fidélité, & finit par lui demander son conseil & son secours, après l'avoir entretenu du sujet de son voyage. Nathan fut surpris & ému d'une si étrange résolution: cependant il sçut également bien cacher sa surprise & son émotion, & lui répondit courageusement & d'un air assuré: Votre Pere, Mitridate, étoit illustre & par sa naissance & par son grand cœur, &

Digitized by Google

à ce que je vois, vous n'avez pas envie de dégénérer, puisque vous avez formé une si haute entreprise. Autant que j'ai pû, j'ai toujours rendu service à tout le monde. Je serai toujours le même, & je loue beaucoup l'envie que vous portez à la vertu de Nathan. Si les gens de son caractére étoient en grand nombre, le monde qui est très-corrompu deviendroit bien-tôt bon. Vous pouvez compter que ce que vous venez de me confier demeurera secret; & vous devez être assuré que je puis vous conseiller & vous servir mieux que personne. Vous pouvez voir d'ici un petit bois, où Nathan va presque tous les matins se promener, & où il demeure assez long-tems. Il vous sera facile de le prendre là, & d'en faire tout ce que vous voudrez. Si vous le tuez, vous n'aurez qu'à vous rétirer: & pour le faire plus aisément, il ne faut pas suivre le chemin par où vous êtes venu, mais prendre celui que vous voyez à main gauche, & qui méne hors du bois; il est moins pratiqué que l'autre: cependant c'est le plus court & le plus sûr pour vous en retourner chez vous. Mitridate ayant été instruit de cette maniére, fit sçavoir à ses gens qui étoient logés dans le Palais de Nathan, l'endroit où il vouloit qu'ils l'attendissent le lendemain. Le jour ne fut pas plutôt venu que Nathan toujours le même, s'en alla tout seul au petit bois pour y recevoir la mort. Mitridate étant levé, monte à cheval, prend son arc & son épée, & trouve Nathan qui se promenoit tout seul. Avant que de le tuer, il voulut le voir & l'en-

Digitized by Google

tendre parler. Pour cet effet il courut à lui, le prit par la tête, & lui dit : Tu es mort, vieillard. Je l'ai donc mérité, répondit Nathan. Mitridate ayant d'abord reconnu que c'étoit le même qui l'avoit si honnêtement reçû, si familiérement accompagné, & si fidélement conseillé, sa fureur se changea en honte. Il jetta son épée qu'il avoit déja à la main pour lui donner le coup de la mort. Il descendit de cheval, courut se jetter à ses pieds, & lui dit en pleurant : Je ne puis plus, mon pere, m'empêcher de connoître la grandeur de votre ame : & quand je n'en aurois pas d'autre preuve, l'adresse avec laquelle vous êtes venu ici pour me donner votre vie, m'en convaincroit suffisamment. Je n'ai aucun droit de vous l'ôter ; cependant je me suis adressé à vous-même pour l'exécution d'un si injuste dessein. Mais Dieu plus soigneux de mon devoir que moi-même, m'a fort à propos ouvert les yeux que l'envie avoit fermés. Ainsi la complaisance & la bonté que vous avez eu pour moi, ne me font que mieux sentir l'énormité de mon crime. Vengez-vous donc, je vous en conjure, & que la peine soit proportionnée à la faute. Nathan releva Mitridate, & l'embrassa tendrement, lui disant : Votre faute, mon fils, puisque vous voulez lui donner ce nom, est du nombre de celles qui font toujours honneur à ceux qui les font ; & par conséquent vous n'avez pas besoin d'en demander pardon. Ce n'étoit pas par un motif de haine que vous vouliez môter la vie ; mais par un principe

de vertu, & afin de passer pour le plus libéral. Ne craignez donc rien ; mais au contraire soyez assuré qu'il n'y a personne au monde qui vous aime comme je fais. Votre cœur est véritablement grand, puisque vous n'avez point pensé à acquéri. des richesses comme font les misérables ; mais à dépenser celles que vous avez. Vous m'avez voulu tuer pour devenir fameux. Il n'y a rien là qui ne vous soit glorieux, ni rien que je ne conçoive fort bien. C'est par-là que les Empereurs & les Rois ont agrandi leurs Etats, & immortalisé leur mémoire. Ils ne se sont pas contentés de tuer un seul homme comme vous vouliez faire ; ils en ont tué des millions ; ils ont brûlé des païs, & ruiné des villes. Ainsi ce que vous avez voulu faire, est une chose qui se fait tous les jours. Mitridate ne songea plus à s'excuser dès qu'il vit que Nathan l'excusoit si bien ; mais il lui dit, qu'il étoit extrêmement surpris qu'il eût pû, non-seulement se résoudre à mourir, mais même à lui donner les moyens de lui ôter la vie. Vous n'en serez plus surpris, répondit Nathan, quand vous sçaurez que depuis que je suis maître de moi-même, & que j'eus fais à peu près le même dessein que vous, jamais personne n'est venu chez moi, que je ne l'aye contenté, si j'ai pû, en tout ce qu'il m'a demandé. Vous y êtes venu ; vous m'avez dit que vous vous vouliez ma vie, je voulois vous la donner, & pour cet effet, je vous ai enseigné le meilleur moyen d'avoir la mienne sans mettre la vôtre en danger : & je vous dis encore une fois que

Digitized by Google

vous n'avez qu'à vous satisfaire, si vous êtes toujours dans le même esprit. Je ne sçaurois mieux l'employer. Il y a quatre-vingt ans que je la garde. Je l'ai passée en plaisirs & en délices, & je vois bien que selon le cours ordinaire de la nature, elle me doit bien-tôt être ôtée. J'ai donné mes biens avec plaisir, & je crois qu'il me vaudroit encore mieux donner ma vie de bonne grace, que d'attendre que la nature me l'enléve malgré moi. Cent ans sont un présent bien médiocre, mais sept ou huit que j'ai peut-être à vivre en est encore un bien moindre. Je vous la donne avec d'autant plus de joye, que je n'ai trouvé jusqu'ici personne qui l'ait désirée, & je ne sçais si je trouverai à l'avenir quelqu'un qui la demande, & qui la prenne. Mais quand on me la demanderoit, je sens fort bien que plus je la garderai, moins elle vaudra. Prenez-la donc, s'il vous plaît, avant qu'elle soit plus méprisable. A Dieu ne plaise, répliqua Mitridate tout confus, que je vous ôte la vie, je l'estime trop pour cela ; & bien loin de vouloir vous l'ôter, je voudrois, s'il se pouvoit, en allonger le cours aux dépens de la mienne propre. Et si vous pouvez ajouter de vos ans aux miens, répondit incontinent Nathan, le ferez-vous ? cela étant, vous me ferez faire ce que personne n'a jamais pû me faire faire ; c'est-à-dire que vous me ferez prendre de vous quelque chose ; ce que je n'ai encore fait de personne. Je le ferois, dit Mitridate, avec le plus grand plaisir du monde. Vous ferez donc, reprit alors

Digitized by Google

Nathan, ce que je vous dirai. Vous demeurerez chez moi jeune comme vous êtes, & prendrez mon nom, & je m'en irai demeurer chez vous, & prendrai le vôtre. Si j'étois assuré, repartit Mitridate, de me soutenir comme vous avez fait, j'accepterois volontiers vos offres : mais comme je suis certain que mes actions diminueroient votre réputation, je ne veux point gâter en vous ce que je sçaurois accommoder en moi. Après ces discours & plusieurs autres ils reprirent le chemin du Palais, où Mitridate reçut de grands honneurs. Nathan l'exhorta à persévérer dans les sentimens de générosité où il le voyoit ; & après lui avoir bien fait connoître qu'il ne pouvoit jamais le surpasser, il lui permit selon son désir, de s'en retourner chez lui avec ses gens.

XCIV. NOUVELLE.

Gentil de Carissendi de retour de Modene tira du tombeau une femme qu'il aimoit, & qu'on avoit enterrée la croyant morte. Cette femme revint, accoucha d'un garçon, & l'un & l'autre fut rendu au mari.

IL y eut à Boulogne un Cavalier fameux par sa vertu, nommé Gentil Carissendi, qui devint amoureux d'une Dame de qualité, nommée Catherine, femme de Nicolas Cassennemi, & l'une des

Digitized by Google

plus accomplies de ſon tems. La belle ne répondant pas à l'amour du Cavalier, il ſe rebuta, & s'en alla à Modene, où il étoit appellé pour être Podeſtat. Le mari n'étant pas à Boulogne, & la belle s'étant retirée à une maiſon de campagne à une lieue & demie de la ville; parce qu'elle étoit groſſe, & qu'elle avoit réſolu d'y faire ſes couches, il arriva qu'elle fut ſurpriſe tout à coup d'un accident ſi terrible, qu'on ne connut en elle aucun ſigne de vie, & que les Médecins mêmes la crurent tout à fait morte. Comme ſes proches parentes lui avoient entendu dire qu'elle n'étoit groſſe que de quelques mois, on la fit enterrer, ſans autre examen, dans l'Egliſe voiſine. Le Cavalier en fut d'abord informé par un de ſes amis, & en eut un déplaiſir très-ſenſible, quoiqu'elle l'eût traité avec la derniére indifférence. J'ai trop aimé cette aimable cruelle, diſoit-il en lui-même, pour ne l'aimer pas encore après ſa mort. Pendant qu'elle a vécu, elle ne m'a pas ſeulement donné un regard favorable; à préſent qu'elle eſt morte, & qu'elle ne peut plus ſe défendre, il faut que je lui dérobe des baiſers. Après avoir donné les ordres néceſſaires pour qu'on ne s'apperçût point de ſon départ, il monta à cheval dès que la nuit fut venue, accompagné d'un valet ſeulement, & vint ſans s'arrêter droit où la belle avoit été enterrée. Il ouvre le tombeau, y entre, ſe couche auprès d'elle, & la baiſe pluſieurs fois en répandant beaucoup de larmes. Mais comme on n'eſt jamais content, & que les amans le ſont bien

Digitized by Google

moins que les autres, il lui vint en pensée de lui toucher le sein. Il le tint assez long-tems, & crut sentir quelque mouvement. Il mit la main à l'endroit du cœur, & reconnut sensiblement qu'il y avoit encore un peu de vie. Il la tira du tombeau avec le secours de son valet, & la porta à Boulogne chez sa mere, le plus doucement & le plus secrettement qu'il fut possible. La bonne femme qui avoit de la sagesse & de la vertu, ayant été instruite du fait par son fils, en fut extrêmement touchée, & fit si bien qu'à la faveur du feu & du bain, elle rappella la chaleur presque éteinte, sans que personne en eût aucune connoissance. Il falut du tems pour faire revenir la belle : mais enfin elle revint, & demanda où elle étoit. La bonne femme l'exhorta à prendre courage, & lui dit qu'elle étoit en bon lieu. La belle étant entiérement revenue, regardoit de tous les côtés, ne reconnoissant point encore bien où elle étoit ; mais ayant apperçu Gentil, elle pria sa mere de lui dire par qu'elle avanture elle étoit venue là. Gentil lui en fit le récit fort fidélement. La belle s'en plaignit d'abord, mais après y avoir mieux songé elle lui en fit de grands remerciemens, & le pria, par l'amitié qu'il avoit toujours eu pour elle, de la traiter chez lui d'une maniére qui ne donnât aucune atteinte ni à son honneur, ni à celui de son mari, & qu'aussitôt qu'il feroit jour il lui permît de s'en retourner chez elle. Si je vous ai autrefois demandé quelque chose, je vous déclare, Madame, répondit Gen-

Digitized by Google

til, que je ne vous demande rien ni chez moi, ni ailleurs; & que puisque le Seigneur m'a fait la grace que l'amitié que j'ai eu pour vous, vous a fait revenir à la vie, je suis plus que content, & je ne veux vous traiter que comme ma propre sœur. Mais comme ce que je viens de faire pour vous mérite quelque récompense, je vous prie de ne pas me refuser la grace que j'ai à vous demander. Je n'ai rien à vous refuser, répondit la belle, pourvû que la chose soit honnête & en mon pouvoir. Tous vos parens, Madame, & tout Boulogne vous croyent morte : ainsi faites-moi la grace de demeurer avec ma mere *incognito* jusqu'à mon retour de Modene, qui sera bien-tôt. Ce qui m'oblige à vous demander cela, est le dessein que j'ai de vous rendre à votre mari en présence des principaux de cette ville, & de l'obliger à reconnoître que je lui fais un beau & riche présent. La belle se sentoit trop obligée au Cavalier, & la demande étoit trop honnête pour n'être pas accordée. A peine avoit-elle donné sa parole, qu'elle commença de sentir les douleurs de l'enfantement : & en effet elle accoucha bien-tôt d'un beau garçon. Le Cavalier donna ordre qu'elle ne manquât de rien, & qu'on en eût le même soin que si c'étoit sa propre femme : puis laissant le tout à la conduite de sa mere, il s'en retourna à Modene aussi secrettement qu'il en étoit venu. Le tems de son office étant expiré, il revint à Boulogne, & régala splendidement plusieurs personnes considérables de la ville, & en-

Digitized by Google

d'autres Nicolas Caſſennemi. Il avoit ſi bien pris ſes meſures, & donné de ſi bons ordres, que tout étoit prêt à ſon arrivée, & la compagnie déja rendue : de ſorte qu'après les honnêtetés ordinaires, il ne fut plus queſtion que de ſe mettre à table : mais on ne le fit pas ſi promptement, qu'il n'eût le tems de voir la belle & ſon enfant, & de prendre des meſures avec elle pour ſurprendre agréablement ſon époux & les autres invités. Le repas fut des plus magnifiques & des plus propres. Tout y fut bon & en abondance, & les vins furent trouvés d'une délicateſſe exquiſe. Quand le tems de la converſation fut venu, on ſe mit à parler de pluſieurs choſes, & à louer ſur-tout la magnificence de Gentil, qui dit auſſi-tôt à la compagnie : Il me ſouvient, Meſſieurs, d'avoir entendu dire autrefois, que les Perſes ont une coutume qui m'a toujours paru bonne, c'eſt que quand quelqu'un veut faire honneur à ſon ami, il le prie de venir chez lui, & lui fait voir ce qu'il aime le plus, ſoit femme, maitreſſe, fille, &c. en l'aſſurant que comme il lui montre cela, il lui montreroit auſſi ſon cœur, s'il étoit poſſible. Je me propoſe de pratiquer ici cette coutume. Vous m'avez fait l'honneur de venir à mon repas : je veux vous traiter à la Perſane, & vous faire voir ce que j'ai de plus cher au monde. Mais je vous prie avant toutes choſes, de me dire votre ſentiment ſur un fait que je vais vous propoſer. Un homme a chez lui un bon & fidéle domeſtique, qui tombe malade. Cet homme ſans attendre la mort de ce bon

Digitized by Google

domestique, le fait porter dans la rue, & ne se soucie plus de lui. Il vient un étranger qui touché de compassion emporte le malade chez lui, & le guérit à force de soin & de dépense. Je vous demande si le premier maître est en droit de se plaindre du second, en cas que celui-ci refuse de lui rendre son domestique. La chose ayant été examinée, il fut unanimement conclu que Cassennemi qui parloit bien & élégamment, feroit la réponse pour tous. Cassennemi commença par louer la coutume des Perses, & finit par dire qu'il croyoit que le premier maître n'avoit plus aucun droit sur son domestique, puisque non-seulement il l'avoit abandonné dans sa nécessité, mais même exposé dans la rue : & qu'au contraire l'autre ayant, ce semble, acquis le domestique par les bons offices qu'il lui avoit rendus, il ne faisoit aucun tort au premier de le retenir à son service. Toute l'assemblée trouva que Cassennemi avoit sagement opiné, & chacun déclara qu'il étoit de son avis. Le Cavalier content de cette réponse, & plus content encore qu'elle eût été faite par Cassennemi, déclara qu'il étoit aussi de ce sentiment. Mais puisque la question est décidée, poursuivit-il, il est tems que je vous fasse l'honneur que je vous ai promis, selon l'usage des Perses. Cela dit, il donna ordre à deux de ses gens d'aller trouver la belle, qui avoit eu soin de se parer, & de la prier de sa part de venir régaler la compagnie de l'honneur de sa présence. La belle prit son enfant entre ses bras, vint à

Digitized by Google

la Salle accompagnée de deux servantes, & s'assit à la priere du Cavalier auprès d'un fort honnête homme : Voilà Messieurs, dit alors le Cavalier, la chose du monde que j'aime & que je dois le plus aimer. Croyez-vous que je n'aye pas raison ? Tout le monde loua son choix, & chacun commença de regarder la belle. Plusieurs l'auroient reconnue pour ce qu'elle étoit, s'ils n'avoient pas cru qu'elle eût été morte. Cassennemi étoit un de ceux qui la regardoit avec le plus d'attention. Il mouroit d'envie de sçavoir qui elle étoit : & voyant que le Cavalier s'étoit un peu écarté, il ne put pas s'empêcher de demander à cette belle, si elle étoit de Boulogne ou étrangére. La belle se voyant questionnée par son mari eut bien de la peine à s'empêcher de répondre ; cependant elle se retint pour achever ce qui avoit été résolu. Un autre lui demanda si cet enfant étoit à elle, & un autre encore si elle étoit femme ou parente de Gentil : mais à tout cela point de réponse. Gentil étant revenu, quelqu'un de la compagnie lui dit : Cette Dame, Monsieur, est assurément une belle personne : mais il semble qu'elle soit muette. L'est-elle effectivement ? Son silence, Messieurs, répondit Gentil, n'est pas une petite preuve de sa vertu. Dites-nous de grace qui elle est, continua-t-on ? Très-volontiers, répliqua Gentil, à condition que personne ne bougera de sa place, que je n'aye achevé de parler Après que tout le monde eut promis de ne point branler ; Cette Dame, Messieurs, dit Gentil,

Digitized by Google

eſt le fidéle domeſtique dont je viens de parler. Je l'ai priſe dans la ruë où ſes parens l'avoient expoſée, comme une choſe qu'ils ne croyoient plus bonne à rien. Mes ſoins l'ont arrachée d'entre les griffes de la mort ; & Dieu a tellement beni mes ſoins, que d'une perſonne effroyable, il en a fait la beauté que vous voyez. Mais afin de vous parler plus clairement, je vous dirai en peu de mots comment la choſe eſt arrivée. Puis commençant dès le tems qu'il en étoit devenu amoureux, il leur conta de point en point toutes ſes avantures au grand étonnement de tous les auditeurs. Ainſi, Meſſieurs, ſelon votre avis, & ſur-tout ſuivant l'opinion de Monſieur Caſſennemi, cette femme m'appartient à juſte titre, ſans que perſonne ſoit en droit de la réclamer. A cela perſonne ne répondit mot ; & même on s'attendoit qu'il n'en devoit pas demeurer là. Cependant la belle, Caſſennemi & les autres pleuroient de compaſſion. Mais Gentil s'étant levé, prit l'enfant entre ſes bras, & la belle par la main, s'approcha de Caſſennemi, & lui dit: Je ne vous rend pas, Compére, votre femme que vos parens & les ſiens ont jettée à la rue; mais je vous fais préſent de cette Dame, ma Commére, & de cet enfant, qui eſt très-certainement de vous. Je l'ai préſenté au batême, & l'ai nommé Gentil. Ne l'en aimez pas moins, je vous en conjure, pour avoir demeurée chez moi environ trois mois : car je vous proteſte par tout l'amour que j'ai eu pour elle, & qui a été la cauſe de ſa réſurrection, s'il faut ainſi dire, qu'el-

le n'a jamais vêcu plus honnêtement avec son pere ou sa mere, ou avec vous, qu'elle a fait auprès de ma mere. S'adressant ensuite à la belle : Je vous tiens quitte désormais, Madame, lui dit-il, de la promesse que vous m'aviez faite de demeurer ici jusqu'à mon retour de Modene, & je vous laisse entre les mains de votre Epoux. Cela dit, il reprit sa place. Cassennemi reçut avec d'autant plus de joye la mere & l'enfant, qu'il s'attendoit moins de les recouvrer. Il remercia Gentil du mieux qu'il put, & non-seulement les présens le louérent beaucoup d'une si belle action ; mais aussi tous ceux qui en entendirent parler. La belle fut reçue chez elle avec une joye extrême, & long-tems regardée de tout Boulogne comme une personne qui avoit été ressuscitée d'une maniére merveilleuse. Et quant à Gentil, il fut toujours aimé & considéré de Cassennemi & de ses parens, aussi-bien que de ceux de la belle.

Digitized by Google

XCV. NOUVELLE.

Dianore demande à Anſalde un jardin auſſi beau au mois de Janvier qu'au mois de Mai, Anſalde le donne par le moyen d'un Nécromancien. Le mari de Dianore lui permet de tenir parole à Anſalde ſans rien prendre de lui. Anſalde auſſi généreux que le mari le refuſe ; & le Nécromancien voulant auſſi de ſon côté être généreux, ne voulut rien prendre pour la façon du jardin.

QUOIQUE le Frioul ſoit un païs froid, il ne laiſſe pas d'être agréable à cauſe de pluſieurs belles montagnes, riviéres & fontaînes. Il y eut autrefois à Udine ville capitale de ce païs-là une Dame également illuſtre par ſa naiſſance & par ſa beauté, nommée Dianore, femme d'un honnête homme & fort riche, connu ſous le nom de Gilbert. Le mérite de cette belle la fit aimer d'un grand Seigneur nommé Anſalde Grandeſe, homme entreprenant & renommé par-tout pour ſa valeur & pour ſa libéralité. Quoiqu'il aimât avec une paſſion extrême, & qu'il n'oubliât rien pour ſe faire aimer, il eut le malheur de n'y pas réuſſir. La belle fatiguée de ſes importunités, & voyant que le refus bien loin de rebuter Anſalde, ne faiſoient qu'augmenter ſes deſirs, & le rendre plus importun, crut pouvoir

Digitized by Google

s'en défaire en lui demandant une chose qu'elle jugeoit impossible. Dans cette vûe elle dit un jour à une vieille qui la sollicitoit souvent : Vous me prônez continuellement, bonne femme, qu'Ansalde m'aime comme sa propre vie : vous m'offrez même de grands présens de sa part. Je ne suis pas prenable de ce côté, & je ne sçaurois jamais me résoudre à aimer par intérêt : mais je l'aimerai volontiers & ferai tout ce qu'il voudra, pourvû qu'il puisse me convaincre qu'il m'aime autant que vous m'en assurez. Ce que je demande pour en être bien persuadée, est qu'il me fasse faire hors de la ville au mois de Janvier prochain un jardin embelli de verdure, & enrichi de fleurs & de fruits comme si c'étoit au mois de Mai. Mais s'il ne veut pas le faire, je ne veux jamais le voir, ni entendre parler de lui. Et s'il continue ensuite à m'importuner, je m'en plaindrai à mon mari & à mes parens qui trouveront moyen de le faire taire. Ansalde ayant appris cette réponse ne douta point que ce ne fût une défaite, & un prétexte pour le chasser : néanmoins, quoique la chose lui parût impossible, il résolut d'essayer comment il pourroit s'en tirer. Il envoya de tous côtés pour tâcher de trouver quelqu'un qui pût lui aider & le conseiller en cela ; & enfin on trouva un homme qui promit de le faire par art de Nécromancie, moyennant une grosse récompense. Ansalde étant convenu du prix avec le Nécromancien, attendoit le mois de Janvier avec impatience. Il vint enfin, &

Digitized by Google

amena le froid, la neige, & les glaçons, & généralement tout ce que l'hyver a de plus rigoureux. Le Nécromancien mettant en usage toutes les régles de son art, eut fait aux fêtes de Noël un jardin si riant & si agréable, que tous ceux qui le voyoient, disoient unanimement qu'ils n'avoient jamais rien vû de si beau au plus fort du Printems, ni pour la verdure, ni pour les fleurs, ni pour les fruits, ni pour tout ce qui fait l'agrément d'un jardin dans la belle saison. Ansalde vit toutes ces beautés avec des transports de joye qui ne peuvent s'exprimer. Il cueillit d'abord les plus beaux fruits & les plus belles fleurs, & les fit porter secrettement à la belle, qui fut en même tems priée de venir voir le jardin qu'elle avoit demandé, pour être convaincue de l'amour qu'on avoit pour elle. On ne manqua pas aussi de la faire souvenir de sa promesse. La belle qui avoit déja entendu dire plusieurs merveilles de ce jardin, n'eut pas plutôt consideré les fleurs & les fruits qu'on lui envoyoit, qu'elle commença de se repentir de l'avance qu'elle avoit faite. Cependant toute repentante qu'elle étoit, & curieuse comme le sont toutes les femmes, elle s'en alla voir le jardin accompagnée de plusieurs de ses amies. Après l'avoir bien considéré, loué, & admiré, elle s'en retourna chez elle dans un chagrin extrême. Son déplaisir étoit trop grand pour pouvoir bien le cacher, ou le dissimuler. Aussi son mari s'en apperçut, & voulut en sçavoir la raison. La belle ayant honte de le dire, fit long-tems

Digitized by Google

des difficultés : mais enfin preſſée d'une maniére à ne pouvoir s'en defendre, elle lui conta d'un bout à l'autre toute ſon avanture. Le mari s'emporta d'abord : mais la réflexion étant venue au ſecours, & lui ayant fait conſidérer les bonnes intentions de ſa femme, il s'appaiſa ſagement, & lui dit : Une femme ſage & honnête ne doit jamais écouter ces ſortes d'ambaſſades, & encore moins mettre ſon honneur en compromis, ſous quelques conditions que ce puiſſe être. Les paroles que le cœur reçoit par les oreilles ont plus de force qu'on ne croit. Il n'eſt rien de ſi difficile qui ne ſoit preſque poſſible à gens qui aiment : ainſi vous avez mal fait, non-ſeulement d'écouter, mais auſſi de convenir. Néanmoins comme je connois la bonté de votre cœur, je vous permets (ce qu'un autre ne feroit peut-être pas) de tenir votre parole : & cela parce que le Nécromancien me fait peur. Il pourroit par chagrin & par reſſentiment nous faire quelque choſe de fâcheux. Je veux donc que vous alliez trouver Anſalde ; que vous tâchiez de vous dégager de votre parole ſans que votre honneur & le mien en ſouffre : mais ſi vous ne pouvez pas faire autrement, prêtez-lui pour cette fois ſeulement le corps, mais non la volonté. La belle entendant cela ne faiſoit que pleurer, & proteſtoit à ſon mari qu'elle ne demandoit point de lui cette complaiſance. Mais le mari lui ayant dit qu'il vouloit abſolument qu'elle le fit, elle ſe fit accompagner le lendemain par deux valets & une ſervante, & s'en

Digitized by Google

alla chez Anſalde. Il fut fort ſurpris quand on vint lui dire que Dianore demandoit à le voir. Je veux que vous voyez, dit-il au Nécromancien, combien votre art m'eſt avantageux: & ſur cela il alla recevoir la belle. ils entrérent tous dans une belle chambre où il y avoit grand feu, & après qu'on ſe fut aſſis: Je vous ſupplie, Madame, dit Anſalde, pour l'amour que j'ai eu long-tems pour vous, de ne trouver point mauvais ſi je prends la liberté de vous demander la véritable raiſon qui me procure aujourd'hui l'honneur de votre viſite en ſi bonne compagnie. La belle rougiſſant & ayant preſque les larmes aux yeux, répondit: Ce n'eſt point, Monſieur, l'amitié que j'ai pour vous qui me mene ici: ce n'eſt point non plus la promeſſe que je vous ai faite; mais c'eſt uniquement le commandement de mon mari, qui plus ſenſible aux fatigues de votre amour criminel qu'à ſon honneur ni au mien, m'a ordonné de vous venir voir. Me voici donc toute prête à faire tout ce qu'il vous plaira pour cette fois ſeulement. Si le commencement de ce diſcours ſurprit Anſalde, la fin le ſurprit encore davantage. Touché donc d'entendre ainſi parler la belle; mais plus touché de la bonté du mari, ſa paſſion commença dès lors à devenir compaſſion. Cela étant, répondit Anſalde, à Dieu ne plaiſe que je ne faſſe aucun outrage à un homme qui a pitié de mon amour. Vous me ferez beaucoup de grace de demeurer ici tant qu'il vous plaira, mais vous n'y ſerez traitée ni pis ni mieux

Digitized by Google

que si vous étiez ma propre sœur. Toute la priére que j'ai à vous faire, Madame, est de remercier votre époux de ma part, & de l'assurer que je serai désormais son ami & son serviteur. Quand je faisois réflexion à votre honnêteté, dit alors la belle, plus contente que jamais, je ne pouvois pas croire que vous fussiez capable de vous démentir : & je vous avoue que je n'attendois de vous rien de moins généreux. Je vous en aurai une obligation éternelle ; & sur cela elle prit congé & se retira pour rendre compte à son mari du succès de son voyage. Le mari trouva l'action si belle, qu'il régarda depuis Ansalde comme un homme d'une vertu singuliére, & fut toujours de ses amis intimes. Le Nécromancien à qui Ansalde avoit résolu de donner le prix convenu, charmé de ce que le mari avoit fait pour l'amant de sa femme, & de ce que l'amant avoit fait à l'égard de la belle, ne voulut pas rester seul à être généreux, & renonça à la récompense qui devoit lui revenir. Ansalde fit tout ce qu'il put pour l'obliger de recevoir le tout, ou du moins une partie : mais il n'en put jamais venir à bout : de sorte que le Nécromancien ayant défait son jardin, se retira chez lui.

La générosité ne peut pas aller plus loin. Ansalde aime avec une passion extrême, & dans le fort de son amour, & lorsqu'il avoit sujet de tout espérer, il laisse échaper par pure grandeur d'ame la belle qui lui avoit coûté tant de soins, & dont il étoit en droit de disposer.

Digitized by Google

XCVI. NOUVELLE.

Le Roi Charles, surnommé le victorieux, étant déja vieux devint amoureux d'une jeune fille, & ayant honte de sa folie, maria honorablement la belle & sa sœur.

TOUT le monde sçait qu'après les glorieux exploits du Roy Charles *le Vieux*, ou Charles Premier, & sur-tout après la signalée victoire qu'il remporta sur le Roy Mainfroy, les Gibelins furent chassés de Florence, & les Guelphes rétablis. Les malheurs du tems ayant obligé un homme de qualité nommé Neri, de la maison des Uberti, d'abandonner Florence, il en sortit avec beaucoup d'argent, & ne voulut se mettre que sous la protection du Roy Charles. Résolu donc d'achever ses jours dans le repos & dans la retraite, il se retira à Castel de Mare avec sa famille, & acheta un champ, où il bâtit une maison également commode. Il fit un jardin des plus agréables & des mieux entendus, au milieu duquel il avoit un beau vivier où il fit mettre quantité de bon poisson. Comme ses principaux soins étoient d'embellir tous les jours son jardin, il arriva que le Roy Charles étant allé dans la belle saison se délasser à Castel de Mare, & entendant dire des merveilles du jardin de Neri, eut envie de le voir.

Digitized by Google

Comme Neri étoit de la faction opposée à celle du Roy, ce Prince crut qu'il falloit agir plus familiérement & l'aller voir avec moins de suite. Pour cet effet il lui fit dire qu'il vouloit la nuit suivante aller souper dans son jardin, lui cinquiéme. Neri en eut beaucoup de joye, fit apprêter un repas magnifique, donna ordre à tout, & reçut le Roy dans son beau jardin du mieux qu'il lui fut possible. Après que le Roy eut vû le jardin & la maison, & qu'il eut loué l'un & l'autre, les tables qu'on avoit mises auprès du vivier étant servies, le Roy prit place. Le Comte Gui de Montfort qui avoit accompagné ce Prince, étoit assis à la droite, Neri à la gauche. Pour les autres trois, le Roy voulut qu'ils servissent de la maniére que Neri l'avoit ordonné. Tout fut servi avec beaucoup d'ordre & de régularité, & les viandes ne furent pas moins délicates que les vins. Tout se passa sans bruit & sans embarras, au grand contentement du Roy. Vers le milieu du repas, on vit entrer au jardin deux filles qui ne paroissoient pas avoir plus de quinze ans, & qu'on auroit pris pour deux anges, tant elles étoient charmantes. Leurs cheveux étoient du plus beau blond, & tressés avec la derniére propreté, avec une guirlande de Pervenche sur la tête. Elles avoient un petit habit de toile de lin, fine & blanche comme neige, fort étroit depuis la ceinture en haut, & s'élargissant en bas en forme de pavillon, & leur descendant jusqu'aux pieds. La premiére portoit sur les épaules une couple de filets qu'elle

tenoit de la main gauche, & avoit à la droite un gros & long bâton. L'autre qui venoit après, avoit sur l'épaule gauche une poële, & sous le bras du même côté un petit fagot de bois & un trepied à la main; & à la main droite un pot d'huile & un petit flambeau allumé. Le Roy ne put voir sans étonnement deux si beaux tendrons : cependant il ne dit mot, impatient néanmoins de sçavoir à quoi cela aboutiroit. Les deux belles étant devant le Roy, lui firent toutes honteuses une profonde révérence; & s'en étant allées à l'entrée du vivier, celle qui portoit la poële la mit à terre avec le reste, & ayant pris le bâton que l'autre portoit, elles se mirent toutes deux dans l'eau qu'elles avoient jusqu'au sein. Une des domestiques de Neri alluma promptement le feu, & mit la poële sur le trepied & de l'huile dans la poële, en attendant que les belles jettassent du poisson. Il n'eut pas long-tems à attendre : car comme elles sçavoient les endroits, une tendoit le filet, & l'autre frappant de son bâton, faisoit entrer le poisson dedans : de sorte qu'elles en prirent beaucoup en peu de tems. Le Roy regardoit tout cela avec attention, & y prenoit un plaisir singulier. Après en avoir jetté quelques-uns au domestique qui les mettoit dans la poële presque tous vivans, elles commencérent d'en prendre de gros qu'elles jettoient au Comte Gui & à leur pere. Ces poissons qui fretilloient sur la table, donnérent beaucoup de plaisir au Roy, qui par honnêteté en jettoit quelques-uns aux belles pê-

cheuses.

cheuses. Cette petite récréation dura autant qu'il falloit pour donner le tems au cuisinier de frire son poisson, qui fut incontinent servi devant le Roy, plutôt pour servir d'entremêts, que comme une viande fort exquise, ou dont on eût besoin. Après avoir assez pêché, elles sortirent du vivier avec leurs habits tellement colés à leur peau, qu'ils ne cachoient presque aucune partie de leur beau corps. Elles reprirent tout ce qu'elles avoient apporté, & s'en retournérent dans le même ordre qu'elles étoient venuës. Le Roy, le Comte, & ceux qui servoient avoient consideré ces filles avec beaucoup d'attention, & chacun les avoit louées en soi-même; mais principalement le Roy, à qui elles avoient eu le bonheur de plaire. Il en avoit été si charmé quand elles sortirent de l'eau, que quand on l'auroit piqué il n'en auroit rien senti. Elles avoient fait une si forte impression sur son esprit, que sans sçavoir qui elles étoient, il se sentit des mouvemens qui lui firent connoître qu'il auroit de la peine à s'empêcher de les aimer. Son embarras étoit à se déterminer; car il les trouvoit toutes deux également à son gré. Après avoir long-tems rêvé, il demanda à Neri qui étoient ces Demoiselles? Ce sont mes filles, Sire, répondit Neri. Elles sont toutes deux de même âge. L'une se nomme Genévre la belle, & l'autre Isote la blonde. Le Roy les loua beaucoup, & lui conseilla de les marier: mais Neri s'en excusa sur la médiocrité de sa fortune. Comme il ne restoit plus à servir

Digitized by Google

que les fruits, les belles vinrent en simple juppe de tafetas Turquin, avec deux grands bassins d'argent à la main, pleins de divers bons fruits de la saison, qu'elles posérent devant le Roy. Ensuite s'étant un peu reculées elles commencérent à chanter un air dont le commencement des paroles étoit :

La ov'io son giunto amore
Non si poria contare longamente, &c.

Elles chantérent avec tant de douceur & d'agrément, que le Roy qui les regardoit avec plaisir, crut, ou fit semblant de croire, que toutes les intelligences célestes s'étoient unies pour composer un si beau concert. Cela étant fait, elles demandérent au Roy à genoux la permission de se retirer, & l'obtinrent aussi-tôt, quoiqu'il eût été fort aise qu'elles eussent demeuré plus long-tems. On n'eut pas plutôt desservi, que le Roy remonta à cheval, & s'en retourna avec sa compagnie. Quelque grandes affaires qu'il eût, il ne pouvoit oublier la belle Genévre, & visitoit souvent le pere pour avoir occásion de voir la fille. Il fit tout ce qu'il put pour dissimuler sa passion : mais enfin ne pouvant plus la cacher, & souffrant plus qu'on ne peut dire, il ne trouva point de meilleur moyen que d'enlever les deux filles de Neri. Il communiqua son amour & son dessein au Comte, qui lui dit en homme sage & vertueux : Je suis surpris, Sire, de ce que vous venez de me dire ; &

Digitized by Google

d'autant plus surpris que je croyois connoître Votre Majesté mieux que personne, ayant eû l'honneur de la pratiquer dès son enfance. Je ne me suis point apperçu que vous ayez été amoureux dans votre jeunesse, qui est le tems où l'on doit être plus susceptible d'amour. Je regarde comme un prodige qu'étant déja vieux, Votre Majesté s'abandonne à une telle passion. S'il m'étoit permis de vous dire librement ce que j'en pense, je n'aurois pas si-tôt fait. Vous n'êtes pas encore bien affermi sur le Trône dont vous venez de faire la conquête : vous avez encore le harnois sur le dos : vous êtes à la tête d'un peuple trompeur & perfide, accablé de soins & d'affaires importantes ; vous n'avez eû qu'à peine le tems de respirer ; & cependant vous prêtez l'oreille aux flateries de l'amour. Permettez-moi, Sire, de vous dire avec respect, & en reconnoissance de l'honneur que vous m'avez fait de m'accorder votre confiance, que je ne trouve point là un Roy magnanime ; mais un jeune homme que la mollesse a corrompu. D'ailleurs, Sire, vous voulez faire enlever, dites-vous, les filles de Neri qui vous a reçû chez lui avec des dépenses fort au-dessus de ses forces, & qui pour faire plus d'honneur à Votre Majesté, vous les a fait voir presque nues, tant a été grande la confiance qu'il a eûe en votre équité, & tant il a été fortement persuadé que vous êtes un Roy, & non pas un loup ravissant. Avez-vous déja oublié que de pareilles violences ont ruiné le Roy Mainfroy, & vous ont

donné entrée dans ce Royaume ? Je parle peut-être trop fortement : mais, Sire, j'aime mieux ruiner ma fortune que de trahir mon devoir. Dussai-je donc, Sire, encourir votre indignation, je ne sçaurois m'empêcher de vous dire qu'une action de cette nature, où la bonne foi seroit si visiblement violée, mériteroit un supplice éternel. Vous avez tous les sujets du monde de vous louer de Neri, & pour récompense vous voulez lui ôter son honneur, son espérance, & sa consolation. Pour qui passerez-vous, Sire, si vous le faites ? croyez-vous que ce sera se bien disculper que de dire : Je l'ai fait parce qu'il est Gibelin ? Il s'est mis sous votre protection : il vit paisiblement à l'ombre de la foi publique, il n'en faut pas davantage pour obliger Votre Majesté à le bien traiter, quel qu'il puisse être dans le fond. Il vous est fort glorieux, Sire, d'avoir vaincu Mainfroy : mais vous aurez encore plus de gloire à vous vaincre vous-même. Les Rois doivent être des exemples de vertu à leurs sujets : & par conséquent, Sire, ils sont obligés de la pratiquer les premiers. De quoi vous serviroient, Sire, tant d'exploits héroïques qui vous ont comblé de gloire, si vous alliez les ternir par une action lâche & perfide ? Un discours si sage & si vigoureux toucha sensiblement le Roy, & l'affligea d'autant plus, qu'il le trouva très-juste & très-veritable. Il est infiniment plus aisé, répondit le Roy en soupirant, de vaincre un ennemi, que de se vaincre soi-même : mais quelque difficulté qu'il y ait, vos

Digitized by Google

paroles, Comte, m'ont donné tant d'émulation, que je veux vous faire connoître par expérience, que je ne sçais pas moins bien me vaincre, que vaincre les autres. En effet le Roy de retour à Naples quelques jours après, tant pour fuir l'occasion de faire une lâcheté, que pour récompenser Neri des honneurs qu'il en avoit reçus, maria les deux Demoiselles, non comme filles de Neri, mais comme ses propres filles; il eut cependant quelque chagrin de mettre un autre en possession d'un trésor qu'il désiroit fort pour lui-même. Il leur assigna une dot considérable, & puis maria Genévre la belle, du consentement de Neri, à Messire Maffée de la Palisse, & Isote la blonde à Guillaume de la Magna, tous deux grands Seigneurs. Cela fait, ce Prince s'en alla dans la Poüille avec une tristesse extrême, & fit tant d'efforts de raison, & sçut si bien se modérer, qu'il se guérit de sa passion, & n'y retomba depuis de sa vie.

On dira peut-être que c'est peu de chose pour un Roy de marier deux Demoiselles: mais moi je soutiens que c'est beaucoup, qu'un Roy bien amoureux ait marié une belle dont il étoit charmé, sans avoir tiré de son amour ni fleur, ni feüille, ni fruit.

Digitized by Google

XCVII. NOUVELLE.

Le Roy Pierre d'Aragon ayant appris l'amour que Lise avoit pour lui, l'alla voir pendant sa maladie, & la consola. Après qu'elle fut guérie, il la maria, lui donna un baiser au front, & s'appella toujours depuis son Chevalier.

DU tems que les François furent chassés de Sicile, il y avoit à Palerme un Apotiquaire nommé Bernard, Florentin d'origine, homme riche, & qui avoit une fille unique bonne à marier, la plus belle & la mieux faite qu'on pouvoit voir. Pierre d'Aragon étant devenu Roy de Sicile faisoit des régals continuels à ses Seigneurs, Officiers & Gentilshommes, & célébroit plusieurs tournois. Un jour qu'il se faisoit une course à la Catalane, Lise (c'est le nom de la belle) vit ce Prince d'une fenêtre où elle étoit avec d'autres filles, & ne put s'empêcher de l'aimer. Sa passion fit de si grands progrés en peu de tems, que plus elle faisoit d'efforts pour l'étouffer, plus elle devenoit violente. La bassesse de sa condition se présentoit sans cesse à son esprit, & cette idée bien loin de la guérir, l'affligeoit mortellement, & ne lui laissoit que la gloire d'aimer un grand Prince sans aucune espérance de succès. Le Roy qui ne s'étoit aucunement apperçu de son

Digitized by Google

Amour, n'avoit garde d'y répondre. La belle rongée de chagrins d'autant plus insuportables, qu'elle n'osoit les confier à personne, périssoit tous les jours comme la neige au Soleil, & tomba enfin dans une langueur qui fit désespérer de sa vie. Le pere & la mere bien affligés de cet accident, n'oublioient pour la secourir ni les consolations, ni les Médecins, ni les médecines : mais tout cela ne produisoit rien ; car la belle désespérant de ses amours avoit résolu de ne plus vivre. Un jour que le pere lui demandoit si elle ne voudroit point quelque chose, & lui offroit tout ce qu'elle souhaiteroit, il lui vint en pensée de faire sçavoir au Roy avant que de mourir, s'il étoit possible, l'amour qu'elle avoit pour lui. Pour cet effet, elle pria son pere de lui faire venir Minuce Daresse, qui passoit alors pour un excellent Musicien & joueur d'instrumens, que le Roy voyoit volontiers. Le pere croyant qu'elle demandoit cet homme pour tâcher de faire diversion à son chagrin par le moyen de la Musique, le fit venir incontinent. Après avoir dit à la belle plusieurs choses galantes pour la consoler, il joua quelques airs sur la viole, & chanta des chansons qui bien loin de soulager la malade, ne firent qu'irriter son mal. Ensuite elle pria tout le monde de se retirer, disant qu'elle avoit un mot à dire à Minuce en particulier. Tout le monde s'étant retiré : Je vous ai choisi préférablement à tout autre, dit la belle à Minuce, pour vous faire dépositaire d'un secret important. Je vous demande deux

choses, la premiére de n'en parler qu'à celui que je vous dirai, & la seconde de me servir en tout ce que vous pourrez. Je vous dirai donc, Minuce, que je ne pus voir le Roy le jour de la Course sans l'aimer ; & c'est cet amour qui m'a mise dans l'état où je suis. Je sçais bien l'extrême disproportion qu'il y a entre un grand Roy & moi : aussi ai-je fait tout ce que j'ai pû pour étouffer mon amour dans sa naissance ; mais ne pouvant en venir à bout, j'ai choisi la mort comme étant le seul reméde capable de finir ma souffrance. A la vérité je ne mourrai pas contente, à moins que je ne trouve moyen de faire sçavoir à ce Prince la passion que j'ai pour lui. Vous pouvez la lui apprendre mieux que personne ; & c'est la priére que je veux vous faire. Ne me refusez pas cette grace, je vous en conjure. Quand vous l'aurez fait, je vous prie de m'en informer, afin que je me délivre de tant de peines. Les larmes que cette belle versoit en abondance l'empêchérent d'aller plus loin. Minuce admira son grand cœur, & fut surpris d'une si terrible résolution. Il fut touché de ses larmes & de son désespoir, & lui promit solemnellement de garder fidélement son secret & de faire tout pour son service, & l'assura qu'il y alloit travailler sur le champ, la priant de compter que trois jours ne se passeroient pas, qu'il ne lui apportât des nouvelles agréables. Minuce étant parti, fit rencontre d'un Poëte célébre pour ce tems-là, nommé Mico de Sienne, qu'il pria de lui faire la chanson suivante :

Digitized by Google

Muoviti amore, & vattene à Messere,
Et contagli le pene, ch'io sostegno,
Digli, che à morte vegno
Celando per temenza il mio volere.
Merzede amore, à man giunte ti chiamo,
Ch'à Messer vadi, la, dove dimora.
Di, che sovente lui disio, & amo,
Si dolcemente lo cor m'innamora,
Et per lo foco, ond'io tutta m'infiamo
Temo morire, & già non saccio l'hora,
Ch'io parta da si grave pena dura,
La qual sostegno per lui disiando
Temendo & vergognando.
Deh il mal mio per Dio fagli ad sapere.
Poi che di lui amor fu innamorata,
Non mi donassi ardir, quanto temenza,
Che io potessi sola una fiata
Lo mio voler dimonstrare in parvenza
A quegli, che mi tien tanto affannata,
Cosi morendo il morir m'e gravenza.
Forse che non gli saria spiacenza,
Se el sapesse quanta pena i sento,
S'a me dato ardimento
Havessi, in fargli il mio stato sapere.
Poi che in piacere non ti fù amore,
Ch'a me donassi tanta sicuranza,
Ch'a Messer far favessi lo mio core,
Lasso, permesso mai, ò per sembianza.
Merce ti chero dolce mia Signore

Digitized by Google

Che vadi à lui & donagli membranza
Del giorno, ch'io il vidi à scudo, & lanza
Con altri Cavalieri arme portare,
Presilo à riguardare
Innamorata si, che 'l mio cor pere.

Minuce fit incontinent un air à ces paroles, aussi doux & langoureux que la matiére le requéroit. Trois jours après, s'étant trouvé au dîné du Roy, Sa Majesté lui commanda de jouer de la viole. Il joua cette chanson, & le fit avec tant de douceur & d'agrément que tout le monde en fut charmé, & le Roy plus que personne. Après qu'il eut achevé : D'où vient, Minuce, dit Sa Majesté, qu'on ne vous avoit point encore entendu jouer cet air ? il n'y a que trois jours, Sire, que l'air & les vers sont composés. Et pour qui ont-ils été faits, poursuivit le Roy ? Je ne puis, Sire, répliqua Minuce, le dire qu'à votre Majesté. Le Roy désirant de le sçavoir, fit venir Minuce après dîné dans son cabinet, & fut instruit fort au long des sentimens de la belle. Le Roy en témoigna beaucoup de joye, & loua fort la belle. Tant d'honnêteté, dit ce Prince, mérite qu'on ait pitié de cette personne. Allez lui dire de ma part, que sans manquer je la verrai ce soir après Vêpres. Minuce ravi du bon succès de sa négociation, courut au plus vîte porter à la belle une si agréable nouvelle, & la trouvant seule il la régala de la chanson au son de sa viole. La belle en eut tant de joye, qu'il parut visi-

Digitized by Google

blement sur l'heure des signes de convalescence. Elle attendoit avec impatience le tems qu'on lui avoit marqué : mais elle n'attendit pas long-tems ; car le Roy bon & plein de générosité, après avoir pensé à ce que Minuce lui avoit dit, & s'étant fort bien souvenu d'avoir vû Lise qui lui avoit paru fort belle, en eut d'abord pitié, monta à cheval incontinent après Vêpres, comme s'il eût voulu se promener hors de la ville, & passa devant la maison de l'Apotiquaire, auquel il fit dire qu'il seroit bien aise de voir un beau jardin qu'il avoit. Le Roy étant dans ce jardin, fit plusieurs questions à l'Apotiquaire, & lui demanda enfin, où étoit sa fille, & s'il ne l'avoit pas encore mariée ? Elle ne l'est pas encore, Sire, & peut-être ne le sera-t-elle jamais ; car je crois que Dieu veut me l'ôter. Elle a été extrêmement mal, & il n'y a que quelques heures qu'on commence à la trouver mieux. Le Roy qui comprit sans peine la raison de ce soulagement, répondit qu'il seroit dommage que le monde fût privé d'une personne si accomplie, & qu'il vouloit la voir. Le Roy accompagné du pere & de deux Gentilshommes seulement, alla un moment après à la chambre de la belle qui l'attendoit avec une extrême impatience, & qui s'étoit un peu soulevée pour le voir plus à son aise. Le Roy lui prit la main & lui dit : Qu'est-ceci, la belle fille ? vous êtes jeune ; vous devriez exhorter les autres à la fermeté, & vous vous laissez ainsi accabler. Je viens vous prier de prendre

Digitized by Google

courage, & de ſonger pour l'amour de moi à vous guérir bien-tôt. La belle que la pudeur faiſoit un peu rougir, fut ſi aiſe de ſentir ſa main dans celle d'un Prince qu'elle aimoit plus que ſa vie, que ſi ſa réponſe n'eut pas toute la juſteſſe qu'on pouvoit ſouhaiter, elle eut au moins toute la paſſion imaginable. Sire, dit-elle, cette maladie ne vient que d'avoir mal conſulté mes forces, & d'avoir voulu trop entreprendre. Mais puiſque Votre Majeſté m'a cru digne de ſes ſoins, je ſerai bientôt hors d'affaire. Le Roy comprit fort bien cette énigme, l'en eſtima davantage, & peſta vingt fois contre la Fortune d'avoir mis une perſonne de ce mérite dans une condition ſi baſſe. La bonté du Roy fut fort louée, & fit beaucoup d'honneur à l'Apotiquaire & à ſa fille, qui demeura la perſonne du monde la plus contente. Elle fut bien-tôt guérie, & eut plus de charmes que jamais. Le Roy qui avoit entretenu la Reine de la paſſion de cette fille, & concerté avec elle la récompenſe qu'il devoit lui donner, ne fut pas plutôt informé de ſon parfait rétabliſſement, qu'il alla chez l'Apotiquaire accompagné des principaux de ſa Cour. La Reine arriva un moment après, bien accompagnée de Dames, parmi leſquelles Liſe fut reçûe. Après pluſieurs divertiſſemens, le Roy & la Reine appellérent la belle. Je vous ſçais bon gré, lui dit le Roy, de l'amour que vous avez eu pour moi, & votre conduite eſt trop ſage pour n'être pas récompenſée. Vous êtes en âge d'être mariée, & je

Digitized by Google

veux vous marier : mais j'exige de vous que vous receviez l'époux que je me propose de vous donner. Cependant je veux toujours porter le nom de votre Chevalier, & je ne vous demande pour tout cela qu'un seul baiser. Je suis fort assurée, Sire, répondit la belle en rougissant, que si l'on sçavoit que j'eusse été amoureuse de Votre Majesté, je passerois pour une extravagante. On ne manqueroit jamais de dire, que j'ai oublié ma qualité, & que je n'ai point connu la vôtre. Mais, Sire, on me feroit justice. Dieu qui connoît le fond des cœurs, sçait que dans le moment même que je vous trouvai si charmant, je vous regardai comme un grand Monarque, & moi comme la fille d'un Apotiquaire. Je me dis mille fois à moi-même que je ne devois pas avoir des pensées si hautes : mais, Sire, vous sçavez-bien mieux que moi, qu'en matiére d'amour on suit le penchant de son cœur bien plus que les mouvemens de la raison. Je fis tout ce que je pus pour résister aux sentimens de mon cœur : mais enfin ne pouvant en venir à bout, je vous aimai, & vous aimerai toute ma vie. Il est vrai que dès que je sentis que je ne pouvois m'empêcher de vous aimer, je résolus de n'avoir d'autre volonté que la vôtre : ainsi je recevrai avec tout le respect que je dois, non-seulement l'Epoux que Votre Majesté me destine, mais même si vous m'ordonniez de me jetter dans un précipice, & que je crusse vous faire plaisir, je vous obéirois avec la plus grande joye du

Digitized by Google

monde. D'avoir mon Souverain pour Chevalier, vous ſçavez, Sire, que c'eſt un honneur qui ne m'appartient pas : & c'eſt toute la réponſe que je puis faire. A l'égard du baiſer, vous me permettrez, Sire, de ne vous l'accorder qu'avec la permiſſion de la Reine. Cependant je ſuis infiniment obligée aux bontés que Vos Majeſtés ont pour moi. Je ne ſçaurois jamais vous en remercier ſuffiſamment ; & mes ſouhaits les plûs ardens ſont que Dieu vous accorde autant de proſpérité & de gloire que vous en méritez. Cette réponſe plut extrêmement à la Reine, qui demeura d'accord que le Roy n'avoit rien dit de trop de la ſageſſe de la belle. Sa Majeſté fit appeller le pere & la mere, qui étoient ſoumis aux volontés du Prince. Il fit enſuite venir Perdicon, jeune Gentilhomme, mais pauvre, & lui fit épouſer la belle. Le Roy & la Reine firent de magnifiques préſens aux mariés, & leur donnérent outre cela deux terres d'un grand revenu. On vous donne ces deux terres, Perdicon, dit alors le Roy, pour la dot de votre femme, & vous verrez à l'avenir ce qu'on fera pour vous. Pour vous, Madame, dit-il à la mariée, il eſt tems que vous me donniez le ſeul fruit que je demande de vous, & là-deſſus la prenant par la tête, il lui baiſa le front. Les nôces ſe firent avec une joye & un contentement mutuel. Le Roy tint parole à la belle, porta toujours le nom de ſon Chevalier, & ne fit jamais ni courſe ni tournois qu'avec la deviſe qu'elle lui avoit envoyée.

Digitized by Google

Les Princes par des actions de cette nature, gagnent le cœur de leurs sujets, sont un modele de vertu, & s'assurent l'immortalité. Il seroit à souhaiter que les Princes d'un si beau caractére fussent plus communs, & que la cruauté & la tiranie ne fussent pas si ordinaires.

XCVIII. NOUVELLE.

Sophronie pensant être femme de Gisippe, l'étoit de Titus Quintus Fulvius, qui l'emmena à Rome. Gisippe y arriva quelque tems après, réduit à la derniére misére & croyant que Titus l'avoit oublié, il s'accusa d'un meurtre pour ne pas survivre à sa douleur. Titus le reconnoît après la condamnation, & le delivre en se condamnant lui-même. Le Meurtrier touché de cette générosité, éclaircit le fait & s'accuse. César charmé d'une si belle action, pardonne au coupable pour l'amour des innocens.

DU tems de César Octavien, qui n'avoit pas encore le nom d'Auguste, mais qui gouvernoit l'Empire sous le titre de Decemvir, il y avoit à Rome un illustre Citoyen nommé Publius Quintus Fulvius, jeune homme de grande espérance. Son pere l'envoya à Athenes pour y étudier la Philosophie, & l'adressa à un ancien ami qu'il avoit là, nommé Cremès, qui le logea chez lui, & le fit étudier avec son fils qui

étoit du même âge, sous le Philosophe Aristippe. Il se trouva tant de conformité dans les mœurs & dans les inclinations de ces deux jeunes hommes, que cette simpathie forma entr'eux une amitié qui ne finit que par leur mort. Ils n'avoient de bons momens que ceux qu'ils passoient ensemble, & ne pouvoient vivre l'un sans l'autre. Comme ils avoient tous deux l'esprit délicat & bien tourné, ils firent de grands progrès dans l'étude de la Philosophie, & furent l'admiration des personnes de bon goût. Le bon homme Cremès ravi d'une si parfaite amitié, ne faisoit point de différence entr'eux, & les aimoit avec une égale tendresse. Trois ans se passérent dans cette satisfaction mutuelle : mais comme il n'y a point ici bas de félicité durable, & que les hommes oublieroient la fin pour laquelle ils sont nés, si la sagesse des Dieux ne détrempoit leurs plaisirs de quelques peines, Cremès déja chargé d'années passa de ce monde en l'autre. Les deux jeunes gens en furent également affligés, & il étoit difficile de dire lequel avoit plus besoin de consolation. Quelque tems après les parens de Gisippe (c'est le nom du fils de Cremès) le vinrent voir, & lui conseillérent en présence de son ami de se marier. Ils lui proposérent une fille d'Athenes, âgée d'environ quinze ans, nommée Sophronie, belle, spirituelle, & de naissance illustre. Le Cavalier la trouvant fort à son gré, & le mariage étant prêt à se conclure, il pria son ami de l'accompagner chez sa maitresse, qu'il

n'avoit

Digitized by Google

n'avoit point encore vûe. Titus lui trouva tant de justesse dans l'esprit, tant d'agrémens, & en un mot tant de perfections, qu'il sortit de chez elle le plus passionné de tous les hommes. Titus étant seul ne pouvoit s'empêcher de songer à la belle, & plus il y songeoit, plus sa passion devenoit forte. Quand il se représentoit qu'il feroit une lâcheté horrible de devenir le rival d'un ami qu'il aimoit comme lui-même, il faisoit des efforts incroyables pour vaincre son inclination. Malheureux que je suis, disoit-il en lui-même ! A quoi pensai-je ? j'ai mille obligations à la famille de Cremès, & Gisippe est un ami qui m'est cher. Puis-je avec honneur le trahir, & ne dois-je pas regarder Sophronie avec autant de respect, que si elle étoit ma propre sœur ? Faut-il s'abandonner à une passion aveugle qui me trompe, & à une fausse espérance qui me séduit ? Non, je dois me servir de ma raison, modérer mes désirs, & penser à autre chose. Il faut étouffer ma passion dans sa naissance, & emporter sur moi-même une si glorieuse victoire. Mes désirs ne sont ni honnêtes ni raisonnables. D'ailleurs le succès est fort incertain : mais quand il ne le seroit pas, je dois sacrifier mon amour à l'amitié & au devoir. C'est ce que la raison demande. S'il avoit pû oublier Sophronie, il n'auroit pas eu de peine à demeurer ferme dans sa résolution : mais aussi tôt qu'il se la représentoit aussi belle & aussi aimable qu'il l'avoit vûe, il faisoit des réflexions toutes contraires. Les loix de l'amour, disoit-il, sont sans con-

tredit les plus fortes : elles rompent non-seulement les loix humaines, mais aussi les loix Divines. On a vû plus d'une fois des peres aimer leurs filles, des freres leurs sœurs, des marâtres leurs beau-fils. A plus forte raison un ami peut aimer la maitresse de son ami. D'ailleurs je suis jeune, & la jeunesse est l'apanage de l'amour. Ce qui plaît donc à l'amour, doit me plaire. Il faut vouloir ce qu'il veut, & laisser aux personnes plus âgées cette sévére gravité. Sophronie mérite l'amour de tout le monde, & je ne sçaurois être condamnable de l'aimer. Je ne l'aime pas parce qu'elle est fiancée à Gisippe, mais parce que je l'aurois aimée quand elle auroit été femme de quelqu'autre. C'est la faute de la fortune d'avoir donné cette belle à mon ami plutôt qu'à un autre. S'il faut nécessairement qu'elle soit aimée, & à la vérité sa beauté le mérite, Gisippe doit être plus content que ce soit moi qu'un autre. Revenant ensuite à lui-même, il défaisoit tout ce qu'il avoit bâti, & raisonnant ainsi tantôt pour, tantôt contre, il passa non-seulement le jour & la nuit suivante dans la même incertitude, mais aussi plusieurs autres. Comme il ne mangeoit ni ne dormoit, il devint si foible & si languissant, qu'il fut contraint de garder le lit. Gisippe qui après l'avoir vû rêveur durant plusieurs jours, le voyoit ensuite malade, étoit dans un chagrin extrême, & ne quittoit pas son chevet. Il faisoit tout ce qu'il pouvoit pour le consoler, & lui demandoit continuellement & de la maniére la plus

Digitized by Google

pressante le sujet de son chagrin, & de son mal. Titus lui en dit plusieurs raisons sans pouvoir lui dire la véritable. Gisippe s'en étant apperçû, & le pressant tout de nouveau, lui fit répandre des larmes & plusieurs soupirs. La mort, Gisippe, répondit-il enfin, m'auroit été beaucoup plus agréable que la vie, si tel avoit été le bon plaisir des Dieux. La Fortune me réduit à la cruelle extrémité de faire épreuve de ma constance & de ma vertu, & j'ai la douleur de sentir qu'elles succombent. Ce qui me console, c'est que j'espére que la mort viendra bien-tôt à mon secours, & me délivrera du douloureux souvenir de mon peu de courage. Je ne puis & ne dois rien vous cacher, Gisippe : mais je ne puis vous dire sans rougir, que depuis que vous m'avez fait voir Sophronie, il s'est fait un grand combat en moi : l'amour est aux mains avec le devoir & l'amitié, & l'amour l'emporte malgré moi sur toutes les autres considérations. Les combats de l'ame sont plus dangereux pour un homme sensible, que les batailles les plus sanglantes. Je me condamne moi-même. Il y a de la bassesse dans mon action, & je la reconnois si bien que je sens qu'il m'en coûtera la vie. Les larmes qui survinrent en abondance, l'empêchérent de continuer. S'il ne s'agissoit, Titus, que de donner ma vie pour sauver la vôtre, mon parti seroit bien-tôt pris, répondit Gisippe : mais s'agissant de Sophronie, il me faut du tems pour me résoudre. Ne vous déterminez à rien, Gisippe, répliqua Titus ; je ne

Digitized by Google

vous découvre pas mon mal pour vous obliger à y chercher du soulagement, mais pour vous prier de me laisser mourir pour les deux personnes que j'aime le plus au monde. Quand vous auriez assez de générosité pour vouloir contribuer à ma guérison, je sens bien qu'elle ne dépend plus de vous. Vous me ferez bien plus de plaisir de profiter de votre bonheur, & de laisser mourir un malheureux dont vous augmenteriez les souffrances, s'il vous en coûtoit seulement une réflexion douloureuse. Gisippe pleurant de voir pleurer son ami, ou peut-être de se voir dans la nécessité de lui faire un sacrifice qui lui coûtoit si cher, après avoir songé quelque tems, conclut en lui-même, que la vie de Titus devoit lui être plus précieuse que Sophronie. Si vous n'étiez pas dans l'accablement où vous êtes, reprit Gisippe, je me plaindrois à vous de vous-même. Je n'ai jamais eu de secret pour vous, & vous m'avez caché votre passion, & en même tems violé notre amitié. Ne me dites point que votre passion n'étant pas honnête, vous n'avez pas osé me la déclarer. Le bien & le mal doit se dire entre amis. Et comme on prend plaisir à remarquer dans son ami des sentimens de générosité, on se fait aussi un devoir de lui ôter de l'esprit les choses qui répugnent à l'honnêteté. Je ne suis point surpris si vous aimez Sophronie; mais je le serois beaucoup, si vous ne l'aimiez pas, ayant le goût aussi bon que vous l'avez. L'amour que vous avez pour elle, est donc raisonnable; mais vous ne l'êtes.

Digitized by Google

pas de vous plaindre de la Fortune qui me l'a destinée pour femme. Ce que vous regardez comme un mal, est le plus grand bien qui pouvoit vous arriver. Si les Dieux avoient donné Sophronie à un autre qu'à moi, il auroit tout sacrifié à la conservation d'un si grand mérite. Vous devez espérer toute autre chose de moi, si vous me croyez autant votre ami que je le suis. Je n'ai rien eu jusqu'ici qui n'ait été à vous autant qu'à moi. Si mon mariage avec Sophronie étoit si avancé, que je ne pusse m'en dedire, j'en userois comme j'ai fait du reste ; mais l'affaire est en tel état, que je puis vous céder cette belle, & c'est aussi ce que je suis résolu de faire. Quel cas devriez-vous faire de mon amitié, si dans une chose que je puis honnêtement faire, je ne sçavois pas soumettre ma volonté à la vôtre ? Je suis fiancé avec Sophronie, il est vrai : je l'aime même avec passion ; mais comme vous l'aimez encore avec plus de passion que moi, & que vous en connoissez mieux le mérite, comptez qu'elle sera à vous, & non à moi. Chassez donc le noir chagrin qui vous consume, reprenez courage, songez à vous guérir, & attendez désormais avec joye la récompense que je ne sçaurois refuser sans lâcheté à la plus généreuse amitié qui fût jamais. Ce discours jetta Titus dans un nouvel embarras. Si l'agréable esperance d'avoir la belle lui causoit de la joye, la générosité de son ami le remplissoit de confusion, & la raison lui faisoit conclure après tout, que plus le sacrifice que Gisippe vouloit

Digitized by Google

lui faire étoit grand, moins devoit-il l'accepter. Ses larmes recommencérent avec tant de rapidité, qu'à peine eut-il le tems de faire cette courte réponse. Un procédé si généreux, Gisippe, est une belle leçon pour moi. La même amitié qui vous oblige à me faire ces offres, m'oblige aussi à ne les pas accepter. Les Dieux sont sages, & ils ne vous auroient jamais destiné Sopronie, s'ils n'avoient vû que vous la méritiez mieux que moi. Vivez heureux avec elle, & me laissez consumer en larmes, puisque les Dieux m'y ont destiné. Si j'en reviens, ce vous sera un sujet de joye, & si je succombe à ma douleur, j'y trouverai la fin de mes peines. Si l'amitié, Titus, repartit Gisippe, est un droit d'user de contrainte, permettez-moi de profiter de ce privilége pour vous obliger d'accepter l'offre que je vous fais du meilleur de mon cœur. Rendez-vous à mes priéres. Il ne dépend que de vous d'avoir Sophronie. Je sçais ce que peut l'amour, & je n'ignore pas qu'il a fait périr une infinité de gens. Je vous vois si près de faire une fin malheureuse, que je n'ai garde d'espérer que vous puissiez survivre à votre douleur. Votre perte sera suivie de la mienne. Ainsi quand je ne vous aimerois que par un motif d'intérêt, votre vie doit m'être chére à cause de la mienne. Vous aimez trop Sophronie pour en pouvoir aimer une autre, & je me sens assez de résolution pour me détacher d'elle, pour aimer ailleurs, & pour nous contenter tous deux. Je ne serois peut-être pas capable de cet ef-

Digitized by Google

fort, si les femmes étoient aussi rares que les véritables amis. Mais comme il m'est aisé de trouver une autre femme, & qu'il me seroit très-difficile de trouver un autre ami, j'aime mieux vous la donner, que de vous perdre. Si vous m'aimez donc autant que je vous aime, ne balancez pas à accepter la récompense qui est dûe à la passion que vous avez pour Sophronie. Quoique Titus eût honte de consentir à cela, cependant son amour & les pressantes sollicitations de son ami ayant vaincu sa résolution, il répondit d'un air qui marquoit le trouble de son ame. Si je céde à vos priéres, Gisippe, & que je fasse ce que vous dites que vous souhaitez tant, ce n'est qu'avec une extrême répugnance. Mais votre générosité est si grande, que je croirois en être indigne si je persistois dans mon refus. Toutefois je veux bien vous dire, que je n'accepte vos généreuses offres qu'en reconnoissant que je vous serai redevable non-seulement de la personne du monde que j'aime le plus, mais même de ma propre vie. Vous avez plus pitié de moi, que je n'en ai moi-même, & le plus ardent de mes souhaits est, que les Dieux me donnent assez de vie pour pouvoir vous convaincre de la reconnoissance que j'ai de la grace que vous me faites.

Il ne fut donc plus question que de chercher les moyens de faire réussir la chose. Gisippe proposa un expédient qui fut approuvé. Sophronie m'a été accor-

Digitized by Google

dée d'une maniéré, dit Gisippe, que si j'allois dire à présent que je ne la veux point, je broüillerois indubitablement mes parens & les siens. Je me consolerois de cet accident, s'il pouvoit vous rendre maître de Sophronie; mais je craindrois que ses parens irrités ne la donnassent à un autre; si bien qu'il se trouveroit au bout du compte, que j'aurois perdu, & que vous n'auriez rien gagné. Ainsi je croi que le meilleur est, que je continue comme j'ai commencé. Je l'épouserai, j'en ferai les nôces, je la menerai chez moi, & puis nous trouverons moyen le soir de vous faire coucher avec elle, comme avec votre femme. Nous serons toujours à tems de publier la chose. Si ses parens en sont contens, à la bonne heure, sinon, la chose sera toujours faite, & il faudra malgré eux s'en contenter. Titus ne fut pas plutôt guéri, que Gisippe épousa la belle. Les nôces furent magnifiques; & après que les Dames eurent mis au lit la mariée, chacun se retira. La chambre de Titus étoit attenant de celle de Gisippe, & l'on entroit de l'une dans l'autre. Celui-ci ayant éteint les flambeaux, passa tout doucement dans la chambre de son ami, & lui dit d'aller se coucher avec sa femme. Titus honteux d'être vaincu du côté de la générosité, fit quelques difficultés d'y aller; mais Gisippe, qui avoit le cœur sur les lévres, & dont l'amitié étoit a toute épreuve, fit si bien qu'il l'y envoya. Titus ne fut pas plutôt avec elle que la caressant, il lui

demanda tout bas si elle vouloit être sa femme ? La belle, qui le prenoit pour Gisippe, répondit d'abord oüi. Je veux bien être aussi votre époux, réprit Titus; & en disant cela, il lui mit au doigt un anneau de grand prix. Après cette cérémonie nécessaire, le mariage fut consommé sans que la belle s'apperçût qu'elle eût affaire à un autre qu'à Gisippe. Sur ces entrefaites le pere de Titus mourut, & il reçut des lettres par lesquelles on lui mandoit de revenir au plutôt à Rome pour mettre ordre à ses affaires. Ces lettres étoient pressantes, & Titus étoit résolu de partir sans retardement, & d'emmener Sophronie; ce qui ne se devoit & ne se pouvoit faire sans lui déclarer l'état des choses. Il fut donc conclu de lui dire comment le tout s'étoit passé. La belle n'en pouvoit d'abord rien croire; mais Titus l'en convainquit par tant de particularités secrettes, qu'elle en demeura fort étonnée. Après avoir bien pleuré & fait bien des plaintes de la piéce qu'elle prétendoit que Gisippe lui avoit faite, elle alla trouver son pere & sa mere à qui elle conta son avanture. Les parens furent ensuite informés de la tromperie, & tout le monde en eut beaucoup de chagrin. Les parens mêmes de Gisippe en furent fort scandalisés. Grandes broüilleries de part & d'autre, dont Gisippe étoit la victime. Les parens de Sophronie comme les plus intéressés, faisoient aussi le plus grand bruit, & disoient, que Gisippe étoit non seulement condamnable, mais digne d'une très-rigoureuse peine. Gisippe de son côté

Digitized by Google

ſoutenoit, que bien qu'on eût ſujet de ſe plaindre ; on devoit au contraire lui ſçavoir gré d'avoir marié Sophronie mieux qu'elle ne l'auroit été avec lui. Titus entendoit tout cela & en avoit un chagrin extrême. Mais enfin connoiſſant l'eſprit des Grecs, & ſçachant qu'ils étoient gens à faire grand fracas, lorſqu'ils trouvoient peu de réſiſtance, & gens au contraire à mollir auſſi-tôt qu'ils rencontroient de la vigueur, il prit une réſolution où il falloit un cœur Romain, & non un eſprit Athenien comme il avoit. Il aſſembla dans un temple les parens de Giſippe & de Sophronie; & leur fit, accompagné de ſon ami ſeulement, le diſcours ſuivant : Pluſieurs Philoſophes croyent que les hommes mortels ne font rien qui n'ait été ordonné par les Dieux immortels. Auſſi quelques-uns prétendent que tout ce qui ſe fait, ſe fait néceſſairement. Il y en a d'autres qui bornent cette néceſſité aux choſes qui ſont déja faites. Si l'on conſidére ces ſentimens avec quelque attention, il paroîtra clairement que condamner ce qui eſt fait, & qu'on ne peut défaire, c'eſt proprement prétendre être plus ſage que les Dieux que nous devons croire infaillibles. Quelle folie ? Quelle préſomption ? Quelle témérité de trouver à redire à ce que font les Dieux immortels ? Vous êtes de ces préſomptueux & de ces téméraires, s'il eſt vrai comme on dit, que vous ne ceſſez de déclamer contre mon mariage avec Sophronie, que vous avez cru marier à Giſippe, ſans conſidérer que les Dieux immortels me l'avoient

destinée pour femme. Mais sans parler de la secrette providence des Dieux qui paroît dure à quelques-uns, & difficile à concevoir, supposons que les Dieux ne se mêlent aucunement des affaires des mortels, & ne faisons attention qu'aux raisons humaines. Pour cet effet je serai obligé de faire deux choses fort contraires à mon naturel. L'une sera de me louer un peu : & l'autre de censurer autrui. Comme je n'ai besoin en tout cela que de la vérité, je m'y attacherai autant que le sujet le requiert. Les plaintes que vous faites sont plutôt fondées sur la fureur que sur la raison. Vous faites des Satires continuelles, & vous excitez des séditions contre Gisippe, parce qu'il m'a donné pour femme celle que vous avez cru lui donner. Vous le blâmez d'une action que je trouve fort louable. Et en voici les raisons. 1. Il a fait le devoir d'un véritable ami. 2. Il a agi plus sagement que vous n'auriez fait. Je n'examinerai point à présent les devoirs de l'amitié. Je me contenterai de vous dire, que les liens de l'amitié sont plus forts en bien des choses que ceux de la parenté. Nous choisissons nos amis ; mais nous ne choisissons pas nos parens ; car c'est la Fortune qui nous les donne. Gisippe étant mon ami a fait plus de cas de ma vie, que de votre bienveillance. Personne n'en doit être surpris. 3. Gisippe a mieux agi que vous n'auriez fait. Vous avez donné Sophronie à Gisippe, jeune homme & Philosophe, & Gisippe l'a donnée à un jeune homme & Philosophe comme

Digitized by Google

lui. Vous l'aviez donnée à un Athenien, & il l'a donnée à un Romain. Vous l'aviez donnée à un honnête homme, & de naissance illustre, & il l'a donnée à un honnête homme aussi, & de naissance encore plus illustre. Vous l'aviez donnée à un homme riche, & il l'a donnée à un plus riche. Vous l'aviez donnée à un homme, qui non-seulement ne l'aimoit point; mais qui ne la connoissoit encore qu'à peine, & il l'a donnée à un homme qui l'estime & l'aime plus que sa propre vie. A la vérité il est Athenien, & moi Romain. Mais s'il s'agit de disputer de la gloire de ces deux villes, je dirai que Rome est une ville libre & franche, & Athenes une ville tributaire: Que Rome est la maitresse du monde, & qu'Athenes est sous sa dépendance: Que Rome est recommandable par ses armes, par l'étenduë de son Empire, & par les belles lettres, & qu'Athenes ne l'est que par les sciences. D'ailleurs quoique vous me voyez ici étudiant, & faisant une médiocre figure, ne vous imaginez pas pour cela que je sois d'une naissance obscure. Mes maisons & les lieux publics sont enrichis de Statues de mes Ancêtres, & si vous consultez les Annales, vous trouverez que les Quintus ont souvent reçu les honneurs du triomphe. Les siécles n'ont point effacé la gloire de notre nom. Il fait plus de bruit, & est aujourd'hui plus célebre qu'il n'a jamais été. Je ne parle point de mes richesses, persuadé que je suis que l'honnête pauvreté a été jusqu'ici le plus riche tresor des illustres Romains. Si vous

traitez cela d'opinion fausse, & que vous fassiez tant de cas des richesses, je vous dirai que j'en ai suffisamment, graces à la Fortune, & non à l'ambition & à l'avarice. Je comprens fort bien, que Gisippe étant de votre ville, vous aviez compté sur lui comme sur un allié qui auroit pû vous rendre service; mais je puis vous en rendre autant à Rome, que Gisippe auroit pû vous en rendre ici. Qui vous empêche de croire, qu'en moi vous aurez à Rome un prompt & vigoureux ami, un protecteur & un appui pour vos affaires publiques & particuliéres? Je conclus donc de tout cela, que Gisippe a agi plus sagement que vous n'auriez fait. Ainsi Sophronie est bien mariée, puisqu'elle l'est à Titus Quintus Fulvius d'une noblesse ancienne, riche bourgeois de Rome, & ami de Gisippe; & partant ceux qui le trouvent mauvais, ne font ni ce qu'ils doivent, ni ne sçavent ce qu'ils font. Si Sophronie, me direz-vous peut-être, avoit été mariée à Titus selon les régles ordinaires, nous n'aurions rien à dire; mais de l'avoir prise ainsi frauduleusement, à l'insçû de tous ses parens, c'est de quoi nous nous plaignons. Je réponds à cela, qu'il y a plusieurs exemples de la même nature. Combien y a-t-il de filles qui se sont mariées malgré leurs parens? D'autres s'en sont allées dans les païs étrangers avec leurs amans; d'autres enfin n'ont déclaré leur mariage que par leur grossesse, ou par leurs couches. Il n'en est point de même

Digitized by Google

de Sophronie. Gisippe me l'a donnée honnêtement & avec ordre. Mais me direz-vous peut-être encore, elle a été mariée par un homme qui n'étoit pas en droit de le faire. N'est-ce que d'aujourd'hui que la Fortune employe des moyens nouveaux pour conduire les choses au point que la destinée a déterminé ? Que m'importe pourvû que je sois bien servi, qu'un Philosophe ou un Cordonnier se mêle de mes affaires ? Si je connoissois le Cordonnier indiscret, je lui ôterois mes intérêts : mais je le remercierois néanmoins de ce qu'il auroit fait de bien. Gisippe a bien marié Sophronie, & qu'importe comment il l'ait fait ? Si vous vous défiez de sa sagesse, ne lui donnez plus vos filles à marier ; mais au moins remerciez-le d'en avoir bien marié une. Je n'ai point épousé Sophronie furtivement, comme vous parlez, dans une vûe malhonnête, & pour flétrir votre honneur. Ses vertus & sa beauté m'ont charmé, & craignant un refus, si je vous la demandois selon les régles, je me suis servi de cet innocent artifice. D'ailleurs je n'ai rien fait que de son consentement : & elle vous dira qu'en l'épousant avec l'anneau, elle déclara qu'elle vouloit être ma femme. Il est vrai qu'elle me prit pour Gisippe ; mais c'est sa faute de n'avoir pas demandé qui j'étois. Voilà donc le grand mal que Gisippe & moi avons fait. C'est pour ce grand crime que vous le menacez tous les jours de le mettre en piéces. En feriez-vous davantage, s'il avoit ma-

Digitized by Google

rié Sophronie à un scélérat ou à un esclave ? Mais laissons tout cela pour vous dire que mon pere est mort, & que je dois retourner à Rome sans retardement. Et comme j'ai dessein d'emmener Sophronie, cela m'a obligé de parler comme j'ai fait : ce que je ne me serois peut-être pas pressé de faire sans cela. Vous le prendrez en bonne part si vous êtes sages, & vous serez contens de ce qui est fait. Si j'avois eu dessein de vous faire piéce & me moquer de Sophronie, je n'avois qu'à vous la laisser, & à me retirer sans rien dire ; mais un Romain tel que moi n'est pas capable d'une si lâche pensée. Sophronie est à moi par l'ordre des Dieux, par les loix humaines, par la générosité de mon ami, & par l'innocent artifice que l'amour m'a inspiré ; & vous qui prétendez être plus sages que les Dieux, ou que les autres hommes, vous me contestez un droit si légitime. Vous me faites deux injustices auxquelles je suis fort sensible. Vous me retenez Sophronie sur laquelle vous n'avez que le pouvoir qu'il me plaira de vous donner ; & vous menacez Gisippe à qui vous devriez avoir obligation. Je finis en vous conseillant comme ami, d'étouffer vos haines & vos dédains, & de me rendre Sophronie. Je m'en irai content, & je ferai toujours, éloigné de vous, le devoir d'un bon parent & d'un véritable ami : si vous en usez autrement, je vous déclare que je vous ôterai Gisippe, & que si les Dieux me font la grace d'être une fois à Rome, je ne manquerai pas de moyens pour ravoir Sophronie mal-

Digitized by Google

gré vous ; & vous sçaurez alors par expérience combien est à craindre le juste ressentiment des Romains.

Titus ayant ainsi parlé, prit Gisippe par la main, & sortit brusquement branlant la tête, & faisant les gestes d'un homme qui menace. Les parens de Sophronie ayant raisonné ensemble, touchés des raisons de Titus, ou peut-être épouvantés de ses menaces, jugérent que le meilleur parti qu'il y avoit à prendre, étoit d'approuver ce qui étoit fait, & de recevoir Titus dans leur alliance. Tout le monde convint unanimement, qu'il valoit mieux avoir Titus pour parent, puisque Gisippe n'avoit pas voulu l'être, que de l'avoir pour ennemi. Ils allérent donc trouver Titus, & lui dirent qu'ils étoient très-contens que Sophronie demeurât sa femme, & que desormais ils le regardoient comme parent, & Gisippe comme ami. Chacun s'embrassa, & Sophronie fut renvoyée à Titus. Elle sçut se faire honneur de la nécessité, & aima Titus en peu de tems autant qu'elle avoit aimé Gisippe. Les Epoux partirent peu de jours après pour Rome, où ils furent reçus avec beaucoup d'honneur & de distinction. Gisippe peu aimé à Athenes eut plusieurs disgraces à soutenir après le départ de Titus. Il se fit contre lui une si forte cabale, que lui & tous ceux de sa maison furent condamnés à un bannissement perpétuel. De riche qu'il étoit, il devint si pauvre, que se voyant reduit à la mendicité, il vint à Rome du mieux qu'il put, espérant que Titus se souviendroit de lui. Il ne fut

pas plutôt à Rome qu'apprenant que son ami étoit en vie, & en grande estime, il vint se mettre devant sa maison, où il demeura jusqu'à ce que Titus fût entré. Gisippe étoit dans un si triste état, qu'il n'osa se faire connoître à son ami, ni lui parler : mais il n'oublia rien pour s'en faire remarquer, bien persuadé que le reconnoissant il ne manqueroit pas de le faire appeller ; mais il passa sans lui rien dire. Gisippe croyant que Titus l'avoit vû, & l'avoit méprisé, se retira outré de douleur & de ressentiment en pensant à ce qu'il avoit fait pour lui. Il étoit déja nuit que Gisippe n'avoit pas encore déjeuné. N'ayant ni soû ni maille, ne sçachant où aller, & souhaitant plus la mort que la vie, il se trouva vis-à-vis d'une masure qui étoit dans le lieu le plus écarté & le moins fréquenté de la ville. Une espéce de cave qu'il remarqua dans la masure, l'obligea de s'y retirer pour y passer la nuit à couvert. Après s'être long-tems tourmenté & affligé, il s'endormit enfin, nonobstant la dureté & l'incommodité de son gîte. Le jour approchant, il arriva que deux hommes qui venoient de faire un vol, vinrent partager leur butin dans la cave où étoit Gisippe. Les deux voleurs s'étant broüillés en vinrent aux mains, & l'un fut tué. Gisippe voyant cela crut avoir trouvé un moyen sûr de mourir comme il souhaitoit. Des Sergens qui avoient déja été avertis du meurtre, se transportérent sur le lieu, & y trouvant Gisippe l'emmenérent prisonnier. Il con-

Digitized by Google

fessa le crime, & dit qu'il n'avoit pû quitter le lieu où il l'avoit commis. Sur cette confession Marcus Varron qui étoit alors Préteur, le condamna selon la Loi à mourir en croix. Titus étant heureusement venu au Prétoire, regarda fixement le criminel, & ayant sçû quel étoit sont crime, il le reconnut pour Gisippe, bien surpris de sa disgrace, & de le voir à Rome en si triste équipage. Résolu de le sauver à quelque prix que ce fût, & voyant qu'il ne pouvoit en venir à bout qu'en s'accusant soi-même du crime, il s'écria incontinent: Relâchez, Marcus Varron, le Criminel que vous avez condamné. Il est innocent, & c'est moi qui suis coupable. J'ai assez offensé les Dieux par un meurtre, pour vouloir les offenser tout de nouveau, en laissant porter à un innocent la peine que je mérite. Varron fut fort surpris d'une pareille déclaration, & auroit été bien aise qu'elle fût faite moins publiquement. Mais n'y ayant point de reméde, & ne pouvant s'empêcher d'obeïr aux Loix, il fit relâcher Gisippe, & lui dit: Comment avez-vous été assez fou pour confesser un crime capital que vous n'avez point commis? Vous dites que vous avez fait le crime, & celui-ci dit que c'est lui qui l'a fait. Gisippe levant les yeux vit alors que c'étoit Titus, & sentit bien qu'il s'étoit accusé pour le sauver. Il ne put s'empêcher de pleurer de la joye qu'il eut de voir que son ami ne l'avoit pas oublié. Après s'être un peu remis, il dit

Digitized by Google

au Préteur : C'eſt moi qui ſuis le meurtrier, & la compaſſion de Titus vient déſormais trop tard à mon ſecours. Titus de ſon côté repréſentoit au Préteur, que Giſippe étoit Etranger, qu'il avoit éte pris ſans armes ſur le lieu où le meurtre avoit été commis : qu'il n'y avoit pas d'apparance qu'il eût fait ce crime ; mais qu'il y en avoit beaucoup que la miſére où il étoit réduit, lui faiſant ſouhaiter la mort, il s'étoit aviſé de cet expédient pour finir ſa vie & ſes malheurs ; & que partant il demandoit qu'il fût renvoyé comme innocent, & lui puni comme coupable. La nouveauté de la diſpute ſur un ſujet de cette nature ſurprit beaucoup les Auditeurs, & fit d'abord croire au Préteur qu'ils n'étoient point coupables. Comme il penſoit aux moyens de les renvoyer tous deux, un jeune homme nommé Publius Ambuſtus qui paſſoit pour un ſcélérat, & pour un voleur de profeſſion, & qui étoit le véritable coupable, touché du procédé de ces deux hommes qu'il avoit vûs ſe diſputant pour mourir l'un pour l'autre, ſe leva, & dit : Ma conſcience m'oblige, Preteur, à vous avouer mon crime : je ſuis le coupable, & ces deux ici ſont innocens. J'ai tué l'homme qui a été tué ce matin. Je vis bien ce pauvre homme ici qui dormoit pendant que je partageois le pillage avec celui que j'ai tué. Pour Titus il n'eſt pas néceſſaire que je le juſtifie. Sa réputation fait aſſez ſon apologie. Relâchez-les donc, je vous en ſuplie, & me condam-

Digitized by Google

nez à la peine que je mérite. Octavien César ayant eu avis d'une dispute si singuliére, voulut interroger lui-même les trois hommes, pour sçavoir qui les obligeoit à vouloir être condamnés. Chacun ayant dit sa raison, César en fut si content, qu'il renvoya les deux innocens, & fit grace au coupable pour l'amour d'eux. Titus emmena Gisippe, & après l'avoir bien blâmé de sa défiance, il lui fit mille caresses, & le mena chez lui, où Sophronie le reçut comme si ç'eût été son frere. Titus de son côté partagea avec son ami tout ce qu'il avoit de bien, & lui fit épouser sa sœur Fulvia. Gisippe finit ses jours à Rome, & vécut parfaitement bien avec son épouse, son ami, & Sophronie.

Digitized by Google

XCIX. NOUVELLE.

Saladin travesti en marchand est honorablement reçû de Messire Thorel, qui s'étant joint à la Croisade, donna un tems à sa femme pour se remarier, en cas qu'il fût tué ou fait prisonnier. Thorel ayant été pris & mené au Soudan, lui sert de Fauconnier. Le Soudan le reconnoît, & lui fait de grands honneurs. Le tems que Thorel avoit donné à sa femme pour se remarier étant presque expiré, le Soudan le fait transporter en une nuit à Pavie, où il arriva à propos pour être aux nôces de sa femme, qui la reconnut, & se remit avec lui avec mille transports de joye.

DU tems de l'Empereur Frideric I. les Chrétiens firent une Croisade générale pour la conquête de la Terre Sainte. Saladin, Soudan d'Alexandrie & Prince de grande vertu, en ayant eu avis, résolut d'être lui-même son espion, & de voir les préparatifs que les Chrétiens faisoient contre lui, pour mieux se précautionner ensuite. Dans ce dessein il régla les affaires de l'Etat, & sous prétexte de vouloir faire un pélerinage, il se mit en chemin habillé en marchand, & accompagné de deux sages Seigneurs de sa Cour, & de trois valets seulement. Après avoir traversé plusieurs païs, il vint en

Digitized by Google

Lombardie dans le dessein de passer les monts. En allant de Milan à Pavie, il rencontra sur la brune un Gentilhomme nommé Thorel d'Istrie, habitant de Pavie, accompagné d'un grand train d'hommes, de chiens, & d'oiseaux, & qui alloit passer quelques jours à une maison de campagne, pour y prendre le divertissement de la chasse. D'abord que Thorel les vit, il les prit pour des Etrangers de conséquence, & résolut de leur faire honneur. Saladin demanda à un des gens de Thorel, s'il y avoit loin de-là à Pavie, & s'ils pouvoient y arriver avant que les portes fussent fermées. Thorel lui-même répondit qu'ils ne sçauroient y entrer. Apprenez-nous donc de grace, reprit Saladin, où nous pourrions loger commodément; car nous sommes des Etrangers qui n'avons aucune connoissance du païs. Très-volontiers, repliqua Thorel. Je vous donnerai un de mes gens qui vous menera en un lieu où vous serez fort bien logés. Il appella un de ses domestiques dont la prudence lui étoit connue, l'instruisit en particulier de ce qu'il avoit à faire, & lui commanda de les conduire chez lui pendant qu'il s'en iroit par le chemin le plus court. Aussi-tôt qu'il fut arrivé, il donna des ordres pour le souper, qui fut aussi magnifique qu'il pouvoit être pour le tems qu'on avoit à le préparer, & puis vint les attendre à la porte. Le domestique les fit passer par des chemins détournés, & après leur avoir fait faire un assez grand tour, il les mena insensiblement chez son

maître. Thorel les voyant venir alla au-devant d'eux, & leur dit en riant : Soyez les très-bien venus, Messieurs. Saladin qui vit d'abord l'honnête artifice de Thorel, lui répondit après l'avoir salué : Si l'on pouvoit se plaindre des honnêtes gens, on auroit sujet, Monsieur, de se plaindre de vous, qui nous avez fait allonger si agréablement, pour nous faire une honnêteté, que nous n'avons pas méritée. Vous avez l'air, Messieurs, repartit Thorel, de mériter infiniment plus que ce que je fais pour vous. Vous n'auriez trouvé à Pavie qu'une médiocre auberge : ainsi ce que vous aurez ici de mieux vous dédommagera un peu du chemin que vous aurez à faire de plus. Thorel les conduisit aux chambres qu'il leur avoit fait préparer : on but quelques verres de vin en attendant le souper : on parla de diverses choses, jusqu'à ce qu'on vînt appeller pour se mettre à table. Il n'est pas besoin de dire que les personnes de ce rang sçavent plus d'une langue ; il suffit de remarquer que ces illustres Etrangers parlant facilement latin, entendoient sans peine & étoient entendus. Les Etrangers étoient extrêmement contens de leur hôte, qu'ils regardoient comme le Gentilhomme le plus honnête & le plus accompli qu'ils eussent jamais vû ; & Thorel de son côté ne l'étoit pas moins des Etrangers, en qui il remarquoit de moment à autre, des airs de grandeur qui lui faisoient croire qu'ils devoient être des personnes du premier rang. Tout ce qui le chagrinoit,

Digitized by Google

étoit de ne pouvoir ni les mieux traiter, ni leur donner meilleure compagnie ; mais il s'en consola dans l'espérance que le dîner du lendemain repareroit tout cela. Dès le soir même, il envoya un homme à Pavie avec une instruction pour sa femme. Après souper il leur fit voir sa maison & ses jardins, & leur demanda avec beaucoup d'honnêteté qui ils étoient ? Nous sommes des marchands de Cipre, répondit Saladin, & nous allons à Paris pour des affaires de commerce. Plût à Dieu, repliqua Thorel, que les Gentilshommes de ce païs fussent du caractére des Marchands de Cipre. Thorel jugeant qu'ils pouvoient être fatigués, les conduisit dans leurs chambres. Cependant la femme de Thorel qui avoit de la sagesse & de la grandeur d'ame, suivant les ordres de son mari, fit faire tous les apprêts nécessaires pour un grand & magnifique régal, enrichit ses appartemens des plus belles tapisseries, & autres ameublemens somptueux, & fit inviter pour le lendemain les principaux de la ville. Les Cipriens étant levés, Thorel monta à cheval avec eux, & & leur donna le plaisir de voir voler ses oiseaux. Saladin qui étoit bien aise de se rendre à Pavie, demanda s'il n'y auroit point quelqu'un qui voulût leur montrer la meilleure Auberge. Ce sera moi, Monsieur, qui vous la montrerai, répondit Thorel : car aussi bien faut-il que j'aille à Pavie. Saladin ne doutant pas qu'il n'y eût des affaires, fut bien aise d'avoir si bonne compagnie. Ils se mettent donc en chemin,

Digitized by Google

chemin, & penſant que Thorel les menoit à la meilleure Auberge, il les mena droit chez lui. Tout ce qu'il y avoit de perſonnes diſtinguées à Pavie les vinrent recevoir. Saladin ſe défiant de la vérité : Ce n'eſt pas ce que nous vous avions demandé, Monſieur, dit-il à Thorel. Vous en fites trop hier au ſoir, & il falloit aujourd'hui nous laiſſer ſuivre notre chemin. Je dois à la Fortune, Meſſieurs, plutôt qu'à vous ce que je fis hier au ſoir pour vous. La nuit vous ayant ſurpris en chemin, vous vous êtes trouvés dans une eſpéce de néceſſité de prendre ma petite maiſon pour azile ; mais aujourd'hui je veux devoir tout à vous & rien à la Fortune. Ces Meſſieurs que vous voyez ici, vous en feront auſſi obligés, ſi vous les jugez dignes de l'honneur de dîner avec vous. Les Cipriens vaincus par tant d'honnêtetés mirent pied à terre, & allérent où l'on voulut les mener. Les chambres qu'on leur donna, étoient d'une magnificence ſans pareille. Après s'être un peu repoſés, & avoir quitté leurs habits de voyage pour en prendre de plus propres, on les conduiſit à la Salle où l'on avoit ſervi. Tout étoit d'une magnificence, d'une propreté, & d'une régularité ſurprenante ; & l'Empereur même n'auroit ſçu rien faire de plus ſplendide. Après qu'on eut dîné, chacun ayant pris ſon parti, & Thorel étant reſté ſeul avec les Etrangers, il leur fit voir tout ce qu'il avoit de plus cher. Sa femme qui étoit belle & de riche taille, vint les ſaluer magnifiquement parée, &

Digitized by Google

accompagnée de ses deux fils d'une beauté angélique. Ils se levérent, l'allérent recevoir avec beaucoup de déférence, la firent asseoir au milieu d'eux, & louérent beaucoup la beauté de ses enfans. Après avoir parlé de plusieurs choses, & le mari étant sorti, elle leur demanda avec la grace qui lui étoit ordinaire, d'où ils étoient ? Ils lui firent la même réponse qu'ils avoient faite à son mari. Ma pensée est donc assez juste, leur dit-elle en souriant : ainsi, Messieurs, je vous prie de ne pas refuser le petit présent que j'ai resolu de vous faire. Les femmes donnent peu de chose ; mais vous me ferez, s'il vous plaît, la faveur d'avoir plus d'égard à ma bonne volonté, qu'à la qualité de mon présent. A peine avoit-elle achevé de parler, qu'on apporta six belles robes, deux pour chacun, dont un grand Seigneur se seroit fait honneur, du linge, & plusieurs autres nippes de conséquence. Je vous prie d'accepter ces robes, leur dit-elle ; j'en ai aujourd'hui donné de pareilles à mon mari. Le reste aussi pourra vous servir. Les marchands aiment la propreté, & vous êtes éloignés de vos femmes. Les Cipriens surpris de tant d'honnêtetés, & considérant la richesse des nippes, crurent qu'ils étoient reconnus. Ces présens, Madame, répondit l'un d'eux, sont très-considérables, & nous n'oserions les recevoir si vos priéres auxquelles on ne peut résister, ne nous y contraignoient. Le mari étant entré, la Dame prit congé d'eux & se retira pour aller faire aux valets des présens de moindre prix.

Digitized by Google

Thorel pria tant les Etrangers, qu'il les obligea à passer chez lui le reste de la journée. Ils mirent leurs robes, & allérent se promener par la ville à cheval. Au retour on soupa en bonne compagnie. Le lendemain les Cipriens resolus de partir, montérent non sur leurs chevaux fatigués, mais sur de bons chevaux frais qui furent donnés & à eux & à leurs valets. Après qu'ils furent partis, Saladin dit à ses gens: Il n'y eut jamais homme plus accompli & plus sage que Thorel. Si les Rois Chrétiens sont aussi bien Rois, qu'il est Gentilhomme, nous ne sçaurions tenir contre un seul, bien loin de pouvoir résister à ceux qui se préparent à marcher contre nous. Thorel & plusieurs de ses amis les conduisirent assez loin; & Saladin le quitta le cœur pénétré de ses honnêtetés. Thorel leur dit en se séparant: Je ne sçais qui vous êtes, Messieurs, ni ne demande à le sçavoir qu'autant qu'il vous plaira; mais avec votre permission vous ne me ferez pas accroire que vous soyez marchands. Peut-être arrivera-t il, Monsieur, répondit Saladin, que nous aurons encore occasion de vous faire voir une marchandise qui vous confirmera dans votre opinion. Saladin ne pouvoit oublier Thorel. Il en parloit continuellement aussi bien que de sa femme, & désiroit ardemment que la guerre à laquelle il alloit se préparer, lui donnât lieu de se revancher de tant d'honnêtetés. Après avoir couru tout l'Occident avec des fatigues incroyables, il reprit par mer le chemin d'Alexandrie, où

Digitized by Google

il arriva aſſez à tems pour ſe mettre à couvert des inſultes des Chrétiens. Pendant que Thorel s'épuiſoit en conjectures inutiles ſur la qualité de ces Etrangers, la Croiſade s'avançoit ſi conſidérablement, qu'on commençoit à parler de faire défiler les troupes, lorſque Thorel malgré les priéres & les larmes de ſa femme, reſolut tout à coup d'être du voyage. Ses équipages étant prêts, il fixa le jour de ſon départ, & dit à ſa femme qu'il aimoit avec tendreſſe : Mon honneur & mon ſalut, Madame, m'obligent de faire un ſi pénible voyage. Ayez ſoin de notre bien & de notre honneur : & comme je ſuis fort incertain de mon retour, je vous demande une grace, c'eſt de ne vous remarier d'un an, uu mois, & un jour, à compter du jour de mon départ, à moins que vous ne receviez des nouvelles certaines de ma mort. Je ne ſçais, Monſieur, répondit la Dame, ſi je pourrai réſiſter à la douleur de votre départ ; mais ſi cela arrive, vous devez compter que je vous obéirai bien volontiers, & que votre idée me ſera toujours précieuſe. J'en ſuis fort aſſuré par rapport à vous, Madame, mais comme vous êtes jeune, bien faite, bien alliée, & que votre vertu eſt connuë par-tout, il ſe préſentera des partis avantageux ; ſi l'on ſoupçonne tant ſoit peu de ma mort, vos freres & vos parens vous ſolliciteront à profiter de l'occaſion, & vous preſſeront tellement, que vous ne pourrez pas vous en défendre. De-là vient que je vous demande ce tems préciſément. La Da-

Digitized by Google

me lui ayant ſolemnellement promis, l'embraſſa mille fois, & lui donna un anneau qu'elle lui mit au doigt pour ſe ſouvenir d'elle toutes les fois qu'il le verroit. Il alla s'embarquer à Genes, & eut une ſi heureuſe navigation qu'il ſe rendit en peu de jours à Acre, où il joignit le gros de l'Armée, qui étoit alors leſte & belle; mais cela ne dura pas long-tems. Car une eſpéce de contagion en emporta une partie, & le reſte périt par la miſére, ou fut pris par Saladin ſans coup férir. Thorel fut du nombre des priſonniers, & conduit à Alexandrie. N'ayant là aucune connoiſſance, & craignant même de ſe faire connoître, la néceſſité l'obligea à gouverner des oiſeaux, ce qu'il ſçavoit fort bien faire. Cela le fit connoître du Soudan qui avoit grand nombre d'oiſeaux, & fut cauſe qu'il le prit pour ſon Fauconnier. Thorel qui ne connut le Soudan, ni n'en fut reconnu, n'avoit que Pavie dans l'eſprit. Il avoit eſſayé pluſieurs fois de s'échapper; mais rien ne lui avoit réuſſi. Les Génois ayant envoyé des Ambaſſadeurs au Soudan pour traiter de la rançon de certains priſonniers de conſéquence, & ces Miniſtres étant prêts à s'en retourner, Thorel écrivit à ſa femme l'état où il étoit, l'aſſura qu'il s'en iroit le plutôt qu'il pourroit, & la pria de l'attendre. Il donna ſa lettre à un des Ambaſſadeurs qu'il connoiſſoit particuliérement, & le ſupplia de la faire rendre ſûrement à l'Abbé de Saint Pierre ſon oncle. Thorel étant en ces termes, & raiſonnant un jour avec

Digitized by Google

Saladin de ces oiseaux, il fit un souris, & un geste de la bouche que le Soudan avoit fort remarqué pendant le peu de séjour qu'il avoit fait chez lui à Pavie. Il se souvint tout à coup de Thorel, & l'ayant regardé fixement, il crut que c'étoit lui. Doù es-tu, Chrétien ? (c'est ainsi qu'on appelloit Thorel) lui demanda-t-il. Je suis d'Occident, Sire, Lombard d'origine, & d'une ville nommée Pavie, répondit Thorel, & d'une condition médiocre. Cette réponse ne laissa plus douter Saladin que ce ne fût l'homme qu'il croyoit, & fut ravi de trouver occasion de lui témoigner la reconnoissance qu'il avoit des honnêtetés qu'il avoit reçûes de lui. Le Soudan sans dire mot, fit ranger tous ses habits dans une chambre, & y mena Thorel. Regarde, Chrétien, lui dit-il, si tu trouveras là quelque chose qu'il te souvienne d'avoir vûe ? Thorel vit bien les deux robes que sa femme avoit données à Saladin; mais appréhendant de se tromper, il ne sçavoit ce qu'il en devoit croire. Il prit le parti de répondre qu'il ne connoissoit rien de tout cela. A la vérité, ajoûta-t-il, il me semble que j'ai porté autrefois des robes pareilles à ces deux-là. J'en fis donner autrefois de toutes semblables à trois marchands étrangers que j'eus occasion de voir chez moi. Saladin ne pouvant plus alors se contenir, se jetta à son coû : Vous êtes Thorel d'Istrie, lui dit-il, & je suis un des trois marchands à qui votre femme donna ces robes. Voici le tems de vous faire connoître, comme je vous ai promis

Digitized by Google

en vous quittant, quel eſt le prix de ma marchandiſe. Cette agréable ſurpriſe cauſa à Thorel de la joye & de la confuſion tout enſemble : de la joye de ſe voir chez un hôte ſi illuſtre, & de la confuſion d'avoir reçû le Soudan chez lui d'une maniére ſi peu digne d'un ſi grand Prince. Puiſque Dieu me fait la grace de vous revoir encore, reprit Saladin, je me démets en votre faveur de la puiſſance ſouveraine, ou du moins je veux la partager avec vous. Je ne puis pas moins faire pour vous, après que vous avez tant fait pour moi. Après mille careſſes réciproques, le Soudan fit prendre à Thorel les ornemens de la Royauté, & le fit ſaluer par les plus grands Seigneurs de ſa Cour. Il dit mille choſes à ſa louange, & commanda ſous peine de ſon indignation que tout le monde le reſpectât comme lui-même. Il reçut tous les honneurs que l'ame la plus ambitieuſe auroit pû ſouhaiter ; mais les deux Seigneurs qui avoient accompagné le Soudan, & qui avoient été témoins de la grandeur d'ame de Thorel, avoient pour lui une vénération très-particuliére. L'élévation de Thorel le conſola un peu de ſon exil, & ſa tranquillité étoit aſſez parfaite, perſuadé que ſes lettres avoient été rendues à ſon oncle. Lorſque Saladin prit les miſérables débris de l'Armée Chrétienne, il y avoit au camp un Gentilhomme Provençal nommé Thorel de Dignes, qui mourut & fut enterré. Comme Thorel d'Iſtrie étoit auſſi célébre par ſa qualité & par ſa valeur, que l'autre l'étoit peu, la

Digitized by Google

ressemblance des noms fit confondre ces deux hommes. D'abord qu'on sçut que Thorel étoit mort, on ne douta point que ce ne fût Thorel d'Istrie, & la prise de celui-ci qui arriva précisément dans le même tems, confirma tout le monde dans cette erreur. Plusieurs Italiens s'en retournérent avec cette nouvelle. Il y en eut même qui assurérent qu'ils l'avoient vû mort, & qu'ils avoient assisté à son enterrement. Sa femme, ses parens, & tous ceux qui l'avoient connu, furent extrêmement affligés de cette nouvelle. Sa femme pleura & se tourmenta durant plusieurs mois d'une maniére qui faisoit compassion à tous ceux qui la voyoient. Mais enfin comme il n'est point d'afflictions éternelles, le tems qui est un excellent consolateur, fit peu à peu ce que personne n'avoit pû faire. La belle n'eut pas plutôt essuyé ses larmes, qu'elle fut recherchée de tout ce qu'il y avoit de considérable en Lombardie. Les sollicitations de ses parens qui l'exhortoient à se remarier, furent long-tems inutiles; mais enfin vaincue par leurs importunités, ou peut-être par le penchant de son cœur, elle promit d'épouser un jeune Gentilhomme d'un mérite distingué, à condition qu'on laisseroit écouler le tems que son mari lui avoit marqué pour se remarier. Pendant que ces choses se passoient à Pavie, Thorel ayant rencontré à Alexandrie un Cavalier qu'il avoit vû embarquer avec les Ambassadeurs de Genes, il le fit appeller, lui demanda des nouvelles du voyage, & le

tems

Digitized by Google

tems que ces Miniſtres étoient arrivés. Nous avons fait un voyage très-malheureux, Monſieur, répondit le Cavalier. Je quittai les Ambaſſadeurs à Candie, où je fis quelque ſéjour : ils continuérent leur voyage, & j'appris avant mon départ que leur Galére ayant été jettée ſur les côtes de Barbarie, avoit malheureuſement fait naufrage. Perſonne ne s'eſt ſauvé & j'y ai perdu deux freres. Thorel ne doutant point d'un récit ſi bien circonſtancié, ſe ſouvint que le tems qu'il avoit donné à ſa femme s'en alloit expirer, & comme il voyoit la lettre perdue, il ſe mit dans l'eſprit que ſa femme étoit déja remariée Il devint tout à coup ſi mélancolique, que ne pouvant ni manger ni dormir, il fut contraint de tenir le lit, ſouhaitant la mort comme une grace. Saladin qui l'aimoit tendrement en eut un déplaiſir extrême. Il l'alla voir pluſieurs fois, & fit tant qu'il ſçut le ſujet de ſon chagrin & de ſon mal. Saladin le blâma fort de ne l'avoir pas dit plutôt, & l'aſſura pour le conſoler, qu'il avoit un moyen ſûr de le faire arriver à Pavie avant que le tems fût expiré, & lui en dit même la maniére. Thorel qui avoit de la confiance en Saladin, qui avoit entendu dire que la choſe étoit poſſible, & que même cela s'étoit fait pluſieurs fois, ſe conſola un peu, & pria le Soudan de ne perdre aucun tems. Ce Prince avoit alors à ſa Cour un Nécromancien dont il avoit éprouvé l'habileté. Il l'envoya querir, & lui demanda s'il pouvoit tranſporter Thorel ſur un lit à Pavie, & cela

Digitized by Google

dans une nuit. L'homme répondit qu'il le pouvoit; mais qu'il faloit pour le mieux le faire dormir. On le laissa maître de la maniére, pourvû qu'il fit la chose. Après avoir donné les ordres nécessaires, Saladin vint trouver Thorel, & lui demanda s'il étoit absolument résolu d'être à Pavie dans le tems qu'il lui avoit dit. Vous sçavez, Thorel, lui dit-il, après sa réponse, que je vous aime trop, pour trouver mauvais que vous chérissiez un femme de mérite, comme est la vôtre. J'aurois mauvaise opinion de vous, si vous n'aimiez pas une personne qui est au-dessus de toutes les louanges qu'on peut lui donner. J'aurois eu une véritable joye de finir mes jours avec vous, & de vous partager tous les honneurs de ma souveraineté. Je suis bien fâché de n'avoir pas plutôt sçu votre dessein. Je vous aurois fait conduire chez vous avec l'honneur que vous méritez. Mais puisque cela ne se peut, je vous renvoye comme vous le souhaitez. Je suis indigne de tant de graces, Sire, répondit Thorel, & j'ai trop de preuves de votre générosité pour douter des bontés que vous avez pour moi; mais je vous supplie que je parte au plutôt, parce que demain est le dernier jour que je dois être attendu. Le Soudan fit faire un lit des plus riches, où les perles & les bijoux étoient en abondance, assorti de tout ce qui lui étoit nécessaire, & sur-tout d'une courte-pointe qui étoit un chef-d'œuvre de beauté & de richesse. Thorel qui étoit deja remis se coucha sur ce lit avec une

Digitized by Google

robe à la Sarrazine d'un prix presque infini, dont le Soudan lui fit présent. La nuit commençant à venir, Saladin l'alla voir accompagné de toute la Cour. Nous allons nous séparer, Thorel, lui dit-il en entrant. Comme je ne puis vous accompagner, je viens ici prendre congé de vous, & je vous demande avant toutes choses de vous souvenir de moi. Après que vous aurez réglé vos affaires à Pavie, je vous prie de revenir, afin que le plaisir de vous revoir encore une fois me dédommage du chagrin que me cause la précipitation de votre départ. Et en attendant, que je reçoive au nom de Dieu de vos lettres le plus souvent qu'il se pourra. Thorel ne put s'empêcher de pleurer à un compliment si obligeant, & l'assura qu'il n'oublieroit jamais ses bienfaits, & qu'il exécuteroit ponctuellement ses ordres, si Dieu lui prêtoit la vie. Il entra sur cela un Médecin avec la liqueur endormante, que Thorel prit tout d'abord. Saladin & toute la Cour prit ensuite congé de Thorel, qui commençoit deja à dormir. Le Soudan avant que de sortir, fit mettre sur le lit une couronne de grand prix, dont la marque fit connoître qu'elle étoit destinée à la femme de Thorel. Ensuite il lui mit au doigt un anneau enrichi d'une Escarboucle d'une valeur & d'un brillant extraordinaire; & pour accompagner la couronne, il mit de l'autre côté une petite cassette pleine de perles & de bijoux; deux grand bassins d'or pleins de doubles Ducats, sans compter plusieurs colliers

Digitized by Google

de perles, plusieurs bagues, ceintures, & autres choses précieuses qu'il y ajoûta, & dont l'énumération seroit ennuyeuse. Le Nécromancien ayant reçu ses derniers ordres, le lit disparut tout à coup, & Thorel fut porté dans l'Eglise de Saint Pierre à Pavie, comme il avoit souhaité, avec toutes les richesses, & dans l'équipage qu'on a vû ci-devant. Matines étoient sonnées, & Thorel dormoit encore, quand le Sacristain entrant dans l'Eglise avec de la lumiére, & voyant tout à coup le lit magnifique, eut grand'peur, & courut donner l'allarme à l'Abbé & aux Moines. Surpris de le voir si effaré, on lui demande le sujet de sa peur. Il le dit; on le traite de visionnaire, & pour l'en convaincre on fait allumer des flambeaux, & on va en troupe à l'Eglise. L'Abbé & ses Moines étans entrés virent le beau lit & un homme dessus qui dormoit. Comme ils considéroient de loin cet admirable lit, les pierreries, & les autres richesses, Thorel s'éveilla, & poussa un grand soupir. Tout le mondn se mit d'abord à fuir, & chacun se croyant perdu commença à recommander son ame à Dieu. Thorel cependant ouvrant les yeux, & regardant de tous côtés connut le lieu où il étoit, & en eut beaucoup de joye. Il s'assit sur son lit; & après avoir examiné ce qu'il avoit autour de lui, il connut mieux que jamais il n'avoit fait, la magnificence de Saladin. L'Abbé & les Moines qui s'étoient entiérement abandonnés à la peur, se jettoient où ils pouvoient, prenant pour la porte

Digitized by Google

tout ce qui se présentoit à eux. Thorel voyant ce désordre, tâchoit en vain de les rassurer; & il n'en seroit jamais venu à bout, s'il ne se fût avisé d'appeller l'Abbé par son nom, & de lui crier de se rassurer, en lui disant qu'il étoit Thorel son neveu. L'Abbé qui le comptoit mort, eut plus de peur qu'auparavant. Cependant comme il continuoit à crier: Rassurez-vous, mon Oncle, je suis Thorel, & ne suis pas mort comme vous pensez. L'Abbé rappella sa raison & après avoir fait plusieurs signes de croix, il s'approcha enfin peu à peu. Quoique Thorel eût la barbe longue, & fût habillé à la Sarrazine, l'Abbé le reconnut enfin. Il courut l'embrasser, & lui dit: Vous ne devez pas être surpris de notre peur; nous vous croyons mort, & tout le monde le croit si bien que votre femme est fiancée, & doit épouser aujourd'hui. Thorel pria tout le monde de garder le secret, & de ne dire rien de son retour jusqu'à ce qu'il eût réglé certaines affaires secrettes. Il fit mettre en lieu de sûreté toutes les richesses qu'il avoit, & se renferma avec son Oncle pour lui conter ses avantures, & pour lui demander qui étoit celui que sa femme devoit épouser. L'un & l'autre étant fait, Thorel dit à l'Abbé, qu'avant qu'on eût avis de son retour, il voudroit bien voir la mine que feroit sa femme à ses nôces, & le pria de faire ensorte qu'ils pussent y aller de compagnie. L'Abbé répondit, qu'encore que les Religieux ne se trouvassent pas ordinairement à ces sortes de cérémonies, il se-

Digitized by Google

roit cependant pour l'obliger, tout ce qu'il souhaitoit. Le jour ne fut pas plutôt venu que l'Abbé fit dire au marié, qu'il le prioit de trouver bon qu'il allât à ses nôces accompagné d'un de ses amis. La réponse du marié fut, qu'il lui feroit beaucoup d'honneur. Thorel parut à la nôce avec son habit à la Sarrazine. Tout le monde admira la richesse de l'habit, & personne ne connut l'homme. Lorsqu'on demandoit à l'Abbé qui il étoit, il répondoit que c'étoit un Sarrazin que le Soudan envoyoit en Ambassade à la Cour de France. Le faux Ambassadeur fut placé à souhait, c'est-à-dire, vis-à-vis de sa femme; qu'il ne remarqua pas fort contente de ses nôces. Elle le regardoit souvent sans le connoître; car outre que sa longue barbe & son habit le déguisoient, elle étoit persuadée de sa mort. Thorel jugeant enfin qu'il étoit tems de voir si sa femme se souvenoït de lui, prit l'anneau qu'elle lui avoit donné à son départ, appella un des Pages qui la servoient, & lui dit: Va dire à la mariée de ma part, que la coûtume de mon païs est, que quand un Etranger est à une nôce, la mariée pour témoigner qu'elle en est bien aise, lui envoye sa coupe pleine de vin. L'Etranger boit ce qu'il veut, renvoye la coupe couverte à la mariée qui boit le reste. Le Page ayant fait ce qu'il avoit ordre de faire, la belle le renvoya à l'Ambassadeur avec sa coupe pleine. Thorel voyant venir le Page, mit l'anneau à sa bouche, & en buvant le laissa tomber dans la coupe sans

Digitized by Google

que personne s'en apperçût. Il recouvrit la coupe, où il laissa peu de vin, & la renvoya à la belle, qui la prit & but le reste. Elle prit l'Anneau, & après l'avoir bien examiné sans rien dire, elle le reconnut pour le même qu'elle avoit donné à son mari en partant. Après avoir envisagé avec soin celui qu'elle avoit pris pour Etranger, & le reconnoissant sans peine au travers de ses déguisemens, elle s'écria tout à coup, comme si elle eût été hors de sens : Voilà mon cher mari : & s'étant levée aussi-tôt, elle courut se jetter à son coû, & l'embrassa une heure durant. Un événement si peu attendu fut un sujet de joye & de tristesse tout ensemble : de tristesse pour le marié qui se voyoit privé d'une belle dont il étoit déja en possession : & de joye pour tous les autres de revoir un homme du mérite de Thorel que tout le monde avoit cru mort. Ces differens mouvemens causérent un peu de trouble, auquel Thorel remédia en priant chacun de ne pas bouger de sa place. Et pour mieux les y obliger, il leur fit le détail de tout ce qui lui étoit arrivé depuis son départ de Pavie jusqu'à son retour. Il finit en priant le marié de ne trouver pas mauvais qu'il reprît sa femme, qui ne lui avoit été donnée que sous la supposition de sa mort. Le marié quoiqu'il n'eût pas sujet d'être content d'un si cruel contretems, répondit honnêtement, qu'il pouvoit disposer de son bien comme il le jugeroit à propos. La mariée rendit la couronne & les bagues qu'elle avoit reçûes de son

Digitized by Google

nouvel Epoux, mit à son doigt l'anneau qu'elle avoit trouvé dans la coupe, & sur sa tête la couronne que Saladin lui envoyoit. Thorel prit sa femme, & l'emmena chez lui avec toute la nôce. Toute la ville y accourut, & la présence de Thorel répandit la joye par-tout. Il fit part de ses bijoux à celui qui avoit fait les frais de la nôce, à l'Abbé & à plusieurs autres. Il écrivit plusieurs fois à Saladin le bon succès de son voyage, l'assura de son éternelle reconnoissance, & vécut avec sa femme plus heureux & plus content que jamais, répandant ses bienfaits sur tout le monde, & universellement estimé & chéri.

Digitized by Google

La patience de Griselidis

C. NOUVELLE.

Le Marquis de Saluces vaincu par les priéres de ses sujets qui l'exhortoient au mariage, épouse une Bergére, & en eut un Prince & une Princesse, qu'il lui fit enlever pour éprouver sa soumission. Ensuite il fait semblant de la répudier, & fait même les cérémonies d'un mariage, après avoir renvoyé la Bergére chez son pere. Charmé enfin de sa patience & de sa résignation, il lui fait satisfaction entiére, la reprend, la respecte, & la chérit autant que ses vertus le méritoient.

GAUTIER, Marquis de Saluces, fut le Prince de sa maison le plus célébre & le plus illustre. Il étoit des plus accomplis, soit pour son esprit, soit pour sa personne. Il avoit de la jeunesse, de la bonne mine, & la nature ne lui avoit rien épargné de tous les agrémens qui peuvent faire aimer un Prince. Il étoit outre cela d'un tempérament robuste, brave, heureux, hardi, & né en un mot pour les grandes actions. Comme il ne se servoit de ses vertus héroïques que pour rendre ses sujets heureux, il en étoit aussi les plus chéres délices. Les désordres qu'il avoit remarqués dans le mariage, l'avoient extrêmement prévenu

contre le beau ſexe : & comme il croyoit que ce qui paroiſſoit de beau dans les femmes, n'étoit au fond que déguiſement, il réſolut de ne jamais ſe marier. Le ſoin de ſes affaires & la chaſſe partageoient tout ſon tems. Cependant ſes ſujets, comme s'ils euſſent été perſuadés que tout ce qui deſcendroit d'un ſi bon Prince, auroit toutes ſes vertus, ou du moins une grande partie, le ſollicitoient continuellement à ſe marier, pour leur laiſſer un autre lui-même. Un jour qu'ils étoient venus en corps l'en prier, il répondit qu'il leur étoit obligé de leur zéle, qu'il prenoit pour une preuve aſſurée de leur amour ; mais que dans la prévention où il étoit, il ne pouvoit ſe réſoudre à courir les riſques du mariage, où la prudence n'eſt qu'un nouvel embarras. Il leur fit là-deſſus le portrait du ſexe, dont il releva les défauts, & ſur-tout ſon humeur impérieuſe & contrariante. Je ſuis perſuadé, ajoûta-t-il, qu'on ne peut être heureux dans le mariage, parce qu'en prenant une femme, on prend un Maitre, qui croit être en droit de vous donner la loi, ou du moins de ne pas la recevoir. Cependant pour vous donner le contentement que vous ſouhaitez, je vous promets de chercher une femme ; & ſi j'en puis trouver une qui ait la beauté, la douceur, la complaiſance, la patience, & la ſoumiſſion que je demande, je vous promets de l'épouſer. Le jour même le Prince étant allé à la chaſſe, & traverſant un bois d'une aſſez grande étendue, où il étoit entré tout ſeul, il ren-

Digitized by Google

contra une jeune bergére qui filoit en gardant ses moutons, & qu'il reconnut pour la fille d'un païsan du voisinage. La bergére, outre les agrémens de la jeunesse, avoit de la beauté, des yeux vifs & brillans, & un teint frais à qui l'ombrage avoit conservé une blancheur vermeille, dont on ne pouvoit pas s'empêcher d'être charmé. Aussi le Prince le fut beaucoup; mais ce fut bien autre chose après qu'il leur eut parlé. Il vit en elle la nature avec toutes ses graces, & il trouva une douceur, une simplicité, bref toutes les bonnes qualités dont il avoit cru le sexe incapable. Résolu enfin de l'épouser, il rejoint la chasse, & s'en retourne. Dès le soir même il envoya querir le pere, & lui demanda sa fille en mariage. Le bon homme croyant qu'on se mocquoit de lui, fut quelque tems dans une confusion qui l'empêcha de répondre. Le Marquis connoissant le sujet de son embarras, le rassure, & lui proteste qu'il parloit sérieusement. Je n'ai jamais eu d'ambition, Seigneur, que celle de vous servir, & de vous plaire, répondit alors le bon homme. Ma fille & moi vivons doucement de notre petit travail & du lait de nos brebis, & si nous avons peu, nous ne laissons pas d'être fort contens, parce que nous ne désirons rien de plus. Cependant, Seigneur, s'il est vrai, comme vous le dites, que vous ayez tant de bontés pour ma fille, nous serons toujours prêts à vous obeir. Le lendemain le Prince assemble son Conseil, & lui déclare que touché des priéres de

Digitized by Google

ſon peuple, il eſt réſolu de lui donner la ſatisfaction qu'il demande, & de ſe marier. Ce n'eſt point une Princeſſe étrangére que je veux choiſir, ajoûta-t-il. Je veux prendre une femme parmi vous, comme ont fait ſouvent mes Ancêtres. Cette nouvelle ne fut pas plutôt publique, que la joye ſe répandit par-tout. Et comme les Dames ne manquent ni d'ambition, ni de bonne opinion d'elles-mêmes, chacune attendoit avec impatience ſur qui tomberoit le choix du Prince, & chacune faiſoit de ſon mieux pour lui plaire. Cependant on travailloit avec diligence aux apprêts des nôces. Le jour étant enfin venu, le Prince monte à cheval avec une nombreuſe ſuite, au bruit des acclamations d'une infinité de peuple qui étoit accouru à une cérémonie ſi peu attendue. En arrivant au village de Griſeledis (c'eſt ainſi que s'appelloit cette belle) on la trouva qui venoit de puiſer de l'eau. Le Prince lui demande où étoit ſon pere : Il eſt à la maiſon, Seigneur, répondit la bergére toute honteuſe. Le Prince deſcend de cheval, commande que perſonne ne bouge, & entre ſeul chez le païſan. Je viens, bon homme, lui dit-il en entrant, pour épouſer Griſeledis, & pour vous faire voir que je vous ai parlé ſérieuſement. Voulez-vous, la belle, en s'adreſſant à Griſeledis, me recevoir pour Epoux, & me promettez-vous que vous n'aurez jamais d'autre volonté que la mienne. Oüi, Seigneur, je vous le promets, répondit la belle. Si j'avois pour mari le moindre du village, je lui obéirois en tout, & ferois

Digitized by Google

de mon mieux pour lui plaire. Que ne ferai-je donc point, si dans mon Prince je puis trouver mon Epoux ? Le Prince s'etant ainsi déclaré, & les choses s'étant passées à sa satisfaction, il fait parer Griseledis des magnifiques habits qui avoient été faits pour elle, & la mena à son Palais, où les nôces se firent avec toute la pompe qu'on peut s'imaginer. Il y a des génies heureux & propres à toutes choses. Il sembloit que Griseledis en dépoüillant ses habits de bergére en avoit aussi dépoüillé les airs & les habitudes. Elle étoit si peu embarrassée de sa nouvelle grandeur, qu'il sembloit qu'elle fût née Princesse. Toute la Cour admiroit sa délicatesse & sa riche taille, & elle faisoit paroître tant de modestie & tant de douceur pour tous ceux qui l'abordoient, que tout le monde s'estimoit heureux d'avoir une si bonne Princesse. Ceux qui avoient d'abord blâmé le choix du Marquis, furent des premiers à le louer d'avoir sçu déterrer sous des haillons un mérite si éminent. La renommée de ses bonnes actions se repandit en peu de tems, & on n'entendoit de tous côtés que publier ses louanges. D'ailleurs elle en usoit si sagement envers le Prince, & avoit tant de complaisance pour lui, qu'il se regardoit comme le plus heureux de tous les hommes. La Princesse devint enceinte, & accoucha d'une fille avant la fin de l'année. La joye fut grande à la Cour & à la campagne. Quoique la Princesse comprît bien qu'il y avoit beaucoup de peine à nourrir un enfant, & quoi-

Digitized by Google

qu'il ne ſoit pas ordinaire aux perſonnes de ce rang de ſe donner tant d'embarras ; cependant comme elle regardoit cette délicateſſe comme une eſpéce de dureté , ſa tendreſſe & ſon devoir la firent réſoudre à être la nourrice de ſon enfant.

L'eſprit humain eſt ſujet à bien des variations, & paſſe bien aiſément du blanc au noir. Le Prince avoit tous les ſujets du monde de ſe croire le plus heureux de tous les hommes ; & comme il haïſſoit autant la molleſſe, qu'il aimoit la pure & antique vertu, il y avoit toute ſorte d'apparence que la réſolution que ſon épouſe venoit de prendre, ſeroit de ſon goût. Cependant, ſoit qu'il fût chagrin de n'avoir qu'une fille, ſoit qu'il s'imaginât que la Princeſſe, qui lui paroiſſoit ſi aimable & ſi complaiſante pouvoit l'être pour quelqu'autre autant qu'elle l'étoit pour lui, ſoit qu'il tombât tout à coup dans ſa premiére prévention contre le beau ſexe, que ſes premiers feux pour la Princeſſe n'avoient fait que ſuſprendre, ſoit enfin que charmé des vertus de la Princeſſe, il voulût par un coup d'éclat les faire connoître à ſon peuple de la maniére qu'il les connoiſſoit lui-même, il prit la cruelle réſolution d'éprouver ſa patience par toutes les duretés dont il pourroit s'aviſer. Il commence par lui dire des paroles fâcheuſes avec un viſage courroucé ; enſuite viennent les reproches de la baſſeſſe de ſon origine ; & que ſes ſujets étoient mécontens qu'elle eût accouchée d'une fille. La Princeſſe toujours éga-

Digitized by Google

le & toujours soumise, répond qu'elle se reconnoît indigne du rang qu'elle tient, & que le Prince peut faire d'elle tout ce qu'il trouvera de plus glorieux & de plus consolant pour lui. Le Marquis fut bien aise de voir par cette reponse que sa femme ne se méconnoissoit point dans son élevation; cependant desirant quelque chose de plus, il continua ses mauvais traitemens, & lui vint dire peu de jours après en paroles couvertes, que ses sujets ne pouvoient plus souffrir sa fille, & donna ordre en même tems de l'aller prendre. La Princesse sur ce que lui avoit dit le Marquis, ne doutoit pas qu'on n'allât égorger son enfant. Represeutez-vous quel fut l'excès de sa juste douleur de se voir enlever son enfant. Elle pleura, elle gémit, mais enfin elle obeït après avoir pleuré & baisé mille & mille fois ce cher enfant. Le Marquis fut content de la constance de sa femme, & envoya l'enfant à Boulogne chez une de ses parentes, avec priéres de l'élever avec soin, sans qu'on sçût à qui elle appartenoit. Quelque tems après la Marquise devint encore grosse, & accoucha d'un Prince, dont le Marquis eut beaucoup de joye; mais comme il n'avoit pas encore fait à sa femme tout ce qu'il souhaitoit, il lui disoit tous les jours de nouvelles duretés. Je crains une révolte générale, lui vint-il dire un jour brusquement. Depuis que vous êtes accouchée, ce ne sont que mécontentemens. Mes sujets ne peuvent se résoudre à être gouvernés par

Digitized by Google

le petit fils d'un païſan. Je ſuis donc contraint ou de m'expoſer à la fureur d'un peuple mutiné, ou de faire de votre fils ce que j'ai fait de la fille, & au bout du compte de vous répudier. La Marquiſe répondit avec une patience admirable : Contentez-vous, Seigneur : Je me fais une eſpéce de plaiſir de tout ce qui vous plaît. Comme il avoit fait enlever la petite Princeſſe, auſſi fit-il enlever le petit Prince, qui fut porté avec ſa ſœur. Vous pouvez croire que cette ſeconde épreuve ne fut pas moins ſenſible que la premiére. Arracher ſon enfant à une mere naturellement tendre, c'eſt proprement lui arracher le cœur. Cependant elle paya de ſoumiſſion comme la premiére fois. Comme le Marquis étoit fort perſuadé que ſa femme aimoit véritablement ſes enfans, auſſi étoit-il bien loin d'attribuer ſa réſignation à ſon indifférence ; il croyoit au contraire que c'étoit un effet de ſon obéiſſance, dont il lui ſçavoit fort bon gré dans le fond, quoique ſon procédé fit paroître tout le contraire. Quelques jours après il vint lui dire que ſes enfans étoient morts. Cette nouvelle la toucha beaucoup ; mais ayant remarqué que le Marquis expliquoit mal ſa douleur, elle prit incontinent ſa premiére tranquillité, au moins ne parut-il aucun trouble ni ſur ſon viſage ni dans ſes yeux. On ne doutoit pas dans le public que le Prince n'eût fait tuer ſes enfans. Tout le monde blâmoit ſa cruauté, & plaignoit la triſte deſtinée de la Princeſſe.

Digitized by Google

tesse. Quoiqu'elle fût bien persuadée de la mort de ses enfans, & qu'elle se trouvât continuellement avec des femmes qui blâmoient hautement une action de cette cruauté, sa modestie fut toûjours si grande, qu'il ne lui échapa jamais la moindre plainte. Tous les chagrins qu'on lui faisoit essuyer, ne donnoient aucune atteinte à la véritable tendresse qu'elle avoit pour son époux; cependant ce Prince bizarre n'étoit pas encore content. Résolu donc de l'attaquer personnellement, & par un endroit qu'il croyoit lui devoir être le plus sensible, il dit à plusieurs personnes qu'il avoit agi en jeune homme d'épouser Griseledis, & qu'il alloit faire négocier en Cour de Rome pour avoir dispense de la répudier & de se remarier. On eut beau lui remontrer l'injustice de son procédé, il parut ferme dans sa résolution, il allégua contre son ordinaire son bon plaisir pour raison. Griseledis ayant eu avis de ce qui se passoit, & voyant bien qu'elle seroit obligée de retourner à ses brebis, & d'abandonner à une autre un époux qu'elle chérissoit tendrement, sentit des mouvemens qu'elle eut bien de la peine à soutenir; cependant rappellant toute sa raison, & considérant qu'elle avoit trop bien commencé pour ne finir pas de même, elle se sentit assez de résolution pour soutenir cette disgrace avec la même constance qu'elle avoit soutenu les autres. Quelque tems après, le Marquis lui vint dire que le Pape lui ayant permis de la répudier,

Digitized by Google

& de prendre une femme de sa qualité, il lui ordonnoit de retourner à son village, & de remporter la dot qu'elle avoit apportée. Griseledis, soit qu'elle eût plus de courage que n'en ont d'ordinaire les personnes de son sexe, soit que l'excès de sa douleur l'empêchât de pleurer, ou soit enfin qu'elle crût en femme habile qu'il valoit mieux se faire honneur de la nécessité, répondit d'un œil sec, & avec sa tranquillité ordinaire : J'ai toujours cru, Seigneur, que l'obscurité de ma naissance ne méritoit pas tant d'élévation, & je vous ai toujours été redevable de toute la grandeur où j'ai été jusqu'ici. Vous jugez maintenant à propos de reprendre ce que vous m'avez donné avec tant de bonté. Je dois vous le rendre avec soumission, & avec reconnoissance de m'en avoir cru digne, au moins pour quelque tems. Voici, Seigneur, votre anneau que je vous rends ; & comme je ne vous ai rien apporté, il est juste aussi que je ne remporte rien. Toute la grace que je vous demande, est d'envoyer querir mes habits chez mon pere. Cela fut fait, & Griseledis revint dans son village dans un équipage bien différent de celui avec lequel elle en étoit partie. Elle reprit ses occupations ordinaires, & soutint sa mauvaise fortune avec une constance digne d'envie. Ce fut alors qu'elle connut par une triste expérience que les postes élevés ne sont pas les plus sûrs, & que si les cabanes ont moins d'éclat & de magnificence que les Palais, on y jouit

au moins d'une paix plus tranquille & d'un repos moins sujet aux révolutions. Griseledis n'eut pas plutôt quitté la Cour, que le Prince fit sçavoir à son Conseil, qu'il étoit résolu de se remarier avec la fille du Comte de Pagano, qui lui étoit accordée. Il fait dire en même tems à Griseledis de le venir trouver. La femme que j'ai nouvellement choisie, lui dit-il dès qu'il la vit, doit arriver dans peu de jours. Je veux la recevoir avec les honneurs dûs à sa naissance. Je vous demande ici vos soins. Faites faire tout ce que vous jugerez nécessaire : vous sçavez de quelle maniére je veux être servi. Je ne veux rien épargner dans cette occasion, & je veux que tout se sente de ma magnificence & de mon amour. N'oubliez rien de ce qui peut orner l'appartement de la Princesse que je vais épouser, & faites si bien qu'elle soit contente & de vous & de moi. Agissez comme si vous étiez encore ma femme : invitez les Dames que vous jugerez à propos, & les recevez comme vous l'entendrez. Quoique cette épreuve fût une des plus rigoureuses à laquelle un cœur tendre pouvoit être exposé, Griseledis répondit sans balancer qu'elle alloit sans retardement exécuter ses ordres. En effet elle entra dans le Palais d'où elle ne venoit pour ainsi dire que de sortir, & faisant l'office de la moindre servante, elle netoya elle-même, mit les choses dans l'état où elles devoient être, donna ordre à la cuisine, fit inviter aux nôces de la part du Prince toutes les Dames

du païs, & les reçut dans son habit de bergére avec un air riant, & beaucoup de liberté. Pendant que cela se faisoit, le Marquis écrivit à sa parente d'amener ses deux enfans. Le garçon n'avoit pas plus de six ans, & la fille environ douze. On eût dit que la nature avoit pris plaisir à la former toute belle & toute agréable. Elle paroissoit déja une fille faite, & il étoit difficile de décider si les charmes du corps l'emportoient sur ceux de l'esprit, ou ceux de l'esprit sur ceux du corps. La parente avoit ordre de venir bien accompagnée, & de dire qu'elle amenoit cette fille au Marquis de Saluces pour en faire sa femme. La jeune Princesse arrive, & est regardée de tout le monde avec admiration. Les Dames qui avoient honte que des étrangers les vissent avec une païsanne, priérent le Prince, ou de faire donner d'autres habits à Griseledis, ou de la faire retirer; mais il avoit encore une autre mortification à lui donner, & comme si le sacrifice qu'elle lui avoit déja fait, n'eût pas été assez grand, il voulut qu'elle reçût la nouvelle Princesse. Mon unique soin, Seigneur, répondit Griseledis, a toujours été de vous plaire & de vous obéir, & j'embrasserai avec un plaisir extrême toutes les occasions qui se présenteront de vous témoigner la forte inclination que j'ai de sacrifier pour vous tout ce qui me reste. Elle s'acquitta de sa commission avec toute la présence d'esprit & tout le jugement qu'on pouvoit espérer d'une personne habile, élevée dans

Digitized by Google

le grand monde. Le Prince enfin convaincu par tant de preuves de la patience, de la bonté, & de la grandeur d'ame de Griseledis, persuadé que ce qu'elle avoit fait, n'étoit du tout point un effet de son insensibilité; mais au contraire un effet de sa sagesse & de sa générosité, ne put la laisser plus long-tems dans le chagrin où il la croyoit. Que pensez-vous, Griseledis du choix que nous avons fait? il est, Seigneur, répondit-elle, tout à fait digne d'un grand Prince comme vous. La jeune Princesse qui ne vouloit pas être témoin de son panegyrique, s'éloigna autant qu'elle put: ce qui donna lieu à Griseledis de continuer. Si elle est, Seigneur, aussi sage qu'elle est belle, comme je n'en doute point, vous vivrez fort heureusement avec elle; mais, Seigneur, permettez-moi de vous dire que comme elle a été élevée dans la pompe & dans la grandeur, vous la ferez mourir, si vous la traitez comme vous m'avez traitée. L'indigence & ma naissance obscure m'avoient accoûtumée à tout souffrir. C'est toute autre chose d'elle, qui ne sçait ce que c'est que souffrance & que travail. Le Prince tout à fait attendri, & voyant que Griseledis quelque persuadée qu'elle fût qu'il alloit se remarier, n'avoit rien perdu ni de sa douceur ni de son honnêteté, la fit asseoir auprès de lui, & lui dit: Il est tems que vous recueilliez les fruits de votre longue patience, & que ceux qui m'ont regardé comme bouru & capricieux, sçachent que je ne faisois rien sans dessein. Je vous

Digitized by Google

ai fait mille chagrins pour mettre votre patience à l'épreuve. Le dénouement vous comble de gloire, & me remplit de satisfaction. Je reprends avec joye l'épouse que j'ai chassée indignement, & il n'est rien que je ne fasse à l'avenir pour réparer le mauvais trraitement qu'elle a reçu de moi. J'aurai autant de soin de lui plaire, que j'en ai eu de la chagriner, & si la postérité parle des duretés que j'ai eues pour elle, je veux qu'elle parle encore davantage de la justice que je rendrai desormais à son éminente vertu. Celle que vous avez cru que j'allois épouser, est votre fille; ce jeune garçon est son frere, que vous & beaucoup d'autres avez cru que j'avois cruellement fait mourir. Cela dit, il alla l'embrasser, & la mena embrasser ses enfans, & surtout la fille qui avoit entendu tout cela avec une joye extrême. La Princesse qui avoit soutenu avec tant de vigueur toutes les cruautés de la fortune, ne fut pas à l'épreuve des mouvemens de joye qu'elle sentoit alors. Elle pleura beaucoup, & n'eut pas la force de dire une seule parole. Tout le monde fut agréablement surpris d'une révolution si peu attendue. Il parut en un moment des visages nouveaux; & les Dames ayant pris Griseledis, la menerent dans son appartement, lui ôtérent ses haillons, & lui donnérent des habits plus convenables. Après cela ce ne fut durant plusieurs jours que festins, tournois, & réjouissances. Griseledis qui un peu auparavant faisoit honte aux Dames de la Cour, étoit tout à coup

Digitized by Google

devenue leur oracle. Tout le monde la regardoit avec admiration, & c'etoit à qui loueroit le plus sa patience & sa soumission. Comme dans les actions les plus bizarres on veut toujours trouver matiére à louer les Princes, on ne manqua pas de faire l'eloge de la capricieuse conduite du Marquis; & l'on disoit pour raison, que la postérité lui seroit redevable d'un si parfait modéle de patience, qui n'auroit jamais été connu sans cela. Le Marquis combla son Beaupere de richesses & d'honneurs, & vécut avec sa femme avec autant de felicité & de contentement qu'il pouvoit souhaiter.

Fin du second Tome.

Digitized by Google

TABLE

Des Contes & Nouvelles de Bocace.

XLV. Nouvelle.

JEan de Procide surpris avec une fille qu'il aimoit fut lié à un poteau pour être brûlé. Reconnu par l'Amiral de Sicile, il obtient sa grace, & épouse sa Maitresse. *Page* 1

XLVI. Nouvelle.

Théodore amoureux de la fille de son Maître, lui fait un enfant, & est condamné à être pendu. Son pere le reconnoît comme on le menoit au supplice, le fait mettre en liberté & marier avec sa Maitresse. 8

XLVII. Nouvelle.

Anastase aime une Belle, & dépense beaucoup sans pouvoir s'en faire aimer. A la sollicitation de ses parens il se retire à la campagne, où il vit chasser une jeune fille qu'on tua, & qu'on fit manger aux chiens. Anastase fait voir ce triste spectacle à son inhumaine, qui craignant d'être punie de la même maniére, le reçoit favorablement & l'épouse. 16

XLVIII.

Digitized by Google

XLVIII. Nouvelle.

Federic amoureux d'une femme dont il n'étoit point aimé, fit tant de dépense qu'il devint pauvre. Il se retire à la campagne n'ayant pour tout bien qu'un Faucon, qu'il servit à la Belle un beau jour qu'elle le vint voir. Elle le sçut, en fut touchée & l'épousa. 23

XLIX. Nouvelle.

Pierre de Vinciolo étant allé souper chez un de ses amis, revint brusquement au logis, & surprit le galant de sa femme, qui trouva moyen de tout raccommoder. 28

L. Nouvelle.

Richard surnommé le Magnifique donne un cheval à Messire Francisque de Vergellesi, moyennant la permission de parler à sa femme, qui ne répondit aucun mot. Richard répondit pour elle, & sa réponse fit le même effet. 36

LI. Nouvelle.

Un Cavalier offrit à une Dame de la porter en croupe, & de lui conter chemin faisant une agréable nouvelle; mais le faisant de mauvaise grace, la Belle le pria de la descendre. 42

Digitized by Google

LII. Nouvelle.

Un Boulanger par un mot dit à propos, fit connoître à Messire Geri Spine le ridicule de la demande qu'il lui avoit faite. 44

LIII. Nouvelle.

Madame Nonne de Pulcy imposa silence à un Evêque de Florence, en répondant à propos à une raillerie, qui ne sentoit guére la gravité Episcopale. 48

LIV. Nouvelle.

Un Cuisinier qui avoit fait mettre son Maître en colére, le fit rire par un bon mot, & évita par ce moyen la peine dont il étoit menacé. 50

LV. Nouvelle.

Messire Forêt de Rabata, & le fameux Peintre Giotto venans tous deux de Magel se railloient réciproquement sur leur laideur. 53

LVI. Nouvelle.

Michel Scalse prouva à de jeunes gens que la maison des Baronchi étoit la maison du monde la plus noble, & gagna un soupé. 55

LVII. Nouvelle.

Le mari de Madame Philippe l'ayant surprise avec

Digitized by Google

ſon galant, la mit en Juſtice. Elle ſe tira d'affaire par une réponſe ingénieuſe, & fit modérer la loi contre les femmes. 57

LVIII. Nouvelle.

Freſco conſeilla à ſa Niéce de ne ſe mirer jamais, puiſque tout ce qu'elle voyoit lui déplaiſoit. 60

LIX. Nouvelle.

Meſſire Guido Cavalcanti dit une honnête injure à certains Cavaliers Florentins, qui l'avoient ſurpris. 62

LX. Nouvelle.

Frere Oignon promit à certains païſans de leur montrer la plume de l'Ange Gabriel, au lieu de laquelle il trouva des charbons, & leur fit accroire que c'étoit ceux ſur leſquels ſaint Laurent avoit été grillé. 65

LXI. Nouvelle.

Jean le Lorrain entendant une nuit heurter à ſa porte, éveille ſa femme, qui lui fait accroire que c'étoit un eſprit. Et tous deux s'en étant allés le conjurer avec une oraiſon, n'entendirent plus rien. 75

LXII. Nouvelle.

Perronelle cacha ſon Galant dans un grand vaiſſeau de terre. Le mari de retour de la ville, dit à ſa

Digitized by Google

femme qu'il avoit vendu le vaiſſeau. La femme répond qu'elle l'avoit vendu avant lui à un autre homme qui étoit dedans pour l'examiner. Le vaiſſeau ſe trouva ſale, le mari le nettoya, & le Galant l'emporta chez lui. 80

LXIII. Nouvelle.

Frere Renaut étant couché avec ſa Commere, y fut ſurpris par le mari, auquel on fit accroire que le Moine enchantoit les vers de ſon Filleul. 84

LXIV. Nouvelle.

Toſan ferma une nuit à ſa femme la porte de ſa maiſon, ſans qu'elle pût l'obliger à lui ouvrir ni par prieres, ni par ſupplications. Elle fait ſemblant de ſe jetter dans un puits, & y jette une groſſe pierre. Toſan entendant le bruit y court, & laiſſe la porte ouverte. La femme entre, laiſſe ſon mari dehors, & lui dit mille injures. 90

LXV. Nouvelle.

Un jaloux traveſti en Prêtre, confeſſa ſa femme qui lui fit accroire qu'elle aimoit un Prêtre. Le mari faiſant ſentinelle la nuit pour ſurprendre le Prêtre, la Belle fait venir ſon Galant par le toit de la maiſon, & dupe ſon mari. 95

LXVI. Nouvelle.

Une Belle étant avec ſon Amant, Lambert qui l'ai-

Digitized by Google

moit aussi, l'alla voir dans le même tems. Le mari étant survenu, Lambert sort l'épée à la main, & la Belle fit ensorte que son mari conduisit l'autre chez lui. 103

LXVII. Nouvelle.

Louis aimant Madame Beatrix lui fait sa déclaration, qui est bien reçûe. La Belle envoye son mari au jardin, sous prétexte d'un rendez-vous que Louis lui avoit donné. Louis couche avec sa Maitresse & bâtonne le mari, faisant semblant de le prendre pour sa femme. 107

LXVIII. Nouvelle.

La femme d'un jaloux s'attachoit un fil au pied, quand elle se couchoit, & faisoit connoître par ce moyen à son amant, s'il devoit venir ou non. Le mari s'en apperçut, & pendant qu'il poursuivoit l'amant, la Belle mit sa servante en sa place. Le jaloux la prenant pour sa femme, la battit, lui coupa les cheveux, & fit venir les parens de sa femme, qui voyant la fausseté de ce quil avoit avancé, lui dirent mille injures. 114

LXIX. Nouvelle.

Lidie femme de Nicostrate amoureuse de Pirrus, fit trois choses pour le convaincre de la sincérité de son amour : & s'étant enfin divertie avec son Amant aux yeux de son mari, elle lui fit accroire

Digitized by Google

que ce qu'il avoit vû, n'étoit pas vrai. 129

LXX. Nouvelle.

Deux Siennois aimoient une Belle, qui étoit commere de l'un d'eux. Le compere en obtint des faveurs, & mourut. Puis il apparut à son ami, & l'entretint des affaires de l'autre monde. 132

LXXI. Nouvelle.

La femme de Gasparin ayant promis à Gulfar de coucher avec lui moyennant une somme dont ils convinrent, le Galant l'emprunta du mari, & lui dit ensuite qu'il l'avoit renduë à sa femme ; ce qu'elle n'osa nier. 135

LXXII. Nouvelle.

Le Curé de Varlongue couche avec une femme, lui laisse son manteau en gage, & lui emprunte un mortier. Il lui renvoye son mortier, & lui fait demander son manteau, que le mari fit rendre. 137

LXXIII. Nouvelle.

Calandrin, le Brun & Bulfamaque cherchent une pierre précieuse. Calandrin croit l'avoir trouvée, & s'en retourne chez lui chargé de pierres. Sa femme le gronde & se fait battre. 142

LXXIV. Nouvelle.

Le Prevôt de l'Eglise de Fiesole aimant une femme

Digitized by Google

dont il n'étoit pas aimé, crut coucher avec elle, & coucha avec sa servante. De quoi son Evêque fut témoin. 150

LXXXV. Nouvelle.

Trois Gaillards filoutent un Juge de Florence, & lui font tomber ses haut-de-chausses dans le tems qu'il étoit au siége. 155

LXXXVI. Nouvelle.

Le Brun & Bulfamaque dérobent un cochon à Calandrin, & lui ayant fait accroire qu'il s'étoit dérobé lui-même, lui escroquent deux paires de chapons pour ne le pas dire à sa femme. 159

LXXXVII. Nouvelle.

Une veuve aimée d'un étudiant, & amoureuse d'un autre homme, fit attendre le premier sur la neige toute une nuit d'hyver. Il trouva moyen de s'en venger, & lui fit passer un jour de Juillet exposée aux mouches & au soleil. 166

LXXXVIII. Nouvelle.

Spinelosse couche avec la femme de son ami qui s'en étant apperçû, trouve le secret de l'enfermer dans un coffre, & d'user de représailles. 188

LXXXIX. Nouvelle.

Le Brun & Bulfamaque menérent de nuit un Médecin dans une fosse infecte, où ils le laissérent sous

Digitized by Google

prétexte de vouloir le faire entrer dans une socié-
té qui alloit en course. 192

LXXX. Nouvelle.

Une Sicilienne trouva moyen de filouter l'argent qu'un Marchand avoit à Palerme. Le Marchand revenu à Palerme filouta à son tour la Sicilienne. 209

LXXXI. Nouvelle.

Madame Françoise aimée de deux hommes qu'elle n'aimoit point, s'en défit assez plaisamment sans rien accorder à l'un ni à l'autre. 222

LXXXII. Nouvelle.

Une Abbesse se levant sans chandelle & avec précipitation pour surprendre une de ses filles, prend au lieu de son voile le haut-de-chausses d'un Prêtre qui étoit couché avec elle. La coupable qui étoit déja au chapitre, le lui fit adroitement remarquer, & se tira par là d'affaire. 229

LXXXIII. Nouvelle

Un Médecin, à la sollicitation de trois gaillards, fait accroire à Calandrin qu'il étoit enceinte. Il lui en coûte deux chapons & quelque argent pour ne pas accoucher. 232

LXXXIV. Nouvelle

Fortarigue joue & perd tout ce qu'il avoit, & même

Digitized by Google

l'argent de son Maître, puis courant après lui en chemise, crie au voleur, le fait prendre par des Paysans, le dépouille, monte sur son cheval, revient à Sienne, & laisse son Maître en chemise & à pied. 237

LXXXV. Nouvelle.

Calandrin amoureux d'une jeune fille, le Brun lui fit entendre que s'il la touchoit d'un billet qu'il lui donneroit, il la feroit suivre par-tout. La femme de Calandrin le surprend avec cette fille, & fait grand bruit. 242

LXXXVI. Nouvelle.

Deux Cavaliers étant logés à la même Auberge, l'un couche avec la fille de l'hôte, & l'autre avec sa femme. Le Galant de la fille revenant à son lit se trompe, & se met au lit de l'hôte, auquel il fait part de son bonheur, le prenant pour son ami. L'hôte fait grand bruit; la mere qui s'étoit aussi trompée, gagne le lit de sa fille, & trouve moyen de tout raccommoder. 252

LXXXVII. Nouvelle.

Talan de Mole songea qu'un loup déchiroit la gorge & le visage de sa femme, & lui dit d'y prendre garde. Elle s'en moqua, & la chose lui arriva. 257

LXXXVIII. Nouvelle.

Blondel fit une piéce à Chiaque, qui s'en vengea avec esprit, & le fit bien rosser. 260

LXXXIX. Nouvelle.

Deux hommes vont consulter le Roy Salomon: l'un

Digitized by Google

lui demande le secret de se faire aimer, & l'autre le moyen de châtier sa femme qui étoit fort méchante. L'un eut pour réponse d'aimer, & l'autre d'aller au pont aux Oies. 264

XC. Nouvelle.

Messire Jean à la priére de son compere Pierre veut faire un charme & rendre sa femme jument : mais quand il fut question de lui attacher la queue, Pierre cria qu'il n'en vouloit point, & gâta tout. 268

XCI. Nouvelle.

Un Chevalier se met au service du Roy d'Espagne, & le quitte croyant en avoir été mal récompensé. Le Roy lui fait voir par expérience, que s'il ne lui avoit pas fait de grandes libéralités, il devoit s'en prendre à son malheur plutôt qu'à lui. 277

XCII. Nouvelle.

Guinot de Tacco prit prisonnier l'Abbé de Clugni, & l'ayant guéri d'un mal d'estomac lui laissa continuer son voyage. L'Abbé de retour à Rome fit la paix de Guinot avec le Pape Boniface, qui le fit Prieur de l'Hôpital. 281

XCIII. Nouvelle.

Mitridate jaloux de la libéralité de Nathan, & voulant le tuer, lui parla sans le connoître. Nathan lui donne un moyen pour exécuter son dessein, & Mitridate reconnoissant Nathan dans le tems précisément qu'il alloit lui donner le coup de la mort, fut confus & devint son ami. 287

XCIV. Nouvelle.

Gentil de Carissendi de retour de Modene tira du

Digitized by Google

tombeau une femme qu'il aimoit, & qu'on avoit enterré la croyant morte. Cette femme revint, accoucha d'un garçon, & l'un & l'autre fut rendu au mari. 295

XCV. Nouvelle.

Dianore demande à Ansalde un jardin aussi beau au mois de Janvier qu'au mois de Mai, Ansalde le donne par le moyen d'un Nécromancien. Le mari de Dianore lui permet de tenir parole à Ansalde sans rien prendre de lui. Ansalde aussi généreux que le mari le refuse ; & le Nécromancien voulant aussi de son côté être généreux, ne voulut rien Prendre pour la façon du jardin. 304

XCVI. Nouvelle.

Le Roy Charles, surnommé le Victorieux, étant déja vieux devint amoureux d'une jeune fille, & ayant honte de sa folie, maria honorablement la Belle & sa sœur. 310

XCVII. Nouvelle.

Le Roy Pierre d'Aragon ayant appris l'amour que Lise avoit pour lui, l'alla voir pendant sa maladie, & la consola. Après qu'elle fut guérie, il la maria, lui donna un baiser au front, & s'appella toujours depuis son Chevalier. 318

XCVIII. Nouvelle.

Sophronie pensant être femme de Gisippe, l'étoit de Titus Quintus Fulvius, qui l'emmena à Rome. Gisippe y arriva quelque tems après, réduis à la derniére misére, & croyant que Titus l'avoit oublié, il s'accusa d'un meurtre pour ne pas survivre à sa douleur. Titus le reconnoît après la condam-

Digitized by Google

nation, & le délivre en se condamnant lui-même. Le Meurtrier touché de cette générosité, éclairci le fait & s'accuse. César charmé d'une si belle action, pardonne au coupable pour l'amour des innocens. 327

XCIX. Nouvelle.

Saladin travesti en Marchand est honorablement reçû de Messire Thorel, qui s'étant joint à la Croisade, donna un tems à sa femme pour se remarier, en cas qu'il fût tué ou fait prisonnier. Thorel ayant été pris & mené au Soudan, lui sert de Fauconnier. Le Soudan le reconnoît, & lui fait de grands honneurs. Le tems que Thorel avoit donné à sa femme pour se remarier étant presque expiré, le Soudan le fait transporter en une nuit à Pavie, où il arriva à propos pour être aux nôces de sa femme, qui le reconnut, & se remit avec lui avec mille transports de joye. 349

patience de Griselidis *C. Nouvelle.*

Le Marquis de Saluces vaincu par les priéres de ses sujets qui l'exhortoient au mariage, épouse une Bergére, & en eut un Prince & une Princesse, qu'il lui fit enlever pour éprouver sa soumission. Ensuite il fait semblant de la répudier, & fait même les cérémonies d'un mariage, après avoir renvoyé la Bergere chez son pere. Charmé enfin de sa patience & de sa résignation, il lui fait satisfaction entiére, la reprend, la respecte, & la chérit autant que ses vertus le méritoient. 369

Fin de la Table.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE LYON

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google